00142217

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

HISTOIRE
DE L'ÉGYPTE
SOUS LE GOUVERNEMENT
DE MOHAMMED-ALY.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

HISTOIRE
DE L'ÉGYPTE

OUS LE GOUVERNEMENT

DE MOHAMMED-ALY,

OU

RÉCIT DES ÉVÉNEMENS

POLITIQUES ET MILITAIRES

QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE DÉPART DES FRANÇAIS JUSQU'EN 1823,

PAR M. FÉLIX MENGIN;

OUVRAGE ENRICHI DE NOTES PAR MM. LANGLÈS ET JOMARD,

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE, PAR M. AGOUB.

TOME PREMIER.

142217 VI a 93
VOL I UUA 93

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1823.

Fr 962.03
Memphis
142217
00142217

A SON EXCELLENCE

M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND,

PAIR DE FRANCE,

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

MONSEIGNEUR,

Le nom de l'Égypte vous rappelle de glorieux et attachans souvenirs. Vous êtes venu visiter le berceau d'une antique civilisation, et les débris d'un grand empire. Vous avez voulu voir les lieux d'où partit le

peuple d'Israël pour l'accomplissement de ses hautes destinées.

L'éloquent défenseur du Christianisme a salué, sur les bords du Nil, ces temples élevés par les premiers chrétiens, et consacrés encore aujourd'hui aux cérémonies d'une religion consolante et sublime.

Vos regards se sont arrêtés avec orgueil sur les ruines d'Héliopolis, qu'avait naguère illustrées l'éclat de nos armes. Vous avez alors regretté, pour l'ancienne patrie des Pharaons, les bienfaits d'une expédition mémorable ; et, témoin des dissensions qui la déchiraient, vous imploriez pour elle un avenir plus heureux : vos vœux ont été exaucés.

Parti des rives de la Romélie, un homme supérieur s'est tout à coup élevé sur l'horizon de l'Égypte. Bientôt tout a été soumis à l'ascendant de son génie réparateur : les factions ont été comprimées, l'anarchie a fait place à un pouvoir tutélaire, la sécurité publique a ramené la confiance dans tous les cœurs, l'industrie, guidée par l'expérience de la civilisation européenne, commence à se frayer une route inaccoutumée, et ce prince, dont la tolérance égale la valeur, semble appelé à relever le trône de Saladin.

C'est l'histoire de cet homme extraordinaire que je

viens de publier sous vos auspices. Je n'ai point oublié, Monseigneur, les témoignages de bienveillance que vous m'avez donnés pendant votre séjour au Kaire; l'hommage que je vous fais du fruit de mes veilles, est à la fois l'expression de ma gratitude et de mon admiration.

Je suis, avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Félix Mengin.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Mohammed-Aly a créé en quelque sorte une nouvelle ère pour l'Égypte ; ses entreprises hardies, ses talens militaires et ses vues administratives l'ont distingué de la foule ordinaire des princes musulmans, et lui assignent un rang honorable dans l'histoire. Mais les événemens qui l'ont porté au pouvoir sont presqu'entièrement ignorés en Europe, et toutes les notions que l'on a pu recueillir se bornent à des bruits de journaux, partiels, confus et le plus souvent infidèles. Le récit de ces événemens offre pourtant un intérêt d'autant plus vif que l'on voit figurer au premier rang plusieurs personnages qui jouaient déjà un grand rôle du temps de l'expédition française. Ibrahym-Bey, l'Elfy, Osmân-Bey Bardissy, dont les noms sont liés si intimement à l'histoire de nos campagnes mémorables, reparaissent sur la scène avec non moins d'éclat.

M. Mengin, dont nous publions aujourd'hui l'ouvrage, était plus à portée que personne de remplir cette lacune historique. Resté au Kaire après

le départ de notre armée, il a été le témoin de tous les événemens qu'il raconte, et dans quelques-uns même il a pris une part active en qualité d'agent diplomatique.

Son travail est le fruit de vingt années d'observations et d'études, et il n'a rien négligé pour le compléter sous tous les rapports. Les détails qu'il donne sur l'administration civile, agricole et financière de l'Égypte, sur l'aménagement des terres et leurs produits, sur les revenus, sur les mœurs et les usages des habitans, sur les différentes branches de l'industrie et l'étendue du commerce, ont été puisés par lui à des sources dont on ne saurait contester l'authenticité.

Quant à l'histoire des Wahabys et aux notions statistiques qu'il fournit sur le pays de Nedjd, il les doit au petit-fils [1] du célèbre ebn-Abdul-Wahab, fondateur de cette secte fameuse qui menaçait de renverser l'empire Ottoman si les armes de Mohammed-Aly n'eussent pas arrêté ses progrès.

Rien n'a été négligé pour assurer le succès de cet ouvrage. MM. Langlès et Jomard, auxquels l'Europe savante doit une foule de travaux importans, l'ont enrichi de notes historiques, philologiques et géographiques.

[1] Le cheykh Abderrahman el-Oguyeh.

Un orientaliste, dont le nom n'a pas besoin d'éloges, M. Agoub, a bien voulu tracer une introduction qui, rattachant les temps anciens aux temps modernes, complète ainsi le tableau historique.

M. Édouard Gauttier, en revoyant l'ouvrage, y a aussi ajouté quelques notes relatives à la législation musulmane. Enfin, M. Dutertre, l'un des principaux dessinateurs de la commission d'Égypte, et M. Pascal Coste, architecte du vice-roi, qui fut chargé de diriger les travaux du canal de Mahmoudyeh, ont orné l'atlas de leurs dessins.

On a ajouté à l'ouvrage une carte du pays de Nedjd, dressée sur les renseignemens fournis par le cheykh Abderrahman el-Oguyeh.

Nous osons espérer que ces nombreux élémens de succès et cette réunion de noms recommandables assureront à l'*Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly* le suffrage de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences politiques et géographiques.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

L'HISTOIRE est une école publique où s'instruisent les nations; c'est l'expérience de tous les âges qui vient au secours du présent, et, par des exemples mémorables, nous aide à méditer les chances de l'avenir. L'histoire a des leçons pour tous les hommes : elle signale à l'effroi des peuples les déplorables effets de leurs discordes, et ce tableau sanglant leur conseille la modération et la justice. C'est elle qui enseigne aux rois comment, sous un règne éclairé, le pouvoir devient une protection et le trône un abri. « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, dit Bossuet, il faudrait la faire lire aux princes. »

Mais c'est surtout en faveur du sage que l'histoire ouvre tous ses trésors et prodigue toutes ses vérités. Elle détourne un instant sa pensée des vaines agitations de la vie, et le transpor-

tant sur un plus grand théâtre, elle déroule à ses yeux la chaîne des temps : chaîne immense dont le dernier anneau se rattache à la création! spectacle imposant où comparaissent à la fois les peuples, les ères et les empires! Quel assemblage étonnant de fortunes diverses! que de cités détruites, de dynasties éteintes, de royaumes anéantis! Partout des ruines et des tombeaux : c'est aux tombeaux que tout aboutit; ce sont les tombeaux qui dominent seuls sur la scène du monde! Que le faste des hommes paraît misérable, lorsqu'il est ainsi jugé des hauteurs de l'histoire! combien la société qui nous entoure est peu de chose en présence de cette vaste assemblée des générations! Que sont alors ces potentats dont notre œil a mesuré la grandeur physique, à côté de ces êtres prodigieux qui apparaissent comme autant de colosses sur l'horizon de l'antiquité? Que sont nos querelles d'un jour et nos ambitions d'un moment, auprès de cette vieille querelle du genre humain se disputant les lambeaux de la terre?

Dans ces grandes contemplations historiques, l'âme contracte des habitudes sérieuses, et s'é-

lève à de sublimes méditations. De là, comme du haut d'une région supérieure, nous voyons s'agiter sous nos pieds ce mobile océan du monde, où tant d'espérances flottent sans gouvernail, à la merci de tous les orages, se brisant sur tous les écueils, et n'ayant d'autre port que le néant. De quel œil désintéressé nous considérons alors ces biens périssables et ces honneurs mensongers qui sont ici bas l'objet de tant de convoitises! Partout dans les destinées humaines se décèle une effrayante instabilité : là, des trônes tombent, ici des trônes s'élèvent; le même temple a souvent vu se succéder sur ses autels des divinités ennemies; d'horribles attentats se commettent où brillèrent d'éclatantes vertus; des périodes de gloire et d'opulence sont terminées obscurément par des périodes de misère; la barbarie et la civilisation parcourent à pas pressés la surface du globe et se suivent quelquefois sans intervalle. Qu'êtes-vous devenues, cités puissantes de l'Asie, qui régissiez les nations? Ninive, Babylone, Persépolis, Palmire, antiques métropoles des arts, vous avez été remplacées par un désert. Un nom et quelques pierres, voilà tout ce qui reste de votre

orgueil et de votre splendeur. Mais quelle contrée de l'univers offre des exemples plus frappans des vicissitudes humaines, que cette vénérable et malheureuse Égypte qui dévança jadis tous les empires dans la route des honneurs, de la sagesse et des sciences? La fortune semble avoir versé à la fois sur cette terre célèbre toutes ses faveurs et toutes ses disgrâces. Et cependant, quel peuple avait plus fait d'efforts que les Égyptiens pour asseoir sur des bases durables l'édifice de leur grandeur? Là, tout tendait à être éternel : tout a péri.

Les Égyptiens d'aujourd'hui ne sont pas même une nation : assemblage hétérogène de différentes races de l'Asie et de l'Afrique, c'est un mélange sans unité; ce sont des traits divers qui ne composent pas une physionomie. On dirait que tous les pays de la terre ont participé à la population des bords du Nil. Après avoir subi le joug des rois pasteurs et des Éthiopiens, la patrie des Pharaons, ouverte à toutes les conquêtes, a tour à tour reçu sur ses bords les habitans de la Perse et de la Macédoine, de Rome et de l'Arabie, des contrées du Caucase et du Bosphore. Chacun de ces peuples y a laissé

quelque élément de son existence ou quelque trace de son génie. S'il subsiste encore une tradition du caractère primitif des anciens Égyptiens, c'est dans les édifices majestueux qu'ils ont légués à notre admiration; mais ces édifices attestent, par la magnificence même de leurs débris, tout ce qu'il y a d'impuissance dans la lutte des hommes contre le temps.

Comme si, plus près de leur origine, les mortels dussent conserver une empreinte moins altérée du sceau divin, les Égyptiens possédèrent toutes les vertus qui maintiennent les sociétés. Justes, pieux, tempérans, attachés au maintien de l'ordre public, ils faisaient de l'esprit de famille un sentiment héréditaire, et portaient la reconnaissance des bienfaits jusqu'à l'enthousiasme. Le culte des morts fut pour eux une religion comme le culte des dieux. Des lois, dont toute l'antiquité a proclamé la sagesse, resserraient entre eux les liens de la concorde, protégeaient à la fois toutes les conditions, et prévenaient l'oisiveté, ce fléau secret des états. Une passion sublime domina constamment les Égyptiens et sut imprimer à leurs travaux le caractère immuable des ou-

vrages de la nature. Cette passion, féconde en grands résultats, fut l'amour de la gloire; non de cette gloire mensongère qui se contente de la célébrité d'un jour et fonde ses trophées sur des arts frivoles; mais de cette gloire de tous les temps, pour qui le présent n'est rien, qui vit tout entière dans l'avenir, et que les générations se transmettent de siècle en siècle, comme un brillant et inépuisable héritage. Indépendante des intérêts futiles où s'engage la multitude, elle mettait sans cesse les Égyptiens en présence avec la postérité. Comme elle avait sa source dans un profond sentiment de la dignité de l'homme, elle savait les prémunir contre les goûts inconstans et le caprice des innovations. Ils arrêtaient les progrès des arts là où ils cessaient d'être utiles; ce n'était pas chez eux ce vain luxe des cours qui ne sert le plus souvent qu'à déguiser, sous quelques fleurs, la décrépitude des nations. Le caractère des Égyptiens était essentiellement grave et observateur: ils étaient nés pour les sciences. Les sciences sont une des principales richesses des peuples policés; elles multiplient les ressorts de leur vie industrielle et agricole; elles complètent ou

corrigent les grandes ébauches de la nature; elles avaient je ne sais quelle analogie avec le sol même de l'Égypte : les Égyptiens la comprirent. Ce fut là la plus importante de leurs découvertes et la source de toutes les autres.

Le Nil, ce fleuve merveilleux qu'on pourrait appeler le créateur de l'Égypte, puisqu'elle n'eût été sans lui qu'une aride solitude, fut en quelque sorte le premier instituteur des Égyptiens. Dans ses débordemens périodiques, il confondait tous les ans les limites des propriétés, et l'on était obligé de mesurer de nouveau la superficie des terres. Chacun rentrait alors dans son patrimoine, et comme les citoyens étaient tous intéressés à l'exactitude de l'arpentage, on fit de la géométrie une étude assidue. Cette science fut donc inventée en Égypte presque en même temps que l'agriculture, qui naquit partout avec l'homme. Mais le bienfait de l'inondation n'atteignait pas également toutes les surfaces labourables de la contrée; l'industrie vint réparer cette négligence de la nature : de nombreux canaux sillonnèrent l'Égypte dans tous les sens, et une habile distribution des eaux, multipliant

le fleuve à l'infini, porta la fécondité et la vie jusqu'aux dernières extrémités du territoire : de là, les connaissances hydrauliques, qui étaient si intimement liées à la prospérité intérieure du royaume, et auxquelles les Égyptiens, en creusant le fameux Lac de Mœris, donnèrent une si utile et si éclatante application. Il importait surtout à ce peuple investigateur d'observer la marche des astres, afin de déterminer les diverses époques de l'année agricole; sous un ciel aussi constamment pur, le système des phénomènes célestes fut presque aussitôt compris qu'étudié, et l'astronomie devint la science favorite des Égyptiens. La nature avait sans doute beaucoup fait pour l'Égypte en la resserrant à l'orient et à l'occident, entre deux chaînes de montagnes qui la protégeaient contre les envahissemens du désert; mais il semble qu'elle eût eu regret de ne rien laisser à faire aux Égyptiens : elle ouvrit, d'intervalle en intervalle, de larges vallées, qui, interrompant ces remparts éternels, offraient un libre accès à l'irruption des sables. Aussitôt des bois d'acacias et de palmiers occupèrent ces dangereuses issues, et la marche du

désert fut arrêtée. En d'autres endroits, des constructions immenses s'élevèrent, et l'on eût cru y voir une continuation des masses de la montagne. Tant d'efforts ne furent point perdus pour les Égyptiens : les sables respectèrent la limite des terres cultivées, et ce triomphe de l'agriculture contre le désert trouva une ingénieuse allégorie dans le combat d'Osiris et de Typhon.

Après avoir ainsi corrigé la constitution géologique de leur pays, pourvu à tous les besoins de l'industrie, garanti toutes les existences et fécondé les diverses routes de la prospérité nationale, les Égyptiens, régis par des lois qu'ils croyaient tenir des dieux, et désormais sûrs du présent, portèrent leurs regards vers l'avenir. Ils conçurent la noble ambition de perpétuer dans les âges futurs leurs titres à la reconnaissance des hommes ; ils voulaient transmettre à la postérité la plus reculée le dépôt sacré de leurs connaissances, les souvenirs historiques de la patrie et l'ensemble de leurs dogmes religieux. Rien ne leur parut plus propre que l'architecture à réaliser cette grande et morale pensée. Alors il se développa

dans toutes les veines de la société une énergie extraordinaire : tous les bras et toutes les volontés se réunirent dans un commun effort; le sein des montagnes fut creusé, des carrières nombreuses livrèrent au ciseau leurs granits les plus précieux, des blocs d'une proportion colossale descendirent des hauteurs de Syène et naviguèrent sur le fleuve. Bientôt d'un bout de l'Égypte à l'autre, des édifices prodigieux, ouvrages les plus étonnans qu'ait jamais tentés la puissance humaine, peuplèrent les airs de leurs sommets gigantesques, et portèrent jusqu'au ciel les images des dieux et les louanges des héros.

Quand un peuple crée une architecture, il y laisse l'empreinte de son caractère : celle des Égyptiens était grave comme leurs mœurs; le style en était simple mais imposant, austère mais sublime. Les Grecs ne virent dans l'architecture que l'art d'élever des temples aux dieux et des palais aux rois; à ce but général et apparent, l'architecture égyptienne en joignait un autre qui lui était propre : les monumens devaient recevoir, sur toutes leur faces, des sculptures religieuses et de grandes pages

hiéroglyphiques. Les Grecs appliquèrent donc toute leur étude à l'élégance ingénieuse des formes, à l'harmonie des proportions, à la grâce et à la légèreté de la perspective : ils n'aspiraient qu'au perfectionnement de l'art en lui-même. Instituée pour des fins autrement importantes, l'architecture égyptienne s'était choisi un style et des proportions analogues à sa tendance favorite : il n'y avait là ni frontons, ni dômes, ni arcades ; toutes les lignes étaient droites, toutes les surfaces planes, toutes les formes quadrangulaires : partout des angles, nulle part des convexités. Les dimensions extraordinaires adoptées par les Égyptiens avaient surtout un double résultat : plus l'échelle était grande et plus le monument devait être durable, plus il offrait d'espace aux bas-reliefs. Dans l'architecture des Grecs, la décoration d'un édifice n'avait en vue que l'ornement ; dans celle des Égyptiens, l'ornement était subordonné à l'utilité. Chez les premiers, la sculpture devint un art séparé qui eut ses règles et sa théorie ; chez les seconds, cet art n'avait jamais été qu'un auxiliaire de l'architecture : ce qui fut un *but* pour les uns, n'avait été qu'un *instrument* pour les autres.

Les Grecs, en un mot, ne voyaient dans leurs édifices que des édifices; les constructions égyptiennes étaient en même temps les archives littéraires de la nation : c'était une immense bibliothéque monumentale dont les feuillets, épars sur les bords du Nil, devaient être éternellement exposés aux regards de la multitude.

Le mérite de l'architecture grecque était perdu pour la masse des citoyens; il n'y avait que les artistes et les hommes de goût qui fussent appelés à le comprendre et à le sentir. Les impressions de l'architecture égyptienne n'étaient étrangères à aucune classe, à aucun âge, à aucun sexe. La grandeur d'un édifice agit également sur toutes les intelligences; la correction et la grâce ne frappent que des yeux exercés; leur charme échappe aux regards vulgaires. L'aspect d'un monument grec nous séduit, nous captive, nous attache; il y a presque de l'amour dans notre admiration. Devant un temple égyptien, on se tait et l'on médite; et dans cette admiration muette et profonde, il y a quelque chose qui ressemble à de l'effroi. L'architecture des Grecs est toute poétique; celle des Égyptiens toute religieuse. L'une

parle à notre esprit, à notre cœur, je dirai presque à nos sens; l'autre, plus sévère, s'adresse à notre raison. Dans la première, nous reconnaissons le type du beau; la seconde nous familiarise avec l'idée de l'infini; elle nous entretient de l'éternité.

Mais l'histoire nous prouve que si c'est dans les monumens publics qu'un peuple éclairé doit manifester sa grandeur, ce n'est que dans ses institutions qu'il doit mettre sa force : les édifices ornent la majesté des villes; les institutions sauvent les empires. Celles des Égyptiens étaient le véritable palladium de leur indépendance; c'était l'arche sainte à laquelle était attaché le salut du royaume. Les préceptes du gouvernement civil, les doctrines sacrées, le souvenir des ancêtres, les sciences et les mœurs, l'autel et le trône, tout était là : c'était là qu'était la patrie. Tant que ces antiques lois, respectées par les conquérans, n'eurent à souffrir aucune atteinte, l'Égypte fut assez puissante pour rejeter de son sein l'usurpation. Quand ces lois furent renversées, l'empire des pharaons s'écroula avec elles : la terre qu'avaient habitée les dieux, qu'avaient

illustrée les sages, que décoraient les arts, devint pour toujours la proie des barbares, et le sceptre de Sésostris ne fut plus porté que par des mains étrangères. L'Égypte était, pour ainsi dire, tombée dans le domaine public des nations.

Au commencement du huitième siècle avant notre ère, les Éthiopiens descendirent le Nil, sous la conduite de Sabacon, et vinrent s'emparer de la royauté. Mais ces peuples suivaient les mêmes usages et avaient les mêmes croyances religieuses que les Égyptiens; c'étaient les enfans d'une même civilisation. Rien ne fut donc changé aux lois du pays, et quarante ans s'étaient à peine écoulés, que l'Égypte était redevenue libre; la dynastie des Saïtes avait été rétablie et le trône national relevé. Lorsque, deux siècles plus tard, les Perses arrivèrent, instruits sans doute par l'exemple des Éthiopiens, ils usèrent d'une politique différente. Ils sentirent que toute l'énergie du peuple vaincu résidait dans l'ensemble de son organisation civile et morale, et dès-lors ils résolurent d'anéantir tout ce qui était établi. Les Égyptiens défendirent leurs institutions avec un

courage et une constance admirables. L'histoire nous les montre, durant un intervalle de plus de deux cents ans, luttant avec effort contre les empiétemens de la tyrannie étrangère. Mais Cambyse avait fortement ébranlé les divers appuis de l'état, et tour à tour vaincus ou vainqueurs dans cette lutte magnanime, les Égyptiens ne purent jamais entièrement secouer le joug des oppresseurs. Ç'en était peut-être fait de l'Égypte, si Alexandre ne fut venu l'affranchir de cette odieuse servitude.

En changeant de maîtres, l'Égypte changea de destinées. Les Macédoniens, vainqueurs plus éclairés, plus généreux, ne portèrent pas une main sacrilége sur ce qui avait échappé à la fureur de Cambyse. Mais cette modération des Grecs fut encore plus funeste aux anciennes doctrines que ne l'avait été la brutale férocité des Perses. A l'arrivée d'Alexandre, les mœurs de deux peuples policés se trouvaient en présence; des points de contact furent établis et le mélange s'effectua. Cette alliance dangereuse acheva de ruiner le système égyptien : le génie insinuant des Grecs pénétra par degrés dans toutes les ramifications de l'ordre social, et altéra

partout le type primitif. On érigeait encore des temples aux dieux de l'Égypte, mais les traditions du culte perdaient chaque jour de leur pureté, et le véritable sens des dogmes n'était plus compris que dans l'intérieur des sanctuaires. On employait encore les hiéroglyphes dans les inscriptions monumentales, et cependant les contrats publics étaient rédigés dans l'idiome des vainqueurs. Plus tard, l'alphabet grec accru et modifié selon les besoins de la langue nationale devait remplacer, sous le nom d'écriture copte, l'écriture savante et mystérieuse des Égyptiens [1]. Toutefois, une gloire

[1] Grâce aux importans travaux de M. Champollion le jeune, l'écriture hiéroglyphique cessera bientôt d'être un mystère pour nous : ce savant, dont le nom appartient désormais à l'histoire, a presque entièrement soulevé le voile qui couvrait le système graphique des anciens Égyptiens. Cette découverte inattendue, à laquelle se rattachent tant de questions archéologiques, acquiert chaque jour plus d'importance à mesure que de nouveaux faits et des observations plus récentes en confirment ou en étendent les résultats. J'ai pensé qu'une notice succincte sur la théorie des hiéroglyphes aurait ici d'autant plus d'intérêt pour le lecteur, que je la dois à l'obligeante amitié de M. Champollion.

Les Égyptiens avaient trois sortes d'écritures, savoir : l'*hiéroglyphique* ou *sacrée*, l'*hiératique* ou *sacerdotale*, et la *démotique* ou *populaire*.

nouvelle était venue consoler l'Égypte. Une ville opulente s'était élevée sur les bords de la Méditerranée, et quoique agrandie aux dépens de l'ancienne capitale, elle avait jeté un vif éclat sur le berceau des Pharaons. Sous le règne de Philadelphe, le commerce de l'Inde prit des accroissemens inattendus; le fameux canal de communication entre Suez et la Méditerranée fut reconstruit. On établit des ports sur la mer

I. De l'écriture hiéroglyphique.

Cette écriture consistait dans l'emploi *simultané* de trois espèces de signes bien distinctes : 1° de caractères *figuratifs* ou représentant l'objet par la figure de l'objet même; 2° de caractères *symboliques* ou exprimant une *idée* par l'image d'un objet physique qui avait avec cette idée une analogie vraie ou convenue; 3° de caractères *phonétiques*, c'est-à-dire exprimant les *sons* : tout signe *phonétique* était l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne, commençait par l'*articulation* ou la *voix* que ce signe lui-même était destiné à représenter. Les caractères *phonétiques* étaient donc de véritables signes alphabétiques.

Pour se faire une idée précise de ce système complexe d'écriture, qui au premier coup d'œil paraît compliqué, il faut concevoir que dans tout texte hiéroglyphique, les trois espèces de signes que nous venons de définir étaient employés concurremment et selon les besoins de la phrase. Ainsi, parmi les idées qui composent une phrase quelconque, les unes étaient de nature à

Rouge, et une route tracée à travers le désert joignit Coptos à Bérénice. Bientôt les Égyptiens virent toutes les richesses du Gange affluer sur les rives du Nil, et Alexandrie devint le lien des deux continens.

Ainsi, la grandeur égyptienne venait d'être relevée, mais sur une base différente. Les arts ne furent point oubliés dans cette nouvelle civilisation. Les grâces de l'Ionie vinrent tempérer l'austère gravité des Égyptiens, et un pacte se

être représentées *figurativement*, les autres *symboliquement*, et d'autres enfin par un groupe de signes *phonétiques*. Dans tout texte égyptien, il entre au moins deux tiers de signes *phonétiques*, et dans les mots écrits *phonétiquement* on supprime presque toujours les voyelles médiales, comme cela se pratique dans diverses écritures orientales.

II. De l'écriture hiératique.

L'écriture *hiératique* n'est qu'une simple *tachygraphie* de l'écriture *hiéroglyphique* et en dérive immédiatement. Dans ce second système, qui, comme le premier, est à la fois *figuratif*, *symbolique* et *phonétique*, la forme des signes est considérablement abrégée.

III. De l'écriture démotique.

Les signes de cette troisième écriture, empruntés à l'*hiératique*, sont tous simples, moins nombreux, et la plupart *phonétiques*. Il s'y mêle fort peu de caractères *symboliques*, et les signes *figuratifs* en sont entièrement exclus.

lit entre les Muses et le savoir. Tous les ouvrages connus jusqu'alors furent rassemblés à grands frais de diverses contrées de la terre. Philadelphe les ayant réunis à Alexandrie, par les soins de Démétrius de Phalère, forma cette fameuse *bibliothéque des Ptolémées*, dont Amrou a déshérité le monde savant. On voulut joindre à ces trésors de l'antique littérature une traduction grecque des livres de Moïse, et le pontife Éléazar ayant choisi dans chacune des douze tribus israélites, les six docteurs les plus instruits, les envoya à Alexandrie. C'est là qu'ils publièrent la traduction du Pentateuque, qu'on a depuis appelée la *version des Septante*. Dans le même temps, Manéthon, grand-prêtre de Sébennyte et gardien des archives sacrées, écrivait son histoire de l'Égypte, dont les précieux fragmens, parvenus jusqu'à nous, sont encore d'une autorité révérée dans l'étude de la chronologie égyptienne.

Si cette première époque des Ptolémées fut brillante, elle dura peu. La dynastie dégénéra. On perdit la mémoire des vertus de Soter et de Philadelphe. La mollesse et la discorde entrèrent ensemble dans le palais des Lagides,

et travaillèrent à le ruiner; aux soins de l'administration succédèrent de bruyantes orgies, et la pourpre des rois fut ensanglantée par de fréquens parricides. Philopator fait périr sa mère, son frère, sa femme, et il épouse une prostituée. Épiphane, livré à de honteuses débauches, empoisonne son précepteur Aristomène, et meurt lui-même par le poison. Physcon, l'horrible Physcon, déjà meurtrier du fils de son frère, égorge bientôt son propre enfant; et, renouvelant le festin sanglant d'Atrée, il fait servir sur la table de son épouse les membres encore palpitans de ce fils qu'il avait eu d'elle.

Affaiblis par des querelles de famille, les derniers successeurs d'Alexandre ne pouvaient long-temps soustraire l'Égypte à l'ambition de Rome, qui avait déjà englouti tant de sceptres. Quand l'anarchie se glisse dans le conseil des princes, elle descend bientôt du trône dans le peuple; et alors, si les citoyens s'arment contre les citoyens, si les calamités publiques commencent, si la patrie est déchirée, l'étranger est toujours là pour recueillir les dépouilles. Les Romains s'étaient introduits en

Égypte comme médiateurs; ils s'y maintinrent comme maîtres : telle est la fin ordinaire des protections politiques. Cléopâtre mourut du moins en reine, après avoir vécu en courtisane. En passant sous la domination des Romains, l'Égypte avait quelque droit, peut-être, d'aspirer à un avenir plus digne d'elle. Associée à la fortune des césars, elle pouvait prétendre désormais à tous les genres d'illustrations. Que ne devait-elle pas espérer du peuple qui, composé d'abord d'une poignée d'hommes obscurs échappés d'Albe, était parvenu, à force de génie et de valeur, à faire d'une misérable bourgade la capitale du monde connu? Déjà le siècle immortel d'Auguste était commencé. Les destinées de l'Égypte allaient sans doute recevoir une impulsion extraordinaire. La contrée qui avait policé la Grèce, méritait de détourner sur elle quelques rayons de la splendeur de Rome : Thèbes tout entière allait sortir de ses débris avec ses dieux, ses palais et sa gloire..... Qui le croirait cependant? les Romains, maîtres de l'Égypte, ne firent rien pour elle; ils la regardèrent comme une province de plus, ajoutée à leurs possessions; ils y furent cons-

tamment au-dessous de leur renommée. « Ces Romains, ai-je dit ailleurs, la seule nation, peut-être, qui eût été digne d'apprécier les vestiges d'un grand peuple, semblèrent ne voir dans l'Égypte que la fertilité de son territoire. Dans les institutions qu'ils lui donnèrent, tout fut rapporté à l'agriculture. Le berceau des sciences devint le grenier de Rome; et, chose étonnante, les Césars firent moins que les Ptolémées! Ils se contentèrent d'enlever aux Égyptiens quelques-uns de leurs obélisques, et leur envoyèrent en échange des *préfets* pour les gouverner : la souveraineté de l'Égypte ne fut plus qu'une espèce de fermage. On vit même, sous Tibère, des affranchis, munis d'un bail, aller s'asseoir insolemment sur le trône des Pharaons! Il faut moins reprocher à Omar, fanatique héritier d'un faux prophète, d'avoir fait brûler la bibliothéque d'Alexandrie [1], qu'à ces Romains civilisés, de s'être montrés presque indifférens aux doctes souvenirs de l'Égypte; de cette Égypte qui avait donné des leçons de

[1] Encore faut-il dire qu'une grande partie de cette bibliothéque avait déjà péri durant la guerre de César.

sagesse aux hommes réputés les plus sages de la terre, et dont le sol était encore empreint des pas d'Homère, de Pythagore et de Platon ! »

Tandis qu'au temps d'Héraclius, l'Égypte chrétienne abandonnait ses loisirs aux disputes d'une théologie subtile, un homme était né dans les déserts de l'Arabie, et cet homme devait changer la face du monde. Armé de la double autorité du glaive et de l'éloquence, Mahomet prouva qu'il était prophète après avoir montré qu'il était guerrier. Entouré d'un peuple enthousiaste, il fit passer ses concitoyens de l'admiration au fanatisme et du fanatisme à la gloire. Politique habile, il fit servir les revers même au développement de sa grandeur : chassé de la Mecque, sa fuite fut presque un triomphe ; elle devint le signal de sa puissance ; elle fut le commencement d'un règne qui dure encore ; elle introduisit une nouvelle ère dans la série des temps. Mahomet venait d'allumer un incendie qui ne devait plus s'éteindre, et dont les flammes rapides allaient embraser l'Asie et l'Afrique.

Héritiers du Coran, les premiers successeurs du prophète héritèrent aussi de son glaive et

de son ambition. Jusque là, les Arabes, divisés en tribus, obéissant à des chefs différens, parcourant sans but leurs déserts, dénués de toute existence politique, et toujours en guerre entre eux, n'avaient eu ni lois, ni discipline, ni gouvernement : c'étaient des familles, mais ce n'était pas une société. Mahomet avait réuni leurs tribus errantes, et il en avait fait une nation.

Les premières ferveurs du prosélytisme enfantèrent bientôt la soif des conquêtes. Déjà les routes de la Syrie étaient frayées, et l'étendard du premier calife avait flotté sur les murs de Damas. Héraclius, épouvanté, retourne à Constantinople, d'où il dirige contre les Sarrasins toutes les forces de l'empire; mais ses armées essuient à Yarmouk une déroute sanglante. Omar, déjà maître de Balbek, se fait ouvrir les portes de Jérusalem, et l'audace croissant avec le succès, il envoie les musulmans à la conquête de l'Égypte. C'est en vain qu'Héraclius équipe de nouvelles troupes et veut arrêter l'invasion; tous ses généraux sont battus. Amrou n'a que quatre mille hommes sous ses ordres; mais l'enthousiasme, plus fort

que les armées, le conduit vainqueur jusqu'aux rives du Nil. Neuf ans après la mort de Mahomet, la Syrie entière avait été soumise au Coran, et l'Égypte déclarée province du califat.

C'est ici que commencent les temps modernes : l'ancienne Égypte n'existe plus. Déjà, sous les empereurs d'Orient, la religion du Christ avait effacé jusqu'aux derniers vestiges du culte égyptien. Sous les califes, la loi de Mahomet vient à son tour lutter contre l'Évangile : le christianisme, resserré en Égypte, répare ses pertes en s'étendant vers le sud, et porte jusqu'au fond de l'Éthiopie ses consolantes clartés. La langue arabe, langue forte, poétique et sonore, se répand avec rapidité dans les provinces, et devient l'idiome de la nation. Pendant ce temps, les Abbassides fondaient Bagdad sur les bords de l'Euphrate, et y établissaient leur empire. La littérature arabe prit, sous leur règne, un essor brillant, et s'éleva à son plus haut point de splendeur.

Mais les Abbassides virent enfin décliner leur puissance. Plusieurs provinces, dont l'administration avait été confiée à des gouverneurs amovibles, secouèrent l'importune suprématie de

Bagdad, et formèrent autant d'états distincts, seulement tributaires de la métropole. L'Égypte fit plus : elle s'affranchit entièrement de la tutelle, et déclara son indépendance. La maison d'Aly, exclue jusqu'alors de l'héritage du prophète, quoique désignée par Mahomet lui-même, crut voir dans cette contrée un théâtre plus favorable à l'établissement de ses droits méconnus. Mahadi Obéidallah, descendant de cette illustre famille, ayant rassemblé tous les partisans de sa cause, aborde en Afrique, et s'empare d'Alexandrie ; mais la conquête de l'Égypte n'est achevée que par son petit-fils Moèz, le troisième calife après lui, et le premier qui porta le titre de Fatémite [1]. Depuis cette époque, le nom du calife de Bagdad fut supprimé des prières publiques, et, chose inouïe jusqu'alors, il y eut à la fois deux princes régnans dans l'islamisme. Moèz poursuivit avec ardeur la construction de la ville du Kaire, dont son ministre Jauhar avait jeté les premiers fondemens. Pour hâter l'agrandissement de la nouvelle capitale [2], on détruisit Fostat, qu'Am-

[1] Du nom de Fatima, fille de Mahomet et épouse d'Aly.

[2] Jusqu'alors le siége du nouveau califat avait été établi

rou avait fait bâtir à l'endroit même où l'on avait dressé sa tente. Cette ville avait déjà succédé à Babylone, fondée par les Perses, comme Babylone avait succédé à Memphis. Alexandrie était depuis long-temps déchue de sa magnificence, et à mesure que sa population avait diminué, on avait été obligé de réduire son étendue; la nouvelle enceinte dont on l'entoura, sous les califes, est aujourd'hui appelée l'enceinte des Arabes.

Le règne de ces princes fut comme celui de tous les successeurs de Mahomet, un mélange de grandeur d'âme et de perfidie, de vertus et d'actions révoltantes, de clémence et de cruauté. L'histoire cite avec honneur l'éloquence de Mansour, la bravoure de Moèz, la générosité d'Aziz et la sagesse de Mostanser.

Les partisans des Abbassides contestaient sans cesse l'origine des Fatémites : un témé-

Mahadie, ville fondée par le premier Fatémite, qui lui avait donné son nom : elle était située sur les plages de la Lybie, dans le voisinage de Kairouan, l'ancienne Cyrène. Elle fut encore la résidence de Kayem et de Mansour, second et troisième califes. Quand Moèz transféra, de Mahadie au Kaire, la résidence du califat, il fit porter avec lui les restes de ses ancêtres, auprès desquels il voulait être inhumé dans la nouvelle capitale.

raire ose un jour demander à Moèz, avec un doute insultant, de quelle branche des Alides il descendait; le calife tire son sabre du fourreau et le montrant au questionneur : « Voilà, « dit-il, ma généalogie ! » Puis, jetant de l'or à pleines mains sur le peuple, il ajouta : « Et « voilà ma noblesse ! » C'est ainsi que Moèz plaçait la véritable grandeur des princes dans leur bravoure et dans leur générosité.

Un poëte avait composé contre le premier ministre d'Aziz une satire injurieuse où le calife lui-même était outragé. Le vizir vient demander à ce prince le châtiment du coupable : « Puisque je suis de moitié avec vous « dans l'injure, lui répond Aziz, partagez avec « moi le mérite de la clémence : pardonnons- « lui tous deux. »

Mais à des traits si honorables l'histoire peut opposer la vie entière de Hakem Biamrillah dont le règne fut un long scandale. Parmi les nombreuses extravagances qui lui méritèrent le nom d'insensé, il faut placer au premier rang l'ordre qu'il donna d'incendier une partie du Kaire, pendant que l'autre partie était pillée par ses soldats. Il eut ensuite l'étrange manie

de se faire révérer comme prophète, et tous les matins il se rendait seul sur le sommet du Mokattam, où il prétendait avoir, comme Moïse, des entretiens avec Dieu. La religion du Coran fut même menacée d'une ruine totale : il suspendit le pèlerinage de la Mecque; le jeûne du ramadan fut interdit, et les prières supprimées; Hakem décréta une malédiction publique contre les premiers successeurs de Mahomet, qu'il déclarait les usurpateurs d'un héritage où Aly seul était appelé. Mais ce prince périt victime de sa propre fraude : il fut trouvé mort un matin sur le sommet du Mokattam [1].

Pendant qu'Adhèd, dernier calife fatémite, gouvernait avec une magnificence et une libéralité dignes des plus beaux temps des Abbassides, les croisés pénètrent en Égypte avec des forces considérables. Déjà, sous le règne de Dafer, la ville d'Ascalon, qui relevait du califat, était tombée au pouvoir des chrétiens. Guy de Lusignan, à la tête de cette nouvelle armée, s'empare de Belbéis et se présente bientôt de-

[1] Ce même Hakem est révéré par les Druzes comme un être divin dont ils font l'objet principal de leur culte.

vant la capitale, où il force le calife à capituler. Il est stipulé qu'un million de dinars sera payé aux croisés; et à ce prix, Lusignan doit évacuer le territoire. Toutefois les chrétiens pénètrent dans la ville; les habitans, consternés, obligent Adhèd à demander des secours à Noureddin, gouverneur de la Syrie. Noureddin dirige aussitôt sur le Kaire quatre-vingt mille cavaliers, sous les ordres de Chirkouh, l'un de ses plus habiles capitaines. Au premier avis de sa marche, les croisés se hâtent de quitter l'Égypte, et le général syrien fait son entrée dans la capitale, où Adhèd le reçoit avec tous les égards dus à son rang; il le nomme même son libérateur, et ne mettant aucune borne à sa reconnaissance, il lui offre à sa cour la place de premier ministre [1] et le commandement suprême de ses armées. Chirkouh accepte les bienfaits du calife; mais deux mois après, la mort vient le surprendre au milieu de ses nouveaux honneurs. Adhèd, toujours généreux et toujours confiant, revêt

[1] Selon Aboulféda, le vizirat était alors occupé par Schaver, qui fut tué par Saladin.

de la charge de vizir le neveu même du ministre qu'il venait de perdre. C'était ce fameux Saladin qui devint depuis la terreur des croisés, et fut un des plus illustres guerriers de son époque.

Saladin, dont l'humeur ambitieuse ne pouvait long-temps s'accommoder du rôle de vizir, porta ses regards plus haut, et conçut le hardi projet de déposséder le calife. Son génie actif atteint bientôt le but que son ambition avait entrevu. Mais couvrant d'abord ses desseins d'un voile légitime, il parle de restituer l'Égypte à l'autorité des Abbassides : fort de leur nom et docile aux vœux secrets de Noureddin, son ancien maître, il s'empare de toutes les avenues du pouvoir. Tandis qu'il consommait ainsi son usurpation, l'infortuné Adhèd, retenu dans son palais par une maladie qui menaçait ses jours, ne savait encore rien des événemens qui se passaient autour de lui; il expire même sans avoir appris le renversement de sa puissance et l'ingratitude de Saladin. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, que celui-ci, maître de la citadelle et des trésors du califat, se fait proclamer sultan d'Égypte.

Confondu dans les rangs d'une armée, Sa-

ladin n'eût été qu'un soldat valeureux; monté sur le trône, il devint un grand prince. Là, comme sur un théâtre plus élevé, son génie tout entier se développa. Mais cédant à l'instinct de sa première éducation, il consuma sa vie à combattre et à conquérir. La guerre ne lui laissa que quelques intervalles de repos, et quand il se reposa, il fut législateur. Il honora surtout les commencemens de sa puissance par des fondations pieuses et des établissemens d'utilité publique; il fit construire plusieurs mosquées où l'on enseignait la théologie musulmane selon la doctrine chaféite, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Libéral, affable, religieux, clément, Saladin mérita le deuil général dont sa mort fut suivie. Quelques traits achèveront de le peindre. Il s'était fait une telle réputation de justice, qu'un habitant de Jérusalem eut la hardiesse de le citer devant le cadi pour réclamer un héritage que le sultan avait recueilli. Le juge, surpris de tant d'audace, écrivit aussitôt à Saladin pour lui exposer les étranges prétentions de cet homme, et lui demander ce qu'il fallait faire: «Ce qui est juste,» répondit le sultan; et au

jour de l'assignation, il se transporta chez le cadi comme l'eût fait un simple citoyen, plaida lui-même sa cause et la gagna. Alors, loin de punir la témérité de son adversaire, il le combla des marques de sa munificence, et le remercia d'avoir eu une si bonne opinion de son intégrité.

Un jour, pendant qu'il délibérait avec ses généraux sur les intérêts les plus graves, une femme se présente un placet à la main. Saladin ordonne qu'on la fasse attendre : « Et pourquoi, « lui cria-t-elle, es-tu notre roi, puisque tu ne « veux pas être notre juge? — Elle a raison, » dit le sultan; et, suspendant aussitôt la délibération, il s'avance vers elle, lit son placet, et la congédie satisfaite.

Quoique dès les premiers pas de sa carrière, Saladin eût montré beaucoup d'ambition, plus tard il sut apprécier les grandeurs humaines à leur juste valeur. Pendant sa dernière maladie, il voulut qu'au lieu du drapeau qu'on avait coutume d'élever devant sa porte, on fît flotter aux yeux de la multitude le linceul qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard funèbre, criait à haute voix : *Voilà tout ce que*

Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte avec lui de ses conquêtes!

Après la mort de ce prince illustre, le trône d'Égypte demeura dans sa famille, et ses descendans portèrent le nom d'Ayoubites [1]. Cette nouvelle dynastie ne marcha point sur les traces glorieuses de son fondateur; elle compta peu de princes, et le dernier fut remplacé par un esclave. Alors commença, avec les sultans Baharites, la domination tumultueuse des mamlouks, qui restèrent maîtres absolus de l'Égypte, jusqu'à la conquête de Sélim Ier, empereur de Constantinople. De longs et cruels déchiremens signalèrent ces temps de désordre et de barbarie. Jamais tant de calamités ne s'appesantirent sur une même contrée. Le pouvoir devint tour à tour l'apanage de la révolte ou la récompense de l'assassinat: en moins de deux siècles et demi, quarante-sept tyrans se succédèrent. L'histoire de cette époque de l'Égypte est écrite en lettres de sang. Ce n'est pas que d'intervalle en intervalle, quelques traits inattendus de grandeur d'âme

[1] Du nom d'Ayoub, père de Saladin. Le célèbre géographe Aboulféda était issu de cette famille.

ne viennent, comme de subites clartés, sillonner cette nuit profonde.

Deux batailles livrent à Sélim la Syrie et l'Égypte. Campsou el-Gauri, dernier sultan mamlouk, périt les armes à la main; ses soldats lui donnent à la hâte un successeur dans la personne de Touman-Bey; mais Sélim, vainqueur, fait son entrée au Kaire, et Touman-Bey est pendu à l'une des portes de la ville.

L'Égypte cessa dès-lors de former un état indépendant, et releva du trône de Constantinople. Cependant la puissance des mamlouks n'y fut pas entièrement anéantie : dès les premiers temps de son avènement à l'empire, Soliman II, fils de Sélim, étant venu lui-même en Égypte, y organisa un gouvernement où les divers pouvoirs étaient balancés, et régla le système de l'administration territoriale : c'était ce même Soliman qui devait plus tard effrayer l'Europe de sa renommée, et balancer la fortune de Charles-Quint.

On se souvenait que, sous les Abbassides, les gouverneurs des provinces du califat avaient plus d'une fois méconnu l'autorité de Bagdad : un divan fut donc créé pour opposer un frein à

l'ambition des pachas. Composé en grande partie des principaux chefs de l'armée ottomane, cette assemblée avait le droit, dans les occasions graves, de suspendre les ordres du vice-roi et d'en référer à Constantinople. L'administration des provinces de l'Égypte fut confiée à vingt-quatre chefs de mamlouks, qui avaient le titre de beys et dont l'investiture émanait du divan. Ils ne devaient exercer qu'une influence secondaire dans les délibérations du conseil.

Mais vers le milieu du siècle dernier, ces beys, qui étaient déjà parvenus à usurper les premiers grades dans les différens corps de la milice turque, et qui avaient promu leurs affranchis aux emplois les plus importans de l'état, tentèrent de décliner l'autorité de la Porte. L'un d'eux, nommé Ibrahym, se voyant à la tête d'une maison nombreuse et s'étant fait un parti considérable, afficha ouvertement la révolte. Aly-Bey alla plus loin : né avec un génie ardent et capable de concevoir les projets les plus vastes, il aspirait à la souveraineté de l'Égypte, et il y fût sans doute parvenu sans la défection et la perfidie de son favori. Cet Aly-Bey, qui a long-temps fixé l'attention pu-

blique, a trouvé dans Volney un historien sévère, mais digne de l'apprécier. Il ne lui a manqué peut-être qu'une éducation européenne pour être un grand homme.

Ibrahym et Mourad, rivaux de puissance mais unis d'intérêts, semblèrent se partager son génie; l'un hérita de son habileté dans les conseils, et l'autre de sa bravoure dans les combats. Quand l'armée française marcha sur le Kaire, l'une des premières rencontres [1] qu'elle eut avec les mamlouks, caractérisa tout à coup ces deux chefs. Mourad, dont la fougueuse intrépidité se conciliait mal avec les lenteurs de la prudence, courut au-devant des Français et accepta ou plutôt imposa la bataille où il fut vaincu; Ibrahym, campé sur la rive opposée du fleuve, attendit avec calme que la fortune eût prononcé.

Un événement à jamais mémorable et qui pouvait régénérer l'Égypte, ce fut sans contredit l'expédition des Français. Sans le départ soudain de Bonaparte, sans l'assassinat de Kléber, sans l'impéritie de Menou, cette contrée

[1] La bataille des Pyramides.

serait encore aujourd'hui une province française : ces causes, bien plus que les efforts combinés de l'Angleterre et de la Porte, ont fait échouer l'entreprise. Mais si la politique vit ses espérances anéanties, les arts conservèrent du moins leurs trophées : on avait déjà recueilli les divers élémens qui devaient former le magnifique ouvrage de la *Description de l'Égypte*, seule et immortelle conquête qui soit restée à la France de cette glorieuse expédition.

Ce fut alors seulement que les nombreux vestiges de l'antiquité égyptienne furent révélés à l'admiration de l'Europe. Des voyages plus récens et de nouvelles découvertes ont depuis complété cette riche et majestueuse galerie où sont rassemblées tant de merveilles. La tranquillité dont jouit l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly et la protection éclairée qu'il accorde à tous les voyageurs, ont surtout favorisé les recherches savantes. Par la sagesse de son administration, par des vues élevées, par une tolérance inconnue jusqu'à lui, ce prince s'est acquis depuis long-temps une célébrité européenne. L'éclat de deux expéditions militaires est venu encore ajouter à

sa renommée : en portant la guerre dans l'Arabie, Mohammed-Aly y a renversé une secte déjà redoutable et dont les accroissemens rapides menaçaient d'envahir l'Orient. Ses conquêtes dans l'Éthiopie ont répandu la gloire de ses armes jusqu'au delà du Sennâr et dans des lieux où aucune armée n'avait encore pénétré.

Par quel prodige étonnant l'Égypte, tant de fois conquise et toujours ravagée, a-t-elle pu conserver jusqu'à nous des édifices qui ont passé sous le fer de tant de barbares? Mais des dangers d'un nouveau genre menacent aujourd'hui ces restes mutilés de son antique splendeur : il n'est pas une seule capitale de l'Europe qui, à l'exemple de Rome et de Byzance, ne s'enorgueillisse de posséder quelque débris de l'héritage des pharaons. Ce n'était pas assez que l'Égypte eût à défendre ses monumens contre l'ignorance stupide qui les détruit, elle doit encore les disputer à la civilisation indiscrète qui l'en dépouille. Pourquoi faut-il que l'admiration ait ses ravages comme la barbarie et que l'enthousiasme ait presque l'air de la haine?

Si les antiquités de la Grèce se parent à nos yeux de tout le charme de nos études favorites, si elles nous rappellent ces noms harmonieux avec lesquels on a bercé notre adolescence, il est dans les souvenirs de l'Égypte quelque chose de plus solennel qui semble agrandir notre être. Ses ruines imposantes, où vit encore l'empreinte de tous les arts, furent jadis un grand empire dont le berceau remonte au delà des siècles connus. Elles nous attestent les premières conquêtes de l'homme sur les secrets de la nature; elles nous montrent les fils d'Adam dans l'exercice de toutes leurs facultés intellectuelles : ce n'est point l'homme encore sauvage, s'essayant à peine à l'ébauche de la société et disputant aux bêtes féroces ou leurs grossiers alimens ou leurs fragiles demeures; c'est l'homme, roi de l'univers, dans le libre développement de sa puissance et de sa raison, soumettant à ses hardis calculs l'immensité des cieux, et forçant les élémens à devenir les ministres de ses volontés ou les esclaves de ses besoins. Les débris de la Thébaïde, portés au sein même de l'Europe, sont comme des envoyés de l'antiquité qui viennent pro-

clamer à la face des peuples modernes, les travaux des générations primitives. Semblable à cette arche privilégiée qui a survécu au naufrage du monde, la civilisation égyptienne vient nous apporter des nouvelles des premiers habitans de la terre.

Voilà les monumens, mais où sont les hommes? Où sont ces anciens Égyptiens qui furent les oracles de l'univers? Comment a pu s'éteindre une si grande renommée? Comment tant de travaux ne les ont-ils pas garantis du sort des peuples vulgaires? Ou plutôt, s'il faut sonder l'origine secrète de ses malheurs, pourquoi l'Égypte, toujours si sage, fut-elle une fois ambitieuse? En marchant à la conquête du monde, Sésostris préparait des fers pour sa patrie. Jusque-là, recueillie dans sa propre force et jouissant en silence du bienfait de ses lois, l'Égypte avait refusé de prendre part aux événemens qui se pressaient autour d'elle. Pendant que cette époque de l'histoire est tout entière occupée par les révolutions des Assyriens et des Mèdes, l'Égypte ressemblait à un môle inébranlable au pied duquel s'agite une mer orageuse. Calme parce qu'elle était inaccessible,

elle voyait s'engager sous ses yeux cette lutte effrayante des trônes; et, comme si, parvenue par le chemin de la sagesse au sommet de la dignité humaine, elle eût craint de compromettre sa gloire dans de pareils débats, elle avait dédaigné de descendre elle-même dans l'arène. Mais, à la fin, elle s'avisa d'être conquérante, et elle paya cher l'honneur d'avoir attaché des rois vaincus à son char de triomphe : Sésostris avait humilié les nations; les nations s'en souvinrent, et les Perses prouvèrent les premiers qu'ils avaient de la mémoire.... Méditez cet exemple, grands de la terre, qui présidez aux destinées des peuples! Et vous, que l'ambition tourmente ou que la cupidité dévore, hommes du monde, allez rêver un moment sur les ruines de Thèbes : elles apaiseront peut-être les passions tumultueuses qui ravagent votre existence. Ces débris vous diront que toutes les créations humaines sont périssables; et, pensant à ce qu'étaient jadis les Égyptiens, vous douterez alors de l'éternité de vos honneurs terrestres; vous reviendrez au culte sublime de la vertu, parce que la vertu seule est immortelle. Les empires se heurtent et se renversent,

les grandeurs s'écoulent comme un torrent, le cercueil emporte sans retour la dépouille des rois, les cités entières disparaissent, tout périt. Mais l'Histoire, d'une main hardie, soulève le linceul que le temps a jeté sur la sépulture des nations : à sa voix puissante, la vertu évoquée de la tombe, reste debout sur les ruines, et survit à tant de néant!

J.-E. AGOUB.

HISTOIRE

DE L'ÉGYPTE

SOUS LE GOUVERNEMENT

DE MOHAMMED-ALY.

La bataille d'Héliopolis avait assuré à la France la conquête de l'Égypte. L'armée du grand-vizir n'existait plus; les débris de cette multitude de soldats dispersés dans le désert de Syrie avaient eu peine à gagner Ghazah. Une telle déroute, précédée de la défaite de Moustapha-Pacha devant Aboukyr, et du débarquement infructueux de Seyd-Aly-Bey sur la plage de Damiette, annonçaient assez à la Porte l'inutilité de ses efforts.

Les Anglais, que la bataille de Marengo forçait de concentrer toutes leurs forces en Europe, étaient hors d'état de rien entreprendre contre une armée qui faisait trembler l'Orient. Leur ambassadeur à Constantinople se contentait de stimuler l'apathie des membres du Divan, en les pressant d'organiser de nouvelles expéditions; mais tous ses efforts diplomatiques ne prévalaient point contre l'expérience des événemens passés. Les Français établis en Égypte n'avaient donc plus d'ennemis à craindre au dehors. Dans l'intérieur, Mourâd-Bey avait acquis

23287

par un traité les deux provinces de Girgeh et d'Esné, où il s'occupait à réparer ses pertes. La meilleure intelligence régnait entre lui et le général Kléber, qu'il aimait. L'influence de Mourâd sur la population ramenait les esprits égarés. Le fellah[1], dont la condition s'améliorait chaque jour, se livrait sans crainte à la culture de ses champs. Il jouissait du produit de ses récoltes, que ne pouvait lui ravir l'Arabe bédouin, dont les incursions étaient arrêtées.

Le soldat français, qui jusqu'alors avait combattu avec autant de constance que de courage au milieu de privations et de souffrances nouvelles pour lui, goûtait paisiblement, sous un gouvernement paternel, le repos acheté par tant de fatigues; rien ne manquait à ses besoins.

Guidé par des principes de philanthropie, le général Kléber n'avait en vue que le bien-être du pays, auquel il travailla constamment. Aidé par des hommes habiles, il régularisait les différentes branches de l'administration, et rétablissait l'ordre dans les provinces. Sous ses auspices, les membres de l'Institut agrandissaient, par leurs découvertes, le cercle de nos connaissances dans cette ancienne patrie des sciences et des arts. L'industrie faisait chaque jour des progrès: On encourageait par des primes l'agriculture et le commerce, qui commençaient à renaître.

Le chérif de la Mekke permettait aux habitans des ports de l'Arabie de négocier avec Suez et

[1] Paysan égyptien.

Cosseyr. On voyait arriver les caravanes du Sennâr et de Darfour, qui n'avaient plus à craindre, comme par le passé, des avanies continuelles. Des institutions généreuses hâtaient le developpement de la civilisation. Après de violentes agitations, le peuple, secouant ses préjugés, avait reconnu dans nos soldats des bienfaiteurs qui respectaient ses principes religieux et les droits de sa propriété. L'esprit de sociabilité naturel aux Français avait promptement établi des rapports entre les vainqueurs et le peuple conquis; et la multiplicité des relations avait adouci par degrés le fanatisme des musulmans. La bienveillance et le désintéressement des chefs de l'armée à l'égard des habitans formaient un contraste bien frappant avec la hauteur et la cupidité des mamlouks. Aussi nos généraux n'avaient-ils pas tardé à se concilier l'amitié de ceux qui, par leur rang et leurs richesses, exerçaient une puissante influence sur la population.

Tel était l'état florissant de l'Égypte, lorsqu'un assassin fanatique trancha les jours de l'immortel Kléber.

Menou, son successeur, suivit une route tout opposée. Il s'attacha à couvrir de blâme les sages opérations d'un général justement regretté du peuple et de l'armée. Un tel début fit mal augurer de ses intentions. Le nouveau gouverneur, voulant détruire des abus, en créa une multitude d'autres. Il croyait consolider son pouvoir en travaillant en administrateur, et non en général habile; mais les habitans furent bientôt dégoûtés de ses innova-

tions, contraires à leurs habitudes et à leurs usages. D'un autre côté, ses projets d'établissement dans un pays où il voulait se fixer, ne plaisaient point à la plupart des officiers, qui désiraient de retourner en France. On blâmait hautement ces projets, qu'il n'avait pas craint de laisser entrevoir. Cependant il avait su se créer un parti en élevant à des grades supérieurs ceux qui applaudissaient à ses vues, tandis qu'il poursuivait avec acharnement des hommes qu'il eût dû, pour l'intérêt public, conserver auprès de lui. Il s'établit une scission dans l'armée, et dès ce moment l'Égypte fut perdue pour la France.

Les Anglais, qui suivaient avec attention la marche des affaires en Orient, crurent le moment favorable pour une expédition. La dissidence d'opinions qui divisait les chefs de l'armée française leur faisait espérer des succès. Mais, comme ils connaissaient l'insuffisance de leurs moyens, ils décidèrent les Turks à seconder leurs efforts. Une flotte aux ordres de l'amiral Keith, portant seize mille hommes de troupes de terre, vint hiverner dans la rade de Marmarice, en Caramanie, en attendant la réunion de l'escadre et des troupes du capitan-pacha. Lorsque tout fut prêt, on mit à la voile; mais dans la traversée un coup de vent sépara les vaisseaux. Les Turks, ne pouvant tenir la mer, prirent leurs mouillages dans les ports de l'île de Chypre. Peu de temps après, ils se rallièrent aux Anglais.

Le commodore sir Sidney Smith était d'avis de faire débarquer toute l'armée sur la plage même d'Alexandrie, sous la protection du feu des vais-

seaux [1]. Mais le général en chef Ralph-Abercromby jugea plus prudent de se porter vers Aboukyr.

On était à l'époque de l'équinoxe; le vent du nord-est, soufflant avec violence, rendait la mer houleuse. Les Anglais ne purent débarquer que le sixième jour de leur arrivée dans la rade, et la première division de chaloupes mit à terre six mille hommes.

Dès que les vigies eurent signalé la flotte anglaise, le général Friant, gouverneur d'Alexandrie, qui avait suivi son mouvement à la tête de quinze cents hommes, vint prendre position à la droite du fort d'Aboukyr, au bas des dunes; et lorsqu'il vit l'ennemi débarquer, il ordonna de charger ses bataillons : les Français se battirent avec acharnement; mais, dans ce combat inégal, la valeur dut céder au nombre. Le général Friant fut contraint, après de vains efforts, de se retirer sur le canal d'Alexandrie.

Le général Menou avait été averti des préparatifs que faisait la flotte anglo-turque à Marmarice. On lui avait dit positivement qu'elle était destinée contre l'Égypte. Mourâd-Bey lui-même, assuré de ces faits par la correspondance qu'il avait établie avec la Syrie, l'en fit prévenir par l'entremise

[1] Cette tentative eût été hardie; cependant la faiblesse de la garnison en rendait la réussite probable. Aujourd'hui même, dans l'état où est Alexandrie, l'entreprise ne serait pas difficile. L'armée qui voudrait envahir l'Égypte acquerrerait un haut degré de force par un tel début, qui donnerait une grande idée de ses moyens, et porterait la consternation dans la capitale.

d'Osmân-Bey Bardissy. Menou ne voulut point croire à ces renseignemens : il reçut avec une hauteur déplacée l'envoyé de Mourâd, dont l'intérêt n'était point de voir arriver les Osmanlis, mais bien plutôt de consolider la puissance des Français.

A la première nouvelle de l'apparition des vaisseaux ennemis, le général Menou, au lieu de marcher lui-même à la tête de toute l'armée, sur la plage où allait s'opérer le débarquement des troupes, qu'il eût battues et culbutées dans les flots, ordonna au général Lanusse de se porter avec sa division sur Rahmânyeh.

Ce ne fut que lorsque les Anglais eurent été déjà deux fois vainqueurs qu'il se décida à partir, en laissant maladroitement près de quatre mille hommes au Kaire[1]. Arrivé à Alexandrie, il se convainquit de la nécessité de marcher aux Anglais sans délai. Il fit ses dispositions. Reconnaissant l'insuffisance de ses moyens, il adopta un plan d'attaque rédigé par les généraux Lanusse et Reynier.

Le mécontentement d'une partie de l'armée, le peu de confiance qu'inspirait un chef[2] aussi inexpérimenté, furent les seules causes des désastres du

[1] Lorsque Bonaparte partit pour aller combattre Moustapha-Pacha, il laissa à peine deux cents hommes au général Dugua, qui commandait le Kaire et la banlieue. Il savait qu'en battant les Turks il assurait la tranquillité dans le pays, et qu'en temporisant il ranimait le courage de ses ennemis.

[2] Lorsque les troupes descendirent de la Haute-Égypte, des grenadiers du 21e régiment d'infanterie légère, passant près de la maison de campagne d'Ibrahym-Bey, où reposaient les restes

21 mars 1801 ; dès ce jour, l'Égypte était dans les mains de nos ennemis.

La plupart des habitans du Kaire, qui faisaient des vœux pour le succès de nos armes, furent consternés à la nouvelle de cette défaite. Aigris par les procédés injustes et les tracasseries de Menou [1], ils nous étaient néanmoins attachés, à cause de la douceur de nos mœurs et de notre caractère sociable. Mourâd-Bey fut vivement affligé ; car il prévit dès-lors des malheurs incalculables. Il s'approchait du Kaire, d'après l'invitation du général Belliard, lorsqu'il fut attaqué de la peste, dont il mourut après trois jours de maladie [2].

Le grand-vizir, qui languissait dans l'inaction sous les murs de Jaffa, ayant appris les succès des Anglais, prit ses dispositions pour marcher vers l'Égypte. Le général Abercromby, avant de mourir, lui avait envoyé des instructions et des officiers pour le diriger dans sa marche. Son armée comptait trente mille hommes, parmi lesquels il y en avait dix mille de cavalerie. Les mamlouks d'Ibrahym-Bey formaient son avant-garde.

Six mille cipayes, débarqués à Cosseyr sous le commandement du général Baird, vinrent prendre

du général Kléber, dirent, d'un mouvement spontané, et avec l'accent du regret et de la douleur : « Voilà celui qu'il nous fau- « drait. »

[1] Les habitans de la capitale disaient naïvement qu'ils aimeraient mieux être en enfer avec Kléber, qu'en paradis avec Menou.

[2] Voyez, à la fin du volume, le Précis de sa vie.

part aux événemens. Ainsi les restes de l'armée française avaient à combattre plus de soixante mille hommes recevant chaque jour des renforts [1].

Le général Menou, qui s'était replié sur Alexandrie après la bataille du 21 mars, était hors d'état de reprendre l'offensive. Au Kaire, la situation du général Belliard devenait plus critique à mesure que les ennemis approchaient, surtout après son excursion hardie, mais infructueuse, sur l'armée du grand-vizir, à laquelle il tint tête en avant de Belbeis.

Cependant Damiette, Lesbeh et Bourlos tombaient au pouvoir des alliés.

Malgré les ordres formels du général en chef, de défendre le Kaire jusqu'à la dernière extrémité, le général Belliard ne pouvait courir le risque de livrer un combat qui l'eût forcé de se rendre à discrétion s'il avait été battu. Il devait contenir une population nombreuse qui se croyait obligée de faire quelques démonstrations hostiles pour mériter d'être accueillie favorablement par le vainqueur. Pendant qu'une partie des Français escarmouchait avec les soldats du vizir, en avant de la ligne de circonvallation établie depuis Boulâq jusqu'à la porte des Victoires [2], le général Belliard envoyait un parlementaire au général Hutchinson, qui venait d'arriver

[1] Les Anglais reçurent en deux mois six mille hommes de Malte, Gibraltar et Mahon. Des détachemens venant de la Syrie rejoignaient à chaque instant l'armée du vizir.

[2] L'une des principales portes du Kaire, appelée en arabe *Báb el-Nasr*.

devant Gyzeh à la tête de dix mille hommes. On s'entendit. Un traité basé sur la convention d'El-Arych fut signé par les parties contractantes.

La nouvelle de la reddition du Kaire causa un déplaisir mortel au général Menou. Malgré son obstination à ne point traiter, il dut suivre l'exemple de celui qu'il avait hautement censuré. Il capitula après avoir soutenu un siége long et meurtrier, qui dura six mois. Sa conduite et ses opérations militaires furent désapprouvées même par les ennemis de la France [1].

C'est ainsi qu'après une lutte aussi sanglante que glorieuse, l'armée française avait été obligée de céder l'Égypte aux armées combinées de l'Angleterre et de la Turquie.

Avant de commencer le récit des événemens qui suivirent le départ des Français, jetons un coup d'œil sur la position respective des forces belligérantes restées en Égypte.

Fin de l'année 1801. — Les troupes commandées par le grand-vizir étaient composées des bandes indisciplinées que l'on avait fait venir de l'Asie pour repousser l'invasion; d'Albanais, que les Turks n'emploient jamais sans défiance, et qu'ils n'osent charger de la garde de leurs forteresses, parce qu'ils les considèrent comme étrangers à leur nation; de six

[1] Des personnes dignes de foi m'ont assuré que le général Hutchinson avait dit, dans la maison du consul d'Autriche au Kaire, en blâmant les opérations du général Menou, que s'il était Bonaparte il le ferait fusiller, parce qu'il était seul la cause de la perte de l'Égypte.

mille janissaires, gallioungys [1], que la flotte du capitan-pacha, mouillée dans la rade d'Aboukyr, avait débarqués en même temps que quatre mille Albanais. Ces différens corps, disséminés dans la Basse-Égypte, occupaient aussi les principaux points du Saïd, tels que Syoutey, Minyeh et Benysouf.

Les Anglais, sous les ordres du général Hutchinson, tenaient Alexandrie, Rosette et Damanhour. La masse de leur armée occupait le camp de César. Le général Baird, venu de l'Inde avec six mille cipayes, était campé à Gyzeh et dans les environs.

Près de son camp se trouvaient les mamlouks, objet des inquiétudes des alliés. Cette milice, pendant son séjour dans les provinces de Girgeh et d'Esné, avait réparé ses pertes en se recrutant des esclaves amenés par les caravanes de Sennâr. Elle comptait quatre mille hommes, qui reconnaissaient pour leur chef Osmân-Bey Tanbourgy, successeur de Mourâd-Bey. Plein de valeur et de générosité, Osman avait su se concilier l'attachement et l'estime de ses anciens compagnons d'armes; mais il lui manquait cette énergie et cette fermeté que donne l'habitude du commandement, et qui maîtrisent les esprits. Il avait été assez sage pour ménager ses troupes, en ne prenant aucune part aux événemens militaires.

Le corps des mamlouks s'était encore augmenté de trois cents Français restés en Égypte après le départ de l'armée, et qui, dans plusieurs occasions,

[1] Troupes de mer.

rendirent des services importans aux beys. D'autres Français, mais en plus petit nombre, s'étaient mis à la solde des Turks.

Dans cet état de choses, il était bien difficile que des intérêts si opposés pussent être conciliés. La politique du cabinet de Saint-James n'était pas celle du Divan. Les généraux en chef des deux armées avaient des instructions contraires; et telle fut la première cause des révolutions dont l'Égypte devint le théâtre.

Depuis long-temps les Anglais avaient fait aux beys des ouvertures : pour les attirer dans leur parti, ils les flattaient de l'espoir de leur prochain rétablissement. Ces hommes trop confians, qui jusqu'alors n'avaient reconnu dans les Européens que des sentimens conformes aux principes de la loyauté, s'étaient laissé prendre aux fallacieuses promesses des chefs de l'armée britannique; bientôt ils furent victimes de leur crédulité.

La Porte voulait détruire la puissance des mamlouks en exilant de l'Égypte les principaux chefs; et, pour parvenir à ce but, il avait été convenu avec l'ambassadeur anglais qu'elle leur céderait des apanages dans ses provinces d'Europe.

Le grand-vizir et le capitan-pacha, qui avaient des ordres secrets, cherchaient, par de sourdes menées, les moyens de mettre à exécution le projet de leur gouvernement; projet dont ils avaient reçu la communication officielle, et qui avait été approuvé par le lord Elgin, ambassadeur à Constantinople.

Le vizir avait son quartier-général au Kaire, où

il s'occupait à mettre en ordre les travaux de l'administration et à distribuer les emplois civils à ses créatures. Il régnait entre lui et le capitan-pacha une rivalité trop évidente; et cette rivalité fut nuisible à la réussite des opérations concertées par les deux puissances.

Son rang et sa place de vizir donnaient à Youssef-Pacha une grande supériorité; mais l'amiral turk était l'ami et le compagnon d'enfance du sultan Sélym, qui lui avait toujours permis d'agir librement. Cet habile ministre avait recréé, pour ainsi dire, la marine turque, par l'activité qu'il avait su imprimer à la construction des vaisseaux.

Aussi parvint-il facilement, par son puissant crédit, à faire donner le pachalik du Kaire à Mohammed-Pacha Kousrouf, son kiâya et son favori. Cette place éminente avait été demandée par le grand-vizir pour Mohammed-Pacha Aboumarah, un de ses lieutenans, qui lui avait rendu de grands services en lui procurant des ressources pour nourrir et payer son armée lorsqu'elle était campée sous les murs de Jaffa.

Comme dédommagement de la faveur accordée à son rival, le grand-vizir reçut de Constantinople une pelisse, un sabre et une aigrette en diamans. Ces présens étaient un gage de la satisfaction que le sultan avait éprouvée en apprenant son heureuse entrée au Kaire. A cette marque de reconnaissance de sa hautesse était jointe le firman qui conférait le titre de gouverneur de Gedda à Mohammed-Pacha Toussoun, commandant une division de l'armée ottomane.

Cependant les principaux beys de la maison de Mourâd, tels qu'Osmân-Bey Tanbourgy, Osman-Bey Bardissy, Mourâd-Bey Soghâyr, et plusieurs autres, avaient reçu du capitan-pacha l'invitation de se rendre auprès de lui. Ils tinrent conseil entre eux sur le parti qu'ils avaient à prendre; mais les avis étaient partagés, et le temps s'écoulait sans qu'ils s'arrêtassent à aucun parti. On finit pourtant par se déterminer à répondre à cette insigne faveur. Plusieurs de ces beys aimaient à croire que l'amiral voulait donner aux mamlouks de Mourâd le gouvernement du Kaire, afin de l'enlever à la maison d'Ibrahym-Bey, qui n'avait point quitté les tentes du grand-vizir. Ils se rendirent donc au camp d'Aboukyr, où le capitan-pacha les reçut avec toutes sortes de marques d'honneur et de distinction. Leurs tentes furent placées dans la demi-lune que formait le campement de ses troupes. Les premiers jours se passèrent en visites de cérémonie, et il ne fut nullement question des motifs du voyage. Chaque jour on montait à cheval pour faire des promenades militaires, et déjà plus d'un mois s'était écoulé sans que le capitan-pacha leur eût encore rien fait entrevoir sur ses dispositions à leur égard. Ce long silence leur donnait des inquiétudes. Ils s'en plaignirent au général Hutchinson, qui les rassura sur les bonnes intentions de la Porte en leur faveur; mais cette déclaration ne fit pas cesser leurs craintes, et leur méfiance s'augmentait à chaque instant. Plusieurs d'entre eux eurent l'intention de quitter le camp sans prendre congé du pacha, et de revenir au Kaire.

Enfin, lorsque le général Hutchinson; rappelé en Angleterre, allait céder le commandement de l'armée anglaise au lord Cavan, le capitan-pacha et les beys furent invités de se rendre à Alexandrie, pour assister à la cérémonie qui devait avoir lieu à cette occasion.

Le matin du jour indiqué, le capitan-pacha invita les beys à venir déjeuner dans sa tente, avant de s'embarquer pour le rendez-vous. Après le repas, on entra dans les canots qui attendaient au rivage. Le pacha monta dans le sien avec les beys et quelques-uns de leurs mamlouks; les autres embarcations servirent à des officiers de sa suite.

A une certaine distance en mer, le capitan-pacha aperçut un esquif qui venait à lui : « Voilà sans doute « des dépêches qui m'arrivent de Constantinople, « dit-il aux beys. » En effet, le bâtiment s'étant approché, on lui remit un long pli qu'il décacheta en passant à bord de l'esquif, s'excusant auprès de ses hôtes sur la nécessité de prendre de suite connaissance des dépêches qui lui étaient adressées.

Les canots continuaient à voguer; l'esquif les suivait à une grande distance, quand tout à coup, à leur entrée dans le lac d'Aboukyr, les beys virent en avant d'eux trois grandes chaloupes remplies de soldats bien armés. Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient trahis, et se préparèrent à la défense. L'un d'eux, Mohammed-Bey Manfoukh, mit le premier le sabre à la main; et, dans le même moment, les chaloupes firent feu à bout portant. Écrasés par les balles, ces hommes courageux se battirent comme

des lions contre les soldats, qui montaient de tous côtés à l'abordage. Dans une lutte aussi inégale, la valeur ne pouvait rien contre le nombre. Osmân-Bey Tanbourgy, Mourâd-Bey, Osmân-Bey el-Achkar et Ibrahym-Kiâya Sennâry, furent tués avec plusieurs mamlouks. Osmân-Bey Bardissy et Ibrahym-Bey Husseyn reçurent des blessures graves. Ceux qui échappèrent au massacre furent pris et transportés avec les blessés à bord du vaisseau *la réale-capitan*[1], où ils reçurent les secours qu'exigeait leur état. Quand on eut pansé leurs blessures, on leur fit jurer sur le Coran qu'ils ne demanderaient point à être rendus aux Anglais, et qu'ils resteraient avec les Turks. Ceux-ci promettaient, de leur côté, plus d'égards et de déférences, en protestant que la malheureuse affaire qui venait de se passer avait été la suite d'un malentendu.

A la première nouvelle de cette catastrophe, le général Hutchinson dépêcha le général Stuart au capitan-pacha, pour lui reprocher l'indignité de sa conduite. En même temps l'armée anglaise sortit de son camp, et vint former devant les Turks deux bataillons carrés qui restèrent sous les armes jusqu'à ce qu'on eût obtenu une juste satisfaction.

Le capitan-pacha céda aux premiers effets du ressentiment des Anglais. Il fit débarquer les prisonniers et les blessés, qui furent transportés à Alexandrie. L'armée britannique rendit aux morts les honneurs de la sépulture. Dans ces conjonctures,

[1] Vice-amiral.

le capitan-pacha jugea prudent d'envoyer Isâq-Bey, son interprète et son confident, près du général Hutchinson, pour tâcher de le calmer. A la suite d'une conversation fort animée, le général lui dit vivement : « Votre maître est un perfide. — Vous « n'ignorez pas, lui répondit le bey avec calme, la « décision de la sublime Porte relativement à l'état « futur des mamlouks. [1] »

Dans le même temps, le vizir faisait arrêter Ibrahym-Bey et tous les beys qui se trouvaient au Kaire. Il envoyait Tâher-Pacha l'Albanais dans la Haute-Égypte, pour faire main-basse sur Mohammed-Bey l'Elfy. Mais les généraux anglais interposèrent bientôt leur puissante influence; et le vizir, séduit par les promesses, ou intimidé par les menaces, fit mettre en liberté ses prisonniers.

Aussitôt qu'il eut terminé cette expédition, le capitan-pacha, qui ne voulait pas hiverner dans la rade d'Aboukyr, ordonna les préparatifs d'embarquement. Il régla les différentes affaires qui nécessitaient sa présence, fit lever son camp, et mit à la voile pour Constantinople.

Après son départ, Mohammed-Pacha Kousrouf, qui avait reçu ses derniers ordres, fit ses préparatifs pour se rendre au Kaire prendre les rênes du gouvernement. A son entrée dans cette capitale il était accompagné d'une suite nombreuse. Les

[1] Les Turks dirent alors que, dans cette affaire, c'étaient les beys qui avaient été les agresseurs, et que, quant au capitan-pacha, il n'avait eu d'autre projet que de les faire saisir pour les conduire à Constantinople.

cheykhs, les ulémas, les chefs de l'armée, les grands du pays, vinrent le complimenter suivant l'usage.

Ce prince, né en Géorgie, était l'esclave du capitan-pacha. Il avait été élevé dans le sérail, et dès sa jeunesse il s'était fait remarquer de son maître par une grande sagacité. La noblesse de ses manières, son affabilité envers les étrangers, sa fierté envers les siens, tels étaient les signes distinctifs de son caractère. Il lui manquait surtout de la prévoyance et la connaissance des hommes : son inexpérience fut la cause de ses malheurs.

Comme le commandement des troupes et la gestion des affaires lui étaient dévolus, la présence du vizir n'était plus nécessaire. Après avoir fait ses dispositions, ce ministre reçut la visite de plusieurs généraux anglais, qu'il fit revêtir de pelisses, et donna ensuite les ordres de son départ.

Durant le temps de son administration, le grand-vizir Youssef-Pacha avait su se concilier l'affection générale. On lui reprochait pourtant quelques actes d'intolérance, ou plutôt de faiblesse ; car il avait permis plutôt qu'il n'avait commandé les exécutions qui ensanglantèrent la capitale après le départ des Français.

Dans les premiers jours de l'arrivée de l'armée turque au Kaire, on rechercha, on inquiéta les personnes qui avaient montré de l'attachement aux Français. Le cheykh Khalyl-el-Bekry fut particulièrement l'objet de la haine de ses confrères. Sa fille avait eu des liaisons coupables avec des infidèles; un tel crime ne pouvait être pardonné : la ven-

geance dicta son arrêt de mort. Des satellites du vizir se présentèrent dans la maison du réprouvé, firent descendre la victime du harem [1], et l'immolèrent sans pitié aux yeux de son malheureux père, qui fut forcé d'être témoin de cet affreux spectacle.

Le 5 février 1802. — Aussitôt que Mohammed-Pacha Kousrouf eut pris possession de son pachalick, il commença ses opérations militaires. Les mamlouks, après avoir échappé aux embûches qu'on leur avait dressées, s'étaient retirés dans la Haute-Égypte : il fit marcher contre eux un corps de six mille hommes. Les postes les plus importans n'étaient pas encore au pouvoir des Turks : Hassan-Pacha, qui avait fait la campagne dans l'armée du vizir, reçut l'ordre d'aller avec huit cents hommes s'emparer de Girgeh, dont l'occupation était nécessaire pour le transport des denrées et la levée des impôts.

Cependant les beys, déçus des espérances que leur avaient fait concevoir les Anglais, obligés de soutenir la guerre contre les Turks, tournèrent leurs regards vers la France. Ibrahym-Bey et Osmân-Bey Bardissy envoyèrent à Livourne un agent porteur d'une lettre signée par eux, et adressée à Napoléon, alors premier consul.

« Puisque vous avez détruit notre puissance « affermie depuis tant d'années, disaient-ils, nous « attendons notre rétablissement de votre géné-

[1] Appartement des femmes.

« rosité. La mort de Mourâd-Bey avait amené la « désunion parmi nous; ce fut cette circonstance « malheureuse qui nous obligea de recourir à la « protection des Anglais. Les Turks nous font une « guerre injuste; la trahison est leur arme favorite; « nous sommes assez forts pour résister à leurs « entreprises, mais nous avons besoin d'un puis- « sant appui au dehors : c'est vous que nous im- « plorons; c'est en vous que nous remettons toute « notre confiance : aidez-nous par votre médiation « auprès de la sublime Porte. Nous nous soumettrons « aux conditions qu'il vous plaira de nous imposer; « et, pour vous témoigner notre reconnaissance de « vos bons offices, nous ferons jouir le commerce « de votre nation des priviléges les plus étendus. »

Cette lettre avait été envoyée au ministre des relations extérieures par l'entremise du général Bron, qui commandait à Livourne; mais l'ambassadeur ottoman venait d'arriver à Paris, et l'on écrivit à ce général de retenir près de lui l'envoyé des beys.

Lorsque la division commandée par le major-général Baird eut reçu l'ordre de retourner dans l'Inde, Mohammed-Pacha se porta lui-même à Gyzeh pour activer les préparatifs de départ. Huit jours après, la place fut évacuée, et remise entre les mains d'un officier que Mohammed avait nommé à ce commandement. Le pacha ne songea plus qu'à étendre son pouvoir, et à l'affermir contre les ennemis qu'il avait à combattre. Il fit instruire, par des Français à son service, des Nubiens qu'il enrégi-

menta avec des esclaves noirs achetés des gallabs [1] : c'était une garde d'élite sur laquelle il devait compter; dans ses revers elle lui donna des preuves d'un entier dévouement.

Mohammed sentait combien il était alors important d'opérer quelque diversion pour affaiblir les mamlouks. Osmân-Bey Hassan, un des plus puissans et des plus considérés, n'appartenait point aux maisons de Mourâd ni d'Ibrahym, dont il avait toujours vécu séparé; c'était d'ailleurs un homme assez pacifique : on lui fit faire des ouvertures auxquelles il répondit en venant au Kaire avec sa suite.

Tâher-Pacha, que le grand-vizir avait envoyé dans le Saïd, à la tête d'un corps de troupes pour se saisir de Mohammed-Bey l'Elfy, était de retour de son expédition, après avoir inutilement battu la campagne. Il reçut de nouveau l'ordre de passer sur la rive gauche du fleuve pour aller harceler, avec son corps de troupes, les mamlouks qui ravageaient le Fayoum, ainsi que les provinces de Minyeh, et de Benysouef. Ce fut alors que, serrés de près, manquant d'armes et de munitions, ces partisans demandèrent une trêve de cinq mois pour avoir le temps d'écrire à Constantinople, et solliciter de la sublime Porte une paix durable. Mohammed-Pacha, qui reconnut, par ces propositions, à quelle extrémité ils étaient réduits, n'eut point égard à leur demande, et leur fit répondre qu'ils

[1] Conducteurs des caravanes de l'intérieur de l'Afrique.

pouvaient, à l'exemple d'Osmân-Bey Hassan, venir au Kaire; il excepta pourtant de cette amnistie, Ibrahym-Bey, Osmân-Bey Bardissy, Mohammed-Bey l'Elfy et Sélym-Bey Aboudiab.

A la réception de ce message du pacha, les beys furieux redoublèrent d'efforts. Ils attaquèrent et battirent, près du village Del-Houe, les Ottomans commandés par le byn-bâchy [1] Ágedar, puis ils descendirent dans la Basse-Égypte, mettant à contribution les villages qui n'osoient leur opposer de la résistance. Toutes ces excursions ruinaient les provinces, et détruisaient les ressources du gouvernement. Il fallait, ou porter un dernier coup aux beys, ou traiter avec eux. Le pacha, dans cette alternative embarrassante, fit marcher contre eux, à la tête d'un corps de troupes, Mohammed-Aly, qu'il avait nommé sarèchesmé [2] au camp d'Aboukyr, et qui devait avoir dans la suite une si grande influence sur les destinées de l'Égypte. Osmân-Bey Hassan faisait partie de l'expédition. En même temps il cherchait à négocier avec les mamlouks [3], auxquels il proposait pour apanage les terres situées depuis Esné jusqu'aux confins de l'Égypte. Ceux-ci demandaient qu'on y adjoignît la

[1] Commandant mille hommes. Ce grade est égal à celui de colonel.

[2] Général.

[3] Pour éviter des répétitions, j'emploierai indifféremment les noms de bey ou de mamlouk, qui ont ici la même signification, puisque les beys, au nombre de vingt-quatre, étaient les chefs de cette milice.

province de Girgeh, que le gouverneur de l'Égypte ne voulut pas accorder.

Pour appuyer les négociations, qui n'étaient point encore rompues, on mit de nouvelles troupes en campagne. Youssef-Bey, kiâya du gouverneur, les commandait. Tâher-Pacha vint de la Haute-Égypte pour se joindre à lui, et marcher de concert contre les mamlouks. Osmân-Bey Hassan, qu'on avait joint aux troupes de Mohammed-Aly, aima mieux se retirer dans le désert, que de se battre contre ses anciens compagnons d'armes.

Sur ces entrefaites, le colonel Sébastiani, envoyé du gouvernement français, arriva au Kaire. Cet officier était venu près du général en chef de l'armée anglaise presser l'évacuation d'Alexandrie, consentie par le traité d'Amiens [1]. Mohammed-Pacha le reçut avec les distinctions les plus flatteuses, et le combla de présens. Dans une des conférences que le colonel eut avec ce prince, il l'entretint confidentiellement de la situation des beys, en lui faisant des observations qui tendaient à le rapprocher d'eux. Son altesse [2] lui dit que ses intentions à leur égard étaient pacifiques, mais qu'ils étaient beaucoup trop exigeans.

Les troupes parties du Kaire marchaient sur plusieurs colonnes : la plus nombreuse, aux ordres

[1] Le colonel Sébastiani avait essayé de communiquer avec les beys, mais il ne put y parvenir : on veillait sur ses démarches.

[2] On donne le titre d'altesse aux pachas à trois queues. Le gouverneur de l'Égypte, qui a le rang de vizir, est en outre qualifié du titre de vice-roi.

de. Youssef-Bey, se dirigeait vers Damanhour, où était campé un corps de huit cents mamlouks. Osmân-Bey Bardissy, qui les commandait, n'avait pas pris la résolution d'attendre l'ennemi, dont on lui avait exagéré les forces. Les Anglais, qui en connaissaient le nombre, qui savaient que plusieurs colonnes étaient en marche dans la province de Bahyreh, avaient fait pressentir à Mohammed-Bey l'Elfy, qu'ils ne croyaient pas l'occasion favorable pour tenter une expédition; ils lui faisaient observer que les mamlouks, manquant d'armes et de munitions de guerre, seraient, après une défaite, à la merci des Turks, dont ils n'auraient plus rien à espérer.

Cependant l'armée ottomane approchait; il fallait se battre ou songer à la retraite : l'avis des kâchefs [1], impatiens de se mesurer, l'emporta sur celui de Mohammed-Bey l'Elfy, qui s'éloigna du champ de bataille. Osmân-Bey Bardissy, comptant sur la bravoure de sa cavalerie, prit le parti d'attaquer.

Le 23 novembre 1802. — Youssef-Bey avait fait ranger son monde en ordre de bataille au milieu de la plaine, derrière l'artillerie, qui commença le feu sur les mamlouks. Le moment était pressant, et il fallait agir : Osmân-Bey se met à la tête des siens, et fond avec impétuosité sur l'ennemi; mais ne pouvant l'entamer, il retourna, et chargea son flanc gauche, qui n'était point couvert. Par ce coup

[1] Dignité que les beys accordaient à quelques-uns de leurs mamlouks, qui leur permettait de laisser croître leur barbe.

hardi, il parvint à enfoncer les premiers rangs, et jeta le désordre dans l'infanterie, qu'il tailla en pièces. Ce premier choc décida de la victoire. L'armée turque, forte de sept mille hommes, en perdit cinq mille, qui furent tués ou faits prisonniers. L'artillerie fut prise, ainsi que les munitions de guerre et les bagages. Ce succès inespéré ne coûta pas aux beys plus de soixante hommes; mais ils ne surent pas en profiter.

Lors de cette défaite, les troupes de Tâher-Pacha et de Mohammed-Aly, divisées en deux corps, ne purent prendre part à l'action, à cause de leur éloignement. Youssef-Bey, qui avait échappé aux désastres de cette journée, accusa Mohammed-Aly de ne pas lui avoir porté secours. Cette fausse et perfide accusation lui attira la disgrâce du pacha, qui chercha, mais inutilement, les moyens de le perdre.

Le divan avait nommé Khalyl-Effendy defterdâr[1] en Égypte. Cet administrateur arriva au Kaire, porteur d'une dépêche qui intimait à Cheryf-Pacha, gouverneur à Damiette, l'ordre d'aller commander à Gedda.

Quelques jours après, le canon de la citadelle annonça aux habitans et aux troupes qu'un firman, dont le qâdy donna lecture en présence des ulémas, des chefs de l'armée et des principaux habitans, confirmait pour l'année suivante Mohammed-Pacha Kousrouf dans la place de gouverneur de l'Égypte.

Le général Stuart, qui avait remplacé le lord

[1] Ministre des finances.

Cavan dans le commandement de l'armée anglaise, écrivit au vice-roi pour le féliciter sur cette nouvelle faveur de son souverain, en lui annonçant la prochaine évacuation d'Alexandrie. Plusieurs généraux et officiers vinrent au Kaire, présenter leurs devoirs au prince, dont ils prirent congé.

Ce fut le 14 mars 1803 que les Anglais remirent aux Turks les forts et la place d'Alexandrie. Le lendemain le général Stuart se rendit à bord avec les officiers de son état major, accompagné de Khourchyd, que Mohammed-Pacha Kousrouf avait élevé à la dignité de pacha, en lui conférant le gouvernement d'Alexandrie. Le 16, l'escadre fit voile du port vieux.

Mohammed-Bey l'Elfy, séduit par les promesses des Anglais, s'était embarqué avec quinze de ses mamlouks. Il importait à leurs projets ultérieurs, que je ferai connaître, d'avoir à leur disposition ce bey, qui s'était depuis long-temps livré à eux sans réserve, qui suivait leurs impulsions, et n'écoutait que leurs conseils. Ce dévouement trop marqué lui avait attiré la haine des Turks, qui envoyèrent plusieurs fois des troupes contre lui. Les exactions que l'Elfy commit dans la Haute-Égypte lui avaient procuré des sommes considérables, dont il se servit à Londres pour subvenir aux dépenses qu'il fut obligé de faire. Il laissa pour chef de sa maison son khaznadar, à qui Bardissy [1] donna dans la suite le titre de bey.

[1] Je désignerai souvent les beys par les titres ajoutés à leurs

Après le départ de l'armée anglaise, les mamlouks, qui depuis la journée de Damanhour étaient restés campés dans les environs, retournèrent dans la Haute-Égypte, en pillant et en mettant à contribution tous les villages qui se trouvaient sur leur route. Ils assiégèrent Minyeh, qui se rendit après quatre jours. Cette place, mal défendue, n'était point en état de résister : elle n'avait au nord, du côté de la campagne, que quelques retranchemens faits à la hâte, garnis de bouches à feu mal servies, mal approvisionnées ; d'ailleurs, la garnison était mécontente ; elle manquait de vivres et d'argent, et elle était gênée dans ses communications par les Arabes répandus dans le voisinage. Une partie périt pendant le siége; l'autre se rendit à l'ennemi, et devint l'objet de ses vengeances.

La prise de Minyeh séparait la capitale du Sâyd, et laissait le champ libre aux mamlouks. Le canon de cette place empêchait les barques destinées aux approvisionnemens de descendre le Nil. Les points les plus éloignés, tels que Syouth et Girgeh, étaient abandonnés à leurs propres ressources. Les chefs de ces quartiers n'étaient pas sans inquiétude: ils avaient en outre à se défendre contre les Arabes; et les circonstances favorisaient les courses et le pillage de ces vagabonds.

Le gouverneur, pressé d'envoyer des secours,

noms : au lieu de dire Osmân-Bey Bardissy, je dirai seulement Bardissy; Mohammed-Bey l'Elfy, l'Elfy, pour éviter des répétitions et des longueurs.

eut l'imprévoyance de faire rentrer au Kaire les troupes de Tâher-Pacha, qui étaient restées dans la province de Bahyreh.

Les soldats réunis dans la capitale, fatigués et manquant de tout, étaient impatiens de toucher leur solde arriérée. Le vice-roi, à qui ils adressèrent leurs réclamations, les renvoya au defterdâr. Ce ministre, n'étant point en mesure de les satisfaire, leur dit d'aller vers Mohammed-Aly. Ce chef leur assura qu'il n'avait encore rien reçu.

On apercevait les symptômes d'une fermentation sourde; les esprits étaient mécontens. Les soldats, ne gardant plus aucun ménagement, demandaient leur solde d'un ton audacieux; et Mohammed-Pacha, comptant sur ses moyens de répression, avait l'imprudence de mépriser des menaces dont il lui eût été facile d'empêcher les suites.

Le 2 mai 1803. — La troupe en révolte courut investir la maison du defterdâr, auprès de la place Ezbekyeh, en demandant la solde à grands cris. Celui-ci pria d'attendre encore quelques jours, jusqu'à l'arrivée des fonds nécessaires au paiement de ce qui était dû. Les soldats ne voulurent consentir à aucun délai. Dans cette situation embarrassante, le defterdâr envoya prévenir le pacha de ce qui se passait, et lui fit annoncer qu'il était déjà lui-même au pouvoir des révoltés, dont il ne pouvait maîtriser l'effervescence. Mohammed-Pacha, plein de fougue, agit avec trop de précipitation. Il n'eut point recours, dans cette circonstance délicate, à des moyens conciliatoires, qui lui eussent donné le

temps d'arrêter les progrès de la sédition : ne consultant que son courroux, il donna l'ordre à son artillerie de faire feu sur le rassemblement. Les soldats irrités ripostèrent par des décharges de mousqueterie dirigées contre le palais. L'engagement devint sérieux; le mal allait en augmentant : les troupes de Mohammed-Aly, logées dans les environs, s'étaient mêlées aux mécontens, et l'on se battait de part et d'autre avec acharnement.

Tâher-Pacha, instruit de ce qui se passait, vint se présenter au gouverneur, et lui demanda la permission de se constituer médiateur entre lui et les troupes. Le prince refusa de le voir; il lui fit dire de rester tranquillement chez lui, sans prendre aucune part aux affaires du moment. Ce Tâher-Pacha trompait son maître; il attisait l'incendie, dont il espérait tirer de grands avantages. Les Albanais, dont il était le chef, et qu'il dirigeait à son gré, furent les instrumens dont il se servit pour arriver à son but. Ces soldats lui amenèrent le defterdâr avec le livre de la comptabilité.

Le lendemain, Tâher ne garda plus aucun ménagement. Il se déclara ouvertement contre le vice-roi, son maître et son bienfaiteur; il se rendit avec une partie de son monde à la citadelle, qu'il trouva fermée, en fit escalader les murs par quelques-uns de ses soldats, qui débauchèrent adroitement la garde avancée, et par artifice se firent ouvrir la première porte. Le khaznadar de Kousrouf y commandait. Tâher-Pacha le somma de se rendre. Cet homme pusillanime n'eut pas le courage de se dé-

fendre contre les rebelles. Pour prix de sa lâcheté, peu de temps après il fut emprisonné par celui à qui il s'était si honteusement livré.

Mohammed-Pacha n'eut connaissance de la prise de la citadelle que lorsqu'il vit les bombes et les boulets tomber sur son palais. Voyant qu'après s'être battu si courageusement il ne lui restait plus de moyens de défense, et qu'avec le petit nombre de troupes qui lui étaient demeurées fidèles il ne pouvait soutenir plus long-temps le choc des assaillans, il quitta le troisième jour son palais, qui n'était plus qu'un amas de décombres. Accompagné de ses officiers, il partit du Kaire avec sa femme, protégé, dans sa retraite sur Mansourah, par cette garde qu'il avait fait instruire à l'instar de nos troupes, et par les Français à son service, qui ne cessèrent de lui donner des marques de leur attachement.

L'absence du vice-roi dévoila le projet de Tâher-Pacha, qui s'empressa de se faire reconnaître pour chef. Il assembla chez lui les principaux officiers de la Porte; et le qâdy le revêtit d'une pelisse en qualité de kaïmakam, dont il devait remplir les fonctions en attendant les ordres de Constantinople.

Le nouveau gouverneur avait fait publier une proclamation pour rassurer les habitans de la ville. Il n'avait point oublié d'envoyer un de ses officiers assurer M. Rosetti, consul général d'Autriche et de Russie, que les Francs seraient respectés suivant les capitulations, et que les chrétiens, les juifs, et autres sujets du grand-seigneur, n'auraient point à se plaindre des soldats.

Le même jour, on lui remit une lettre que les beys adressaient à Mohammed-Pacha Kousrouf. Il répondit à cette dépêche en leur faisant part de l'événement qui venait d'avoir lieu. Il les invitait en même temps à se rapprocher du Kaire.

Les vues ambitieuses de Tâher-Pacha commençaient à percer; mais, pour donner de la consistance à son pouvoir, il voulait achever sa conquête. Il envoya des Albanais, commandés par Hassan-Bey, son neveu, à la poursuite de Mohammed-Pacha, qui avait préféré le séjour de la presqu'île de Damiette à celui de Mansourah, lieu ouvert, où il pouvait opposer peu de résistance. Hassan-Bey trouva pourtant quelques centaines d'hommes à Fâreskour: il les attaqua, et les força de se rendre après une vigoureuse défense. Ce courage n'éveilla point sa générosité; il ne leur fit aucun quartier. Leur chef Ahmed-Aghâ périt avec eux.

La situation de Mohammed-Pacha n'était pas désespérée: favorisé par la nature des lieux, le zèle et la fidélité de ses troupes, il était en outre abondamment pourvu de vivres. Dans cet état de choses, il résolut d'attendre les événemens, et les ordres de son souverain.

Loin d'exécuter ses promesses, Tâher-Pacha tint une conduite tout opposée aux sentimens qu'il avait manifestés. Il accabla le commerce de contributions, qui furent levées avec la dernière rigueur. Ceux qui, par suite des circonstances, mettaient du retard à s'acquitter, étaient emprisonnés et mis à la torture. L'effroi se répandit parmi les habitans, qui

craignaient les suites d'une domination aussi despotique.

Cependant les beys, ayant eu connaissance de ce qui s'était passé au Kaire, se rendirent à l'invitation de Tâher-Pacha, qui désirait les avoir pour alliés. Ils descendirent d'un commun accord dans la province de Gyzeh, où ils placèrent leur camp.

Le kaïmakam, impatient de s'aboucher avec eux, attendait leur approche pour passer sur la rive gauche et aller à leur rencontre; mais l'incendie qu'il avait allumé n'était pas encore éteint. Les persécutions qu'il exerçait le rendirent odieux, et bientôt il allait lui-même tomber victime d'une nouvelle conspiration.

Les Osmanlis, qui n'avaient pris aucune part à la révolte des Albanais contre Mohammed-Pacha Kousrouf, et qui avaient les mêmes raisons de demander leur solde, allèrent plusieurs fois prier Tâher-Pacha de vouloir bien la leur faire payer. Celui-ci ne donnait que des réponses évasives : il éludait les demandes des soldats en leur disant qu'il n'était comptable que du jour où il avait pris les rênes du gouvernement; que c'était de son prédécesseur qu'ils devaient réclamer l'arriéré.

Le 25 mai 1803. — Deux byn-bachys, Moussa et Ismâyl-Aghâ, se présentèrent pour lui renouveler les supplications des troupes, en l'exhortant avec modération de payer ce qui leur était dû. Leurs instances étaient motivées sur le mécontentement des soldats, que leurs besoins rendaient excusable. Tâher, très-irrité de cette démarche, re-

fusa d'entendre ces officiers. Les esprits s'échauffèrent; de vives altercations eurent lieu. Le pacha, se refusant à tout accommodement, eut recours aux menaces. Alors les deux aghâs s'élancèrent sur lui à coups de yatagan, et lui tranchèrent la tête, qu'ils jetèrent par une fenêtre près de laquelle il était assis.

Au même instant, les Turks qui étaient présens furent aux prises avec les Albanais du kaïmakam. On se battit à outrance: le sang coula de tous côtés; et l'incendie de la maison, résultat ordinaire de ces combats, put seul mettre fin à cette scène de carnage.

Tâher-Pacha commanda vingt-deux jours, pendant lesquels il commit toutes sortes d'injustices et de cruautés. Sous différens prétextes, il fit décapiter les deux intendans coptes Mallem Malaty et Antoine Aboutaqyeh, dont les richesses avaient excité son avarice. Hanna Soubhany, négociant damasquin, eut le même sort. Ces malheureuses victimes étaient des pères de famille, qui jouissaient de l'estime et de la considération publiques.

Dans ces conjonctures, un pacha nommé Ahmed, que la Porte avait destiné au commandement d'une province de l'Arabie, fut nommé gouverneur par des chefs de troupes. Dès son avénement, il députa les principaux cheykhs à Mohammed-Aly, pour tâcher de le ramener aux devoirs de la soumission, dont il s'était écarté. Celui-ci répondit aux envoyés qu'Ahmed-Pacha était un étranger, nommé pacha d'Ianbo, à qui il ne convenait nullement de se mêler des affaires qui n'étaient point de sa compétence.

Cependant les mamlouks s'étaient approchés du Kâire. Mohammed-Aly se rendit près d'eux à Gyzeh, où ils avaient assis leur camp. Ce fut à son instigation qu'Ibrahym-Bey écrivit à Ahmed-Pacha, pour l'engager à quitter le pays et à lui livrer les meurtriers de Tâher-Pacha. En réponse au message, le nouveau kaïmakam demanda qu'on lui envoyât des moyens de transport. Sans appui, sans défenseurs, il ne pouvait lutter avec espoir de succès contre la nouvelle alliance. Il eût été bientôt déposé. Persuadé que l'objet de sa demande ne lui serait pas accordé, il se retira avec son monde hors de la ville, dans une ancienne mosquée dont les Français avaient fait un fort appelé Shulkouski[1].

Alors on publia dans la ville un pardon général au nom de Mohammed-Aly et d'Ibrahym-Bey, qui commandait aux mamlouks avec Osmân-Bey Bardissy. Ces chefs envoyèrent un parti d'Albanais investir le lieu où s'était retiré Ahmed-Pacha, qui, n'ayant pu réunir aucun moyen de défense, et manquant de vivres, après avoir essuyé un feu continuel de mousqueterie, fut obligé de se rendre à discrétion. Moussa et Ismâyl-Aghâ étaient avec lui; ils avaient embrassé son parti, croyant triompher des Albanais et échapper à leurs poursuites. On conduisit ces deux meurtriers chez Ibrahym-Bey, à

[1] Nom d'un officier polonais, aide-de-camp du général en chef Bonaparte, qui fut tué dans les environs, lors de la révolte du Kaire.

Kasr el-Aïny [1], où on les décapita pour venger la mort de Tâher-Pacha. Une partie de leurs soldats périt aussi par les mauvais traitemens qu'on leur fit souffrir. Ahmed-Pacha et sa suite demeurèrent prisonniers.

Les chefs des Albanais, qui avaient appelé les mamlouks, et qui venaient de s'allier avec eux, voulurent leur donner une preuve de confiance en remettant la citadelle entre leurs mains.

A peine le vice-roi, retiré à Damiette, eut-il appris la mort de Tâher-Pacha, qu'il se mit en marche sur le Kaire. Mais, au village de Fâreskour, il fut attaqué par six cents hommes d'infanterie et cinq cents Arabes commandés par Hassan-Bey. Les Français, secondés par la fidèle garde du prince, soutinrent le choc, et repoussèrent l'ennemi avec perte. Le corps de troupes commandé par Mohammed-Pacha lui-même, qui venait d'opérer sa jonction, prit le village d'assaut, après une résistance opiniâtre. Les habitans de tout âge furent passés au fil de l'épée, et les maisons furent mises au pillage.

Cette victoire donnait au vice-roi la facilité de continuer sa marche vers le Kaire; mais, ayant appris l'entrée des mamlouks et la disgrâce d'Ahmed-Pacha; voyant d'ailleurs que les troupes étaient contre lui, il reprit en toute diligence le chemin de Damiette, où il rejoignit Ibrahym-Pacha, qu'il avait nommé gouverneur de cette ville.

[1] Maison de campagne située sur le bord du canal, entre le Kaire et le vieux Kaire. On en a fait une caserne pour la cavalerie.

Hassan-Bey, après l'échec qu'il avait éprouvé, s'était retiré à deux journées du Kaire. Il avança de nouveau pour harceler le pacha dans sa retraite. Ayant reçu de nouveaux renforts, il parut devant Damiette, suivi de quinze cents Albanais et mille Arabes. Le prince vint à sa rencontre avec toutes ses troupes. Ayant confié le commandement de l'infanterie au pacha Ibrahym, il se mit lui-même à la tête de la cavalerie, composée de ses Français, de ses mamlouks et de quelques cavaliers natoliens. Il prit une position très-avantageuse. De son côté, Hassan-Bey donna l'ordre à ses Arabes de déborder les ailes de l'ennemi, tandis que son corps d'infanterie chargerait le centre : cette manœuvre eut un plein succès. L'attaque de la cavalerie d'Hassan jeta le désordre dans les rangs de l'armée turque, dont l'aile droite fut enfoncée par l'infanterie albanaise. En vain Mohammed-Pacha se portait-il partout où le danger rendait sa présence nécessaire pour ranimer ses soldats; il se vit forcé de céder au nombre et de rentrer dans ses retranchemens, en abandonnant sur le champ de bataille trois pièces de canon et un grand nombre de morts et de blessés.

Après ce revers, Mohammed-Pacha ne pensa plus à tenir la campagne. Il mit toute la célérité possible à se fortifier, et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient améliorer son système de défense.

Hassan-Bey avait aussi besoin de réparer ses pertes. Il avait eu deux cents hommes de ses meilleurs soldats mis hors de combat. Placé devant le camp des Turks, il n'ordonna que de simples escarmou-

ches en attendant les renforts qui lui étaient nécessaires pour prendre l'offensive.

L'entrée des beys au Kaire avait rétabli la tranquillité. Les habitans vaquaient paisiblement à leurs affaires. Les campagnes n'étaient plus ravagées, et l'espoir d'un heureux avenir faisait oublier le passé. Cependant la présence de Mohammed-Pacha en Égypte donnait de l'inquiétude aux alliés, qui ne se bornèrent point à envoyer à Hassan-Bey des renforts partiels. L'armée eut ordre de se tenir prête à marcher.

Mohammed-Aly et Osmân-Bey Bardissy furent chargés de l'expédition. L'un commandait l'infanterie, dont une partie descendit le Nil sur les barques chargées des bagages et des munitions de guerre; l'autre était à la tête des mamlouks et des Arabes.

L'armée, réunie aux troupes d'Hassan-Bey, était alors forte de dix mille hommes. Après six jours de marche, elle arriva, le 26 juillet 1803, devant Damiette, où les Turks étaient retranchés.

Mohammed-Pacha avait fait placer son artillerie le long du canal qui dérive du Nil, et qui coule vers le lac Menzaleh. Ce canal, large et profond, est traversé, vers le milieu de son cours, par un pont sur lequel il avait fait établir une estacade garnie de deux pièces de canon. Le village de Senânyeh, placé sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis Damiette, était protégé par de l'infanterie, qui devait empêcher les assiégeans de s'y établir. Un officier du génie anglais, nommé Eyssen, avait fortifié les autres

points autant que les localités avaient pu le permettre.

Les chefs des alliés, ayant reconnu la position, s'établirent le long du canal, où ils placèrent leur artillerie, dirigée par Sélym-Combe, mamlouk français, qui éleva en toute hâte des retranchemens sous le canon de l'ennemi. On se battit pendant les quatre premiers jours sans aucun résultat.

L'infanterie tirait hors de portée; son feu ne produisait aucun effet. Il fallut donc franchir l'obstacle qui séparait les deux armées.

Un soldat turk, qui depuis long-temps était attaché à Bardissy, et qui parlait l'arabe, vêtit le costume d'un fellah dont il avait aussi la couleur; il prit des pastèques pour aller les vendre à Damiette. Sous ce déguisement, et à la faveur de l'obscurité, il lui fut facile de sonder le canal. En cherchant les courans, il reconnut près du pont un endroit où il n'y avait pas plus de trois pieds d'eau. Moustapha, c'est le nom du soldat, vint apprendre à Bardissy la découverte qu'il avait faite. Le bey alla pendant la nuit tenter le passage avec Mohammed-Aly, suivi de ses troupes, qui traversèrent le canal ayant de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture. Mohammed-Aly fut un instant emporté par le courant.

Les premiers qui touchèrent au rivage opposé coururent aux retranchemens, que l'ennemi effrayé abandonna sans coup férir. Les deux bouches à feu placées sur le pont furent emportées. Les Albanais, dans leur poursuite, firent main-basse sur tout ce qui opposait de la résistance; et, à la pointe du jour,

ils entrèrent dans Damiette. Les Turks, qui s'y étaient retirés après avoir abandonné leur artillerie placée le long du canal, les reçurent avec une vive fusillade. L'engagement fut sérieux ; mais le nombre l'emporta.

Osmân-Bey Bardissy, qui était à pied avec sa suite, envoya chercher les chevaux de ses mamlouks pour achever la défaite. Dès le commencement de l'action, les chaloupes des alliés, ancrées dans le milieu du fleuve, n'avaient cessé de tirer pour donner le change à l'ennemi, en détournant son attention du véritable point d'attaque.

La ville fut entièrement pillée, à l'exception des maisons des consuls, que le bey protégea de sa personne. Pour récompenser Moustapha du service qu'il venait de lui rendre, il le nomma chef de ses gardes à pied.

Le vice-roi, pendant la mêlée, se retira au fort de Lesbeh avec son fidèle Ibrahym-Pacha et le peu de monde qui lui restait. L'infanterie, placée au village de Senânyeh, suivit le mouvement de retraite. Le prince fit ses dispositions pour opposer une nouvelle résistance ; mais il manquait des principales choses nécessaires à la défense d'une place. Bardissy avait fait avancer son artillerie, protégée par ses mamlouks ; les Albanais étaient encore occupés au pillage. Les canonniers commencèrent à tirer à découvert. Le fort ripostait par intervalles, sans beaucoup inquiéter les assiégeans. Le lendemain, ceux-ci firent avancer de l'infanterie, et dirigèrent un feu bien nourri sur les Turks, qui, resserrés dans un lieu

très-étroit, perdaient beaucoup de monde par l'effet des obus.

Mohammed-Pacha, voyant que toute défense était inutile, demanda à capituler; mais il ne put éviter d'être fait prisonnier, ainsi que ses derniers défenseurs. Il fut conduit au Kaire avec quelques personnes de sa suite. Ibrahym-Bey l'accueillit avec bienveillance, et il eut pour cet illustre prisonnier les égards dus à son rang.

Le siége des retranchemens et du fort ne fut pas très-meurtrier. Les Albanais eurent cent soixante hommes tués et deux cents blessés.

A son arrivée sous les murs de Damiette, Mohammed-Pacha comptait deux mille hommes sous ses ordres. Il en perdit huit cents dans les différens combats qu'il eut à soutenir.

A la première nouvelle des revers du vice-roi, le capitan-pacha, son protecteur, avait bien envoyé dans les parages de Damiette Ingeh-Bey avec une escadre légère, ayant à bord quelques troupes; mais diverses circonstances ayant contrarié l'expédition, ces troupes n'effectuèrent point leur débarquement.

Ainsi fut déchu Mohammed-Pacha Kousrouf. Ses qualités lui avaient fait beaucoup d'amis; mais en même temps elles avaient excité la jalousie, qui sut profiter des fautes de son inexpérience pour le renverser et lui ravir le poste éminent où la faveur de son maître l'avait placé. Mohammed eut le tort de ne point consulter des hommes éclairés, dont les conseils salutaires auraient tempéré la roideur qu'il

apporta dans des circonstances où la modération était nécessaire. Son inflexible fierté, qu'une sage politique eût adoucie, fut en partie cause de sa perte.

La joie que causa la victoire des mamlouks, qui semblait être un acheminement à la paix, fut tempérée par la fâcheuse nouvelle de la prise de la Mekke par les Wahabys. Elle affligea les musulmans. Cette nouvelle, propagée dans l'empire ottoman, y porta la consternation. Il n'y avait plus de pèlerinage pour les vrais croyans; ce qui portait un coup sensible à la fois à la religion et au commerce.

Pendant que Mohammed-Aly et Bardissy étaient occupés au siége de Damiette, un envoyé de la Porte, porteur de firmans pour Tâher-Pacha, débarquait à Alexandrie. Ces firmans lui ordonnaient de reconnaître pour vice-roi de l'Égypte Ahmed-Pacha, qui avait été nommé quelque temps auparavant gouverneur à Geddah. Ce fut Kourchyd-Pacha qui les envoya au Kaire, à l'adresse de M. Rosetti, consul général d'Autriche.

La reddition de Damiette, suivie de la défaite des débris de l'armée turque, força Hassan-Pacha, qui commandait à Girgeh pour Mohammed-Pacha, de se soumettre aux beys et d'implorer leur protection. Ils lui permirent de se rendre au Kaire. Au lieu de marcher sur Cosseyr et de s'embarquer pour Geddah, cet officier aima mieux venir, avec sa troupe, se mettre à la discrétion des beys, qui le firent partir pour la Syrie.

Lorsque ces événemens furent connus à Constantinople, ils donnèrent de l'inquiétude. On craignit que les mamlouks, aidés des habitans et des Arabes, ne redevinssent les maîtres de l'Égypte. Le Divan, croyant déjouer les projets des ennemis de la Porte, y dépêcha en toute hâte Aly-Pacha Gézaïrly, qui avait été précédemment exilé à la forteresse d'Ibrym, mais que Mourâd-Bey avait retenu près de lui pour adoucir les rigueurs de son exil.

Le 8 juillet 1803, ce pacha débarqua dans le port d'Alexandrie. Dès son arrivée; il fit prévenir les beys de la dignité à laquelle il avait été promu en remplacement de Mohammed-Pacha Kousrouf. Il avait avec lui mille hommes de troupes. Ce nombre était insuffisant pour l'exécution de ses projets. Il voulut y suppléer par de sourdes menées, qui nuisirent à sa cause.

Les beys répondirent franchement à son message, qu'ils ne s'étaient point immiscés dans les affaires passées; qu'ils avaient été invités par les cheykhs à se rendre au Kaire, pour mettre fin à des dissensions qui rendaient le peuple malheureux; que plusieurs fois ils avaient intercédé auprès de la sublime Porte, sans que leurs prières eussent été écoutées; que maintenant ils étaient en possession du Kaire, et qu'ils y resteraient en attendant les événemens.

Dans la vue de captiver la bienveillance des habitans, les beys firent publier dans toute la ville l'abolition des apaltes [1] que le vizir avait établis. Ils

[1] Sorte de revenu que le gouvernement tire des particuliers

avaient besoin de beaucoup de ménagement pour conserver leur autorité. Leur situation était très-précaire; les plus sages d'entre eux en étaient persuadés. La présence d'Aly-Pacha Gézaïrly, maître d'Alexandrie, la rivalité qui régnait parmi les principaux chefs, et surtout le caractère inquiet et exigeant des Albanais, étaient des indices certains de nouveaux troubles.

Pour dissiper l'orage qui se formait, les beys firent marcher Solymân-Aghâ[1] avec des mamlouks et des Arabes, qui s'emparèrent de Rosette, en obligeant le kaïmakam Ibrahym-Effendy de se retirer au fort Julien[2]. Seyd-Aly-Bey, frère d'Aly-Pacha, qui arrivait d'Alexandrie pour prendre le commandement de ce fort, fit des observations à l'envoyé des mamlouks sur l'inconvenance de sa conduite. Il lui représenta qu'il existait un nouvel ordre de choses; qu'on était occupé de part et d'autre à traiter, et qu'il était contre les usages que, dans une semblable circonstance, les troupes dépassassent leurs limites. Solymân-Aghâ, persuadé par Seyd-Aly, abandonna la place, en laissant quatre bouches à feu et deux chaloupes canonnières dont il s'était emparé. Il fut camper à Rahmânyeh, où il attendit des ordres supérieurs.

en leur affermant le privilége de la vente de certaines marchandises.

[1] Ancien khaznadar de Mourâd-Bey, qui fut depuis promu à cette dignité, et nommé gouverneur de Girgeh.

[2] Nom d'un officier-général français, qui fut tué par les Arabes dans les environs d'Alexandrie.

Le sac de Damiette avait duré trois jours. Osmân-Bey Bardissy s'occupa, autant qu'il put, de réparer une partie des désastres. Il donna ses soins à l'administration, et régla les affaires les plus importantes, de concert avec les principaux habitans. Il confia le commandement de la place à l'un de ses mamlouks, en lui ordonnant de mettre en état de défense le fort de Lesbeh. Un détachement d'Albanais partagea avec les gens du bey le service de la ville. Une grande partie de l'infanterie passa sur le Delta, suivie de l'artillerie et des bagages. Bardissy partit à la tête de sa cavalerie pour Rahmânyeh, où il trouva Solymân-Aghâ, qui attendait de nouvelles instructions.

Cependant Mohammed-Aly avait suivi avec son monde le mouvement de Bardissy. Il traversa le Nil, et vint camper dans le même lieu où étaient les mamlouks. L'armée demeura quelques jours dans cette position, autant pour réunir les barques destinées aux approvisionnemens, que pour donner aux chefs le loisir de se concerter sur les opérations de la campagne [1].

Le 29 juillet, tout étant préparé, l'armée marcha sur Rosette. L'avant-garde, composée d'Arabes, y

[1] Ce fut à cette époque que Bardissy reçut dans sa tente le consul de France, M. Matthieu Lesseps, qui se rendait au lieu de sa résidence avec les personnes de sa suite. Pendant son séjour dans Alexandrie, il avait été invité par les beys à venir au Kaire et à y faire flotter le pavillon de France. Bardissy lui donna des lettres pour Ibrahym-Bey, qui lui rendit les honneurs accoutumés, et le revêtit d'une pelisse au moment de sa réception.

arriva le 30, au matin. Elle répandit l'épouvante parmi la garnison, qui se retira avec Seyd-Aly, son commandant, au fort Julien. Vers le milieu du jour on vit paraître les alliés, qui prirent possession de la ville, et vinrent camper au dehors, vis-à-vis les retranchemens que les Turks avaient élevés en avant du fort.

Solymân-Aghâ, qui fut chargé des opérations du siége, fit de suite ses dispositions. Il donna ordre aux chaloupes d'avancer à la hauteur du camp. Des batteries furent établies sur le Delta. On en éleva d'autres sur la rive gauche, avec des plates-formes sans épaulement, et on les garnit de pièces de 12 et d'obusiers. L'infanterie, pour se mettre à couvert, avait tracé autour de son camp une ligne de circonvallation. Pendant que l'on prenait ces dispositions, le fort tirait par intervalles, pour retarder les approches et détruire les ouvrages des assiégeans. Le quatrième jour, le blocus fut achevé et l'artillerie mise en batterie.

A peine Aly-Pacha Gézaïrly eut-il reçu la nouvelle de la reprise de Rosette, qu'il dépêcha par la voie de mer Hassan-Bey, son neveu, qui vint avec le consul anglais, M. Briggs, proposer un accommodement. Ses conditions étaient peu favorables pour les mamlouks : Bardissy ne voulut pas les accepter ; et la mission du parlementaire n'eut aucun succès : ce qui surprit fort Aly-Pacha, qui cherchait tous les moyens d'arrêter les progrès des alliés.

Tout étant disposé pour l'attaque, Bardissy, pour intimider l'ennemi et connaître ses projets, ordonna

à toutes les batteries de commencer le feu. Les Turks y répondirent par une sortie sur le camp des Albanais. Ceux-ci, plus nombreux, les repoussèrent après un combat de deux heures, dans lequel il y eut de part et d'autre cent vingt hommes tués. Les jours suivans, on ne fit aucune tentative; il y eut seulement quelques coups de canon d'échangés. Un obus tomba dans le fort, près du magasin à poudre, sans qu'il en résultât aucun dommage, grâces à l'habileté d'un soldat qui éteignit la mèche.

Le neuvième jour, on vit paraître en deçà de la barre du Nil un grand canot portant pavillon blanc, qui semblait se diriger vers le fort. Une batterie, que les assiégeans avaient placée sur la rive gauche, entre le Boghâz et les ouvrages avancés de l'ennemi, tira plusieurs coups de canon pour empêcher l'arrivée du canot. Un boulet tomba sur la poupe, et le força d'aborder près de la batterie. On en vit descendre tout effrayé le consul anglais, M. Briggs, envoyé de nouveau par Aly-Pacha pour faire aux beys des propositions plus conformes aux intérêts des deux partis. On conduisit le consul, avec son drogman, à la tente de Bardissy, qui le reçut fort bien. Dans la conférence que M. Briggs eut avec lui au sujet de sa mission, il se plaignit de l'acte de violence commis à son égard. « Je suis fâché, dit le bey, de « la peine que vous avez prise, et du danger que « vous avez couru par l'inadvertance de mes canon- « niers; ils n'étaient point prévenus, et ils ont cru « que vous pouviez avoir quelque dessein de cacher « vos intelligences avec l'ennemi sous une bannière

« de paix. Maintenant je ne puis consentir à ce que « vous me proposez. Lorsque, repoussés du Kaire, « nous avons demandé si souvent à traiter, on nous « a constamment refusé. Aujourd'hui qu'on nous « le demande, nous ne voulons accéder à aucune « proposition. Dites à Aly-Pacha que telle est notre « volonté. »

Le lendemain, 10 août, les Turks firent une sortie de nuit que l'obscurité rendit plus meurtrière que la précédente. Cependant elle n'eut pour eux aucun résultat satisfaisant; les Albanais les repoussèrent l'épée dans les reins, et les contraignirent d'abandonner leurs ouvrages avancés. On encloua plusieurs pièces de canon qui furent mises hors d'état de servir.

Après un avantage aussi marqué, Solymân-Aghâ fit avancer ses batteries à une portée de fusil du fort. Il ordonna de commencer le feu, que les canonniers soutinrent tout le jour avec activité. Les boulets avaient fait brèche à l'angle du sud-est; es obus tuaient beaucoup de monde, mais la garnison se défendait valeureusement. Cependant Seyd-Aly, forcé de reconnaître sa triste situation, voyant le fort à demi ruiné, presque toutes les bouches à feu démontées, ayant sous les yeux les morts et les blessés, sans espoir de recevoir aucun secours, envoya, le 12 août, au camp des beys, un officier portant pavillon blanc pour traiter de la reddition du fort. Il obtint que la moitié des débris de sa troupe retournerait à Alexandrie, et que les autres seraient prisonniers de guerre; lui-même fut

conduit au Kaire sous escorte, et remis entre les mains d'Ibrahym-Bey, qui le traita avec générosité.

Bardissy ayant pris possession du fort, le fit mettre en état de défense : un ingénieur allemand fut chargé des travaux. Il nomma aussi Yahya-Bey, un de ses mamlouks, kaïmakam de Rosette et de la banlieue. Omar-Bey, byn-bachy albanais, eut ordre d'y rester en observation avec cent cinquante des siens.

Pendant que les troupes faisaient le siége de Rosette, on eut au Kaire une alerte causée par la fuite de Mohammed-Pacha Kousrouf, qui étant allé se promener suivant sa coutume, avait disparu avec deux de ses mamlouks. Ibrahym-Bey avait envoyé à toute bride des pelotons de cavalerie pour explorer les environs de la ville, et tâcher de le découvrir. Les habitans, encore frappés des derniers événemens, craignaient de nouveaux troubles; l'alarme était générale. Après bien des recherches, on sut que le pacha s'était réfugié chez un nommé Ahmed, bey albanais, à qui il avait demandé asile; et celui-ci, violant les droits de l'hospitalité, si sacrée parmi les Turks, eut l'indignité de livrer son maître à ses ennemis.

La prise du fort Julien, qui mettait en contact les alliés avec les troupes d'Aly-Pacha Gézaïrly, força ce gouverneur de prendre des mesures de sûreté. Il fit élever des retranchemens en avant d'Alexandrie, et fortifier les endroits de la place qui n'étaient point à l'abri d'un coup de main. La digue qui sépare les deux lacs Maréotis et Madyeh, que les Anglais avaient coupée pour isoler les Français

dans Alexandrie, et qui avait été ensuite réparée par M. Rhoden, ingénieur suédois, fut de nouveau ouverte par les ordres d'Aly-Pacha Gézaïrly : celui-ci, craignant d'être attaqué par les alliés, prit toutes ses précautions pour soutenir le siége dont il était menacé.

Bardissy, décidé à marcher sur Alexandrie, faisait construire des pontons et des bateaux plats pour le passage des troupes et de l'artillerie sur le lac Madyeh. Lorsque cette opération fut terminée, il quitta Rosette, et vint, en deux jours de marche, camper à Damanhour, où se réunirent les mamlouks et les Albanais.

Pendant qu'on était occupé à rassembler des approvisionnemens nécessaires à l'expédition, un ancien tchorbagi [1], âgé de cent six ans, qui s'était adonné à la lecture du Coran, vint trouver Bardissy dans sa tente; il lui baisa la main en l'abordant avec des marques de respect : le bey le releva, et le fit asseoir à côté de lui. Comme dans le pays ce vieillard passait pour cheykh [2], Bardissy lui demanda à voix basse ce qu'il pensait de l'alliance des mamlouks avec les Albanais, et s'il la croyait durable : « A l'époque des fêtes du courbân baïram [3], il y « aura beaucoup de tumulte, et du sang sera ré- « pandu, répondit le vieillard. — Que signifie ce

[1] Officier de milice.

[2] Les Arabes donnent ce nom à leurs prophètes et aux chefs de leurs tribus.

[3] *Fête des sacrifices.* C'est la Pâque des musulmans.

« tumulte, et quel sera le vainqueur, répliqua le « bey.—Les étrangers seront mangés par les loups, « répondit le vieillard, d'une voix prophétique [1]. » Bardissy se mit à réfléchir en tirant plusieurs fois sa barbe; puis il fit donner une tasse de café à ce respectable centenaire. La ruine des beys prouva depuis la vérité de cette prédiction.

Au milieu des préparatifs d'une guerre opiniâtre, on vit avec un sentiment douloureux que le Nil, qui n'était point parvenu à sa hauteur ordinaire, commençait à baisser avant l'époque de son décroissement: les habitans, qui savaient par expérience qu'un événement si malheureux entraîne de funestes résultats, en furent consternés. Les denrées commencèrent à renchérir; la disette se fit sentir au camp. Bardissy, qui était dépourvu d'argent, sans pouvoir s'en procurer pour subvenir aux besoins des troupes, dont les menaces chaque jour réitérées commençaient à devenir effrayantes, se décida à retourner au Kaire. Peut-être la prédiction du tchorbagi fut-elle aussi une des causes de sa retraite; car les Orientaux sont crédules et superstitieux, et les paroles prononcées avec gravité par un cheykh ou santon, surtout lorsqu'il est dans ses saints transports, ont sur leur esprit la plus grande influence.

Mohammed-Aly, qui prévoyait de grandes difficultés dans cette nouvelle campagne, et qui, malgré

[1] Les mamlouks étaient regardés par les gens du pays comme des étrangers.

ses sollicitations, ne put obtenir la solde des troupes, avait déjà levé son camp. Le 16 septembre, il arriva au Kaire avec son corps d'armée, ayant laissé des détachemens dans les endroits les plus voisins d'Alexandrie.

Le 23 septembre, Osmân-Bey Bardissy quitta avec ses mamlouks la position de Damanhour, et s'approcha du Kaire à petites journées. Le 24, il y fit son entrée, aux acclamations du peuple, satisfait de recevoir l'homme dans lequel il plaçait ses espérances.

Ibrahym-Bey, les chefs de l'armée, les ulémas, les principaux habitans du pays, avaient été à sa rencontre pour le féliciter de ses succès. Il reprit l'autorité dont il était investi avant son départ pour Damiette, et s'occupa des moyens de faire renaître l'abondance. Il fit approvisionner les marchés, ordonna des distributions de blé aux indigens. Ces largesses soulageaient la misère publique; mais elles étaient insuffisantes dans la crise où l'on se trouvait. Ibrahym-Bey, qui avait été chargé d'envoyer à l'armée les vivres et les provisions nécessaires pendant la campagne, avait négligé les différentes branches de l'administration. On ne pouvait faire rentrer les produits du myry [1]; les villages, tant de fois ravagés par le passage continuel des troupes, étaient hors d'état de payer: les fellahs, pour se soustraire aux poursuites, avaient abandonné leurs chaumières : le revenu de quelques

[1] Impôt foncier.

apaltes ne suffisait pas aux besoins journaliers. Dans cette situation pressante, il importait au gouvernement des beys de prendre des mesures efficaces pour se procurer des ressources d'où dépendaient sa conservation et la tranquillité du pays.

L'armée réunie au Kaire commença à manifester son mécontentement; les soldats se plaignirent du retard que l'on mettait à acquitter leur solde, ce qui les autorisait à manquer aux devoirs de la discipline. Dans ces circonstances impérieuses, les beys tinrent conseil pour délibérer sur les moyens de se procurer de l'argent. Ils convinrent de faire entre eux la répartition de la somme demandée pour subvenir à ces pressans besoins; puis ils mirent une contribution sur la ville, à l'effet de recouvrer leurs avances. Cette mesure vexatoire attira sur eux l'indignation du peuple, qui, déjà aigri par la cherté des denrées, accusait ces maîtres exigeans d'être les auteurs de leurs maux, d'avoir provoqué la vengeance céleste par leur conduite tyrannique, et d'avoir mérité que Dieu les privât des bienfaits de l'inondation.

D'un autre côté, Aly-Pacha Gézaïrly se rendait odieux par ses violences et son injustice. Le camp de Damanhour étant levé, il fit cesser les travaux à Alexandrie, et chercha, par de sourdes menées, tous les moyens de détruire les mamlouks, tandis qu'ouvertement il témoignait le désir de se rapprocher d'eux en leur faisant des propositions pacifiques.

Dès les premiers momens de son arrivée, Aly-

Gézaïrly avait protesté de son respect pour les Européens; mais bientôt ses sentimens changèrent. Observateur peu scrupuleux des capitulations des puissances avec la Porte, il foulait aux pieds leurs priviléges. Les représentations des consuls n'étaient point écoutées, ou il ne leur répondait que par des explications vagues et peu satisfaisantes; quelquefois même les drogmans étaient maltraités par son kiâya. Ses soldats indisciplinés, à l'exemple de leur chef, insultaient les Francs jusqu'à tirer des coups de fusil dans les fenêtres de leurs maisons. C'était surtout en revenant de leurs exercices militaires qu'ils se livraient à ces excès.

Un jour que, suivant leur habitude, ils traversaient la rue des Francs, ils se mirent à tirer de tous côtés: une balle brisa une fenêtre de l'hôtel du consul d'Espagne; une autre pénétra dans la chancellerie d'Autriche, et faillit tuer le chancelier. Les consuls envoyèrent leurs drogmans solliciter une prompte satisfaction. Aly-Gézaïrly promit de la donner dans la même journée, mais il ne tint point ses promesses.

Le lendemain, 20 novembre, il se rendit avec sa troupe à l'esplanade, pour y faire l'exercice à feu: à son retour, comme il passait dans le quartier des Francs, des coups de fusil furent tirés par des soldats qui se trouvaient près de lui; le pavillon russe fut percé de trois balles; les armes de France et de Suède furent également insultées.

Les consuls, en voyant qu'ils ne devaient attendre d'Aly-Pacha que de nouveaux outrages, se réunirent le même jour, et convinrent unanimement de

quitter Alexandrie, s'ils n'obtenaient pas une réparation éclatante. Après de mûres réflexions, ils se décidèrent à demander asile et protection à son excellence le capitan-bey [1], qui s'empressa de les accueillir.

Les consuls se transportèrent donc, avec une partie de leurs nationaux, à bord de l'escadre turque mouillée dans le port vieux. Tous les magasins des Francs furent fermés, scellés, et recommandés aux soins de Khourchyd-Pacha; on mit aussi sous sa protection les particuliers à qui leurs affaires ne permettaient pas de se rendre sur l'escadre. Les consuls furent très-bien reçus par le capitan-bey. Cet amiral les conduisit à bord de son vaisseau, et les traita avec toutes sortes d'égards.

Cette démarche inattendue des consuls surprit Aly-Gézaïrly, qui vit avec déplaisir leurs pavillons amenés, leurs armes enlevées et leurs hôtels abandonnés. Dans ces circonstances délicates, il députa un de ses officiers aux consuls, pour leur proposer une conciliation, qui fut rejetée. Il eut recours alors à Khourchyd-Pacha, leur ami, et le pria de devenir médiateur.

Khourchyd se rendit à bord du vaisseau amiral, accompagné de Sâleh-Aghâ, capidjy-bachy [2], et du capitan-bey. Il fit part aux consuls des dispositions du gouverneur, et joignit ses instances aux siennes pour les engager à revenir dans Alexandrie.

[1] Contre-amiral.

[2] Chef des chambellans.

Quoique les consuls eussent déjà rejeté les propositions qu'Aly-Pacha Gézaïrly leur avait faites par l'entremise de Janib-Effendy ; cependant, par déférence pour Khourchyd-Pacha, dont ils estimaient le noble caractère, ils consentirent à une conciliation, pourvu qu'Aly-Pacha acceptât par écrit les demandes qui lui seraient faites. Après divers messages, le gouverneur fut contraint de souscrire aux conditions exigées. Elles étaient de nature à satisfaire les représentans des gouvernemens qu'il avait outragés, et devaient assurer pour l'avenir le maintien des droits des nations franques établies en Égypte.

Le 6 décembre, dès le matin, les consuls descendirent à terre en grande pompe. Ils étaient précédés de leurs pavillons, portés par des tchaouches [1], accompagnés de Khourchyd-Pacha, de Sâleh-Aghâ, de Sélym-Effendy, maître des cérémonies d'Aly-Pacha Gézaïrly, du capitan-bey, de tous les officiers, et d'un corps de troupes à pied et à cheval. Au moment du débarquement, ils furent salués de dix-sept coups de canon par le vaiseau du contre-amiral; tous les bâtimens marchands mouillés dans les deux ports répondirent au salut. On convint que les consuls ne feraient pas flotter leurs pavillons avant qu'Aly-Pacha n'eût rempli toutes les conditions consenties par écrit; ce qui fut effectué dans le terme de cinq jours. [2]

[1] Gardes d'honneur.

[2] Voyez, à la fin de ce volume, les articles de la convention.

Lorsqu'on hissa les pavillons, les forts de la ville tirèrent chacun vingt et un coups de canon.

La fermeté des consuls et leur sage résistance aux vexations autorisées par Aly-Pacha, en maintenant l'honneur et les droits de leurs gouvernemens, assurèrent pour l'avenir la tranquillité des négocians établis dans Alexandrie. Pendant ces jours de troubles, leurs intérêts ne furent aucunement lésés, et leurs propriétés furent respectées.

Aly-Pacha était occupé à rétablir la bonne intelligence entre lui et les consuls, lorsque les ulémas, dont l'unique soin doit être de maintenir la paix et la concorde, lui écrivirent dans les termes les plus affectueux, en le priant de se rendre au Kaire pour tranquilliser les habitans, et empêcher par sa présence des expéditions militaires qui ne servaient qu'à ruiner le pays. Ces conseils paternels engagèrent Aly-Pacha à faire les préparatifs de son voyage, et à tout disposer pour l'exécution de ses projets.

Si, de son côté, il faisait mouvoir des ressorts secrets, la politique des beys ne restait pas inactive. Ils étaient depuis long-temps en relations avec Djezzar, pacha d'Acre, qui, par son expérience et l'étendue de ses rapports, pouvait leur rendre des services importans. Souvent les beys avaient écouté ses conseils. Dans cette circonstance, ils lui avaient dépêché Gaffar, un de leurs kâchefs, avec des lettres et des présens. Le 12 décembre, avant de quitter Alexandrie, Aly-Pacha leur envoya, par

l'entremise de son divan-effendy [1], un khatti-chérif [2] dans lequel, sur la demande du grand-vizir, sa hautesse leur octroyait la permission de rester en Égypte avec un apanage annuel de quinze bourses pour chacun des chefs, et des redevances sur les villages; mais elle ordonnait en même temps que le myry, et autres droits, seraient administrés par des agens de la sublime Porte.

Les beys répondirent à ce message, qu'ils étaient très-reconnaissans de la paix que leur souverain voulait bien leur accorder; que cette haute faveur, tant de fois sollicitée, les pénétrait de gratitude, et que leurs désirs seraient accomplis lorsqu'Aly-Pacha viendrait lui-même au Kaire régler toutes les affaires, principalement le départ de la caravane des pèlerins. Osmân-Bey Bardissy chargea de cette communication Rodouân-Kiâya, Mahmoud, chaouich des janissaires, et le cheykh Mohammed-el-Douakhly, qui l'assurèrent, au nom des beys, de leurs sentimens de soumission et de respect.

Bardissy, dont le but était de rendre aux mamlouks leur ancien état de splendeur et de puissance, et qui voulait en même temps se faire des créatures, proposa de compléter le nombre des beys en remplaçant ceux qui avaient péri dans les combats: c'était récompenser la valeur et les services rendus.

[1] Secrétaire d'état.

[2] Ordre signé de la main du Grand-Seigneur, qui est plus impératif qu'un firman.

On délibéra en pleine assemblée, et cette proposition fut agréée à l'unanimité. On nomma quinze nouveaux beys, pris parmi les kâchefs, et on les revêtit de pelisses. Ces nominations, dont l'unique but était de donner du relief à la puissance des mamlouks, devaient nécessairement froisser les intérêts de quelques prétendans. Elles excitèrent la jalousie de quelques-uns de leurs alliés, et causèrent parmi eux une rivalité qui entraîna la défection de plusieurs mécontens parmi les kâchefs, entre autres celle de Sélym-el-Mahramgy [1], auquel son âge donnait quelques droits: il quitta le Kaire, et se retira avec son monde dans la Haute-Égypte.

Quoique le gouvernement fût partagé entre Ibrahym-Bey et Bardissy, ce dernier en supportait seul tout le poids. Il ordonnait et disposait de tout à son gré, sous l'influence clandestine de Mohammed-Aly; tout lui obéissait : les agens des puissances avaient recours à lui dans les discussions politiques et commerciales. A cette époque, le major Miscett, consul-général britannique, avait avec lui de secrètes et fréquentes entrevues, même durant la nuit. Les confidens les plus intimes de ce bey étaient [illegible] des conférences, où il était question de lui assurer la protection anglaise. On lui promettait de faire venir des troupes de l'Inde à son secours, et de

[1] Ce nom vient de mahramah, qui signifie mouchoir. Lorsqu'un bey envoyait le pardon à quelqu'un, c'était avec un mouchoir blanc, que l'on appelait le *mouchoir du pardon*. L'officier qui le portait prenait le surnom de *Mahramgy*.

retenir l'Elfy, son rival, en Angleterre. Bardissy a depuis affirmé que cette promesse lui avait été faite par les Anglais. Leur consul général envoyait alors à Malte de fréquens courriers, et en recevait souvent des dépêches. Il prodiguait des largesses aux beys les plus influens, dont il cherchait à se concilier l'amitié.

D'un autre côté, le consul de France voyait fréquemment Husseyn-Bey, le Zanthiote [1], dévoué à Bardissy, dont il était le confident. Les rendez-vous avaient lieu à la maison consulaire, et quelquefois au Mékyâs, où Husseyn demeurait. Il ne s'agissait alors que d'affermir la puissance des mamlouks, et de les prémunir contre les Albanais. Dans une conférence, Husseyn-Bey dit au consul, qui l'assurait que le gouvernement français s'intéressait à leur sort : « Malheur au faible qui a besoin de l'homme puis-« sant ! Si les Français revenaient en Égypte, ce « serait pour nous asservir de nouveau. »

Il entrait dans les instructions des envoyés des beys près d'Aly-Pacha, de lui faire connaître les conditions

[1] Il était originaire de Zanthe. Venu en Égypte en 1792, avec un de ses frères, tous deux se mirent au service des beys. L'un mourut à Dârfour, où Mourâd-Bey l'avait envoyé avec un détachement de mamlouks. Husseyn, plein de souplesse, était kâchef de Rodouân-Bey. Lorsque l'armée française débarqua à Alexandrie, il quitta les mamlouks après la bataille de Sedymân, et vint au Kaire : le général en chef lui donna le commandement d'une compagnie de cavalerie syrienne. Lorsque Mourâd-Bey fit la paix, il le nomma son ambassadeur près du général Kléber, qui l'éleva à la dignité de bey.

exigées par les beys relativement à la composition et à la marche de son armée. Aly-Pacha, sentant bien que s'il n'accédait pas à leurs demandes, il lui serait impossible de quitter Alexandrie [1], consentit à ce qu'on exigeait de lui, pour mieux donner le change à ceux qu'il appelait ses amis.

Après avoir terminé ses préparatifs, il fit camper sa troupe hors de la ville. Il comptait deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, qui étaient arrivés en plusieurs détachemens de Constantinople. En amenant avec lui une escorte qui surpassait le nombre de soldats fixé par les beys, il manquait déjà aux conditions qu'il avait acceptées.

Le 18 décembre 1803, l'avant-garde, sous le commandement d'Hassan-Bey, son neveu, marcha sur Damanhour, ainsi qu'on en était convenu; mais, à moitié chemin, cette troupe reçut l'ordre de se rendre, par une route opposée, près de l'okéle d'Edkou, ou la Maison carrée [2].

Le 22, Aly-Pacha, accompagné des envoyés des beys, partit d'Alexandrie avec le reste de sa troupe, laissant le commandement de cette place à Khourchyd-Pacha. Il opéra sa jonction avec son neveu, qui depuis deux jours s'était retranché dans la position qu'il avait occupée.

[1] On traça la route à Aly-Pacha par Damanhour, et on convint qu'il viendrait avec mille hommes seulement.

[2] Espèce de caravanserail placé sur le bord du lac d'Edkou, et qui sert d'asile aux voyageurs.

Le cheykh du village d'Edkou ayant appris que les troupes d'Aly-Pacha étaient dans son voisinage, avait expédié de suite un courrier extraordinaire à Yahya-Bey, gouverneur de Rosette, pour le prévenir qu'Hassan-Bey était occupé à faire passer ses troupes de l'autre côté du lac, et qu'il se fortifiait à la Maison carrée. A cette nouvelle, Yahya-Bey ordonna à ses mamlouks de se tenir prêts à marcher. Il avertit en même temps Omar-Bey, chef des Albanais, qui tenaient garnison dans la ville.

Le 26, à minuit, ces deux chefs sortirent à la tête de mille hommes et de deux pièces d'artillerie de campagne, bien décidés de se battre contre Aly-Gézaïrly, s'il osait s'avancer sur Rosette. Au point du jour, ils arrivèrent à Edkou, où ils placèrent leur camp. Après avoir tiré trois coups de canon sur l'okéle, ils envoyèrent un parlementaire vers Aly-Pacha, pour lui demander quelles étaient ses intentions, et quels motifs avaient engagé Hassan-Bey à changer la route de Damanhour, qui lui avait été assignée. Le pacha, dans sa réponse, protesta de la droiture de ses sentimens : il dit qu'il avait ordonné cette fausse marche à ses troupes pour abréger le chemin, et le leur rendre moins fatigant; il assura qu'il passerait à une grande distance de Rosette, pour ne point causer d'inquiétude aux habitans. Rassurés par cette promesse, Yahya et Omar retournèrent avec leurs troupes à Rosette, où ils arrivèrent le 27 au soir.

Dans la même nuit, les Arabes, qui étaient répartis en plusieurs détachemens, sur le chemin qui

conduit de Rosette à Edkou, arrêtèrent deux soldats turks qui venaient de cette dernière place. On les conduisit à Yahya-Bey, qui leur fit subir plusieurs interrogatoires. Intimidés par les menaces, les deux émissaires convinrent qu'ils étaient envoyés par Aly-Pacha, avec des lettres adressées à Omar-Bey. Celui-ci se trouvait dans le moment même chez le gouverneur, qui décacheta ces lettres en sa présence, et en donna lecture. Aly-Pacha faisait aux Albanais les promesses les plus flatteuses pour les attirer dans son parti. Omar-Bey témoigna sa surprise et son indignation de la conduite astucieuse d'Aly. Il déclara positivement qu'étant allié des mamlouks, ni lui ni ses troupes ne les trahiraient sans de justes et puissans motifs. Après cette réponse, on renvoya les deux soldats vers Aly-Pacha, et on les chargea de l'avertir que s'il passoit devant Rosette on ferait feu sur lui et sur ses troupes.

Cette démarche perfide d'Aly-Pacha Gézaïrly dévoila ses projets au mamlouk Yahya, ainsi qu'aux Albanais, et le leur rendit suspect. Leurs défiances augmentèrent encore quand ils reçurent des avis de Rodouân-Kiâya et de Mahmoud-Chaouich, qui dévoilaient ses desseins ultérieurs sur Rosette.

Pour prévenir toute surprise, le gouverneur et Omar-Bey résolurent de sortir de la ville et d'aller camper à la tour d'Aboumandour [1], où ils passèrent la nuit du 28 et une partie du jour suivant.

[1] Position élevée sur le bord du Nil, au sud de Rosette, et contiguë aux jardins des faubourgs.

Le 29, vers les trois heures après midi, à quelque distance du camp parut l'avant-garde des Turks, qui semblait se diriger sur Rosette. Aly-Pacha, voyant de loin les mamlouks sous les armes, ordonna de faire halte. Il expédia aussitôt un parlementaire vers Yahya-Bey, pour lui demander le motif de sa sortie. Ce bey répondit qu'il était venu rendre à son altesse les honneurs qui lui étaient dus, et l'accompagner à son passage. Cette réponse mystérieuse changea les plans d'Aly-Gézaïrly, qui jugea prudent de continuer sa marche en dehors de la ville. Il alla camper le même jour, avec son armée, au village de Hamâd, à deux lieues de Rosette.

Pendant que le pacha s'avançait à petites journées vers le Kaire, les Albanais, suivant le plan de conduite qu'ils s'étaient tracé, tenaient continuellement leurs alliés en échec. La solde était pour eux un prétexte toujours renaissant.

Le 1er janvier 1804. — Hassan-Bey, neveu de Tâher-Pacha, se présenta chez Bardissy avec une suite nombreuse. Le bey, qui était dans son harem, étonné de voir tant de monde avec lui, envoya de suite chercher plusieurs de ses kâchefs; puis il descendit dans le tanha[1] pour recevoir Hassan-Bey, auquel il représenta, après lui avoir fait les complimens d'usage, qu'il était inconvenant de venir chez lui avec une escorte aussi nombreuse. Hassan-Bey répondit que les troupes, demandant toujours

[1] Espèce d'entre-sol qui tient le milieu entre le harem et le rez-de-chaussée.

leur suite, étaient venues pour entendre les raisons des retards prolongés qu'on apportait à les satisfaire. La discussion s'engagea; chacun fit valoir ses motifs. Bardissy dit à Hassan-Bey qu'il pouvait compter que l'on paierait dans peu de temps. L'entrevue fut courte, et chacun se retira avec un air apparent de satisfaction.

Bardissy, pour acquitter les promesses qu'il venait de faire aux troupes, imposa des contributions sur les provinces. Il envoya des mamlouks, accompagnés d'écrivains coptes, pour en presser le recouvrement; car, sentant l'importance de resserrer les nœuds de son alliance avec les Albanais, au moment de l'arrivée d'Aly-Pacha aux portes du Kaire, il cherchait prudemment à se concilier l'affection des chefs et des soldats, qui faisaient cause commune avec lui.

Après avoir séjourné quelque temps au village de Hamâd, pour imprimer à sa politique tortueuse une direction convenable à ses vues, Aly-Pacha leva son camp. Pour mieux éclairer sa marche, il n'avançait qu'à petites journées, et il entrait insensiblement dans le labyrinthe où il allait bientôt se trouver engagé. Une partie de ses troupes, que l'espoir du pillage avait rassemblées, commettait, sous le prétexte de pourvoir à sa subsistance, un grand nombre d'excès; les villages qui ne pouvaient se défendre étaient entièrement ravagés. Ce fut sous ces tristes auspices que l'imprévoyant Aly vint pour prendre possession de son pachalick. Dans le trajet qu'il eut à parcourir, il reçut dans son camp plu-

sieurs transfuges; mais sous ce déguisement, ces hommes, dévoués aux mamlouks, y servaient la cause des alliés.

Le 3 janvier, les beys, ayant appris qu'Aly-Pacha, à la tête de son corps d'armée, s'approchait du Kaire, prirent leurs mesures pour le recevoir, et dépêchèrent le khaznadar de Mohammed-Bey l'Elfy, nouvellement promu à la dignité de bey, pour aller, avec les mamlouks de la maison de son maître, à la rencontre du pacha, qui avait déjà passé le Nil à Menouf.

Informé de ce mouvement, l'Elfy Soghâyr [1] se porta sur le village de Chobrâ. Aly-Pacha, continuant sa marche, arriva le 14 à Châlakan. Aussitôt Bardissy fit partir Sélym-Bey, mamlouk de sa maison, avec trois cents hommes, pour renforcer le corps de l'Elfy. Lui-même s'occupa de faire donner des à-comptes aux troupes, qui profitaïent des circonstances pour former des demandes plus pressantes.

Le 18 janvier, tout était prêt pour le départ. Le 19, les mamlouks, à l'exception d'Ibrahym-Bey, qui faisait les fonctions de kaïmakam, tous les Albanais, ayant à leur tête Mohammed-Aly et Hassan-Bey, allèrent camper vis-à-vis d'Aly Gézaïrly, entre Cha-

[1] Soghâyr signifie petit. Lorsqu'un kâchef était promu à la dignité de bey, et qu'il portait le même nom que son maître, on le qualifiait d'un surnom pour le distinguer; mais plus souvent on ajoutait à son titre le nom de petit: on disait Elfy le petit, Mourâd-Bey le petit, Ayoub-Bey le petit. On se servait alors, à l'égard du maître, du mot de grand: Elfy le grand, Ayoub-Bey le grand, Mourâd-Bey le grand.

lakân et Chobrâ. L'infanterie prit ses positions en avant de la cavalerie; la gauche était appuyée au Nil, et la droite était éclairée et soutenue par les Arabes répandus dans la plaine. On plaça aux portes du Kaire des gardes, pour empêcher l'entrée des troupes étrangères. L'on défendit aux soldats de quitter le camp sous aucun prétexte, et l'on publia dans tous les quartiers de la ville, que ceux qui ne se rendraient pas à leurs postes seraient sévèrement punis. Ibrahym-Bey donnait l'exemple de la vigilance. La police qu'il avait établie ne souffrait pas qu'un homme armé pût trouver asile nulle part. L'indifférence ou la lâcheté ne pouvaient se soustraire à ses actives recherches. Les chefs albanais, souvent trop indulgens pour leurs soldats, furent les premiers à donner l'exemple. Le même jour, Seyd-Aly-Bey, dont on craignait les intelligences avec son frère, fut conduit à la citadelle.

Soit ignorance, soit plutôt duplicité, Aly Gézaïrly, dès son arrivée sur le sol de l'Égypte, avait suivi une politique tout-à-fait contraire à ses intérêts bien entendus. Loin d'agir à l'égard des alliés avec cette noble franchise qui pouvait seule lui concilier leur bienveillance, il eut recours à des moyens détournés, dont ses relations antérieures avec les mamlouks auraient dû lui faire sentir toute l'imprudence; car c'était déclarer la guerre à ce corps redoutable, que d'écrire aux cheykhs arabes, aux ulémas et aux chefs des Albanais, pour les engager, par des séductions ou par des menaces, à se déclarer en sa faveur: c'est pourtant ce qu'il fit. Mais il fut la dupe de

ses artifices, puisque les Albanais communiquèrent ses lettres aux mamlouks, qui dès ce moment connurent ses projets. Mohammed-Aly et les autres chefs lui répondirent (de concert avec les beys) qu'ils étaient dévoués au pacha et prêts à le servir de tous leurs moyens dans l'exécution de ses desseins. On lui indiquait en même temps les mesures qu'il avait à prendre pour arriver plus sûrement au Kaire et pour tromper les mamlouks. Aly-Gézaïrly, comptant sur la sincérité des réponses des chefs albanais, crut qu'il pouvait marcher hardiment vers son but, et tomba dans les embûches qu'on lui avait dressées. Sa conduite est d'autant plus inconcevable, qu'ayant été chargé précédemment de plusieurs missions diplomatiques importantes, il aurait dû connaître les Albanais et les Arabes. Il aurait dû savoir qu'après s'être rendus indépendans, et avoir usurpé en partie la souveraineté de l'Égypte en se révoltant contre la Porte, ils avaient tout à perdre en se soumettant à un gouverneur envoyé par elle. S'il avait été mieux informé du caractère des Arabes, il aurait su que les nombreuses tribus errantes, qui ne vivent guère que de pillage, préféraient le gouvernement et les mœurs des mamlouks au despotisme et à la fierté des Ottomans. Quant aux ulémas, leur caractère religieux et pacifique ne pouvait leur permettre de prendre une part active dans les discussions politiques du pays.

Aly-Pacha, gêné dans son camp de Châlakan par celui de l'Elfy le petit, qui en était fort rapproché, se retira au village de Zefteh. Ce mouvement de

retraite indiquait assez qu'il ne voulait pas que les mamlouks découvrissent ses opérations secrètes. Cependant Osmân-Bey Bardissy, décidé à commencer les hostilités, chargea Husseyn-Bey le Zanthiote de se porter sur le Nil avec un corps de troupes, pour s'emparer des barques où étaient les bagages et une partie des munitions de guerre d'Aly Gézaïrly. Husseyn fit avancer deux chaloupes armées, tandis que lui-même suivait le bord du Nil, à la faveur d'une nuit obscure, avec trois cents soldats grecs qu'il avait sous ses ordres. Il surprit les Turks sans défiance, dormant tranquillement sur les barques. L'expédition eut un plein succès, et tout fut capturé. On fit prisonnier de guerre un certain Moustapha-Pacha, commandant la flottille, et les troupes qui étaient à bord.

Gézaïrly se plaignit amèrement d'une telle infraction au droit des gens. Il donna l'ordre à Rodouân-Kiâya et à Mahmoud-Chaouich, qui l'avaient accompagné depuis Alexandrie, de se rendre à la tente de Bardissy, pour demander à ce bey les motifs d'un procédé aussi révoltant, et de cette déclaration de guerre manifeste dans un moment où l'on était prêt à terminer de frivoles contestations. De nouvelles attaques furent la réponse qu'on fit aux réclamations du pacha.

Les mamlouks, réunis aux Arabes, firent, le 25 janvier, un mouvement sur le camp d'Aly-Pacha, pour empêcher les troupes d'en sortir et d'entrer au Kaire. Ces dispositions hostiles donnèrent lieu à de nouvelles explications. Aly-Pacha redoubla ses

plaintes. Les beys répondirent que leur conduite était justifiée par l'infraction aux anciens usages, qu'Aly s'était permise en amenant avec lui des troupes nombreuses. Le pacha prétendit que la plupart des soldats qui étaient sous ses ordres allaient en pèlerinage à la Mekke; mais qu'avant d'entreprendre le voyage, ils devaient recevoir de lui 480 bourses qui leur étaient dues pour solde arriérée.

Osmân-Bey Bardissy fit de nouveau signifier au pacha que, s'il persistait à vouloir entrer avec tout son monde, il lui déclarerait la guerre. Cette intimation était positive. Aly-Pacha, poussé jusque dans ses derniers retranchemens, demanda qu'on lui donnât pleine liberté de retourner à Alexandrie. On lui fit observer que cette démarche était inconvenante; que la Porte attendait de sa mission le rétablissement de la paix, et qu'elle lui saurait mauvais gré d'une semblable conduite.

Le moment de la crise était imminent. Aly Gézaïrly, arrêté dans l'exécution de ses projets, voulut tenter les chances d'une bataille. Il fit ses dispositions pour attaquer les mamlouks; mais ses troupes lui déclarèrent qu'il n'avait pas l'ordre de la Porte d'en venir à une rupture; qu'elles étaient en trop petit nombre pour se mesurer avec un ennemi aussi puissant. Dans cette situation critique, le pacha, trompé par les promesses illusoires des Albanais, voyant qu'il ne pouvait compter sur ses soldats indisciplinés, prit un parti désespéré. Le 27 janvier, il se rendit avec son neveu Hassan-Bey, et quelques personnes de sa suite, au camp des mamlouks. Aus-

sitôt Bardissy lui fit donner des tentes, de l'argent, et les autres choses nécessaires.

Elfy-Bey le petit, qui avait observé les mouvemens d'Aly-Pacha, vit bientôt l'agitation de ses troupes. Il fit appeler les chefs, et reconnut que parmi eux il y en avait six que leur inconduite avait fait exiler du Kaire. Après leur avoir reproché de vouloir de nouveau mettre le désordre et troubler la tranquillité du pays, il les fit décapiter à l'instant même. Il ordonna ensuite le désarmement de leurs soldats, que les Arabes conduisirent jusqu'aux frontières du désert de Syrie.

Pendant que le pacha était sous la protection de Bardissy, sous ses propres tentes, et pour ainsi dire son prisonnier, il cherchait, de concert avec le cheykh Sadat [1], à soulever le peuple contre les mamlouks. Il écrivait aussi à Osmân-Bey Hassan de venir se joindre à lui, en lui promettant de le nommer kaïmakam. Le courrier fut arrêté à Baçatyn, et conduit devant Bardissy, qui prit connaissance de la lettre dont il était porteur. Elle fut mise, ainsi que sa correspondance avec le cheykh Sadat, sous les yeux d'Aly-Pacha, dont la contenance embarrassée aida à le convaincre. Ne sachant que répondre à la vue de ces témoins irrécusables, il garda un morne

[1] Ce cheykh est le même que celui qui s'était fait connaître dans le temps de l'expédition française. Il fut un des moteurs de la révolte qui eut lieu lors de la défaite du grand-vizir à Héliopolis. C'était un homme séditieux et turbulent. Il n'aimait point les mamlouks, qui de leur côté se méfiaient de lui à cause de la considération dont il jouissait parmi le peuple.

silence. Des signes aussi certains, des documens si positifs, amenèrent une prompte décision. Rodouân-Kiâya, à qui Bardissy avait donné ses derniers ordres, se rendit à la tente d'Aly Gézaïrly. Après un court entretien, l'envoyé lui dit que des chevaux l'attendaient: « Pourquoi donc? répondit-il d'un air consterné. Où veut-on me conduire? — En Syrie : « votre conduite vous a rendu indigne de rester « parmi nous. »

Une escorte attendait le malheureux prince, son neveu et leur suite. Mohammed-Bey Manfoukh et Solymân-Bey Ibrahym reçurent des instructions secrètes, et furent chargés de les accompagner avec leurs mamlouks. Ce fut à deux journées du camp, non loin du village de Koraym, que le jugement du conseil des alliés reçut son exécution. Le 31 janvier, Aly-Pacha fut mis à mort, et sa suite fut passée au fil de l'épée. Lorsqu'il reçut les derniers coups, il recommanda à ses meurtriers, en leur donnant le linceul [1] qu'il portait toujours avec lui, de ne point le priver des honneurs de la sépulture.

Aly était né en Circassie. Il fut fait esclave, et vendu à Mohammed-Pacha, dey d'Alger. A la mort du dey, le beau-frère de celui-ci en fit présent à Hassan-Pacha, alors grand-amiral, pour le rapprocher de Seyd-Aly, son frère, mamlouk comme lui, qui commandait la reala-bey. Son nouveau maître le fit nommer gouverneur de Tripoli de Barbarie,

[1] Les musulmans, en général, sont dans l'usage de porter avec eux un drap pour les ensevelir.

avec le titre de pacha. Aly fut bloquer cette ville, où commandait le frère d'Hamoudeh, pacha de Tunis. Il s'en rendit maître par la trahison des habitans; puis il fit mettre leurs maisons au pillage, pour les récompenser de leur dévouement. Lui-même, dans cette circonstance, commit toutes sortes d'horreurs.

Le frère de cet Hamoudeh-Pacha ayant, à l'aide de nouveaux secours, repris Tripoli, Aly s'enfuit précipitamment avec deux jeunes garçons qu'il enleva à titre d'otages. Craignant le ressentiment de la Porte, qui souvent punit de mort le chef qui défend mal une place dont le commandement lui est confié, il vint au Kaire, près de Mourâd-Bey, qui l'accueillit avec bonté. Sa conduite ayant été connue à Constantinople, on l'exila à la forteresse d'Ibrym; mais, au lieu de s'y rendre, il partit l'année suivante pour la Mekke. Des pèlerins de Tripoli, ayant reconnu les deux garçons qu'il conduisait avec lui, dénoncèrent sa conduite infâme au chef de la caravane de Syrie, qui, s'étant assuré de son crime, le fit saisir par ses satellites, et lui fit donner la bastonnade. On allait le faire périr sous les coups, lorsque des pèlerins d'Égypte intercédèrent pour lui. On se contenta de lui couper la barbe, punition avilissante chez les musulmans. Après avoir échappé au supplice, il alla s'embarquer au port de Gedda pour Suez, et revint trouver Mourâd-Bey, son bienfaiteur, à la cour duquel il demeura sept ans, jusqu'à l'arrivée de l'armée française. Il accompagna quelque temps son hôte dans la guerre opiniâtre

qu'il eut à soutenir; puis il eut l'ingratitude de l'abandonner pour se retirer en Syrie. Le grand-vizir, après sa défaite d'Héliopolis, le chargea d'une mission pour Constantinople. Il resta dans cette ville jusqu'à l'époque où Tâher-Pacha saisit les rênes du gouvernement de l'Égypte. Aly Gézaïrly, protégé du grand-vizir, sollicita ce pachalick, en promettant de faire verser au trésor des sommes considérables, dès qu'il serait en possession.

Le jour qui suivit le départ d'Aly-Pacha, Bardissy et les autres beys, Mohammed-Aly avec ses troupes, rentrèrent en ville. Il y eut des réjouissances publiques pour fêter cet événement, qui faisait succéder le calme et la tranquillité aux inquiétudes et aux alarmes.

Moustapha-Pacha était encore prisonnier avec sa suite à Kasr-el-Aïny. On ne lui fit point éprouver de mauvais traitemens, parce qu'il n'était point complice des projets de son chef. Bardissy le fit conduire à Damiette sous escorte, et de là il s'embarqua pour la Syrie.

Des perquisitions furent faites dans tous les quartiers de la ville, pour découvrir les émissaires d'Aly-Pacha. Un certain Aly-Aghâ, l'un de ses principaux officiers, était entré furtivement au Kaire, lorsque les alliés avaient leur camp à Chobrâ. Bardissy, qui en eut avis, le soupçonnait d'avoir été l'instigateur des intrigues de son maître, dont il était l'espion. Il le fit chercher par des gens de la police. Cet homme, ne pouvant échapper autrement aux poursuites dirigées contre lui, se

réfugia chez le consul de France, qui lui fit accorder la vie, et la liberté de s'embarquer au port d'Alexandrie [1].

L'ordre étant partout rétabli, on fit descendre Seyd-Aly-Bey de la citadelle, et on le conduisit dans la maison qu'il habitait avant sa réclusion.

Depuis qu'Hassan-Pacha, après la défaite de Mohammed-Pacha Kousrouf, avait quitté Girgeh, Bardissy, occupé de faire face à ses ennemis, avait négligé de prendre possession de cette place importante, qui le rendait maître de la Haute-Égypte, en lui offrant à tout événement une retraite assurée. Solymân-Bey, dernièrement promu à cette dignité, en récompense de sa conduite au siége de Rosette, fut nommé gouverneur de la province, dont il alla prendre le commandement avec ses mamlouks, réunis à un détachement d'Albanais.

A la même époque, une députation des beys fut recevoir à Boulâq le capidjy-bachy Sâleh-Aghâ, qui arrivait de Constantinople avec un firman : le qâdy en donna lecture dans une assemblée des cheykhs et des chefs de l'armée. Par ce décret, la Porte

[1] Lorsqu'Aly-Aghâ sortit de la maison consulaire où il avait reçu pendant trois jours une généreuse hospitalité, le drogman lui fit observer qu'il était de son devoir de remercier le consul du service important qu'il lui avait rendu : « C'est à Dieu, répondit le musulman, que je dois des actions de grâces; c'est lui « seul qui m'a délivré de mes ennemis; telle était ma destinée. » Aly-Aghâ ne fut pas plus reconnaissant envers les Français lorsqu'il fut dans la suite kiâya de Khourchyd-Pacha, avec lequel il revint d'Alexandrie.

confirmait la nomination d'Aly-Pacha au gouvernement de l'Égypte.

Durant leurs discussions avec ce vice-roi, les consuls avaient adressé à leurs ambassadeurs respectifs de pressantes réclamations. Le même capidjy apporta en réponse un firman adressé à Aly-Pacha Gézaïrly [1]. Par la même occasion on eut l'avis de la mort du capitan-pacha. Ce fut une grande satisfaction pour les mamlouks, qui en témoignèrent publiquement leur joie.

L'ordre était à peine rétabli dans les différens quartiers du Kaïre, que des événemens d'une autre nature mirent de nouveau les troupes en mouvement.

Le 12 février 1804, une frégate anglaise de quarante-quatre canons, venant de Londres, mouilla dans la rade d'Aboukyr. Mohammed-Bey l'Elfy, qui était à bord avec sa suite, débarqua le lendemain, et vint à pied jusqu'au village d'Edkou, où il s'arrêta le jour suivant. Le 14, il se mit en route pour Rosette. Il était monté, ainsi que ses mamlouks, sur quelques mauvais chevaux qu'il trouva dans le pays. A moitié chemin, il rencontra le gouverneur de la ville, Yahya-Bey, et le chef des Albanais, Omar-Bey, qui, en apprenant son arrivée, s'étaient empressés de venir à sa rencontre pour le recevoir et l'accompagner à Rosette. A une heure après minuit ils firent leur entrée dans cette ville. L'Elfy-Bey fut salué par l'artillerie des forts et des chaloupes.

[1] Voyez, à la fin du volume, le contenu du firman.

Le lendemain, il reçut la visite des grands du pays et des consuls, accompagnés de plusieurs Européens. Il les accueillit avec distinction, témoignant ouvertement l'affection qu'il portait aux Francs. Le bey s'entretint long-temps avec eux sur l'état politique des puissances de l'Europe. Le second jour, il alla rendre visite au vice-consul anglais Petrucci, et passa avec lui plusieurs heures. Après midi, il s'embarqua pour le Kaire avec sa suite. Plusieurs coups de canon signalèrent son départ; mais Yahya-Bey, qui l'avait reçu à son arrivée avec tant de cordialité, n'alla pas lui faire les complimens d'usage au moment où il quitta la ville; il ne le fit pas même accompagner lors de son embarquement, ce qui donna lieu à diverses conjectures.

Le 17 février, on reçut au Kaire la nouvelle de l'arrivée de Mohammed-Bey l'Elfy à Aboukyr, et de son entrée à Rosette. Aussitôt l'Elfy le petit fit avertir les beys et kâchefs de sa maison de se rendre à Gyzeh, pour aller à la rencontre de leur maître. Plusieurs d'entre eux saisirent avec empressement cette occasion de lui prouver leur attachement. Le séjour de l'Elfy en Angleterre leur avait fait concevoir des espérances déjà trop manifestées : ils les crurent accomplies. Chacun rivalisa de zèle. Un bey et trois kâchefs campèrent la même nuit avec leurs bagages entre Gyzeh et Embabeh.

Osmân-Bey Bardissy, agité par mille pensées diverses qui le tenaient dans l'indécision, eut pendant deux jours plusieurs entrevues avec le chef

des troupes Mohammed-Aly. Il régnait entre lui et l'Elfy une rivalité jalouse, qu'avait encore excitée le contenu des dépêches de Yahya-Bey. Des insinuations adroites, mais funestes à la puissance des mamlouks, lui firent prendre un parti contraire à ses intérêts. La même main qui avait déjà su habilement ourdir des trames ne resta pas inactive, et la perte de l'Elfy fut résolue.

Dans la nuit du 19 au 20 un corps d'Albanais, aux ordres de Mohammed-Aly, passa sur la rive gauche du Nil pour aller surprendre Elfy le petit à Gyzeh; et, afin de lui ôter en même temps tout moyen de retraite, on commença par s'emparer de ses chevaux, qui étaient au vert dans les campagnes environnantes. Cependant un espion était venu secrètement lui donner avis de ce qui se passait: le bey se mit aussitôt en défense; et quand il vit les Albanais s'approcher, il ordonna aux canonniers d'une batterie placée devant sa maison de faire feu; mais les artilleurs, au lieu d'exécuter les commandemens de leur chef, se mirent à fuir. Se voyant abandonné des siens, sans moyens de défense, Elfy le petit fut contraint de quitter Gyzeh avec le peu de monde qui lui restait, laissant à la merci des Albanais une partie des riches dépouilles d'Aly-Pacha, dont il s'était emparé. Le lendemain sa maison fut mise au pillage, ainsi que celles des habitans de Gyzeh, qui étaient pourtant étrangers aux disputes de ces spoliateurs.

Pendant le cours de la même nuit, des kâchefs et des mamlouks de Bardissy avaient massacré Husseyn-

Bey Ouachach, de la maison de l'Elfy, qui dormait dans sa tente sur le bord du Nil, près d'Embabeh. Deux kâchefs de la suite de ce bey parvinrent à s'échapper après avoir reçu quelques blessures. C'étaient les mêmes qui, au premier avis de l'arrivée de leur maître, étaient accourus à Gyzeh, pour aller sa rencontre.

Bardissy, après s'être défait du petit Elfy, s'occupa des moyens de faire périr celui qui était l'objet de ses craintes. Déjà il avait expédié contre lui des barques chargées de soldats, qui voguaient à différentes distances; il crut devoir encore partir lui-même avec des mamlouks, pour explorer la province de Kelioubyeh.

Cependant l'Elfy le grand s'avançait tranquillement vers le Kaire, dans la cange [1] de Petrucci; sur la poupe de laquelle flottait le pavillon britannique. Cette barque voguait à pleine voile, et des rameurs l'aidaient encore à remonter le courant. L'Elfy, en débarquant à Menouf, se rendit à l'invitation de Solymân-Bey el-Baouâb, commandant de la province. L'amitié sincère que lui témoigna ce bey, dépendant de sa maison, le détermina à passer quelques heures avec lui. Après dîner, il prit congé de son hôte, et continua sa route.

Comme il sortait du canal de Menouf, l'Elfy rencontra des barques remplies d'Albanais qui s'approchèrent de sa cange. Ses gens demandèrent aux

[1] Barque du pays, très-allongée, ayant une chambre à la poupe.

soldats ce qu'ils cherchaient : « Mohammed-Bey l'Elfy, dirent-ils. — Il est ici, répliqua-t-on. » Cette réponse parut embarrasser les agresseurs, qui ne savaient trop de quelle manière agir. Le bey s'étant aperçu de leur embarras, fit éloigner sa cange. Alors les Albanais, au lieu de s'attacher à la proie qui leur échappait, attaquèrent les barques qui suivaient avec le bagage, et se mirent à les piller.

L'Elfy avait apporté d'Angleterre une grande quantité d'effets, et divers objets de luxe. Les Albanais firent un butin considérable; et l'on vit bientôt dans les rues du Kaire de beaux meubles, des instrumens de physique et d'astronomie exposés en vente. Bardissy fit transporter plus tard dans ses magasins l'argenterie, les bijoux, les draps et les étoffes.

Pressé d'arriver au Kaire, et ignorant ce qui s'y passait, Mohammed-Bey l'Elfy faisait faire force de rames par ses mamlouks même. A quelque distance de l'embouchure du canal de Menouf, il aperçut en avant de sa change le chef des gardes à pied[1] de Bardissy, qui venait à sa rencontre avec deux barques chargées de troupes. Par un heureux hasard, il ne fut point reconnu de cet émissaire, qui avait ordre de le saisir partout où il le trouverait. Elfy-Bey continua donc sa route jusqu'à Chobrâ-Chahâbyeh. Près de là il trouva un courrier venant du Kaire,

[1] C'était Moustapha, le même qui, par son stratagème, contribua à la prise de Damiette.

adressé à Solymân-Bey el-Baouâb à Menouf. Ce courrier lui raconta les événemens qui venaient de se passer dans la capitale. Alors l'Elfy jugea prudent de se rendre par terre au village de Koranfyl, près duquel étaient campés les Arabes Houaytâts. Une femme de cette tribu reçut le bey dans sa tente, et lui donna le lendemain une jument avec deux cavaliers dromadaires pour le guider et lui servir d'escorte. L'Elfy partit ainsi, suivi de ses mamlouks, qui le suivaient à pied.

Bardissy avec d'autres beys, d'un autre côté Mohammed-Aly et ses troupes, parcouraient la province de Kelioubyeh, pendant que l'Elfy était déjà arrivé à el-Khankah. Dans ce village, le bey fut attaqué par un parti d'Arabes de la tribu de Bily, que commandait un nommé Saad-Ibrahym. Grâce à sa jument, il parvint à s'échapper avec ses deux conducteurs; mais ses mamlouks se rendirent sans opposer de résistance.

Aux premiers coups de fusil qu'il entendit, Bardissy, qui était dans le voisinage, accourut en toute hâte. Les mamlouks de l'Elfy, qu'il trouva au pouvoir des Arabes, lui apprirent que leur maître avait pris la fuite. Bardissy envoya de suite des Arabes à sa poursuite. Saad-Ibrahym ayant découvert ses traces, était sur le point de l'atteindre, lorsque ce bey eut l'heureuse idée de jeter sa pelisse et ses bijoux : l'avidité de l'Arabe le sauva des mains de ses ennemis.

Mohammed - Aly avait reçu l'ordre d'aller à Menouf arrêter Solymân-Bey el-Baouâb. Ne le trou-

vant pas à sa résidence, il se contenta de s'emparer de son camp et de ce qui lui appartenait.

La malheureuse issue de cette tentative fit éprouver aux Anglais les regrets les plus vifs, et trompa leurs espérances. Ils avaient gardé à Londres l'Elfy pour servir les vues qu'ils avaient sur l'Égypte. A son arrivée, ce bey avait eu l'honneur d'être présenté au prince héréditaire et à la famille royale. Son altesse lui avait fait de riches présens. L'Elfy avait été accueilli avec la même distinction par plusieurs personnages de la cour. Il fut pendant quelque temps à la mode : on courait voir un bey mamlouk comme on se serait empressé de visiter un mandarin. Ensuite, à ces attentions empressées avait succédé la plus froide indifférence : ceux même qui avaient des obligations envers lui n'étaient plus aussi soigneux à remplir leurs devoirs ; enfin il était entièrement oublié, quand le ministère eut connaissance de la révolution qui avait rendu la puissance aux mamlouks. Alors l'Elfy fut traité avec plus d'égards qu'on ne lui en avait montré jusqu'alors ; on prévint ses moindres désirs : il devint un élément précieux des combinaisons et des calculs de la politique, et l'on jugea que le moment était favorable de le renvoyer au Kaire. Tout fut disposé pour son départ. Ceux qui croyaient retirer de grands avantages de sa supériorité et de son influence sur les autres beys, s'empressèrent de lui ouvrir leur crédit. Une compagnie fit avec lui des marchés pour les apaltes, et lui fournit à l'avance tout ce dont il eut besoin

pour embellir le palais du souverain de l'Égypte, car les prétentions étaient sans bornes; et tout fut prodigué pour assurer le succès des dispositions prises en faveur du protégé britannique. On assure même qu'il y avait à bord de la frégate, mouillée dans la rade d'Aboukyr, des soldats dont il devait composer sa garde : ce qui confirma ce fait, c'est que l'Elfy avait apporté des instrumens de musique de toute espèce, qui servirent de jouets aux soldats albanais.

Pendant l'absence de son maître, l'Elfy le petit voyait avec déplaisir que sa maison ne partageât pas l'autorité que Bardissy avait concentrée dans ses mains. Il en témoignait hautement son déplaisir. D'un autre côté, Bardissy se plaignait du peu de déférence que l'Elfy montrait pour ses commandemens dans l'étendue de sa juridiction. La mésintelligence déclarée entre ces deux beys était fomentée par des ennemis secrets. Ahmed-Bey l'Albanais dit un jour à Osmân-Bey Bardissy, que l'Elfy lui avait promis à Gyzeh de payer la solde entière à ses troupes, s'il voulait consentir à le faire périr, lui Bardissy. Des révélations de cette nature avaient fortement excité l'animosité de ce dernier, qui, à l'arrivée d'Elfy le grand, trouva l'occasion de se venger. Mais ce chef commit une grande faute en se privant d'un puissant appui si nécessaire à la conservation des mamlouks. Les Albanais, qui ne voyaient pas sans ombrage leurs alliés prendre de l'ascendant dans le pays, et de la considération au dehors, avaient résolu de

saper l'édifice dans ses fondemens. Bardissy, peu clairvoyant, n'avait point pénétré de telles intentions. L'Elfy avait su obtenir dans les provinces plus de crédit et d'influence que les autres beys ses collègues. Cette préférence était plutôt due à sa libéralité qu'à son caractère entreprenant. Bardissy aurait pu profiter d'une circonstance aussi favorable pour conserver l'autorité qui allait lui échapper, et, à l'exemple de Mourâd et d'Ibrahym beys, il aurait dû partager le commandement avec son rival, au lieu de s'acharner à sa perte. Par cette politique adroite, il eût prévenu des malheurs qui furent autant la suite de son imprévoyance que de son injuste ressentiment.

Le consul-général d'Angleterre s'empressa de manifester à Bardissy son indignation sur sa conduite à l'égard de l'Elfy, qui jouissait particulièrement de la protection anglaise, de préférence aux autres beys; en outre, l'Elfy venait avec de fortes recommandations, et chargé de dépêches importantes de la part du gouvernement britannique. « Je n'ai pas été l'agresseur, répondit Bardissy : « cette malheureuse affaire a été provoquée par Elfy « le petit, qui, à la première nouvelle de l'arrivée « de son maître, avait intimé au chef de la douane « de ne plus désormais reconnaître mes ordres, « mais ceux de Mohammed-Bey l'Elfy, qui devait « être le souverain de l'Égypte. » La réponse de Bardissy était en opposition avec sa conduite; car, dès qu'il avait eu l'avis du débarquement de son rival, dont Elfy le petit n'avait pas encore con-

naissance, il avait écrit à Yahya-Bey pour le faire arrêter.

La défaite de l'Elfy rendit les soldats albanais plus audacieux ; ils demandèrent avec hauteur huit mois de solde qui leur étaient dus : comptant sur la supériorité de leurs forces, ils menacèrent même de s'emparer de la citadelle, en témoignant le plus grand mépris pour les mamlouks.

Le 24 février, les soldats se portèrent, avec Mohammed-Aly leur chef, et plusieurs autres bynbachys, au palais de Bardissy, et lui déclarèrent que, s'il ne faisait pas droit à leurs réclamations, ils allaient agir hostilement contre lui. Dans cette situation critique, Bardissy ne sachant à quoi se résoudre, prit le parti de calmer les esprits en promettant de se rendre le lendemain à de si justes demandes. Cette déclaration sincère et amicale adoucit la fierté albanaise. Mohammed-Aly lui-même, toujours médiateur adroit dans ces sortes de démêlés, acheva de calmer les soldats, qui se retirèrent d'un air satisfait.

A la suite de cette scène, Bardissy employa les moyens les plus prompts pour se procurer de l'argent. Il mit une forte contribution sur les Lévantins, et même sur les Francs; ce qui n'avait pas encore été fait en Égypte. Les consuls de toutes les puissances s'opposèrent avec énergie à cette innovation, ne voulant pas que leurs nationaux contribuassent en rien au paiement des Albanais. Les représentations furent inutiles; le cas était trop urgent pour que le bey pût se rendre aux observa-

tions qu'on lui adressait: la contribution fut exigée. Les consuls voyant que leurs réclamations n'étaient point écoutées, quittèrent le Kaire avec plusieurs de leurs nationaux, et se retirèrent à Alexandrie. Cette contribution fut suffisante pour satisfaire l'avidité des Albanais, qui bientôt après recommencèrent leurs murmures. Bardissy, prévoyant de sinistres événemens, imposa une seconde taxe sur les habitans du Kaire en général. Il exigea en outre que les locataires des immeubles appartenant au gouvernement paieraient une année de loyer par anticipation. Seyd-Ahmed el-Mahrouki, le premier négociant du Kaire, fut chargé de l'exécution de cet ordre.

Bardissy, sentant que sa situation réclamait de puissans secours, envoya Marzouk-Bey et le cheykh Solymân-el-Fayoumy, le plus recommandable parmi les ulémas, pour proposer un rapprochement à l'Elfy, qui se trouvait dans la province de Charkyeh. Depuis la catastrophe qui l'avait privé d'une partie de ses forces, Bardissy avait vu s'éloigner de lui des personnes dévouées à sa cause. Il avait perdu dans l'opinion, sans retirer aucun avantage de sa trahison. Il se repentit alors, mais trop tard, de la faute irréparable qu'il avait commise.

Lorsqu'il fallut renoncer à l'espoir de faire peser sur les habitans les charges imposées par l'état de guerre, on dut avoir recours à d'autres moyens pour se procurer des ressources. Cependant on procédait avec lenteur à la rentrée du myry; des sommes avaient été fournies en anticipation sur les revenus

de l'octroi et des apaltes, et le produit des douanes suffisait à peine aux besoins journaliers.

Conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, des écrivains coptes, appuyés par des mamlouks, se rendirent dans les différens quartiers de la ville, pour lever la taxe qui avait été répartie par les chefs des corporations et du commerce. Ces innovations causèrent du tumulte; on refusa de payer. Le peuple alarmé s'insurgea, et quelques préposés furent victimes du premier mouvement. On allait se porter à des excès, lorsque la présence des cheykhs dissipa les rassemblemens. La grande mosquée el-Azhar était remplie de monde; Mohammed-Aly s'y rendit pour y porter des paroles de consolation. Il assura les cheykhs que personne ne serait inquiété pour un impôt de cette nature. Cette conduite adroite lui concilia l'affection des habitans. L'insurrection avait étonné les deux partis, car le peuple n'avait pas encore déployé d'énergie; et les suites d'une révolte excitée par le désespoir étaient incalculables: elles pouvaient amener la destruction des mamlouks. Les Albanais, dont les actions, depuis la déchéance de Mohammed-Pacha Kousrouf, portaient toujours un caractère oppressif, avaient également à craindre les effets de la vengeance. Partout le peuple ne manifesta aucune disposition hostile, et les hommes sages détournèrent par leurs bons conseils l'orage dont on était menacé.

Pressés par les soldats, dont l'attitude était menaçante; haïs des habitans, qui ne voyaient en eux

que des spoliateurs, tous les beys étaient fort inquiets : leurs communications avec les chefs des Albanais n'étaient plus aussi fréquentes ni aussi amicales. Mohammed-Aly, sous un calme apparent, cachait ses projets : il continuait à voir Osmân-Bey Bardissy, dont il possédait toute la confiance. Ces deux chefs passaient souvent ensemble plusieurs heures ; on les croyait liés d'intérêt et d'amitié : mais Mohammed-Aly, qui ne donnait rien au hasard, préparait en silence l'exécution de ses vastes desseins et la destruction des mamlouks, qui s'étaient rendus odieux au peuple et méprisables aux Albanais. Tantôt séducteur habile, il caressait les uns ; tantôt maître impérieux, il savait en imposer par les menaces à ceux que ses promesses n'avaient pu gagner.

Enfin, le 12 mars 1804, se croyant assuré du succès, il fit avancer vers midi des troupes nombreuses dans les quartiers voisins de la maison de Bardissy, tandis qu'Hassan-Bey, qui lui était dévoué, se portait avec un corps d'infanterie sur la place de Birket-el-Fyl, où résidoit Ibrahym-Bey. Les mamlouks, qui n'étaient pas sur leurs gardes, ne connurent les mouvemens des Albanais que lorsqu'ils entendirent les premiers coups de fusil : la mousqueterie dirigée contre eux leur dévoila seule toute l'étendue du complot.

La position de la maison de Bardissy offrait plusieurs moyens de défense : elle était protégée d'un côté par un bastion du fort de l'Institut [1], et de

[1] Nom que lui avaient donné les Français lorsqu'ils le firent

l'autre par une batterie placée dans le travers de la grande rue. La façade était vis-à-vis de l'arsenal. Ces différens points rendaient difficile l'attaque de cette maison. Ceux qui s'y étaient renfermés auraient pu opposer une longue résistance, si les canonniers, d'accord avec les insurgés, n'eussent trahi leur maître. Tous étaient turks et à la solde de Bardissy. Ismayl-Aghâ, leur chef, qui s'était laissé corrompre par les assiégeans, avait fait tirer sur eux quelques coups de canons chargés à poudre; puis il avait tourné ses pièces contre la maison même, qu'il battit en brèche. En même temps les troupes s'étaient emparées de l'arsenal. Dans cette situation difficile et périlleuse, sans espérance d'être secouru, et prêt à perdre la vie, Bardissy ordonne à ses mamlouks de monter à cheval, et fait charger sur des dromadaires ses effets les plus précieux. Les soldats étaient prêts à donner l'assaut quand les portes de son palais s'ouvrirent. Le chef des mamlouks avec sa suite, le sabre à la main, fit à bride abattue une sortie rapide, qui rompit la file des assiégeans. Il reçut une blessure légère, qui ne l'empêcha pas d'arriver au fort. Après s'être défendu quelque temps contre ceux qui l'avaient poursuivi, il dut céder au nombre et abandonner la place à l'ennemi, en se retirant vers Baçatyn, à la tête de ses cavaliers, qui ne l'abandonnèrent pas. Il en perdit trois, qui furent tués en chargeant

construire, parce qu'il était près de l'endroit où l'Institut tenait ses séances. Il y a peu d'années que Mohammed-Aly, qui le jugeait inutile, l'a fait démolir pour employer les matériaux.

les Albanais; deux autres furent grièvement blessés à la sortie du fort. Dès que Bardissy eut franchi les portes de sa maison, les soldats s'y précipitèrent en foule.

Ce bey, qui était sorti du Kaire pour ne plus y rentrer, ne devait ses malheurs qu'à son imprévoyance. Quelques jours avant cette catastrophe, le personnel de son artillerie avait été renouvelé : on avait substitué à des canonniers éprouvés des soldats pris au hasard. Le mamlouk français Sélym, qui, dans différentes occasions, surtout à Damiette et au siége du fort Julien, avait servi les intérêts de Bardissy, et qui avait avec lui des hommes sur la fidélité desquels il avait appris à compter, fut contraint de passer avec son monde à Gyzeh, au service d'Elfy le petit, qui l'avait nommé chef de son artillerie, dont toutefois il n'avait pas encore la direction lors de la catastrophe de ce bey. Sélym avait été obligé de prendre ce parti, parce qu'il n'avait pu obtenir pour lui ni pour les siens le paiement de six mois de solde. C'était ainsi que Bardissy oubliait ses vrais défenseurs, tandis qu'il caressait ceux qui méditaient sa perte.

Vers le milieu de la nuit, Mohammed-Aly envoya présenter au qâdy un firman qui conférait à Khourchyd-Pacha le gouvernement de l'Égypte. Il invita ce magistrat à réunir les cheykhs pour leur en donner connaissance; mais le trouble qui régnait dans la ville ne leur ayant point permis de se rendre au Divan, on envoya communiquer à chacun d'eux cet ordre souverain.

Les Albanais avaient investi la maison d'Ibrahym-Bey[1] sans en faire le siége; ils tiraient seulement quelques coups de fusil, pour empêcher d'en sortir ceux qui la défendaient. La principale attaque avait été dirigée contre Bardissy. Tous les efforts des Albanais avaient été portés de ce côté, parce que la plupart des moyens de défense s'y trouvaient réunis; les soldats avaient été occupés jusqu'au soir à sa poursuite et au pillage de ses maisons. Ibrahym-Bey, qui ne fut point inquiété, passa la nuit en faisant bonne garde. Le lendemain, à l'aube du jour, il sortit de chez lui au milieu d'une grêle de balles, accompagné de ses kâchefs, qui s'étaient rassemblés la veille, au premier bruit qu'ils avaient entendu. Il perdit plusieurs mamlouks en se rendant sur la place de Roumeyleh pour s'échapper par le désert.

Le 13 mars, tous les mamlouks étaient en fuite. Bardissy, campé non loin de la ville, attendait les beys et les kâchefs, qui vinrent se joindre à lui.

Cependant le Mékyas[2] était encore au pouvoir des mamlouks. Son éloignement avait empêché les Albanais de s'y porter. Husseyn-Bey le Zanthiote gardait ce poste avec deux cents hommes d'infanterie, des artilleurs et quatre bouches à feu. Les soldats étaient presque tous grecs, et se seraient bien défendus s'ils eussent été bien commandés. Placée dans l'angle

[1] Ce prince partageait le commandement de l'Égypte avec Mourâd-Bey avant l'arrivée de l'armée française. C'était le plus ancien parmi les mamlouks.

[2] Ce fort est ainsi nommé parce qu'il renferme la colonne qui sert à mesurer les degrés de l'inondation.

que forme le Nil et le canal qui ceint l'île de Rodhah, cette position était à l'abri d'un coup de main; elle était en outre environnée de murs et de fossés garnis de chevaux de frise. Le canon de Gyzeh, placé vis-à-vis, sur la rive gauche du fleuve, était seul à craindre; mais il ne pouvait empêcher la retraite, favorisée par des chaloupes attachées au rivage, qui pouvaient aussi riposter. Husseyn-Bey, informé que Bardissy, dont il suivait aveuglément les ordres, avait été obligé de céder à la force et d'abandonner le Kaire, mit à la voile avec son monde, pour aller le rejoindre. Parmi les troupes turques et celles qui ont la même organisation, le chef est le point de ralliement: dès qu'il est en fuite, il entraîne tout avec lui.

Les artilleurs, chargés de la défense de la citadelle, lançaient des bombes sur les habitations des principaux chefs albanais. Quand ils apprirent la fuite d'Ibrahym et de Bardissy, ils ne pensèrent plus qu'à faire retraite par la porte de la montagne. En quittant la place, ils voulurent emmener avec eux Mohammed-Pacha Kousrouf et Seyd-Aly, que les beys y avaient fait conduire deux jours auparavant; mais les Moghrebins s'opposèrent à l'enlèvement de ces prisonniers. Ils profitèrent en même temps de cette circonstance favorable pour mettre au pillage l'hôtel des monnaies.

Le même jour, aussitôt après la sortie des mamlouks, Mohammed-Aly se rendit de suite à la citadelle, pour inviter Mohammed-Pacha Kousrouf à descendre dans la ville, où il le fit proclamer gou-

verneur de l'Égypte. Il l'accompagna chez lui, au milieu des témoignages de la satisfaction générale.

L'expérience du passé, jointe à des faits récens, aurait dû être un avertissement pour les beys de se tenir en garde contre les entreprises secrètes d'une coalition vigilante. Lorsqu'ils contractèrent cette alliance, qui fut la source de leurs malheurs, ils devaient mettre en pratique cette maxime si convenable aux circonstances : « Vivez avec votre ami « comme s'il devait un jour devenir votre ennemi. » Ibrahym-Bey, qu'on pouvait appeler le Nestor des mamlouks, avait souvent donné ces conseils à Bardissy. Ce vieillard, plein de jugement et d'expérience, avait appris à connaître le caractère déloyal des Albanais. Il avait le projet de les prévenir en leur portant le coup dont les mamlouks furent eux-mêmes frappés. Mais Bardissy ne voulut point en venir à cette extrémité. Il opposait aux sages représentations de ce vieux guerrier, qu'il aurait dû écouter comme son père [1], l'amitié de Mohammed-Aly, qu'il croyait son fidèle allié.

Le peuple supposa d'abord que les chefs albanais, rappelés à leur devoir par des sentimens contraires à ceux qu'ils avaient manifestés, auraient rendu à Mohammed-Pacha Kousrouf le pouvoir dont il avait été investi, et qu'il tenait de son souverain; mais on fut bientôt détrompé : une faction puissante détruisit l'ouvrage de Mohammed-Aly. Le 15 mars, ce

[1] Ibrahym-Bey était regardé comme le père des mamlouks, autant par son âge que par l'ancienneté de ses services.

prince, accompagné d'Ibrahym-Pacha, le témoin de ses infortunes, fut dirigé sur Rosette, sous l'escorte d'un byn-bachy. De là il eut la liberté de s'embarquer pour Constantinople. L'éloignement de Mohammed-Pacha Kousrouf fut attribué à l'influence des neveux de Tâher, qui craignaient les effets de sa vengeance. Les Albanais, voulant se montrer généreux, renvoyèrent au camp des mamlouks Osmân-Bey Youssef, fait prisonnier dans la maison de Bardissy.

Le 16 mars, Abdyn-Bey, neveu de Tâher-Pacha, prit le commandement de la citadelle. On y plaça trois cents hommes de garnison.

Ahmed-Bey, kaïmakam à Damiette, était occupé à lever une contribution de 300 bourses [1], qu'il avait imposée sur les négocians, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défaite des mamlouks. Il passa de suite dans le Delta, et vint rejoindre le camp d'Osmân-Bey Bardissy, entre Deyr-el-Tyn et Torrâh. Aly, byn-bachy albanais, fut provisoirement commandant de Damiette.

Yahya-Bey, qui depuis plusieurs jours était à sa campagne de Nahyleh, près de Rosette, eut le bonheur d'échapper, ainsi que ses mamlouks, en laissant ses bagages au pouvoir des Albanais.

Il n'y eut point de sang répandu dans ces deux villes : le changement de gouvernement se fit avec une parfaite tranquillité; les troupes ne se portèrent à aucun excès envers les habitans.

[1] La bourse est de cinq cents piastres turques. La piastre valait alors 75 centimes.

Tel fut le résultat de cette audacieuse entreprise, fruit des combinaisons politiques de Mohammed-Aly, qui avait tout disposé pour en assurer l'exécution. Il avait su rendre les mamlouks eux-mêmes les instrumens de ses projets. Tant qu'il avait eu des ennemis puissans à combattre, il avait eu soin d'entretenir avec les beys une étroite alliance, pour opposer une forte barrière à ceux qu'il pouvait craindre. Les Turks, malgré les désastres de Mohammed-Pacha, étaient encore redoutables ; leur parti balançait celui des Albanais, et l'opinion publique leur était généralement favorable. Il lui fallait donc élever la puissance des uns au détriment de celle des autres. Les mamlouks secondèrent ses vues. Mohammed-Aly, satisfait de ce premier succès, commença dès-lors à se frayer une route entièrement opposée à celle qu'il avait suivie en travaillant à la ruine de ses alliés. En apparence uni d'intérêt et d'amitié avec Osmân-Bey Bardissy, qui l'avait servi par son influence autant que par son courage, il profita de l'ascendant qu'il avait su prendre sur l'esprit de ce bey, pour lui faire commettre les fautes qui le conduisirent à sa perte.

Les adroites insinuations de Mohammed-Aly auprès des cheykhs faisaient retomber sur les mamlouks tout l'odieux de la conduite des Albanais, qui se livraient à des excès parce que leur solde n'était point payée ; et les contributions que les mamlouks étaient obligés de lever sur le pays, pour calmer ces soldats, redoublaient le mécontentement, et secondaient les vues de Mohammed-Aly, qui paraissait

encore l'ami et le confident de Bardissy, lorsque déjà il avait préparé le coup dont il allait le frapper. Les autres chefs albanais, servant la même cause, ayant les mêmes intérêts à défendre, étaient les instrumens de ses desseins. L'appât du butin conduisait les soldats.

Le firman que Mohammed-Aly envoya au qâdy, vers le milieu de la nuit du 12 mars, fut un moyen ingénieux dont il se servit pour légitimer sa conduite aux yeux des cheykhs, qui pouvaient à chaque instant décider un mouvement populaire, tandis que la plupart des beys se défendaient encore dans leurs maisons, et que Bardissy, rappelé par un parti contraire, favorisé par l'obscurité, pouvait rentrer à main armée. Mais d'où était venu ce firman qui nommait Khourchyd-Pacha gouverneur de l'Égypte? Quel capidjy l'avait apporté? Aly-Pacha était mort depuis quarante-deux jours, et il était bien difficile que dans cet intervalle on eût pu connaître les dispositions de la Porte. On était en hiver: dans cette saison les communications sont beaucoup plus lentes et plus difficiles.

En montant le lendemain à la citadelle pour faire proclamer vice-roi Mohammed-Pacha Kousrouf, déjà reconnu de la garnison de cette forteresse, Mohammed-Aly semblait justifier sa conduite envers Bardissy. Il est vrai qu'ensuite il ne s'opposa pas à la déchéance de ce prince; mais cette déchéance fut l'ouvrage des parens de Tâher-Pacha et des autres chefs.

Après la fuite des mamlouks, on dépêcha un bynbachy à Rosette, pour prévenir Omar-Bey de la vic-

toire des Albanais, et lui enjoindre de transmettre cette nouvelle à Khourchyd-Pacha, que le conseil des chefs invitait à venir prendre les rênes du gouvernement. En attendant l'arrivée de ce prince, Mohammed-Aly fut chargé de remplir les fonctions de kaïmakam, qu'il exerçait depuis le départ de Mohammed-Pacha Kousrouf.

Ce fut dès ce moment que ce chef acquit sur l'Égypte cette influence toujours croissante qui le porta au suprême pouvoir. Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rapide sur les événemens qui le conduisirent dans ce pays.

Mohammed-Aly naquit à la Cavale, en Romélie, l'an de l'hégire 1182 (1769). Ibrahym-Aghâ, son père, était le chef de la garde préposée à la sûreté des chemins. Lorsqu'il mourut, son fils, encore en bas âge, fut élevé dans la maison du tchorbagi, gouverneur de la Cavale. Pendant que la mère de Mohammed-Aly le portait dans son sein, on dit qu'elle eut un songe qu'elle fit expliquer par des devins; on lui assura que son enfant parviendrait un jour au comble de la puissance, des honneurs et des richesses. Cette prophétie frappa son imagination, et elle en fit part à son fils lorsqu'il était jeune encore. Depuis cette époque, Mohammed sentit en lui un sentiment secret qui l'appelait à commander aux autres. Plein d'ardeur, et doué d'une sagacité précoce, il cherchait les occasions de se distinguer. Les habitans d'un village de l'arrondissement de la Cavale ayant un jour refusé de payer le tribut qui leur était imposé, le tchorbagi se trouvait fort

embarrassé sur le parti qu'il devait prendre pour les y contraindre : Mohammed-Aly lui offrit ses services, en l'assurant qu'il viendrait à bout de punir les rebelles. Son maître, étonné de son courage, mit à sa disposition quelques hommes armés, en lui donnant le pouvoir d'agir comme il lui plairait. Mohammed se rend avec sa troupe au village qu'on lui a désigné : il entre dans la mosquée; et, tandis qu'il fait sa prière, il envoie mander quatre des principaux habitans, sous le prétexte d'une affaire importante. Ceux-ci, ne soupçonnant aucun artifice, arrivent au temple pour y conférer avec la personne qui les y appelait. Mohammed-Aly les fait saisir, enchaîner, et les conduit à la Cavale, malgré les clameurs et les poursuites des habitans, qu'il contenait en les menaçant de mettre à mort ses prisonniers. Satisfait du succès de cette mission, qui procura la rentrée de l'impôt arriéré, le tchorbagi l'en récompensa en lui conférant le grade de boulouk-bachy. Il lui permit aussi d'épouser une veuve de ses parentes, dont Mohammed eut trois enfans; Ibrahym, Toussoun et Ismâyl.

Il y avait alors à la Cavale un négociant de Marseille, M. Lion, qui portait une vive affection à Mohammed-Aly dès son enfance; il avait eu pour lui les sentimens d'un père, et l'avait comblé de ses bienfaits [1]. De tels procédés donnèrent à celui qui

[1] Mohammed-Aly Pacha ayant su, en 1820, que M. Lion était de retour dans sa patrie, lui fit écrire de venir en Égypte. Ce négociant se disposait à aller revoir son ancien ami, lorsqu'il

en fut l'objet une idée avantageuse du caractère des Français, dont il eut toujours à se louer dans les relations ultérieures qu'il eut avec eux.

Mohammed-Aly s'adonna au trafic des tabacs, un des produits les plus lucratifs du territoire de la Romélie; et ce fut là sans doute qu'il prit les premières notions du commerce, qu'il a toujours conservées. Mais cette occupation ne l'empêchait point de prendre les armes pour marcher à des entreprises militaires quand il en était requis.

La Porte armait alors contre l'armée française en Égypte. Le capitan-pacha attendait dans la rade de Marmarice les troupes qu'il devait embarquer à bord de ses vaisseaux. L'arrondissement de la Cavale dut fournir son contingent. Le tchorbagi, empressé de mettre à exécution les ordres qu'il avait reçus, envoya trois cents hommes armés et équipés, sous la conduite d'Aly-Aghâ, son fils, dont Mohammed-Aly fut le Mentor; mais bientôt le jeune homme, dégoûté d'une traversée orageuse, et des privations qu'il fallut endurer au milieu des sables de la presqu'île d'Aboukyr, quitta l'armée, et retourna vers son père, en laissant le commandement de sa troupe à Mohammed-Aly, qui prit le titre de byn-bâchy.

Après les premiers avantages que remportèrent les Anglais devant Aboukyr et au camp de César, l'armée du capitan-pacha prit l'offensive. Elle se mit

mourut, le jour même qu'il devait s'embarquer. Le prince fit remettre à sa sœur une somme de 10,000 francs pour lui en témoigner ses regrets.

en marche, et eut un engagement en avant de Rahmânyeh, avec un corps de troupes que commandait le général Lagrange. Mohammed-Aly y perdit plusieurs des siens; néanmoins il se fit remarquer par le capitan-pacha, qui le choisit pour l'attaque du fort. Vers la fin de la nuit, il se glissa sous les retranchemens; n'ayant entendu aucun bruit, il tenta de s'y introduire. Les Français venaient de l'évacuer.

Pendant qu'il fixait l'attention du grand-amiral par sa conduite, il avait su se faire un protecteur à sa cour. Hassan-Aghâ, un des officiers de ce prince, qui fut depuis aghâ des janissaires au Kaire, servait les intérêts de Mohammed-Aly. Par son entremise, l'amiral le recommanda à Mohammed-Pacha Kousrouf, sous les ordres duquel il devait servir. Après le massacre des beys au camp d'Aboukyr, il fut nommé saré-chesmé. Un jour son maître reçut quatre chevaux en présent; il lui en donna un, comme un témoignage de la bienveillance qu'il avait pour lui.

A l'ouverture de la campagne, Mohammed-Pacha Kousrouf le mit à la tête d'un corps d'armée qui devait coopérer avec celui que commandait Youssef-Bey, son kiâya, dans la guerre dirigée contre les mamlouks. Youssef-Bey fut battu. Il rejeta la faute de sa défaite sur Mohammed-Aly, qui, disait-il, ne lui avait point donné les secours qu'il lui avait demandés. Ses plaintes prévalurent dans l'esprit du pacha, qui voulut perdre l'accusé, ou au moins l'obliger à quitter l'Égypte. Mohammed-Aly demandait la solde de ses troupes et la sienne. Le gourverneur

l'envoya chercher de nuit pour lui communiquer des ordres; il répondit qu'il s'y rendrait de jour, accompagné de ses soldats. On voulait se défaire de sa personne, mais on balançait sur les moyens à prendre. Ses intelligences avec Tâher-Pacha et les Albanais étaient connues; Mohammed-Pacha en était instruit : il ne fut ni assez audacieux ni assez actif; et, comme nous l'avons vu, ce gouverneur fut frappé du coup qu'il voulait porter.

Le 21 mars, Ahmed-Bey, à la tête d'un détachement d'Albanais, se rendit à Alexandrie pour prendre les ordres de Khourchyd-Pacha. Dès que ce prince eut connaissance de la décision des chefs, qui l'investissait du pouvoir, il remit le commandement de cette place à son khaznadar, et partit avec sa suite, accompagné de la garde d'honneur qui lui avait été envoyée. Au village d'Edkou, il fut salué par Omar-Bey et d'autres byn-bâchys qui étaient venus à sa rencontre.

Le 29, il arriva à Rosette vers les dix heures du matin. Le peuple témoigna la joie qu'il éprouvait de le voir. Le lendemain, il s'embarqua pour le Kaire, après avoir reçu les félicitations des cheykhs et des principaux habitans de la ville.

Le 2 avril, il descendit de sa cange à Boulâq [1], au bruit de l'artillerie et aux applaudissemens des soldats.

Enfin le 3, il fit son entrée en grande pompe, mais sans être précédé des queues de cheval ni des

[1] Faubourg du Kaire.

autres attributs attachés à sa dignité. On le conduisit à la place de l'Ezbekyeh, dans la maison de Mohammed-Pacha, qui avait été préparée pour le recevoir.

L'arrivée de Khourchyd fit espérer que la tranquillité allait être rétablie ; on crut que sa modération rendrait la paix à l'Égypte. Ce pacha ne manquait pas d'habileté ni d'aptitude pour les affaires. Sa position présentait beaucoup de difficultés : il avait à la fois à lutter contre les mamlouks, avec qui il était en guerre ouverte, et à se prémunir contre l'esprit séditieux des troupes. Cette dernière tâche était la plus difficile, et ce fut l'écueil où vint échouer son expérience.

En quittant le Kaire, les mamlouks étaient allés camper à Baçatyn, à Deyr-el-Tyn et à Hélouân. Yahya et Ahmed beys, étaient venus joindre Bardissy avec les mamlouks épars dans la Basse-Égypte, et l'on se disposait à former l'attaque du Kaire. La réunion de tous les beys donnait de l'espoir à leurs partisans, qui, par de sourdes menées, secondaient l'ensemble des opérations.

De leur côté, les Albanais firent monter à la citadelle Omar-Bey et d'autres mamlouks qui restaient au Kaire, sous la protection de Mohammed-Aly. Ils firent plus, ils obligèrent les femmes des beys d'écrire à leurs maris que, s'ils faisaient main-basse sur les soldats qui étaient dans le Sayd, elles allaient devenir la propriété de leurs ennemis. Cette mesure de prudence produisit l'effet qu'on en attendait. Les beys, craignant qu'on outrageât ce qu'ils avaient de plus cher au monde, laissèrent arriver les soldats

épars dans différens villages de la Haute-Égypte. Cependant ils commencèrent à pousser des reconnaissances pour exciter les Albanais à sortir de la ville: près de Gyzeh, une escarmouche eut lieu entre des soldats et un parti de mamlouks et d'Arabes.

Mohammed-Bey l'Elfy, qui était oublié, reparut tout à coup sur la scène. Depuis la catastrophe qui lui avait enlevé ses richesses, et qui avait failli lui coûter la vie, il se tenait chez un cheykh d'Arabes de la province de Charkyeh, nommé el-Ouchébeh. Lorsque Bardissy, armé du pouvoir, pouvait envoyer sur ses traces, l'Elfy n'avait pas cru prudent de se mettre à découvert; mais lorsqu'il apprit que ses compagnons d'armes étaient malheureux, il jugea que ses conseils et son bras leur seraient utiles. Sâleh-Bey, mamlouk de sa maison, était venu avec ses gens prendre ses ordres. Il quitta sa retraite, et partit suivi de cette escorte pour Charq-Atfeyh, village situé à deux journées du Kaire, sur la rive droite du fleuve.

Voulant donner aux troupes, après son installation, une preuve de sa reconnaissance, et satisfaire à l'obligation qu'il s'était tacitement imposée, Khourchyd-Pacha donna ordre de prélever une année du myry dans les provinces. Ce début causa du mécontentement parmi les moultezims [1] et les fellahs. Il donna généralement une idée peu favorable des intentions du pacha. On fit aussi rechercher dans toutes les maisons les personnes qui étaient au

[1] Propriétaires.

142217

service des beys, ou qui conservaient des liaisons avec eux. L'aghâ de la police fit payer une rançon à ceux qui furent découverts par ses satellites.

Les mamlouks, qui cernaient la ville du côté du sud, empêchaient l'arrivage des denrées au port du vieux Kaire. Ce blocus partiel, qui contribua beaucoup à les faire enchérir, commençait à rendre le gouvernement de Khourchyd-Pacha odieux aux habitans. On vit pourtant arriver la garnison turque de Girgeh avec ses bagages. Les beys, craignant à juste titre pour leurs femmes, auxquelles ils étaient fort attachés, avaient donné aux soldats pleine liberté de revenir au Kaire.

Il y eut pendant plusieurs jours divers combats entre les Turks, les mamlouks et les Arabes, sans aucun résultat important. Mohammed-Aly ne s'était point trouvé dans ces rencontres; cependant au village de Métamadieh il se battit pendant plusieurs heures en repoussant l'ennemi, qui, attaqué vigoureusement, perdit beaucoup de monde. Les Albanais rentrèrent en ville portant en signe de triomphe les têtes des hommes qu'ils avaient tués. On attribua cette défaite des mamlouks à une trahison des Arabes, troupes qui, comme on le sait, mettent leurs services à l'enchère. Cet échec força les beys de s'éloigner d'une journée du Kaire.

De tous ceux qui avaient servi les intérêts d'Aly-Gézaïrly, il ne restait dans la capitale que son frère Seyd-Aly, à qui l'on permit de se rendre à Constantinople. Mohammed-Aly accompagna ce bey jusqu'à Boulâq, et retint beaucoup de soldats qui vou-

laient partir avec lui. Seyd-Aly avait pris peu de part aux événemens : fait prisonnier dès le commencement de la campagne, il n'avait pu seconder les opérations de son frère. On eut pour lui, pendant sa captivité, les égards que méritaient son habileté et le courage dont il avait fait preuve dans sa belle défense au fort Julien.

Mohammed-Bey l'Elfy était à la tête de ses mamlouks : désirant se rapprocher des Turks pour se venger d'Osmân-Bey Bardissy, il députa vers Khourchyd-Pacha, par l'entremise des cheyks, Aly-Charab, un de ses kachefs. Khourchyd, informé de la venue de cet envoyé à Baçatyn, chargea un de ses officiers d'aller à sa rencontre pour le recevoir. On lui fit beaucoup d'accueil. Mohammed-Aly lui-même lui fit présent d'un cheval.

Le 28 avril, l'artillerie des forts annonça l'arrivée à Boulâq du sélikdar de Khourchyd-Pacha, porteur d'un firman de la Porte, qui concédait à son maître le pachalik d'Égypte. Le 1er mai, le gouverneur donna communication de ce firman aux cheykhs assemblés. Dans son décret, la Porte rappelait les torts des mamlouks, à qui elle avait précédemment pardonné par la médiation du grand-vizir et d'Aly-Pacha. Elle approuvait la conduite des troupes, qu'elle assurait de sa bienveillance, pour avoir expulsé de la cité victorieuse les spoliateurs du peuple, des hommes qui avaient osé enfreindre ses ordres en s'armant contre des chefs revêtus de son autorité :

« Nous nommons Khourchyd-Pacha gouverneur

« de l'Égypte, en récompense des services qu'il nous « a rendus. »

Tel était le formulaire de l'ordre impérial.

Le 1er mai, une partie des mamlouks se porta sur la rive droite, et s'avança derrière le mont Mokattam, vers le cobbet-el-azab [1]. Cette cavalerie poussa une reconnaissance jusqu'aux environs de la porte des Victoires : les voyageurs, les personnes qui sortaient de la ville ou qui y entraient, furent impunément dépouillés.

Les beys avaient le projet de cerner la ville, autant pour l'affamer que pour en séparer les garnisons qui étaient éparses dans les provinces; ce qui leur eût donné la facilité de les assiéger et d'affaiblir leur ennemi. C'est dans cette vue qu'ils se portèrent sur Belbeys, où trois cents Albanais étaient renfermés : après trois jours d'attaques consécutives ils s'emparèrent de la place. Ceux qui la défendaient furent passés au fil de l'épée, à l'exception du kâchef et de deux byn-bâchys.

Dans ces conjonctures difficiles, Khourchyd-Pacha et Mohammed-Aly réunirent les chefs pour les prier de contraindre leurs troupes à marcher contre les ennemis déjà répandus dans la Basse-Égypte. Ils leur représentèrent que les mamlouks étant maîtres des provinces, il leur était impossible de lever les contributions pour acquitter la solde; que les habitans, lassés d'une telle situation, accablés par la cherté des vivres, se plaignaient amèrement de tant de vexa-

[1] Le dôme des janissaires.

tions; qu'il était urgent de faire cesser cette calamité, dont la durée pouvait avoir de funestes conséquences. Par suite de cette exhortation, on donna l'ordre positif de faire sortir de la ville les soldats. Les aghâs des janissaires, de la police et des subsistances furent chargés de le faire publier dans tous les quartiers; on fit la même sommation aux gens sans aveu, aux domestiques sans emploi, pour diminuer le nombre des consommateurs.

Les beys avaient porté le siége devant Kélyoub. Après diverses tentatives contre la place, ils attaquèrent le kâchef, qui était retranché dans une mosquée. Cet officier se battit en déterminé pendant trois jours et trois nuits. Voyant enfin qu'il ne pouvait plus résister à ses ennemis, il se sauva vers le Nil, à la faveur d'une nuit obscure, et se jeta dans une barque qu'il trouva par hasard attachée au rivage. La garnison qu'il commandait prit la fuite.

Durant ces combats, un Arabe, nommé Abou-Taouyl, chef de la tribu des Ayadés, campés dans la province de Kelioubyeh, osa représenter aux beys qu'ils ruinaient les moissons des fellahs, avec qui sa tribu était en société; que cette quantité d'Arabes vagabonds qu'ils avaient à leur suite dévastait le pays déjà ruiné par une longue guerre. Les beys écoutèrent les remontrances d'Abou-Taouyl; mais les autres Arabes, traités de vagabonds, ne furent pas aussi indulgens. Il s'éleva entre les plaignans et les délinquans une rixe dans laquelle plusieurs d'entre eux furent blessés.

Sur ces entrefaites, le consul de France dépêcha au camp d'Osmân-Bey Bardissy un homme affidé, avec des lettres de Napoléon, apportées par M. Framery, qui était venu de Trieste à Alexandrie sur un bâtiment portant pavillon autrichien. Napoléon assurait les beys de sa bienveillance. Il leur demandait ce qui leur était nécessaire en argent, armes et objets d'artillerie. Bardissy s'empressa de répondre au nom de ses collégues, en protestant de leur dévouement, que les beys auraient besoin de 100,000 talaris [1], de douze pièces d'artillerie de campagne et de six mille fusils. La lettre fut envoyée à Alexandrie, et remise à M. Framery, qui deux jours après mit à la voile pour l'Europe.

Les nouvelles qui arrivaient de la Haute et de la Basse-Égypte, firent augmenter le prix des denrées. L'ennemi campait aux portes de la ville; l'intérieur était troublé par des malveillans; la sûreté des particuliers était compromise; en un mot, la désolation publique était à son comble.

Le 12 mai, la citadelle fut remise à Khourchyd-Pacha, qui s'y établit. La prise de possession fut annoncée par des salves d'artillerie. Le vice-roi acquérait par là de nouvelles forces. En assurant son pouvoir, les remparts de cette forteresse lui donnaient un grand ascendant sur l'esprit des soldats, dont il pouvait maîtriser le caractère séditieux.

Le même jour, les mamlouks osèrent s'approcher jusqu'à la grande boucherie, où ils prirent des bes-

[1] Le talari équivant à 5 francs 25 centimes.

tiaux [1]. Il était urgent de repousser une telle agression, qui servait les projets des ennemis de l'intérieur, et gênait les communications au dehors. Les malveillans profitaient de ces momens d'alarmes pour exciter des troubles dont ils espéraient retirer des avantages.

Cependant l'amour-propre se réveilla; la crainte du danger stimula les troupes. Les chefs firent tous leurs efforts pour éviter la honte de succomber dans cette lutte opiniâtre, et chacun fit preuve de bonne volonté pour arrêter un ennemi toujours menaçant. On prit les porte-faix pour traîner hors de la ville les pièces d'artillerie et faire des retranchemens; on vit même des habitans encourager les soldats : c'était des enthousiastes que le fanatisme ou la vengeance faisait servir les intérêts du parti dominant.

D'un autre côté, les beys réunissaient toutes leurs forces; ils allaient tenter de nouveaux efforts, qui devaient décider du sort de l'Égypte : leur but principal, en voltigeant sous le canon de la place, était d'attirer les Albanais en rase campagne. Ceux-ci, au contraire, dressaient des embuscades, se battaient derrière les murs, dans des jardins, ou dans tous les lieux qui présentaient des obstacles à la cavalerie; et jamais on n'en venait aux mains en bataille rangée.

Le 14, on apprit l'arrivée à Benysouef de Solymân-

[1] Cette boucherie est dans la banlieue, non loin de la porte des Victoires.

Bey, commandant de Girgeh, et de l'Elfy le petit, qui venaient opérer leur jonction avec les autres beys. Pendant que ces deux chefs faisaient leurs mouvemens, on se battait près de Bâten, dans la province de Kelyoubyeh. Les mamlouks attaquèrent le matin les Turks adossés au village : ils sabrèrent quelques soldats épars dans la campagne; mais le feu de la mousqueterie, favorisé par celui de deux pièces de canon, les obligea de se retirer hors de portée : ils eurent un homme tué et deux blessés. Cet engagement n'eut aucun autre résultat.

Bardissy fit rendre et conduire au Kaire le kâchef et les deux byn-bâchys qu'il avait faits prisonniers à Belbeys. Par cet acte de générosité, il espérait gagner l'affection des chefs subalternes, dont plusieurs avaient des intelligences secrètes avec lui.

Les mamlouks, répandus çà et là dans la campagne, commettaient des exactions. Ils dépouillèrent les marchands qui revenaient avec sécurité du pèlerinage de Tantah [1].

Occupé de faire tête à ses ennemis, Khourchyd-Pacha avait encore d'autres embarras à surmonter : les soldats campés dans les environs sollicitaient un à-compte sur leur solde, afin de se procurer les objets les plus nécessaires à leur existence. De si

[1] Ce pèlerinage, qui donne lieu à une foire très-importante, a pour but la visite du tombeau d'un cheykh, en grande vénération dans toute la contrée.

justes réclamations ne pouvaient être éludées. Le pacha fit réunir les odjaqlys, leur imposa une taxe de mille bourses, et retint plusieurs otages pour en assurer le paiement.

L'insuffisance de ce secours mit Khourchyd dans la nécessité d'employer des moyens avilissans pour se procurer de nouvelles ressources. L'épouse de ce guerrier, qui a mérité l'estime des Français par son courage et sa constance dans les revers, madame Mourad-Bey, pour qui les habitans avaient la plus grande vénération, fut contrainte, par l'ordre de Khourchyd-Pacha, de se rendre à la citadelle sous l'escorte du chef de la police, qui lui avait signifié cet ordre, et qui laissa chez elle une garde de ses satellites. Arrivée au palais avec deux de ses suivantes, elle fut introduite seule auprès du pacha, qui la fit asseoir après s'être levé lui-même dès qu'elle parut devant lui : alors il lui dit, avec un ton de reproche, que Menour, une de ses esclaves, avait engagé un certain Sâdek-Aghâ de passer dans le camp des beys, en lui promettant le paiement de toute sa solde. L'épouse de Mourad-Bey répondit avec dignité que si son esclave avait commis une telle faute, elle-même se soumettait à en porter la peine. Khourchyd tira de sa poche un papier écrit : « Eh bien! lui dit-il, ceci n'est-il pas une preuve de « sa culpabilité?— Prince, permettez que je voie ce « papier, répondit-elle; je sais lire. » Le pacha, sans mot dire, remit le faux papier dans l'endroit où il l'avait pris. L'épouse de Mourâd-Bey lui représenta combien il était inconvenant qu'il l'eût fait accom-

pagner par l'oualy [1] à qui elle ne payait aucune rétribution [2]. Le vice-roi l'assura qu'il avait eu l'intention de lui faire honneur, puisque l'oualy était un des principaux officiers de sa cour. Ensuite il invita cette dame à se retirer, et à se rendre dans la maison du cheykh Hesseymy, qui habitait à l'ancienne citadelle.

Cette aventure causa une grande sensation dans la ville. Le lendemain, le qâdy et les principaux cheykhs vinrent se plaindre au pacha de son manque d'égards envers une personne si digne de respects. Le gouverneur leur dit que setty Néfysseh [3] s'était fortement compromise; que la prudence exigeait qu'elle fût dans un lieu de sûreté, pour qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux de la part des soldats. Les cheykhs demandèrent à connaître l'énormité de son crime, pour qu'elle fût punie si elle était coupable: « Elle a des relations avec des chefs de troupes, « auprès desquels elle emploie la séduction pour les « engager de passer à l'ennemi, répliqua Khour-« chyd; elle a osé leur promettre le paiement de « leur solde: qu'elle satisfasse donc à l'engagement « qu'elle a contracté. » Les cheykhs lui dirent alors que si le délit était prouvé la punition devait s'ensuivre. On députa vers elle le cheykh Solymân el-

[1] Chef de la police.

[2] Parmi les femmes publiques, il y en a qui paient un droit à la police, afin de n'être inquiétées par ses agens dans aucun cas.

[3] L'épouse de Mourâd-Bey était connue en Égypte sous le nom de Néfysseh. Setty signifie *madame*.

Fayoumy, et le cheykh el-Mohdy, qui allèrent l'entretenir de ce qu'ils venaient d'entendre. Setty Néfysseh se récria contre la fausseté de cette accusation: « Je n'ai, dit-elle à ces deux respectables envoyés, « ni père, ni mari, ni frère parmi les mamlouks; « quel intérêt aurais-je à servir leur cause. Je vois « clairement que toutes ces menées ne tendent qu'à « me demander des richesses dont je suis privée. « Dans l'état où je suis, je ne puis même remplir mes « obligations à l'égard des personnes qui m'ont aidée « dans des momens critiques. » Les cheykhs racontèrent leur entretien au pacha, et eurent avec lui une longue discussion. Voyant que leurs efforts pour délivrer la captive étaient inutiles, ils lui dirent que le sentiment de leur devoir les obligeait à lui déclarer que ce refus était un manque aux égards dus à des ministres de la religion, les organes naturels du peuple; que puisqu'il en était ainsi, ils croyaient devoir se retirer.

Moustapha-Aghâ, oukyl dâr-el-sadé [1], et plusieurs autres des principaux du pays qui étaient présens, engagèrent les cheykhs à ne point troubler par une telle démarche la bonne intelligence qui régnait entre eux et le pacha. Cette médiation réussit. On obtint du gouverneur que l'épouse de Mourâd-Bey irait habiter chez le cheykh Sadat, où était déjà la fille d'Ibrahym-Bey, Hadilé-Hanem, qui, craignant une semblable visite, avait quitté sa maison.

Khourchyd-Pacha s'étant aperçu que cette dé-

[1] Procureur des revenus attachés au temple de la Mekke.

marche inconsidérée avait donné dans le pays une idée défavorable de son gouvernement, eut recours à des moyens moins odieux. Il fit une demande aux coptes de 500 bourses, et il exigea des propriétaires une année du myry par anticipation.

Il mit aussi une contribution de 150 bourses sur les chrétiens de Damas établis dans le pays : dans la répartition furent compris les protégés des différentes puissances. Les représentans des consuls voulurent s'y opposer en s'étayant des bérats et des firmans [1]; mais leurs efforts furent inutiles : il fallut céder à la nécessité.

Solymân-Bey, venant de Benysouef, passa le Nil à Torrâh : de là il se porta derrière le Mokattam, pour aller rejoindre les mamlouks dans la Basse-Égypte. Les troupes, qui eurent connaissance de cette marche, tentèrent de lui couper le chemin. Solymân, se voyant attaqué, fit avancer deux pièces de canon qui ripostèrent à celles de l'ennemi. On se canonna beaucoup des deux côtés sans en venir à un engagement, parce que les inégalités de la montagne empêchaient le développement de la cavalerie. La nuit mit fin à ce combat, qui coûta la vie à un mamlouk dont les soldats portèrent la tête à la citadelle. Le lendemain, les Albanais ayant re-

[1] Titres de protection. La Porte accordait ci-devant aux ambassadeurs étrangers des bérats que l'on donnait aux drogmans pris parmi ses sujets. De chaque bérat émanaient six firmans dont étaient munis dans les Échelles les protégés, qui payaient une rétribution pour la possession de ce titre. Ils jouissaient alors des mêmes priviléges que les nationaux.

ville, en passant derrière le Mokattam. Les barques venant de Rosette et de Damiette purent naviguer à volonté; les fellahs eurent la liberté d'apporter à la capitale leurs provisions échappées au pillage. Les Arabes des tribus voisines se rendaient aussi importuns; mais on était de tout temps accoutumé à leurs excursions, qui ne gênaient qu'à un certain point les habitans et les voyageurs.

Libre d'inquiétudes, le pacha mit alors à exécution l'ordre qu'il avait reçu par l'entremise de l'écuyer du grand-seigneur. Les Wahabys faisaient des progrès; Ianbo réclamait de prompts secours. Khourchyd désigna les troupes qui devaient s'y rendre, et nomma l'oualy pour les commander, en lui conférant la dignité de pacha.

Sur ces entrefaites, un événement malheureux faillit coûter la vie à tous les Européens qui se trouvaient au Kaire.

Deux Albanais sortaient à demi ivres de la maison d'un médecin grec, logé dans le quartier français: ils accostèrent par hasard le nommé Royer, ancien pharmacien en chef de l'armée d'Orient, qui exerçait aussi la profession de médecin. Ce Français, appuyé contre la porte de sa maison, tenait à la main une canne à épée dont il se servait habituellement. Les deux soldats la lui demandèrent avec instance; il ne voulut pas la leur céder : alors l'un d'eux, saisissant cette canne par le bout, tira vers lui le fourreau, tandis que la lame demeurait au pouvoir du propriétaire. Ces deux hommes, étonnés de découvrir un fer meurtrier, s'armèrent de leurs

et à d'autres chefs Albanais. Il était ainsi conçu:

« Vous saurez, à l'arrivée des présentes, que les « Français s'étant rendus maîtres de l'Égypte, la « sublime Porte a dû faire de grands sacrifices en « hommes et en argent pour la reconquérir. Depuis « cette époque quelques hommes malintentionnés « parmi vous, ont fait retomber ce pays sous la puis- « sance des mamlouks. La sublime Porte ne vous en « impute point la faute à tous. Quoi qu'il en soit, « le passé est oublié. La plume de la clémence a « effacé tous les délits. La sublime Porte vous invite « donc à quitter l'Égypte, et à rentrer avec les braves « troupes albanaises dans vos foyers. Pourriez-vous « vous refuser à retourner dans vos familles, qui « vous tendent les bras? Soyez assurés que le passé « est enseveli dans l'oubli, et qu'il ne sera jamais « question de ce qui est arrivé du temps de Moham- « med-Pacha. La sublime Porte ne doute pas que « vous ne vous empressiez de profiter de sa clé- « mence, et de vous conformer à ses ordres, aux- « quels vous devez obéissance et soumission.

« Le 15 gemmaz akher, 1218 (1814).»

Cet ordre souverain, qui devait avoir tant d'influence sur le sort de Mohammed-Aly, ne reçut point son exécution: les chefs que la Porte désirait éloigner de l'Égypte ne crurent pas devoir y obtempérer.

Après tant d'excursions dans les provinces de la Basse-Égypte, tant d'efforts inutiles sous les murs du Kaire, les beys quittèrent, le 20 juillet, la position d'el-Khankah, et se retirèrent au midi de la

attaquées par les mamlouks à la hauteur du village de Beçous. Ils les coulèrent bas avec d'autres barques qui naviguaient sous leur escorte, chargées de comestibles. Cet incident malheureux fit renchérir les denrées. Le pacha n'avait pas encore essuyé un tel échec. La perte de quelques centaines de soldats qui ravageaient la ville était réparable; mais il était impossible alors de remplacer des provisions qui devaient servir à la nourriture des soldats, et aux besoins des habitans, souffrant des longueurs du siége.

Le 18, un écuyer de sa hautesse débarqua au faubourg de Boulâq : cet officier était porteur d'un firman qui enjoignait au vice-roi d'envoyer cinq cents hommes avec des provisions protéger Ianbo contre les attaques des Wahabys.

Dès que cet ordre fut connu, le pacha fit assembler les chefs des troupes pour les prévenir que son souverain avait daigné lui accorder des pleins pouvoirs à l'effet de terminer la guerre de l'Arabie; qu'il avait même la faculté de donner des pachaliks à ceux qui voudraient marcher contre les ennemis de la religion : tous répondirent unanimement qu'ils préféraient rester au Kaire dans l'état où ils se trouvaient. La terre que féconde le Nil valait sans doute mieux que les sables brûlans de ces déserts lointains. Les progrès des Wahabys, dont on avait exagéré les forces, avaient intimidé tous ces chefs, indociles à la voix de leur prince.

La Porte adressait aussi, par l'entremise de son envoyé, un firman à Mohammed-Aly, à Omar-Bey,

entre les chefs d'aller nuitamment surprendre les beys sous leurs tentes. Pour éloigner tout soupçon d'une attaque, Mohammed-Aly fit écrire à Osmân-Bey Hassan et à l'Elfy, que son intention formelle était de se rapprocher d'eux si le pacha se refusait à écouter les propositions qu'ils lui avaient déjà faites. Dupes de ces démonstrations insidieuses qui flattaient leur amour-propre autant que leurs intérêts, les deux beys négligèrent de se tenir sur leurs gardes. Le 13 juillet, à minuit, Mohammed-Aly sortit du vieux Kaire avec mille hommes d'infanterie, qu'il divisa en trois corps, prenant leur direction sur Deyr-el-Tyn. Sâleh-Bey, de la maison de l'Elfy, cantonné dans ce village, dormait tranquillement lors de l'arrivée des troupes, qui se mirent à tirer avant d'avoir cerné le village. Éveillé par les premiers coups de fusil, il eut le temps de monter à cheval et de se sauver à bride abattue avec ses mamlouks, laissant ses bagages et son artillerie. Les troupes poussèrent jusqu'à Torrâh et le prirent sans coup férir. Les mamlouks fuyant pendant la nuit avaient répandu l'alarme : la garnison avait évacué précipitamment ce poste en se retirant vers la montagne. Mohammed-Aly retourna en ville, portant les têtes de cinq de ses ennemis. Avec plus de précautions il eût pu prendre Sâleh-Bey et ses mamlouks. Le pacha l'accueillit avec empressement, et lui donna une pelisse pour récompenser son adresse et sa bravoure.

Trois chaloupes qui venaient de la Basse-Égypte remplacer celles qui avaient été détruites, furent

rosité sur les conditions ultérieures qu'il lui plairait de leur imposer; qu'il était plus convenable aux intérêts de la Porte, et pour sa tranquillité particulière, de garder un nombre de troupes suffisant, et de renvoyer le surplus hors de l'Égypte. Les cheykhs portèrent ces représentations au pacha: il répondit avec hauteur que les mamlouks n'obtiendraient la paix à aucune condition.

A son retour de la Basse-Égypte, Mohammed-Aly se rendit à Karâfch, lieu destiné aux sépultures, près de la citadelle, où des Arabes inquiétaient les musulmans dans les devoirs qu'ils ont coutume de rendre aux morts.

Le camp des mamlouks au nord de la ville était placé à Bâten. Leur avant-garde envoyait des tirailleurs jusque sous les murs de Boulâq, malgré les troupes qui en gardaient les approches. Des habitans trop confians furent impunément dépouillés.

Les environs au midi de la ville ne paraissant point occupés par l'ennemi, Khourchyd-Pacha envoya Mohammed-Aly à Baçâtyn avec huit cents hommes d'infanterie. Au moment où il entra dans le village, des mamlouks sortirent d'une embuscade et tombèrent sur les soldats, qui prirent la fuite. Leur chef, avec son courage ordinaire, se mit à leur tête pour les ramener au combat; tous ses efforts furent inutiles: ils regagnèrent la ville en ramenant leurs blessés.

On avait distribué aux troupes l'argent que Mohammed-Aly avait reçu du pacha, afin de les encourager à délivrer le pays. Il fut convenu

alternative, ou de se rendre persécuteur, ou d'abandonner les rênes du gouvernement.

Les deux Elfy étaient venus camper sur la rive droite, pour se joindre à Osmân-Bey Hassan au village d'Hélouân.

Hassan-Bey et Abdyn, son frère, s'établirent avec six cents hommes en avant de Boulâq. Le 4 juillet, Mohammed-Aly livra un combat aux beys près de Chalakân, avec le corps de troupes qui gardait le village. Il poussa ensuite jusqu'à Tantah. Cette expédition avait pour but d'éloigner les mamlouks du Kaire, et de mettre le pays à contribution.

La réunion, au sud de la ville, d'une partie des forces des mamlouks, détermina le gouverneur à envoyer l'oualy occuper Torrâh avec des troupes et quelques pièces d'artillerie. Ce poste, placé sur le bord du Nil, et appuyé à une saillie du Mokattam, était difficile à défendre. L'Elfy le grand et Osmân-Bey Hassan vinrent l'attaquer. Le commandant, se voyant hors d'état de résister, se retira la nuit suivante avec son monde, laissant l'artillerie et les munitions au pouvoir de l'ennemi, qui ensuite s'avança sur les troupes embusquées à Baçâtyn. Khourchyd-Pacha, ayant vu de la citadelle ce mouvement, dépêcha son selikdar avec un corps de cavalerie, qui, à son arrivée sur les lieux, trouva les mamlouks en retraite.

Dans l'espoir que des négociations tourneraient à leur avantage, les beys écrivirent aux cheykhs pour les engager à prier le pacha de traiter avec eux, afin de soulager le pays accablé par le fardeau d'une guerre destructive; qu'ils s'en remettaient à sa géné-

était bien établie; il ne s'agissait que de montrer de la bonne volonté dans la défense des positions.

Pour couronner tous les efforts que faisaient les chefs, le pacha reçut l'avis qu'un corps de cavaliers dehlys [1] venait de la Syrie se réunir à ses troupes. Dès qu'on apprit l'arrivée de cette cavalerie à Belbeys, on fut à sa rencontre. Mohammed-Aly et Hassan-Bey sortirent avec environ trois mille hommes, malgré les mamlouks et les Arabes qui rôdaient autour de la ville. On marcha toute la nuit. Le lendemain on vit paraître cinq cents hommes mal armés, mal équipés, montés sur des ânes, des mulets et de mauvais chevaux. L'infanterie leur avait servi d'escorte. Le pacha fit cantonner cette chétive cavalerie dans les faubourgs: elle était hors d'état de pouvoir entrer en campagne.

Il fallut de l'argent pour payer les dehlys; il leur était dû six mois de solde par le chef qu'ils avaient servi en Syrie. Les serrâfs [2] juifs subvinrent aux besoins du pacha, qui leur fit payer 200 bourses. Les habitans aisés, pour éviter de plus grands malheurs, durent supporter une partie des charges de la guerre. Khourchyd se trouvait dans la cruelle

[1] Dehly, en turk, signifie fou : on donne ce nom à ces soldats, à cause de l'ardeur avec laquelle ils bravent le danger. Les corps de dehlys sont presque tous composés de kourdes: ces cavaliers sont armés d'un sabre, de deux pistolets et d'un mousqueton. Leur coiffure est un cylindre de feutre noir, sans bord, élevé d'environ dix pouces; une bande de toile, roulée au bas, le tient assujetti à la tête.

[2] Changeurs.

passé le Nil à Boulâq eurent avec lui quelques escarmouches. L'Elfy le grand, qui avait toujours aimé à temporiser, marchait à petites journées. Il venait de placer son camp au village de Soumbât. Osmân-Bey Hassan suivait son mouvement sur la rive gauche; il occupait Hélouân. Les beys de la Basse-Égypte reprenaient leurs positions.

Après avoir ravagé les provinces de Menouf et de Gharbyeh, Ibrahym-Bey et Bardissy revinrent s'établir à Benouch. Ces nouvelles dispositions montraient assez toute la fermeté de leur caractère. Les intentions de la Porte, trop manifestées par la conduite de Khourchyd-Pacha, avaient aigri les beys, qui espéraient des succès de la réunion de leurs armes. Il ne fut plus question d'accommodement. On allait renouveler les combats. L'habitant, déjà habitué à la disette et aux persécutions, voyait tous ces apprêts avec stupeur. Lorsque la douleur est continuelle, on y devient insensible : il en est de même d'une situation pénible, dont la durée produit l'indifférence.

Les troupes du gouvernement, qui ne pouvaient se sauver qu'en opposant de la résistance à leurs ennemis, ne restèrent point dans l'inaction : elles furent occuper Chalakân et toute la banlieue, jusqu'au Mokattam, et de cette montagne à Torrâh, sur le bord du Nil. Gyzeh était défendu; Embabeh, protégé par le canon de Boulâq et les chaloupes canonnières, pouvait recevoir des troupes à volonté. Il y avait cependant des tirailleurs embusqués dans le village pour en empêcher les approches. La ligne

de la dépêche fut victime de l'impolitesse du bey.

Pour détourner l'attention du gouverneur du véritable motif de sa marche, et ralentir les préparatifs de guerre, Osmân-Bey Hassan lui envoya un de ses mamlouks avec des dépêches. Il exposait au vice-roi qu'il était venu jusqu'à Benysouef, parce qu'il avait été induit en erreur par l'Elfy, qui avait des principes différens des siens; Il ajoutait que lui ne s'était jamais écarté de son devoir, ni de la soumission dont il avait le premier donné l'exemple. Il assurait Khourchyd de son empressement à exécuter ses ordres, et de son dévouement pour sa personne. Le pacha, feignant d'être trompé, renvoya le mamlouk avec une réponse et des présens.

La réunion prochaine de tous les beys inspirait de la crainte à quelques-uns des chefs albanais: plusieurs avaient été séduits par les promesses fallacieuses de leurs agens. Depuis quelque temps, beaucoup de soldats avaient quitté leurs drapeaux pour passer sous les tentes ennemies. Un certain Derys-Aghâ, qui avait déjà été au service de Bardissy, se rendit une seconde fois dans son camp avec une partie de son monde. C'était par ces transfuges que les mamlouks étaient informés à l'avance des opérations de Khourchyd. Souvent aussi les domestiques de leurs maisons allaient au camp, et en revenaient avec des papiers roulés dans les tuyaux de leurs pipes, ou bien attachés parmi les poils d'une barbe touffue.

L'Elfy Soghâyr opérait sa jonction; il était arrivé à la hauteur d'Embabeh : des troupes qui avaient

les mamlouks, qui précédemment avaient obtenu la paix par l'entremise d'Aly-Pacha, avaient mérité d'être réprouvés; que sa hautesse leur avait retiré sa puissante protection, et qu'elle avait accordé sa bienveillance aux troupes qui les avaient chassés du Kaire; mais que ces troupes devaient être soumises à Khourchyd-Pacha, pour défaire les ennemis de la sublime Porte et maintenir le bon ordre. Des salves d'artillerie annoncèrent la lecture de ce firman. Le vice-roi s'étant ensuite retiré dans la salle d'audience, revêtit les cheykhs de pelisses, ainsi que le directeur de la monnaie, l'intendant-général des finances, et vingt-deux des principaux coptes, qui le lendemain reçurent l'invitation de payer 1,000 bourses à titre d'emprunt forcé.

Tous les chefs de troupes montèrent à la citadelle complimenter le pacha sur l'insigne faveur que lui avait accordée son souverain en l'honorant de sa munificence. Mohammed-Aly et Hassan-Bey ne manquèrent point aussi d'aller présenter leurs félicitations au vice-roi, qui leur fit présent de pelisses. Il nomma l'un gouverneur à Girgeh, et l'autre commandant de la province de Gharbyeh.

Des soldats de garde à la porte du vieux Kaire arrêtèrent un Grec venant du camp de l'Elfy avec des lettres pour le pacha. On le conduisit à la citadelle, où il remit lui-même le pli dont il était chargé. Khourchyd, après en avoir pris connaissance, fit couper la tête à ce malheureux dans la cour du divan: l'Elfy avait excité son indignation en se servant de termes peu mesurés; et le malheureux chargé

mesures pour s'opposer à leurs entreprises. On travailla à élever des retranchemens à Torrâh; des troupes furent placées à Baçatyn et à Hélouân. Ces villages, situés dans la banlieue, étaient exposés à une invasion qui devenait d'autant plus facile, que l'Elfy et Osmân-Bey Hassan avaient de l'infanterie formée des débris de l'armée turque.

Il n'y avait eu aucun fait d'armes depuis l'éloignement du corps des mamlouks, que les Albanais avaient suivis jusqu'aux confins de la province de Kelioubyeh. Quelques-uns de ces cavaliers, mêlés à des Arabes, voltigeaient encore autour de la ville pour empêcher les communications. Mohammed-Aly venait de rentrer avec une partie des troupes à ses ordres; il avait laissé les autres dans les villages les plus exposés aux invasions de l'ennemi. Les plaintes de ses propres soldats, qui depuis longtemps n'avaient pas été payés, l'obligèrent à chercher des moyens pour satisfaire à leurs demandes. De son autorité privée, il fit arrêter Moustapha-Aghâ, oukhyl-dar-el-sadé, et un nommé Aly-Kâchef Saboungi, qu'il força de lui compter trois cents bourses. Ces deux personnages étaient des plus riches dans la classe des propriétaires. Malgré leur rang et la protection spéciale du pacha, ils ne purent éviter de payer la somme exigée. Ce ne fut qu'après le versement total qu'ils furent mis en liberté.

Le 24 juin, on donna lecture d'un firman arrivé le 19. Le gouverneur tint un grand divan dans le salon de Sultân-el-Ghoury avec la cérémonie usitée en pareille circonstance. Ce firman annonçait que

la rive droite. Ces deux beys étaient d'intelligence; ils avaient combiné de concert les opérations de la campagne.

Pendant que les troupes opéraient leurs mouvemens dans la banlieue, les cheykhs reçurent des lettres de l'Elfy : « Vous connaissez, leur écri-« vait-il, la catastrophe dont j'ai été victime à mon « retour en Égypte. Après avoir été le jouet de la « fortune, je me suis rendu à Syouth. Khourchyd-« Pacha, dont je m'étais rapproché par sentiment « et par le désir de vivre en paix, m'avait accordé « le commandement de Girgeh; mais, avant de me « rendre à ce poste, j'ai eu connaissance de sa con-« duite infâme envers nos harems [1], que des soldats « établis dans leurs maisons ont forcés à contribuer « malgré l'état précaire de leurs ressources. Cette ac-« tion m'a tellement déplu, que j'ai été obligé de me « rapprocher du Kaire; car l'âme ne peut supporter « ce qui est contre l'honneur. »

Les cheykhs mirent cette lettre sous les yeux du pacha, qui leur dit que les beys avaient bien laissé leurs femmes aux Français, qui les avaient aussi soumises à des contributions : « J'avais donné Girgeh à « l'Elfy, et Kéneh à Osmân-Bey Hassan, pour qu'ils « gouvernassent ensemble la Haute-Égypte; puis-« qu'ils n'ont pas voulu participer à mes bienfaits, « qu'ils s'attendent à des malheurs. »

La prochaine arrivée de ces deux beys dans les environs du Kaire obligea le pacha à prendre des

[1] Ici ce mot signifie femme.

tandis qu'il avait été combiné pour les attirer hors de leurs retranchemens. Une bataille rangée eût sans doute décidé en peu d'instans du sort des uns ou des autres; et toutes les manœuvres des beys se rapportaient à ce seul but. Mais quoiqu'ils se fussent retirés à quelque distance de la ville, ils ne cessaient d'inquiéter les Albanais : ceux-ci travaillaient à étendre leurs retranchemens et à s'y maintenir. Cette opération, qui lassait la patience des beys, rendait plus pénible la situation des habitans. Mohammed-Aly sentait la nécessité de porter la guerre hors des murs de la capitale : il s'agissait d'un coup de main fait à propos pour obtenir ce résultat. A la tête d'un corps de troupes assez nombreux [1], il marcha avec Hassan-Bey vers Kelioubyeh. Les mamlouks étaient entrés dans la province de Menouf; ils y levaient des contributions en s'emparant des objets nécessaires à leur entretien : le kâchef qui commandait pour Khourchyd-Pacha, craignant de tomber en leur pouvoir, avait pris la fuite.

La soumission de l'Elfy était illusoire : il n'avait pas été prendre possession de la province de Girgeh, que le pacha lui avait donnée en apanage; des projets hostiles avaient succédé à ses intentions pacifiques. On apprit qu'il était descendu jusqu'à Benysouef; il marchait avec tout son monde. Osmân-Bey Hassan avait placé son camp vis-à-vis, sur

[1] Il est difficile de connaître le nombre des troupes turques, qui n'ont aucune règle, aucun ordre de marche.

louks, répondirent au gouverneur qu'ils ne croyaient pas prudent d'en venir à cette extrémité; que des hommes n'ayant pas l'habitude des armes seraient peu propres à la guerre, et que des pères de famille ne s'exposeraient pas volontiers hors des murs de leur ville; que s'ils étaient battus il n'y aurait plus de forces disponibles pour empêcher de plus grands malheurs. Le pacha se rendit à cette dernière objection.

Tandis que la guerre était au dehors, les désordres croissaient dans la capitale. Certains de l'impunité, les soldats se livraient à tous les excès que l'autorité chancelante ne pouvait réprimer; chaque jour voyait tomber des victimes: malheur à celui qui opposait de la résistance à la rapacité de ces hordes indisciplinées; il tombait sous leurs coups. Dans ces jours de deuil, le cours des affaires fut suspendu; les rues devinrent désertes; il n'y eut plus d'asile à l'abri des vexations; les femmes mêmes furent insultées dans l'intérieur des bains: la pénurie des denrées mettait le comble à ces infortunes. Au milieu de tant de calamités, Khourchyd-Pacha ne savait quel parti prendre; il était lui-même exposé aux reproches de la soldatesque. Pour suspendre le cours de tant d'horreurs, il fit rançonner les femmes des beys à qui leur aisance permettait de secourir le gouvernement dans sa détresse: elles durent payer 1,200 bourses.

Après quelques combats insignifians, les mamlouks se retirèrent à Mouchtaher et à Bénouch. Les soldats regardèrent ce mouvement comme une fuite,

étaient craintifs devant l'ennemi, autant ils se montraient audacieux envers les habitans; et, pour comble de détresse, le pacha fut contraint de pourvoir à la solde et à l'équipement de quatre cents hommes qui venaient d'arriver d'Alexandrie.

Les violences du vice-roi, et l'inconduite des troupes mettaient la ville en alarmes. Un parti de mamlouks se présenta devant les retranchemens de Bélaks, qui étaient gardés par des Turks et des Albanais réünis. Il y avait deux jours que ces gens n'avaient pas reçu leurs provisions. A la première attaque de la cavalerie, ils firent feu de toute leur mousqueterie. Les mamlouks surent profiter de cette faute; ils fondirent avec une telle impétuosité, que les retranchemens furent enlevés. A la suite de ce coup de main, ils vinrent s'établir à Châlakan pour intercepter les communications par eau. C'était pour eux un point important; car jusqu'alors les barques, ayant un libre passage, avaient pu naviguer à volonté, et conduire au Kaire des soldats et des vivres.

La prise des retranchemens de Bélaks et le mouvement des beys forcèrent le vice-roi de recourir à des mesures extraordinaires. Il assembla les odjaqlys et les chefs des différentes corporations pour les engager à réunir leurs efforts et marcher avec lui. Il voulait faire une sortie à la tête d'une partie du peuple pour encourager les soldats. Il avait le projet, en opposant à l'ennemi une grande masse d'hommes, de le contraindre à la retraite. Timides ou indifférens, ces chefs, dont la plupart étaient partisans des mam-

pris leurs positions, le bey continua sa marche sans rencontrer d'obstacles.

Sur ces entrefaites, un courrier vint de Ghazah, annonçant la mort du fameux Djezzar, pacha d'Acre [1].

Cependant l'état dans lequel se trouvait l'Égypte ne permettait pas de lever le myry; il aurait fallu à Khourchyd des troupes plus soumises et plus aguerries pour anéantir la puissance des beys et en imposer aux fellahs, qui n'avaient rien à redouter de sa faiblesse. Les villages qui ne pouvaient résister à l'oppression étaient pillés par les mamlouks, et ceux qui étaient assez forts pour lutter ne voulaient rien payer à personne. Réduit à ses dernières ressources, le pacha voulut établir un impôt sur les arts et métiers. Cette mesure impolitique excita de nouveaux troubles; les boutiques furent à l'instant fermées. Malgré l'ordre de l'oualy, qui parcourut inutilement la ville avec des troupes pour les faire ouvrir, les ouvriers se portèrent en foule à la mosquée el-Azhar, où se formaient ordinairement les attroupemens populaires. Ils y firent beaucoup de bruit, et accusèrent le silence des cheykhs. Khourchyd-Pacha, ayant été informé de ce qui se passait, dépêcha un officier de sa cour à Seyd-Omar Makram [2], pour lui annoncer que les pauvres seraient dispensés du paiement de l'impôt.

Ce tumulte favorisait l'insubordination des soldats; la ville était en proie à leurs brigandages. Autant ils

[1] Voyez le précis de sa vie à la fin du premier volume.

[2] Un des pricipaux cheykhs du Kaire.

sabres et de leurs pistolets[1], en pressant Royer pour lui arracher l'arme qui servait alors à sa défense. Dans cet intervalle, les domestiques de la maison, avertis par le bruit que cette querelle occasionait dans la cour, accoururent armés, ainsi que d'autres Francs qui s'interposèrent entre Royer et ses agresseurs. Le combat s'engagea : un coup d'épée lancé dans le flanc du soldat le plus opiniâtre le fit chanceler ; deux coups de fusil, tirés à brûle pourpoint, le renversèrent mort. L'autre, qui ne s'était pas trop engagé, fut grièvement blessé d'un coup de pistolet et de deux coups de sabre. L'habit de Royer avait été brûlé et percé d'une balle : dans la mêlée, deux Francs reçurent des blessures légères.

Cette scène avait porté l'alarme dans les familles; chacun, craignant les suites de cette malheureuse affaire, cherchait à se mettre en sûreté. La porte du quartier était déjà fermée, les femmes, les enfans fuyaient en escaladant le mur de clôture qui donne dans la maison du cheykh el-Mohdy, où ils trouvèrent asile et protection.

L'agent français, qui habitait le quartier vénitien, fut bientôt prévenu. Mohammed-Aly lui-même, dont la demeure était voisine, informé par le drogman du consulat d'Autriche de ce qui se passait, était venu à pied avec quelques hommes pour offrir ses bons offices. La foule s'était rassemblée; les Albanais commençaient à paraître : Mohammed-Aly

[1] Les Turks sont toujours armés d'un sabre, d'un poignard, et de deux pistolets, qu'ils portent à la ceinture.

fit ouvrir la porte par un Franc, qui la gardait en dedans du quartier, et qu'il envoya sous escorte dans un lieu sûr, pour le soustraire à la fureur des soldats.

L'Albanais tué était un byn-bâchy de la suite d'Hassan-Bey; il avait aussi son frère au service de ce chef. Dans la même soirée, plus de cinq cents hommes investirent le quartier, en demandant l'assassin, que l'on ne trouva point : il s'était retiré dans une maison à l'autre extrémité de la ville, près la place de Birket-el-Fyl. Cette troupe, soit par timidité, soit par devoir, ne commit aucun excès. Le khaznadar d'Hassan-Bey, qui était à la tête, menaça de frapper l'agent français, et voulut le prendre en otage. Ce fut alors que M. Hildebrand, interprète du consulat, s'offrit généreusement. Il fut conduit chez Hassan-Bey, où il resta trois jours au péril de sa vie [1].

Mohammed-Aly avait laissé une garde dans le quartier pour empêcher qu'il n'arrivât rien de fâcheux pendant la nuit. Des malveillans auraient pu profiter de cette occasion pour venir piller les maisons qui étaient abandonnées.

On chercha de suite à réparer le mal, et l'on eut recours à Khourchyd-Pacha, qui calma les esprits irrités; Mohammed-Aly employa aussi sa médiation. Hassan-Bey consentit à un accommodement. Après bien des pourparlers, il fut convenu

[1] Ce chef osa lui dire que si on ne trouvait pas l'assassin, il le ferait attacher à un poteau au milieu de sa cour, et fusiller par ses soldats. Hildebrand lui répondit avec fermeté qu'il appartenait à un gouvernement qui saurait venger sa mort.

qu'on paierait au frère du mort 4000 piastres pour le dyeh [1]. La paix suivit cet accord, qui ramena la tranquillité. Le consul de France obtint ensuite de la générosité de Khourchyd-Pacha une délégation, pour le remboursement de cette somme, sur la douane d'Alexandrie.

Le 31 juillet, les mamlouks, n'ayant pu venir à bout de leurs projets, avaient levé le blocus du Kaire. Elfy le grand et Ibrahym-Bey passèrent sur la rive gauche du Nil; Bardissy et Osmân-Bey Hassan se tinrent sur la rive droite: ils s'occupèrent à élever des retranchemens près des villages où ils avaient pris position.

Après tant de fautes commises, et les revers qui en furent le résultat, les beys sentirent bien que la division qui régnait parmi leurs chefs nuisait au succès des opérations concertées et favorisait les projets de l'ennemi. Ils résolurent de réconcilier ensemble Bardissy et Elfy, dont la haine implacable

[1] C'est-à-dire *le prix du sang*. Lorsque, dans une querelle survenue entre des Arabes, il y a eu du sang répandu, ce sang peut être racheté par une somme d'argent que le meurtrier paie à la famille du mort. Cette somme, appelée *dyeh*, est reconnue, par les parens, comme une réparation qui les satisfait; et dès-lors ils renoncent à tout projet de vengeance ou à toute poursuite judiciaire. De là un proverbe arabe que je transcrirai ici selon l'orthographe adoptée par la Commission d'Égypte: « *Ellazy ta'raf dyéthou, eqtelhou;* Répands le sang que tu peux « racheter; » ou, en traduisant plus littéralement: « *Celui* « *dont tu connais une manière de racheter le sang, tue-le.* »

(*Note* de M. Agoub.)

rejaillissait sur les personnes de leurs maisons. Les beys, les kâchefs qui, par leurs services, méritaient de la considération, employèrent toute leur influence pour opérer un rapprochement; ils ne négligèrent aucun moyen d'y parvenir. Leurs instances produisirent un heureux effet: les deux adversaires se rendirent à leurs pressantes sollicitations. Il ne s'agissait que de s'accorder sur la manière dont se ferait la rencontre; aucun des deux ne consentait à faire les premières démarches. Bardissy ne voulait pas passer sur la rive gauche, où était l'Elfy; et l'Elfy ne voulait pas aller au-devant de Bardissy. On convint du rendez-vous dans une île vis-à-vis de Torrâh, où l'on dressa des tentes : les kâchefs et les mamlouks s'y rendirent pour être témoins de la réconciliation. Bardissy était déjà arrivé, et l'Elfy débarquait avec sa suite, lorsqu'il aperçut devant lui sur le rivage un serpent coupé en deux parties. La vue de ce reptile mutilé fit une telle impression sur ce bey, qu'il se retira et voulut remettre l'entrevue à un temps plus opportun: superstitieux comme la plupart des Orientaux, il s'imaginait que la rencontre de ce serpent lui présageait de nouveaux malheurs.

Dans le moment de leur retraite, peu favorable à des négociations, les beys expédièrent au pacha plusieurs dépêches dont le contenu était à peu près le même que celui des précédentes : « Les troupes, « disaient-ils, achèveront la ruine du pays; il n'y « aura bientôt plus d'argent pour les payer. Soyez-« nous propices, nous obéirons à vos commande-« mens; nous nous soumettrons à tout ce qu'il

« vous plaira de nous ordonner; ou bien que les « soldats quittent les murs qui les protègent, qu'ils « viennent au milieu de la plaine, nous verrons à « qui Dieu donnera la victoire. » Khourchyd, qui avait fait assembler les cheykhs pour leur communiquer cette lettre, les invita à répondre aux beys qu'il leur concéderait la province d'Esné pour s'y établir. Les cheykhs exposèrent au vice-roi qu'il ne leur convenait pas de se charger d'une telle mission, incompatible avec le caractère dont ils étaient revêtus.

Pendant le cours des révolutions qui s'étaient succédées, plusieurs chefs albanais avaient trouvé l'occasion d'amasser des richesses qu'ils avaient accumulées au milieu de la misère publique et des besoins de leurs soldats. Ces hommes, lassés d'une lutte continuelle, attendaient la levée du siége pour faire leurs préparatifs de départ et retourner dans leur patrie. Ahmed-Bey, compagnon d'armes de Mohammed-Aly, et Sâdek-Aghâ, furent des premiers à demander au pacha leur licenciement. Khourchyd, qui cherchait à éloigner les chefs les plus influens, consentit volontiers à leur départ. Ils étaient sur le point de s'embarquer à Boulâq, lorsqu'ils en furent empêchés par des Albanais, qui exigèrent d'eux l'entier paiement de leur solde arriérée. Les troupes mécontentes profitèrent de cette circonstance pour se réunir; et le vice-roi, craignant quelques mouvemens dont il n'aurait pu calculer les suites, leur fit donner un à-compte d'un mois pour les apaiser.

Les eaux du Nil étant parvenues à la hauteur dé-

signée, on coupa, le 10 août, la digue du canal qui les conduit dans l'intérieur de la ville. La solennité de cette fête, consacrée par l'usage, eut lieu en présence du pacha, du qâdy, de Mohammed-Aly, et des principaux habitans du pays. Le peuple, que le blocus avait plongé dans la consternation, témoigna son allégresse à la vue de ces eaux bienfaisantes. Le Nil, parvenu à un certain degré, permet la levée du myry, parce que les terres peuvent être inondées au moyen des rigoles que les fellahs font dériver des canaux; dans le cas contraire, les moultezims n'ont pas le droit d'exiger l'impôt, parce que les terrains sont frappés de stérilité. Quand les progrès de la crue sont tardifs, le gouvernement, pour ne pas perdre les droits de redevance par un décroissement prématuré, fait couper la digue avant que l'eau ne soit arrivée au point indiqué. La cérémonie a également lieu: elle est constatée chez le qâdy par un acte public, qui oblige les contribuables malgré la disposition formelle de la loi. J'ai vu deux fois cette circonstance malheureuse.

On pressait l'expédition d'Ianbo. Dès que les préparatifs furent terminés, Aly-Pacha, l'oualy désigné par le gouverneur, partit pour Suez avec cinq cents hommes, et des provisions nécessaires à leur subsistance pendant une année.

Impatient de mettre les troupes en campagne, le vice-roi fit réunir les cheykhs et les odjaglys, afin de prendre leurs conseils sur les moyens de frapper une contribution. La crainte d'exciter du mécontentement par de fausses mesures le portait à con-

sulter ceux dont l'influence dirige toutes les classes de la société. Les cheykhs, voulant ménager les habitans déjà trop opprimés, appréhendant d'ailleurs de manifester une opinion hasardée, répondirent qu'il était impossible d'imposer de nouvelles charges. Le gouverneur s'adressa ensuite aux odjaglys. Ayoub-Kiâya, leur chef, crut éluder la question en lui répondant qu'il consulterait Seyd-Ahmed el-Mahrouky : Khourchyd, persuadé que celui-ci viendrait à son aide, l'envoya chercher. Après une longue conférence, il obtint de lui quinze cents bourses, dont il ordonna la distribution aux troupes en vertu de l'accord fait avec les chefs. Il avait été convenu qu'après avoir touché la solde de deux mois, les troupes iraient dans la Haute-Égypte à la poursuite des mamlouks. Les soldats qui ne voulurent pas se conformer à ces ordres furent obligés de quitter le pays.

Par leur mouvement de retraite vers les provinces du Sayd, les mamlouks paraissaient avoir abandonné le projet de rentrer au Kaire. Ils pensaient que leur éloignement leur permettrait de combattre plus facilement les troupes que le pacha ferait marcher contre eux. Cependant la discorde régnait toujours dans leurs camps : Elfy le grand se tenait au pont d'el-Lâhoun ; Bardissy et Ibrahym-Bey avaient pris possession de Minyeh ; Osmân-Bey Hassan était campé à Gebel-el-Teyr [1], sur la rive droite du fleuve.

Au milieu des préparatifs de la guerre que le

[1] Montagne des oiseaux.

pacha voulait porter dans les provinces, Mohammed-Aly et Ahmed-Bey lui témoignèrent le désir de retourner dans leur patrie. Ils lui firent observer que les revenus du pays ne pouvaient suffire au dispendieux entretien des chefs et à celui des troupes, dont l'indiscipline était effrayante. Pour faire croire plus aisément à la réalité de ses projets, Mohammed-Aly mit en vente plusieurs de ses immeubles. Cette manière de sonder l'opinion était fort adroite. Il voulait voir quelle sensation la nouvelle de son départ produirait parmi le peuple et sur l'esprit des soldats. Avant d'exécuter ses ambitieux desseins, il lui importait de connaître ses forces. Il cherchait à captiver la bienveillance des habitans, et les protégeait de tout son pouvoir contre le brigandage des soldats, lorsqu'ils se portaient à des excès. Dans ces jours de tristesse, la ville fut sur le point de s'insurger. On ferma les portes des différens quartiers, celles des okèles et des magasins. Les troupes s'étaient rassemblées pour se livrer au pillage; sans la présence de leurs chefs, il y aurait eu du sang répandu : Mohammed-Aly, Hassan-Bey et l'aghâ des janissaires parcoururent à pied tous les bazars, pour maintenir l'ordre et exhorter les soldats à rentrer dans le devoir. On arrêta les plus séditieux, qui furent décapités, et leurs têtes ainsi que leurs cadavres restèrent exposés, pour effrayer les ennemis du repos public. Le lendemain deux cents Albanais partirent pour Alexandrie et Damiette, dans l'intention de s'embarquer. Ahmed-Bey, qui partageait avec Mohammed-Aly le commandement d'une partie des troupes, mais

qui n'avait pas la même influence, se joignit à eux.

Khourchyd-Pacha, qui croyait au départ prochain de Mohammed-Aly, saisit cette occasion pour le remplacer dans son gouvernement de la province de Girgeh, qu'il déféra à son sélikdar.

Les délateurs étaient nombreux à la cour du vice-roi : sur le moindre soupçon on portait le trouble dans les familles; souvent des personnes innocentes étaient victimes de la haine ou de la prévention. Setti Hafyzeh, épouse de Bardissy, dont le nom seul était suspect, fut signalée par les agens de la police. Cette dame crut prudent de sortir du Kaire pendant la nuit, pour gagner la Haute-Égypte. Le pacha, irrité de sa fuite, fit arrêter son frère Aly-Kâchef, qui recouvra bientôt sa liberté.

Pour seconder les opérations de l'armée de terre, on disposa une flottille composée de plusieurs chaloupes canonnières arrivées d'Alexandrie au port de Boulâq. Ces chaloupes, à bord desquelles on mit une garnison suffisante, devaient aussi protéger la navigation des barques destinées au transport des munitions et des bagages.

Par l'ordre du gouverneur, les aghâs de la police et des janissaires publièrent dans toute la ville que les troupes destinées à marcher vers la Haute-Égypte devaient aller camper. Les Albanais, qui s'étaient décidés à retourner dans leur patrie, furent obligés de partir pour Damiette. La publication de cet ordre, jointe à la rigueur des mesures adoptées, mit les troupes en mouvement; les chefs furent les premiers à donner l'exemple de la soumission : ils

se rendirent au camp de Torrâh. Les soldats, menacés de perdre l'arriéré de leur solde s'ils persistaient dans leur coupable opiniâtreté, se rendirent aussi au poste indiqué. Le 29 septembre, l'armée était prête à partir ; la flottille avait jeté l'ancre à la hauteur du camp.

Le 2 octobre, le vice-roi vint passer l'armée en revue. Cette armée comptait environ quatre mille hommes; mais les byn-bachys touchaient une solde pour le quadruple de l'effectif. Le sélikdar commandant en chef espérait s'emparer de Girgeh, dont il avait été nommé gouverneur.

On leva le camp le 6 octobre, et la flottille mit à la voile. Mohammed-Aly, ayant connu l'effet produit par l'annonce de son départ, ne pensa plus à quitter l'Égypte. Le pacha, certain de sa détermination, le revêtit d'une pelisse en lui donnant le commandement des troupes qui devaient marcher en seconde ligne. La réputation que ce chef s'était acquise dans la guerre, et l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses soldats, présageaient de nouveaux succès.

Le 5 novembre, un envoyé du grand-vizir, portant la nomination de pacha à deux queues pour Hassan-Bey, promu à cette dignité en remplacement de Tâher-Pacha, son oncle, fit son entrée en ville avec les formalités d'usage. Le vice-roi reçut aussi par cet envoyé des dépêches en réponse aux lettres dans lesquelles il avait rendu compte de la retraite des beys et des mesures prises pour ravitailler Ianbo. On lui donnait l'ordre d'enjoindre à Ahmed-Pacha, gouverneur de Gedda, de prendre l'offensive contre

les Wahabys. Une proclamation de sa hautesse aux habitans de l'Égypte les invitait à repousser les mamlouks rebelles à leur souverain : le divan-effendy communiqua ces dispositions au qâdy, aux ulémas, aux chefs et aux principaux du pays, assemblés en grande cérémonie.

Le 17 novembre, Mohammed-Aly prit les derniers ordres du vice-roi, et vint donner à ses troupes le signal du départ. L'effectif de son armée s'élevait à trois mille hommes, infanterie et cavalerie. Le but de cette expédition était d'empêcher l'Elfy, qui ne quittait point l'entrée du Fayoum, de se jeter sur les flancs de l'armée du sélikdar, et de le harceler dans sa marche. Aly-Kâchef, envoyé de ce bey, qui restait au Kaire avec l'agrément du pacha, prit la fuite pendant la nuit, ainsi que plusieurs autres, pour ne pas être exposés à des persécutions en cas d'hostilités de la part de l'Elfy. Le gouverneur fit mettre sous le scellé les maisons de ces transfuges.

Avant d'être promu à sa nouvelle dignité, Hassan-Pacha avait reçu des instructions pour suivre l'armée. Il avait déjà disposé ses troupes, qui formaient, avec celles d'Abdyn-Bey, son frère, une réserve de douze cents hommes. Ce chef avait toujours eu soin de l'équipement de ses soldats, dont le départ n'éprouva aucune difficulté : il en fit embarquer une partie avec les munitions et les bagages; il marcha avec l'autre en côtoyant la rive droite du fleuve.

L'armée aux ordres du sélikdar avait eu, sur la rive gauche, près de Fechn, une rencontre avec des mamlouks de l'Elfy Soghayr, mêlés à des

Arabes et à des habitans de ce village, qui fut pris d'assaut après une forte résistance. On amena des prisonniers, que l'on conduisit à la citadelle. Vingt et une têtes furent exposées sur la place de Roumeyleh. Les Albanais eurent cent vingt hommes mis hors de combat.

On était plus tranquille au Kaire depuis le départ des troupes, mais la disette se faisait encore sentir, parce qu'il n'y avait point d'arrivages : le canon de la place de Minyeh, sur la rive gauche, et le camp d'Osmân-Bey Hassan, placé vis-à-vis, à Gebel-el-Teyr, empêchaient le passage des barques. Ce fut à cette époque qu'un événement d'une nature extraordinaire vint occuper l'attention générale : il offre assez d'intérêt pour que je puisse me permettre de le rapporter ici.

Un brick américain, détaché de l'escadre de l'amiral Barrow, dans la Méditerranée, avait mouillé, le 8 décembre, dans le port vieux d'Alexandrie. M. Ayton, consul-général des États-Unis à Tunis, était à bord avec plusieurs officiers de l'armée de terre. Il vint au Kaire pour combiner une expédition contre le dey de Tripoli, ennemi des Américains, dont le pavillon était insulté par ses corsaires, et qui ne permettait point l'entrée de leurs bâtimens dans ses ports. Les forces du commodore ne pouvant l'obliger à faire la paix, on eut recours à des moyens plus efficaces. Ahmed-Pacha, détrôné par le dey régnant, son frère, s'était réfugié en Égypte. Il avait suivi la maison de l'Elfy, et se trouvait sous les tentes de ce bey au pont d'el-Lâhoun. Le consul

Ayton fut chargé de faire à ce prince fugitif des ouvertures que permit Khourchyd-Pacha. Un émissaire, porteur de dépêches, se rendit au camp, et promit à Ahmed-Pacha que les Américains le remettraient sur le trône, s'il consentait à les accompagner dans l'expédition projetée contre Tripoli. Ce prétendant, ne consultant que ses intérêts et sa vengeance, accepta ces propositions, et se disposa à marcher avec eux à travers les déserts.

Informé de la réussite de son message, Ayton s'occupa des préparatifs de l'entreprise. Il enrôla comme artilleurs des mamlouks français qui furent revêtus de l'uniforme d'officiers américains, rallia quelques autres Francs qui consentirent à marcher sous les drapeaux de l'indépendance, et plaça son camp à Birket-el-Gheytâs, en attendant l'arrivée d'Ahmed-Pacha. Tout étant disposé, on marcha vers Derne, en côtoyant les bords de la mer. Des tribus d'Arabes se joignirent dans la route au parti du prétendant, qu'ils secondèrent de tous leurs moyens.

L'escadre de l'amiral Barrow louvoyait dans les parages de Derne, aux hauteurs désignées par les deux commandans. On se reconnut par des signaux de nuit. Le consul Ayton, approchant de la place, disposa sa troupe pour l'attaque du château, qui en est éloigné. Le même Sélym, qui dirigeait l'artillerie des mamlouks aux siéges de Damiette et du fort Julien, établit des batteries en plain champ, et battit en brèche. Le château, défendu par une faible garnison, fut emporté d'assaut le second jour; le commandant prit la fuite. On s'empara de la

ville sans beaucoup d'efforts. La prise de cette place acquit de nouveaux partisans au vainqueur.

Encouragés par ce premier succès autant que par l'utile influence de leur protégé, les Américains se préparèrent à marcher sur Tripoli. Ayton quittait les environs de Derne, suivi de sa troupe, lorsqu'il apprit que l'amiral venait de conclure la paix avec le dey. Celui-ci, craignant une invasion dans ses états, s'était empressé d'accéder aux demandes de Barrow, qui aurait vu avec jalousie le consul dicter des lois au dey sous les murs de sa capitale.

Par les articles du traité, il fut convenu que le dey rendrait aux Américains tout ce qu'il leur avait pris depuis le commencement des hostilités; qu'il paierait une partie des frais de la guerre, et que le commerce serait rétabli sur ses anciennes bases.

Le dey avait demandé qu'on lui livrât son frère: l'amiral rejeta cette demande, et ne voulut pas que l'honneur de sa nation fût flétri par une action aussi lâche.

L'escadre vint mouiller à Derne pour recevoir les officiers et les soldats, qu'elle conduisit à Syracuse, où ils furent congédiés. L'infortuné Ahmed-Pacha s'était embarqué à regret : il craignait qu'on le remît entre les mains de son frère. On lui accorda un traitement annuel, dont il jouit pendant quelque temps à Syracuse. Il revint ensuite en Égypte, et mourut cinq ans après, à Alexandrie. Mais reprenons le fil de notre narration.

Dans les circonstances où Khourchyd se trouvait engagé, il avait besoin de se former un conseil de

personnes éclairées. Connaissant la sagesse et l'expérience de Janib-Effendy, qui avait été un des médiateurs entre Aly-Pacha et les consuls, il lui dépêcha Sâleh-Koch pour l'inviter à se rendre auprès de lui, et l'accompagner dans son voyage. Cet administrateur fut chargé de remplir les fonctions de defterdâr. Les divers emplois qu'il avait occupés dans les bureaux du vizir lui avaient fourni l'occasion d'apprendre la langue italienne, qu'il parlait avec facilité.

Après l'affaire de Fechn, l'armée du sélikdar s'était avancée vers Minyeh. En avant de cette place, les beys lui livrèrent, le 14 décembre, un combat sanglant qui l'obligea de se retirer sur Benysouef, après avoir perdu quatre pièces de canon et laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille. Attaquée de front par les mamlouks de Bardissy, tandis qu'Elfy le petit la chargait vigoureusement en queue, cette armée n'avait pu résister à l'impétuosité de ce double choc. Cependant les mamlouks n'avaient pas été moins maltraités : Mourad-Bey, ancien khaznadar de Bardissy, Sâleh-Bey, de la maison de l'Elfy, le sélikdar de Solimân-Bey, deux kâchefs, et sept mamlouks, avaient succombé sous le feu à bout portant de la mousqueterie. A la nouvelle de cet engagement, Khourchyd-Pacha s'était porté avec de la cavalerie aux pyramides, pour intercepter le passage à la tribu des Aoulâd-Aly, qui allait rejoindre le camp des beys; mais l'avis de la marche de ces Arabes lui était parvenu trop tard.

L'armée turque, réunie à celle de Mohammed-

Aly, qui l'avait rejoint près de Benysouef, se mit en marche pour Minyeh. Les mamlouks venaient de fortifier ce poste par divers ouvrages faits autour de l'enceinte. Des bouches à feu de tous calibres, placées dans les endroits les plus convenables, étaient servies par des canonniers grecs et des soldats dont la fidélité était à l'épreuve.

Les Turcks avaient élevé des retranchemens sans éprouver de grandes difficultés. Ils étaient parvenus à établir des batteries sous la protection de leurs avant-postes; les bouches à feu étaient débarquées et mises en position; l'infanterie se tenait à couvert dans une tranchée qui fut conduite jusqu'à une petite distance du fossé; on avait placé le bivouac de la cavalerie hors de portée de canon, au milieu d'une forêt de dattiers. La gauche du camp était appuyée au Nil; la droite s'avançait jusqu'à la hauteur de deux bastions de la place, qui ne fut assiégée que de ce côté. Les beys eurent constamment une communication libre par la porte du sud.

Hassan-Pacha, avec sa réserve, marchait sur la rive droite. Informé de son approche, Osmân-Bey Hassan quitta sa position de Gebel-el-Teyr, passa le Nil, et vint se réunir à ses compagnons d'armes. Il avait laissé dans la province d'Atfeyhyeh Sélym-Bey Aboudiâb, et Sélym-Bey-el-Baouâb, pour percevoir les contributions.

L'Elfy avait levé son camp du pont d'el-Lâhoun; il était venu occuper le village de Telly. Ce rapprochement amena sa réconciliation avec Bardissy. L'inimitié de ces deux beys pouvant devenir fatale

aux opérations du siége, Ibrahym et Osmân-Bey Hassan employèrent leur médiation pour terminer leurs différends, et réussirent à les réconcilier.

Depuis que les Turks s'étaient fortifiés devant Minyeh, il y avait chaque jour des escarmouches. Les soldats ne pouvaient sortir de leurs retranchemens sans être exposés au feu de la mousqueterie. Les assiégés avaient l'avantage du côté de la plaine, tandis que, vers le Nil, l'artillerie d'Hassan-Pacha les foudroyait dans leurs habitations : ils durent, pour s'en garantir, élever sur le bord de l'eau des parapets à une certaine hauteur.

Le 2 février 1805. — A la suite d'un combat dans lequel ils eurent tout l'avantage, les mamlouks s'étaient répandus dans la campagne pour couper les communications aux assiégeans; ils descendirent jusqu'à Benysouef, dont ils ne purent s'emparer. Mohammed-Aly, qui avait eu connaissance de cette marche, profita de leur éloignement pour donner l'assaut. Le 6, à la pointe du jour, il fit sortir deux mille hommes des retranchemens : à la faveur de son artillerie, et protégé par un léger brouillard, il marcha à leur tête jusqu'au bord du fossé, tandis que la cavalerie, par une fausse attaque au sud de la ville, cherchait à détourner l'attention des mamlouks du danger qui les menaçait. Des soldats s'étaient munis d'échelles; mais n'étant point proportionnées à la hauteur du mur, elles ne leur furent d'aucun usage. Cependant la garnison faisait un feu très-vif par les créneaux, et du haut des bastions les bouches à feu vomissaient la mitraille sur les

Turks, déconcertés par cette résistance imprévue. Mohammed-Aly les rallia avec sang froid; ils reprirent leurs positions après avoir eu deux cent soixante hommes tués, et beaucoup de blessés. D'un autre côté, les Arabes firent front à la cavalerie, et rendirent son attaque infructueuse.

Après cet échec, Mohammed-Aly et le sélikdar envoyèrent chercher au Kaire des munitions et des vivres, que le pacha s'empressa de leur envoyer. Pour subvenir aux besoins des troupes qui étaient en campagne, le gouverneur mit une contribution sur les villages, et dépêcha des kâchefs à l'effet d'en hâter le recouvrement.

On venait d'être informé qu'une escadre anglaise avait paru dans les eaux d'Alexandrie. L'amiral Nelson, qui la commandait, avait envoyé prévenir le moutsallem que des vaisseaux, dont il ne savait pas le nombre, étaient sortis de la rade de Toulon avec des troupes de débarquement. L'officier chargé de cette mission avait demandé si on avait vu paraître ces vaisseaux. Le consul britannique avait toujours soin, en pareille circonstance, de faire craindre au pacha une nouvelle invasion de la part des Français.

Au milieu de tant de fluctuations et de désordres, les habitans du Kaire furent témoins d'un crime atroce, qui fut commis dans une maison voisine de la mosquée du sultan Hassan. Un chef albanais, nommé Dâly-Osmân, logé chez le propriétaire de cette maison, osa bâtonner et poignarder, sous prétexte de pédérastie avec son domestique, un certain cheykh, Ahmed el-Barrâny, qui venait chaque jour

y réciter des versets du Coran. Cet homme, percé de coups, fut transporté dans sa demeure, où il expira le même jour. Les cheykhs, irrités d'une telle action, firent transporter le cadavre au Mehkemeh [1]. L'assassin s'était soustrait aux recherches dirigées contre lui. Les ulémas dirent qu'il était inutile d'enseigner la morale, puisqu'on ne la mettait pas en pratique, et ils cessèrent d'aller donner leurs leçons à la mosquée el-Azhar. Leur retraite avait aussi pour motif quelques autres griefs dont ils avaient réclamé vainement la réparation, telle que l'arrestation des enfans de Saad el-Kadem, nazer [2] de la mosquée d'Ahmed el-Bédaouy, à Tantah. Khourchyd-Pacha, nonobstant l'entremise des cheykhs, retenait ces enfans depuis plus d'un mois, dans l'intention de leur extorquer une partie de leurs richesses.

L'inimitié avait été la cause première de cette violence. Les détenus avaient autrefois dénoncé Moustapha-Kadem leur frère, à Mohammed-Pacha Kousrouf, qui le contraignit injustement à lui payer 1,000 bourses. Moustapha, par vengeance, accusa ses frères d'avoir été les auteurs de sa disgrâce, et dit au gouverneur que ceux qui n'avaient rien payé, et dont les facultés étaient au-dessus des siennes, devaient contribuer également.

Seyd-Aghâs [3], oukyl-dâr-el-sâdé, et le kiâya du

[1] Lieu où l'on rend la justice.

[2] Directeur.

[3] C'était un Abyssin, venu depuis peu de Constantinople pour remplacer Moustapha-Aghâ dans sa place de procureur des biens de la caba.

pacha, se rendirent médiateurs dans ces deux fâcheuses affaires. Ils vinrent s'aboucher avec le cheykh el-Cherkâouy, le doyen des ministres de la religion. Les ulémas, présens à l'examen des faits, demandèrent, d'après la loi, la mort du meurtrier du cheykh Ahmed el-Barrâny, et la mise en liberté des enfans de Saad el-Kadem. On convint de faire intervenir la justice, quant à l'assassinat, et de s'en remettre à la générosité du vice-roi pour le second fait.

Le même jour, Seyd-Aghâ conduisit Dâly-Osmân au Mehkemeh. Il avait fait prévenir les cheykhs de s'y trouver avec le fils de la victime. A la vue de l'Albanais, celui-ci dit à haute voix, en entrant dans la salle d'audience du qâdy : « Voila celui qui a tué « mon père innocent! Il a répandu contre lui une « calomnie dont il veut se servir pour pallier son « crime. Mon père a dit en mourant à ceux qui « étaient présens, que les coups qu'il avait reçus « étaient la punition d'un crime imaginaire. » Les cheykhs dirent alors que, suivant le texte de la loi Malky[1], le moribond devait être cru, parce qu'il était dans un état à ne point offenser la vérité; qu'il ne s'agissait que de trouver des témoins qui affirmassent avoir entendu ces mêmes paroles. Un seul fit sa déposition; les autres s'y refusèrent, dans la crainte de se compromettre, et le qâdy ne put donner suite à ce procès criminel.

[1] Il y a quatre codes dans la loi musulmane : Hanafy, Châfey Malky et Hanbaly.

Le cheykh el-Cherkâouy obtint la délivrance des enfans de Saad el-Kadem, qui furent rendus à leur famille.

Le 19 février, la garnison de Minyeh eut à soutenir une attaque vigoureuse et imprévue, par la négligence de ceux qui gardaient les premiers postes. Hassan-Pacha avait embarqué de nuit six cents hommes à la tête desquels il s'était jeté sur la rive gauche, du côté de la porte du sud, et avait marché directement vers la ville. Husseyn-Bey, le Zanthiote, qui était de garde avancée, se retira aux premiers coups de fusil, laissant son infanterie, composée de Grecs et de Noirs, aux prises avec les Albanais. Bardissy, qui comptait peu sur le courage de ce bey, accourut avec ses mamlouks. Hassan-Pacha, à la faveur de la nuit, gagnait du terrain. La porte de la ville avait été brisée. Le désordre s'était mis dans l'infanterie, qui n'avait pu résister. Bardissy fit alors placer en toute hâte, à l'entrée d'une rue étroite, deux chevaux de frise pour arrêter les assaillans, et donner aux siens le temps de se mettre en défense. Ce rempart permit à Osmân-Bey Hassan d'arriver sur les lieux. Il fut bientôt suivi de Solymân-Bey et de plusieurs kâchefs. On fit front à l'ennemi, que la résistance obligea de s'arrêter. Hassan-Pacha ne jugea pas à propos de s'engager davantage; il se retira vers les barques sans être poursuivi. Ce coup hardi lui coûta peu de monde: les mamlouks, au contraire, furent très-maltraités; leur infanterie avait laissé beaucoup de morts et de blessés sur le champ de bataille.

Bardissy, qui ne pouvait souffrir la lâcheté, vou-

lait immoler Husseyn-Bey : il le fit chercher ; mais celui-ci, craignant le juste ressentiment de son protecteur, avait déjà pris le chemin de la Haute-Égypte, favorisé dans sa fuite par plusieurs de ses amis. Quelque temps après il reçut le mouchoir du pardon.

Spectateur des événemens qui se passaient sous les murs de Minyeh, Elfy el-Kébyr envoyait ses mamlouks dans les villages. Ces fourrageurs, aidés par les Arabes, s'étaient répandus jusque dans la province de Gyzeh; ils gênaient les communications, et détruisaient les dernières ressources des fellahs. Le pacha fit marcher contre eux sa garde avec d'autres troupes aux ordres du Kiâya-Bey, qui tint la campagne pendant quatre jours. Il n'y eut aucun combat ; l'ennemi, inférieur en nombre, se retira vers Dachour. Quatre têtes d'Arabes furent les trophées de cette expédition.

Depuis quelque temps, la Porte avait envoyé des firmans à ses pachas d'Asie, pour lever un corps de dehlys, qu'elle voulait mettre à la disposition du vice-roi d'Égypte. Le grand-vizir avait senti la nécessité d'opposer un contre-poids à la puissance des Albanais. Khourchyd-Pacha y travaillait de tout son pouvoir, ainsi que les personnes de son conseil. Lorsqu'il fut instruit de la réunion de ces dehlys, il pressa leur départ de la Syrie ; et dès qu'il connut leur arrivée à Sâlahyeh, il se porta lui-même à leur rencontre jusqu'à Birket-el-Hadgy. Le 29, ces troupes, au nombre de trois mille hommes, entrèrent en ville par la porte des Victoires; elles prirent leurs cantonnemens au vieux Kaire et dans les environs.

Le gouvernement s'occupa de suite de les faire payer. Il imposa les négocians d'Ianbo à 500 bourses; les juifs en payèrent 120: le commerce de Suez donna du café pour une valeur égale à ces deux sommes.

Au milieu de la nuit du 2 mars, il y eut à Minyeh une alerte très-vive: elle était causée par l'incendie de plusieurs barques. Abouleyleh [1], chef d'une de ces bandes de voleurs qui parcouraient la Haute-Égypte [2], promit à Bardissy qu'il irait mettre le feu à la flottille des Turks: depuis quelques jours il avait déjà préparé de petites outres remplies de matières bitumineuses, manipulées avec de l'esprit de vin. A l'heure indiquée, il distribua secrètement les outres à ses nageurs, qui passèrent sur la rive droite, et se dirigèrent sur la flottille, à la faveur de l'obscurité [3].

[1] Le père de la nuit.

[2] Il n'existe plus aucune de ces bandes; le vice-roi actuel les a fait détruire.

[3] Ces voleurs étaient aussi adroits et plus audacieux que les filous de nos grandes villes. On raconte qu'un kâchef, venant de Syouth, portait avec lui une somme d'argent considérable, provenant du revenu de ses propriétés : un voleur, qui avait vu embarquer le trésor, s'attacha au máhâch *, qu'il suivit en nageant entre deux eaux. Pendant le voyage, il essaya plusieurs fois, mais inutilement d'enlever quelques sacs qui étaient renfermés dans des sacoches gardées à vue. N'ayant pu tromper les surveillans, il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Au moment où le kâchef faisait son ablution, il passa sa main en dessous de la lunette du privé, et le saisit par les parties génitales, en lui criant qu'il allait le mutiler avec un rasoir, s'il ne lui

* Barque du pays, qui a deux chambres à la poupe, avec un cabinet en planches sur le côté, pour servir aux besoins des voyageurs.

Le bitume fut attaché aux barques, auxquelles ils mirent le feu avec des mèches d'étoupes allumées dans de petites lanternes. Le bois était déjà enflammé lorsque les soldats qui gardaient les bagages se réveillèrent en sursaut : la crainte du danger mit la confusion parmi eux ; au lieu de chercher les moyens d'arrêter les progrès du feu, ils ne songèrent qu'à leur propre salut. Chacun prit la fuite : l'alarme se répandit dans le camp ; on courut au rivage. Mohammed-Aly fit éloigner les barques qui n'étaient point atteintes ; les autres furent abandonnées : une partie des vivres et des munitions devint la proie des flammes.

On vit de nouveau des mamlouks avec des Arabes voltiger du côté des pyramides : ils vinrent jusqu'à Tyrceh et Gézyreh-el-Dahab, pour enlever des bestiaux. A leur approche, les fellahs s'étaient renfermés dans les villages. Dâly-Osmân, meurtrier du cheykh Ahmed el-Barrâny, qui avait été nommé kâchef de Gyzeh après avoir commis son crime, sortit de la place avec vingt-cinq cavaliers pour éclairer les environs. Les mamlouks firent semblant de se retirer : Dâly, attribuant ce mouvement à la crainte d'être enveloppés, les poursuivit, et donna dans une embuscade, où il fut pris avec tout son monde, et décapité.

Un voile impénétrable couvrait les projets de

donnait pas aussitôt son argent. Le kâchef effrayé appela à son secours. Ses gens, qui accoururent au bruit, eurent beau menacer, l'intrépide filou ne lâcha pas prise qu'on ne lui eût jeté un sac d'argent avec lequel il disparut.

Khourchyd-Pacha. Il avait résolu d'humilier les Albanais, et surtout les chefs; mais il se gardait bien de les aigrir : il applaudit au contraire à leur conduite, accéda à toutes leurs demandes, et fit expédier un convoi chargé de vivres, d'argent et de munitions.

Le siége de Minyeh traînait en longueur; les mamlouks, habitués à faire une guerre de fourrageurs, se lassaient d'être renfermés dans les murs, continuellement exposés au feu des batteries de l'ennemi. Plusieurs avaient déserté au camp de l'Elfy, qui les traitait généreusement : les contributions qu'il avait levées lui fournissaient les moyens de subvenir à toutes ces dépenses.

Malgré ces nombreuses contrariétés, Bardissy conservait toujours la même attitude : actif, vigilant et brave, il savait se roidir contre les obstacles; mais il dut céder à l'insouciance et au découragement de ses compagnons d'armes. Les mamlouks ne savaient ni défendre ni attaquer une place; ils n'avaient aucun des principes qu'exige cet art difficile. Bardissy, voyant les progrès de la désertion, et convaincu de l'inutilité de ses efforts, sortit lui-même de Minyeh avec son monde, et fut camper à deux lieues de là. Les autres beys suivirent son exemple. On emmena l'artillerie de campagne; les barques chargées des munitions de guerre remontèrent à Syouth, et le 15 mars, après cinquante-six jours de siége, les Turks entrèrent dans Minyeh.

C'était sur les dehlys que Khourchyd-Pacha fondait toutes ses espérances; il sentit le besoin de se

les attacher en prévenant leurs besoins : l'occasion de mettre leur dévouement à l'épreuve allait bientôt se présenter. Il fallut tolérer les premiers effets de leur inconduite. Le vice-roi décida qu'une somme de six cents bourses par mois serait affectée à leur solde. Cette cavalerie, habituée à vivre dans le désordre, se mit à piller le vieux Kaire et les environs.

Parmi les Albanais, la nouvelle de l'arrivée des dehlys fit une impression défavorable; ils se méfièrent des intentions ultérieures du vice-roi à leur égard. Mohammed-Aly et Hassan-Pacha, informés que ces troupes n'étaient venues que sur sa demande, et pour agir contre eux, abandonnèrent la place de Minyeh, et revinrent au Kaire avec leurs soldats. Cette marche rétrograde des troupes donna de vives inquiétudes. On n'avait pas encore joui d'une tranquillité parfaite : la disette des vivres continuait à se faire sentir ; les dehlys commettaient des excès, et tout semblait annoncer de nouveaux troubles.

Au milieu de ces anxiétés, Khourchyd-Pacha fit réunir les ulémas, les odjaqlys, et les principaux officiers de sa cour, pour leur annoncer que Mohammed-Aly et Hassan-Pacha revenaient de la Haute-Égypte sans sa permission; que cette démarche, qui laissait le champ libre aux mamlouks, était contraire aux intérêts du souverain et au bien-être du pays; que ce n'était pas ainsi que devaient se conduire de fidèles serviteurs; que leur intention, en se rapprochant du Kaire, était peut-être d'y mettre le désordre en excitant les troupes, déjà trop insub-

ordonnées, à une nouvelle sédition : « Il faut main-
« tenant, dit Khourchyd, que ces chefs aillent battre
« les mamlouks, ou bien qu'ils retournent dans leur
« patrie. Je puis aussi les employer ailleurs; car j'ai
« plein pouvoir de leur donner des places partout
« où il me plaira. Voilà, ajouta-t-il (en tirant d'un
« sac de soie verte un papier), le khatti-chérif du
« grand-seigneur, qui me donne cette autorisation.
« Je veux que vous tous, qui êtes ici assemblés, de-
« meuriez avec moi, que vous m'aidiez de toute
« votre influence et de vos conseils.» On convint dans le moment de laisser en permanence auprès du vice-roi deux cheykhs et deux odjaqlys qui seraient relevés tous les jours : chacun s'empressa de seconder des vues qui ne tendaient qu'au bien public en garantissant la tranquillité des habitans; et la crainte qu'inspirait l'approche des Albanais rendait l'énergie aux conseillers de Khourchyd.

Dans le même temps, le gouverneur prit des dispositions contre ceux qui avaient enfreint ses ordres. Il envoya les dehlys avec de l'infanterie occuper Gyzeh et Torrâh. Ces deux places furent garnies de bouches à feu, et approvisionnées en vivres et munitions de guerre. On éleva quelques retranchemens pour compléter le système de défense. Le pacha avait aussi appelé près de lui Sâleh-Koch, qui demeura à la citadelle avec deux cents personnes de sa suite. Ce byn-bachy était entièrement dévoué aux intérêts du prince.

Pendant ces préparatifs, Mohammed-Aly et Hassan-Pacha passaient sur la rive droite du Nil. Ils res-

tèrent quelques jours campés au village de Tabbyn, ayant une avant-garde à Séfâh; le 18 avril, ils parurent devant Torrâh, à la tête de quatre mille hommes, et les dehlys ne purent les empêcher d'y entrer. Mohammed-Aly, habile dans l'art de persuader les soldats, leur dit qu'il n'était ni rebelle ni insubordonné; que lui et Hassan-Pacha avaient été forcés par leurs troupes de venir au Kaire demander la solde qu'on leur avait jusqu'alors refusée. Il s'aboucha avec les chefs, auxquels il donna des pelisses et d'autres présens. Ceux-ci, ne pouvant qu'approuver une telle conduite, se retirèrent paisiblement à Deyr-el-Tyn et au vieux Kaire. Khourchyd-Pacha, mécontent de la faiblesse des dehlys, députa vers les chefs son kiâya et Omar-Bey [1], pour leur reprocher d'avoir ouvert aux Albanais les portes de Torrâh : « Les Albanais n'ont aucun tort, dirent les « dehlys; si l'on s'arme contre celui qui réclame ses « droits, nous devons craindre qu'on n'en agisse de « même envers nous lorsque nous demanderons « notre solde. » Les envoyés retournèrent à la citadelle rendre compte du peu de succès de leur mission. Les soldats albanais quittèrent le camp, et vinrent au Kaire reprendre sans obstacle leurs anciennes habitations.

Animée par des principes bien différens, l'armée turque était restée dans Minyeh, sous le comman-

[1] C'est le même chef albanais qui commandait la garnison de Rosette lorsqu'Yahya-Bey en était gouverneur. Il fut constamment en opposition avec Mohammed-Aly.

dement du sélikdar, qui se montra toujours fidèle envers son prince.

Les mamlouks occupaient Moufalout : leurs avant-postes gardaient le village de Tahtah Elfy; le grand avait repris sa position dans la province du Fayoum.

Mohammed-Aly et Hassan-Pacha, qui avaient suivi l'impulsion de leurs troupes, recevaient déjà au milieu de la capitale les félicitations de leurs partisans. Le voile était déchiré; chacun marchait vers son but tête levée. Aussi le vice-roi ne permit-il point aux odjaqlys ni aux cheykhs de se présenter chez Mohammed-Aly, dont l'attitude frondait si ouvertement son autorité : les suites d'une telle rupture étaient à craindre. Seyd-Aghâ, jouissant de l'estime publique et de la considération des chefs de l'armée, n'oublia rien pour rapprocher ces deux hommes, dont l'inimitié avait sur l'état du pays une si grande influence; mais ses efforts furent inutiles.

Chaque jour les réclamations des soldats prenaient plus de force : ce fut là l'écueil où vinrent échouer l'expérience et les lumières des conseillers de Khourchyd. Il fallait de l'argent, et les moyens de s'en procurer étaient lents et difficiles; car la marche de l'administration des finances se trouvait paralysée par l'effet des circonstances : la Basse-Égypte était ravagée par une nuée d'Arabes, dont les courses vagabondes portaient la désolation dans les campagnes; l'Elfy campait à Aboucyr, et dominait les contrées voisines; Solimân-Bey el-Baouâb levait des contributions dans la province de Gyzeh; l'agitation qui

régnait au Kaire servait de thermomètre aux mamlouks, qui réglaient leurs mouvemens d'après ses variations.

L'autorité sans force ne pouvait réprimer les désordres : les dehlys, cantonnés au vieux Kaire, se portèrent à des excès; ils chassèrent les habitans de leurs maisons, et prirent des femmes et des enfans. Une telle audace exaspéra le peuple, qui courut à la mosquée el-Azhar se plaindre aux cheykhs. Ceux-ci s'adressèrent au pacha, en lui faisant le récit des violences exercées par ses troupes. Le gouverneur adressa un firman aux dehlys, pour les exhorter à la modération : ce firman, loin d'être respecté, occasiona de nouveaux désordres. Les habitans, accablés sous le poids de l'oppression, rétournèrent à leurs cheykhs. Nouvelles plaintes au vice-roi, qui promit qu'avant trois jours cette cavalerie aurait une autre destination.

Le 30 avril, lassés d'un tel brigandage, les ulémas envoyèrent secrètement des enfans avertir les marchands de fermer leurs boutiques. Cette mesure causa une alerte dont le vice-roi fut informé. Il dépêcha de suite son kiâya à la mosquée d'el-Azhar pour rétablir le calme. Les ulémas ne s'y trouvant point, l'émissaire se rendit chez le cheykh Abdallah el-Cherkâouy, où il rencontra Seyd-Omar Makram, Nakyb el-Açhraf [1], avec lequel il eut une longue conversation. Il fut décidé qu'on resterait tranquille jusqu'au 10 mai, en attendant l'effet des mesures que

[1] Chef des chérifs.

prendrait le vice-roi. Au sortir de la maison du cheykh, le kiâya fut insulté par les enfans, qui lui jetèrent des pierres.

Pendant la durée de ces troubles, Mohammed-Aly allait souvent porter aux ulémas des paroles de consolation, et il ne permettait point que ses soldats commissent d'insultes envers les habitans.

Le jour convenu entre les cheykhs et le kiâya, le gouverneur fit prévenir Mohammed-Aly qu'un firman nouvellement arrivé le nommait pacha de Geddah; il l'invitait en même temps à monter à la citadelle pour en prendre connaissance. Ce chef soupçonneux ne voulut pas se rendre aux invitations du vice-roi, qui crut devoir recourir alors aux voies de conciliation. Après divers pourparlers, on convint de se réunir chez Seyd-Aghâ, dont le caractère pacifique méritait la confiance des parties. Mohammed-Aly y vint avec Hassan-Pacha et Abdyn-Bey. Le qâdy, les ulémas, furent présens à cette assemblée.

A l'heure de l'asr [1], Seyd-Aghâ reçut le vice-roi, qui parut accompagné de ses officiers. On fit la lecture du firman avec le même appareil que dans le lieu destiné à ces sortes de cérémonies. Mohammed-Aly fut revêtu d'une pelisse et d'un kaouk. Au moment où il sortait de la maison, les soldats l'arrêtèrent en lui demandant leur paye : « Votre pacha est ici », leur dit-il. Puis il monta à cheval en jetant

[1] Heure de la prière, qui doit être faite à une égale distance de l'heure de midi et du coucher du soleil.

au peuple des pièces d'or et d'argent. Alors les Albanais excitèrent de la rumeur. On accusa Khourchyd de péculat; on voulut le retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eût pourvu à la solde qu'on exigeait impérieusement. Hassan-Pacha réussit pourtant à calmer les séditieux. Vers la nuit il accompagna le gouverneur à la citadelle.

Quand le vieux Kaire eut été entièrement dévasté, les deblys furent à Kélyoubyeh se livrer aux mêmes excès. Le vice-roi leur assigna des villages où ils devaient prendre la solde qui leur avait été fixée par chaque mois. Dans les recouvremens, les fellahs éprouvèrent beaucoup de vexations de la part de ces troupes indisciplinées.

Ces derniers excès favorisaient les projets de Mohammed-Aly Pacha. Les cheykhs, qui jusqu'alors n'avaient pas voulu agir, se mirent en avant lorsqu'ils virent le salut du peuple compromis. Le 12 mai, ils se rendirent chez le qâdy, suivis d'une foule considérable, en demandant hautement qu'on leur rendît raison des maux que Khourchyd faisait endurer à tout le pays; ils exigèrent que le qâdy fît appeler tous les grands-officiers de la cour, pour écouter les réclamations des délégués du peuple, et pour y faire droit. Ce magistrat en réunit plusieurs, à qui les cheykhs présentèrent leurs doléances écrites, dans lesquelles ils se plaignaient des contributions dont on frappait sans cesse les habitans de la capitale et ceux des provinces, et des vexations commises par les troupes, qui avaient même osé outrager des femmes et des enfans. Ces doléances

furent remises au gouverneur, qui envoya prier le qâdy de venir le lendemain à la citadelle avec Seyd-Omar Makram. Celui-ci fut prévenu, par l'entremise du grand-juge, de la demande du pacha. Ni l'un ni l'autre ne jugèrent à propos d'y répondre, dans la crainte de quelques embûches, ou des insultes des soldats.

Le 14 mai, les mécontens se portèrent en foule dans la grande cour du Mehkemeh. Le qâdy, redoutant une révolution populaire, fit fermer les portes de son tribunal. Seyd-Aghâ, et plusieurs d'entre les principaux cheykhs, qui se trouvaient depuis le matin chez ce magistrat, se rendirent chez Mohammed-Aly, et lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus être gouvernés par Khourchyd-Pacha; que ce chef s'était rendu odieux par ses persécutions; qu'il avait encouru l'indignation publique, et qu'il méritait que la justice de Dieu s'appesantît sur lui: « Il faut « le déposer, ajouta Seyd-Omar Makram. — Quel est « celui que vous voulez investir de son autorité? « demanda Mohammed-Aly à ces représentans. — « Vous-même. Nous voulons que vous soyez notre « gouverneur suivant les lois, parce que nous savons « que vous aimez le bien. » Mohammed-Aly, qui ne voulait point laisser croire qu'il était l'instigateur de ces menées, refusa d'abord ces propositions; mais les cheykhs ayant renouvelé leurs instances, il se rendit à leurs vœux.

Alors Seyd-Omar Makram et le cheykh Abdallah-Cherkâouy se levèrent, revêtirent d'une pelisse le gouverneur qu'ils venaient d'élire, et le firent pro-

clamer de suite dans toute la ville. Une députation se rendit auprès de Khourchyd-Pacha, pour lui donner connaissance de ce qui venait de se passer: « Je suis vice-roi de l'Égypte, répondit ce prince, « en vertu des titres que m'a conférés le sultan; je « ne consentirai point à être destitué par des fel- « lahs; je déclare que je ne descendrai de la cita- « delle que d'après les ordres de la sublime Porte. »

Toute la ville était dans une violente agitation; les cheykhs se réunirent à la place de l'Ezbekyeh avec une partie du peuple en armes. Khourchyd-Pacha fit monter à la citadelle du blé, du biscuit, et toutes les provisions qu'il put rassembler.

Omar-Bey et Sâleh-Koch, chefs influens parmi les Albanais, tenaient au parti de Khourchyd, dont ils étaient les soutiens. Mohammed-Aly Pacha et les principaux cheykhs leur écrivirent pour les informer des derniers événemens; ils les invitaient à y donner leur adhésion, afin d'éviter des malheurs dont le pays devait souffrir. Ces deux officiers demandèrent, en réponse au message, qu'on leur fît voir un titre qui légitimât l'élection de Mohammed-Aly.

Alors les cheykhs se réunirent au Mehkemeh, où ils dressèrent un acte dans lequel ils déclaraient les motifs qui les avaient guidés dans les circonstances qui venaient de se passer. Cet acte fut signé par eux, et approuvé par le qâdy. Omar-Bey et Sâleh-Koch, auxquels on envoya ce document, en contestèrent la validité, et persistèrent dans leur refus. Quelques personnes de la suite du pacha, pré-

férant garder la neutralité, descendirent de la citadelle.

Le conseil des cheykhs expédia de suite un courrier à Constantinople, pour informer la Porte des mesures qu'il avait prises, d'après le vœu des habitans, pour assurer la tranquillité de l'Égypte.

Tous ces désordres ouvraient un champ libre aux mamlouks : aussi Elfy el-Kébyr venait de prendre position à Mansouryeh, près des pyramides; son camp s'étendait jusqu'au village de Gesr-el-Assoued. Ce bey écrivit à Mohammed-Aly Pacha, à Seyd-Omar Makram, et au cheykh Abdallah el-Cherkâouy, à l'effet d'obtenir un endroit où il pût rester et vivre tranquille : on lui permit de choisir le lieu qui lui plairait, jusqu'à ce que le calme fût rétabli.

Khourchyd occupait toujours la citadelle, et persistait à ne point vouloir descendre jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de son souverain. Mais l'influence de Seyd-Omar Makram rassemblait auprès de lui les cheykhs et les odjaqlys, pour aller recevoir les commandemens de Mohammed-Aly Pacha, qui engageait à presser l'armement des habitans, à redoubler de surveillance, et à bien se garder pendant la nuit.

Khourchyd-Pacha fit remettre au qâdy une dépêche dans laquelle il lui annonçait qu'il était décidé à se renfermer dans la citadelle en attendant les ordres de la sublime Porte; il ajoutait que, comme l'attitude qu'il était obligé de prendre ne faisait aucun tort au peuple, il espérait que l'on ne cherche-

rait point à l'inquiéter, et qu'on lui ferait remettre les sommes assignées à ses troupes sur les prélèvemens anticipés du myry. Le qâdy lui répondit qu'il ne pouvait lui accorder aucune de ses demandes; que quarante mille hommes étaient prêts à lui faire la guerre; que s'il ne voulait pas se rendre aux vœux du peuple, on cesserait de correspondre avec lui.

Le 19, Mohammed-Aly Pacha fit placer des troupes à l'entour de la citadelle pour en former le blocus. Ceux qui étaient dans l'intérieur en fermèrent les portes : au dehors on éleva des retranchemens. Des assiégans montèrent sur le minareh de la mosquée du sultan Hassan, voisine de la première enceinte, et firent feu sur les assiégés. L'audace avait succédé à la crainte dont naguère les habitans étaient frappés : le désir de la vengeance les rendait enthousiastes. Seyd-Omar Makram, avec les cheykhs et une suite nombreuse en armes, alla, comme de coutume, à la place d'Ezbekyeh, chez Mohammed-Aly, et de là, traversant la ville, se rendit près de Hassan-Pacha. Ces promenades militaires, cette attitude menaçante, en imposaient aux soldats, qui étaient contenus par ces démonstrations.

Le 23, la garnison de la citadelle fit une sortie dans l'intention de surprendre les gardes postées aux retranchemens sur la place de Roumeyleh; mais elle fut forcée de rentrer sans avoir réussi dans son entreprise.

Jusqu'alors Hassan-Pacha ne prenait pas beaucoup de part aux dispositions du siége de la citadelle, parce qu'il avait plusieurs de ses compatriotes au-

près du vice-roi. Il envoya Abdyn-Bey, son frère, leur proposer des moyens de conciliation : celui-ci pria Omar-Bey d'aller en conférer avec Hassan-Pacha, tandis qu'il demeurerait lui-même à sa place à titre d'otage. Les intentions de Khourchyd-Pacha ne paraissaient point hostiles; cependant, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une garnison de quinze cents hommes dévoués à sa cause, son parti était à craindre. L'armée de son sélikdar avait quitté Minyeh, et marchait pour le seconder. Gyzeh et le vieux Kaire obéissaient à ses ordres; il lui était facile d'entamer des négociations avec les mamlouks, dont les armes et l'influence l'eussent aidé puissamment; l'effervescence populaire pouvait être amortie par les insinuations de leurs partisans.

L'activité était l'âme du conseil des cheykhs. Le 25, Seyd-Omar Makram, toujours vigilant, se rendit avec peu de monde chez Hassan-Pacha, pour l'entretenir de quelques affaires relatives aux circonstances. Omar-Bey assistait à cette entrevue. Ces deux chefs, opposés de sentimens, eurent ensemble une vive discussion : celui-ci représentait à l'autre qu'il était hors de son pouvoir de destituer un gouverneur reconnu par sa hautesse; que c'était enfreindre les préceptes sacrés du Coran, qui recommande d'obéir à Dieu et au souverain. Seyd-Omar cita également dans sa réponse un chapitre du Coran : « Les « chefs de l'ordre social, dit-il, sont les ulémas, les « lois et les souverains équitables; Khourchyd est « un tyran. D'après les anciens usages, les peuples « ont le droit de placer et de changer les princes, jus-

« qu'aux khalifes et aux sultans même, s'ils sont in-
« justes [1]. — Comment pouviez-vous nous bloquer,
« dit Omar-Bey, arrêter nos vivres, et nous faire la
« guerre, nous qui sommes des musulmans? — Cer-
« tes, répliqua Seyd-Omar, nous le pouvons, parce que
« vous êtes des rebelles : ainsi le commande l'a'lâme [2]
« des ulémas et du qâdy. — Le qâdy est un infidèle. —
« Si votre qâdy est un infidèle, que peut-on dire de
« vous? » Le cheykh Sadat, qui était présent, prit la parole et fit observer à Omar-Bey la justesse de ce raisonnement; mais celui-ci persista dans son opinion, et l'entrevue n'amena aucun résultat.

Le peuple continua de rester armé et de veiller pendant la nuit; personne ne fut exempt du service : celui qui n'avait pas d'armes fut obligé d'en acheter. Pour tenir les habitans en haleine, Seyd-Omar continuait à parcourir la ville avec des odjaqlys, des Arabes et des Moghrebins.

Le 28, Omar-Bey retourna à son poste; Abdyn-Bey revint chez son frère. Cet échange ne produisit point d'effet; il ne s'ensuivit aucune négociation; ce fut, au contraire, un prétexte pour sonder l'opinion, et donner la facilité d'approvisionner la citadelle : jour et nuit on y transportait de l'eau et des vivres; car Khourchyd-Pacha avait résolu de soutenir un siége en attendant les événemens.

[1] Les commentaires du code politique musulman défendent de déposer le sultan (fût-il couvert de crimes); il ne peut être privé de son pouvoir que lorsqu'il viole les lois sacrées de l'islamisme.

[2] A'lâme est le nom qu'on donne à la sentence d'un juge.

Le lendemain 29, la citadelle fut tout-à-fait cernée, et on transporta sur le Mokattam deux mortiers pour la bombarder.

Des accidens multipliés, causés par les excès des soldats, obligèrent Seyd-Omar à recourir à des mesures de répression. Il fit appeler l'aghâ des subsistances, et lui enjoignit de faire publier dans toute la ville, au nom des ulémas, que les habitans eussent grand soin de veiller la nuit chez eux et aux retranchemens; de ne pas inquiéter l'homme paisible, mais de repousser la force par la force, si des soldats séditieux venaient à les insulter. Mohammed-Aly confirma l'ordre de cette publication en langues turque et arabe.

Néanmoins le désordre allait chaque jour croissant; les émissaires des divers partis faisaient tous leurs efforts pour exalter les esprits : la capitale était une arène où les factions déployaient toute leur animosité, et se livraient ouvertement combat. Durant la nuit du 11 juin, le tumulte, excité d'abord par une rixe entre des soldats et des ouvriers à Bâb-el-Zoueyleh, devint si grave, que, dans la mêlée et la confusion, l'habitant se battit contre l'habitant et le soldat contre le soldat.

Khourchyd-Pacha, qui cherchait tous les moyens de triompher de ses ennemis, écrivit aux chefs des dehlys, à Kélioubyeh, pour leur demander des secours : « Venez, leur mandait-il, venger les outrages « faits au représentant du grand-seigneur par des « rebelles : je suis bloqué dans la citadelle; je n'ai « ni vivres ni provisions. » Vain espoir! les dehlys

envoyèrent la lettre à Mohammed-Aly, qui en donna connaissance à Seyd-Omar, le soutien de son parti. Les instances de Khourchyd eurent si peu de succès auprès des dehlys, que leurs chefs vinrent au Kaire rendre hommage à Mohammed-Aly Pacha, qui les revêtit de pelisses et leur donna l'ordre de marcher contre l'Elfy. Après avoir ravagé la province de Gyzeh, ce bey était allé mettre à contribution la Basse-Égypte. Les dehlys quittèrent Kélioubyeh pour se livrer aux mêmes excès qui avaient signalé leur arrivée au vieux Kaire: ils ravagèrent les villages, et prirent des femmes et des enfans.

Le 14 juin, on tint une assemblée chez Seyd-Omar Makram, où intervinrent le kiâya de Mohammed-Aly Pacha, l'intendant des finances, le qâdy, le cheykh el-Emyr, et Abdallah el-Cherkâouy. Ils ordonnèrent des préparatifs pour accélérer, suivant les intentions du nouveau gouverneur, la reddition de la citadelle; on doubla les postes dans les retranchemens : Seyd-Omar fut chargé d'envoyer chaque jour l'eau et les vivres nécessaires aux soldats placés sur le Mokattam; de fréquentes patrouilles parcoururent durant la nuit les alentours de la place assiégée.

Le sélikdar de Khourchyd-Pacha venait d'arriver de Minyeh, où il avait laissé une faible garnison; il occupait avec sa troupe le vieux Kaire et les villages environnans : cette position lui donnait la facilité d'embaucher des soldats et de ravitailler de temps en temps la citadelle, dont les murs, du côté du désert, ne sont pas trop élevés.

Les canonniers, placés dans les redoutes sur la place de Roumeyleh, ne voulurent plus faire feu avant qu'on ne leur eût donné leur solde. Dans une conjoncture aussi pressante, Mohammed-Aly eut recours à un négociant français, qu'il fit prier par Hadgy-Moussa Baroudy, un de ses affidés, de lui prêter dix bourses. Cette somme servit à apaiser les mutins, et le service se fit avec régularité. Malgré les ressources et l'activité des assiégeans, les communications entre la citadelle et le vieux Kaire n'étaient pas totalement interceptées : Khourchyd-Pacha entretenait des intelligences avec son sélikdar. Le 17 juin, ils convinrent de faire une sortie et de donner l'assaut aux retranchemens, tandis que la citadelle lancerait des bombes pour intimider les habitans et détourner l'attention des soldats; mais ce coup de main fut manqué : le secret en fut dévoilé à Seyd-Omar Makram, qui prit des mesures pour faire échouer l'entreprise. Régeb et Solymân-Aghâ, byn-bachys dans l'armée du sélikdar, demandèrent aux cheykhs, par un message, l'autorisation de monter à la citadelle pour se constituer les médiateurs de la paix : cette faveur ne leur fut point accordée. En même temps on redoubla de surveillance; on garda soigneusement les passages, afin que les assiégés ne pussent recevoir ni provisions ni renforts.

Dans la nuit du 18, un espion vint annoncer à Haggâg el-Khodary, qui commandait les retranchemens, qu'un convoi de cinquante chameaux chargés de vivres se dirigeait vers la citadelle par des

chemins détournés : l'escorte était composée de soldats et de domestiques armés. Cet habitant, qui s'était déjà distingué pendant le siége, fut avec ses gens attaquer le convoi, dont il réussit à s'emparer après avoir tué deux hommes de l'escorte et fait trois prisonniers. Ces malheureux furent conduits chez Seyd-Omar et de là chez Mohammed-Aly, qui les fit mettre à mort. Khourchyd-Pacha, indigné de ce fait, fit le lendemain bombarder la ville, depuis le matin jusqu'à midi, et depuis le soir jusqu'au milieu de la nuit. Les bombes étaient lancées dans la direction de la mosquée el-Azhar, et du côté des maisons de Hassan-Pacha et de Mohammed-Aly. Le quartier français, placé dans les environs, eut beaucoup à souffrir pendant le siége. Les habitans, qui s'étaient déjà trouvés dans une semblable situation, lors de la défaite du vizir par le général Kléber, ne furent pas effrayés par les projectiles.

Le 20, la citadelle continua le feu de toutes ses batteries ; l'artillerie placée au Mokattam ripostait par intervalles.

Il n'y eut le lendemain aucune attaque de part ni d'autre. Dans la nuit, des habitans de garde aux retranchemens voulurent brûler la porte de la citadelle donnant sur le désert : le poste de la montagne fit feu sur eux, croyant que c'était une sortie des assiégés ; la citadelle tira vers cet endroit, et les habitans, déconcertés par cette attaque imprévue, se retirèrent sans avoir atteint le but de leur expédition.

Les deux jours suivans, on échangea, comme de coutume, des bombes et des boulets : plusieurs per-

sonnes furent tuées dans leurs maisons et dans les rues.

Enfin Mohammed-Aly fit dire à Seyd-Omar Makram d'envoyer des portefaix pour prendre au fort Camin [1] une pièce de canon de dix-huit, et de la faire mettre en position à Bâb-el-Ouézyr [2], vis-à-vis la citadelle. Comme les alentours étaient mal surveillés, les assiégés descendaient quelquefois au moyen d'échelles de corde, pour prendre des vivres dans les quartiers voisins. La pièce, placée sur son affût, et secondée par les batteries du Mokattam, commença son feu sur la citadelle, qui ripostait par des boulets et des bombes. L'engagement dura plusieurs jours.

Le 28, un courrier dromadaire apporta la nouvelle du débarquement à Alexandrie de Sâleh-Aghâ, capidjy-bachy[3], avec des dépêches de Constantinople. Les habitans, ranimés par l'espérance que leur fit concevoir l'arrivée de cet officier, se livrèrent à des transports de joie : on fit toute la nuit des réjouissances et des salves de mousqueterie. Le bruit des armes fit croire à Khourchyd-Pacha et à son sélikdar que les habitans se battaient contre des soldats. Celui-ci fit avancer des troupes du vieux Kaire, tandis qu'un fort détachement sortait de la citadelle pour attaquer les assiégeans. A l'approche de l'en-

[1] Nom d'un officier français tué par les Arabes. On a donné son nom à une tour construite entre Boulâq et le Kaire.

[2] La porte du vizir.

[3] C'est le même officier qui prit part aux affaires d'Aly-Pacha avec les consuls.

nemi, les avant-postes se replièrent sur les retranchemens ; on se battit dans l'obscurité; l'alarme s'était communiquée dans l'intérieur de la ville : on envoya des renforts qui contraignirent les troupes de Khourchyd à se retirer sans avoir pu opérer aucune diversion.

Le 9 juillet, le capidjy fit son entrée au Kaire, accompagné du sélikdar du grand-vizir, qui était chargé de prendre une connaissance exacte de l'état des affaires. On donna lecture de ses dépêches en présence des cheykhs assemblés : elles conféraient à Mohammed-Aly le titre de gouverneur de l'Égypte, qu'il tenait déjà de la volonté des ulémas et du peuple. Il était enjoint à Khourchyd-Pacha de se rendre à Alexandrie pour y attendre les ordres de la sublime Porte.

Le lendemain, Seyd-Omar Makram vint complimenter Mohammed-Aly Pacha, et faire visite au sélikdar du vizir et à Sâleh-Aghâ. Il y eut entre les deux partis une suspension d'armes : le feu cessa de part et d'autre, mais le blocus ne fut pas levé ; on permit seulement le passage des vivres.

La copie du firman apporté par le capidjy-bachy fut transmise par un message au vice-roi. A cette communication, il répondit qu'il était gouverneur de l'Égypte en vertu d'un khatti-chérif, et qu'il ne voulait pas reconnaître de semblables pièces. Il demanda en même temps qu'on lui permit une entrevue avec Sâleh-Aghâ et le sélikdar du vizir : cette faveur ne lui fut point accordée.

Au milieu de tant de fluctuations, les cheykhs el-Emyr, Abdallah el-Cherkâouy, et d'autres ulé-

mas, préférant leur tranquillité au tumulte des armes, déclarèrent, dans une assemblée chez le qâdy, qu'ils étaient étrangers à toutes les intrigues qui tenaient le peuple dans un état de fermentation continuelle. Ils firent ouvrir les portes de la mosquée el-Azhar, afin que les élèves pussent continuer le cours de leurs études. On publia, par leur ordre, que chacun pouvait vaquer librement à ses affaires. Ces ulémas se rendirent ensuite chez Mohammed-Aly, à qui ils firent observer qu'étant muni d'un firman de la Porte, il n'avait plus besoin de l'intervention des habitans. Ce pâcha fit aussi publier, par l'aghâ des janissaires, que tout soldat qui maltraiterait ou insulterait des particuliers serait sévèrement puni; que les habitans eussent à veiller la nuit seulement, mais qu'ils déposassent les armes pendant le jour.

La publication ordonnée par le cheykh el-Cherkâouy n'éprouva aucune difficulté dans son exécution; les élèves reprirent le cours de leurs études: on crut voir dans cette mesure le retour de la tranquillité; chacun s'occupa de ses intérêts, sans cependant renoncer aux soins de sa défense. Ce ne fut que momentanément que le peuple déposa les armes, en accusant les cheykhs de lâcheté.

Pendant tous ces débats, les dehlys se trouvaient au village de Mohammed-Abou-Aly; l'Elfy était campé devant Damanhour. Depuis sa catastrophe, ce bey avait entretenu une correspondance suivie avec le consul anglais. Lors du siége de Minyeh, on négociait pour lui auprès de Khourchyd: des agens

du consul étaient autorisés à lui promettre des apanages s'il gardait la neutralité; mais l'Elfy n'écoutait que sa haine: les vexations exercées envers les femmes des mamlouks avaient rendu Khourchyd odieux à ses yeux. Les Anglais cherchaient à affaibir le parti de Bardissy, en fortifiant celui de leur protégé pour l'exécution de leurs desseins, tandis qu'au dehors ils vantaient son influence dans le pays, l'étendue de ses moyens et les forces dont il pouvait disposer.

Depuis l'élection de Mohammed-Aly et les apprêts du siége de la citadelle, Khourchyd-Pacha avait écrit aux mamlouks pour leur proposer de se réunir à son parti; il entretenait avec eux des intelligences par l'entremise de son sélikdar, qui s'était rendu à Gyzeh, dont sa troupe avait pris possession. Les beys descendus de la Haute-Égypte occupaient le village de Tabbyn. Ils envoyaient fréquemment des messages au sélikdar, qui, de son côté, n'épargnait rien pour seconder les projets de son maître.

Il était donc urgent de prendre des mesures promptes pour déconcerter les opérations combinées d'un parti contraire à la volonté du peuple. Le kiâya de Mohammed-Aly Pacha, et Abdyn-Bey, allèrent prier Seyd-Omar d'employer tous ses moyens à l'effet de presser la reddition de la citadelle : ils l'avertirent que les mamlouks venaient au secours de Khourchyd, qui leur avait promis de les rendre maîtres du Kaire; qu'il était indispensable de prévenir un pareil malheur.

L'approche des mamlouks excita des troubles, et

ranima l'espoir des malveillans. Les soldats se portèrent à de nouveaux excès : dans plusieurs quartiers ils dépouillèrent des maisons et insultèrent des femmes dans les rues. On referma les boutiques et les okèles. Les habitans firent porter leurs plaintes à Seyd-Omar Makram : celui-ci les renvoya en leur disant d'aller se plaindre aux cheykhs, qui avaient ordonné le désarmement.

Le 15 juillet, les beys vinrent camper à Deyr-el-Tyn; ils détruisirent le fort et les murs de Torrâh, abandonnés par les Turks. L'état de détresse dans lequel se trouvait la ville, par suite de tant de mouvemens divers, excitait l'insubordination des troupes, dont les habitans avaient beaucoup à souffrir. Ils recoururent encore à leurs cheykhs, qui leur permirent de reprendre les armes.

Il était instant de repousser les beys : la position de leur camp les mettait en contact direct avec la citadelle et Gyzeh. Mohammed-Aly, Hassan-Pacha, et Abdyn-Bey, à la tête d'un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, furent prendre position à Baçatyn. Les mamlouks, sans attendre l'attaque, se replièrent sur Torrâh; plusieurs beys passèrent le fleuve pour se réunir aux troupes du sélikdar à Gyzeh; les troupes de Mohammed-Aly vinrent occuper le vieux Kaire. La canonnade se fit entendre pendant tout le jour : on échangea quelques coups d'une rive à l'autre, sans aucun résultat.

Après avoir ravagé la Basse-Égypte, les dehlys venaient d'arriver à Boulâq; ils n'avaient point marché contre l'Elfy, qui se tenait dans son camp

de Damanhour, à l'abri des poursuites de ses ennemis.

Dans la situation où se trouvait Mohammed-Aly, il avait un grand intérêt à rattacher à sa cause des chefs du parti contraire, des hommes influens dans l'opinion; il lui importait surtout de payer des troupes indisciplinées, qui mettaient leurs services à haut prix. Pour y parvenir, il frappa de fortes contributions les négocians de toutes les nations de l'Orient, excepté les musulmans; il envoya dans les villages recouvrer l'impôt du myry.

D'après les avis de Constantinople, on était informé que le capitan-pacha devait venir en Égypte: on l'attendait pour mettre fin aux dissensions et ramener la tranquillité. Le 17, son escadre mouilla dans la rade d'Aboukyr: elle était composée de trois vaisseaux, trois frégates et une corvette, ayant à bord deux mille cinq cents hommes de troupes de terre.

Dès qu'on eut connaissance au Kaire de l'arrivée de l'escadre ottomane, le comité des cheykhs arrêta que l'on ferait un rapport au capitan-pacha, et qu'une députation serait envoyée pour le lui transmettre. L'arrivée inattendue de son sélikdar suspendit le départ des cheykhs el-Emyr et Solymân el-Fayoumy, qui avaient été choisis pour cette mission. Le sélikdar était porteur d'une dépêche qui intimait à Khourchyd-Pacha l'ordre de remettre la citadelle, et de se rendre à Alexandrie sans aucun retard. Mohammed-Aly était autorisé, par un firman exprès, à gouverner l'Égypte jusqu'à la réception de nou-

veaux ordres, puisque les ulémas et les habitans étaient contens de sa gestion. On lui recommandait particulièrement de rétablir la discipline parmi les troupes. Il devait aussi nommer des pachas pour l'Arabie, et les munir de tout ce qui serait nécessaire afin de détruire les ennemis de l'islamisme.

Lorsqu'il ne fut plus permis à Khourchyd de douter des dispositions de la Porte à son égard, il demanda une entrevue avec l'envoyé du capitan-pacha, qui se rendit à la citadelle, accompagné de Sâleh-Aghâ, capidjy-bachy. Il leur assura qu'il était prêt à se conformer aux ordres du grand-seigneur, mais que, n'ayant pour tout bien que les habits dont il était couvert, il venait réclamer l'argent nécessaire pour payer une dette de 500 bourses, contractée par lui envers les chefs de ses soldats. On lui promit d'arranger cette affaire avec Mohammed-Aly.

Dans ces entrefaites, on arrêta au vieux Kaire un homme qui se rendait à cheval à la citadelle. Il fut conduit chez Mohammed-Aly, où l'on prit connaissance d'une lettre d'Yassyn-Bey [1] et du sélikdar, adressée à Khourchyd-Pacha. Cette lettre développait le plan d'une attaque combinée : « Demain, y disait-on, nous lancerons sept fusées ; « à ce signal, vous bombarderez la ville, en dirigeant « votre feu du côté de l'habitation de Mohammed-« Aly ; c'est alors que nous traverserons le Nil avec « nos troupes, pour nous rendre au vieux Kaire ;

[1] Il était byn-bâchy dans l'armée du sélikdar, où il avait un parti puissant.

« Bardissy passera derrière le Mokattam et s'intro-
« duira dans le Kaire du côté du village d'el-Ad-
« lyeh ; les autres beys viendront de Torrâh : il
« y a tout lieu d'espérer que le peuple se soulevera
« pour assurer le succès de notre légitime entreprise.»

A la lecture de cette lettre, Mohammed-Aly Pacha ne put contenir sa colère. Il fit décapiter le porteur, qui était Kourde de nation. Le qâdy, présent à cette scène, demanda la grâce de ce malheureux : elle lui fut refusée.

Le 25, l'Elfy vint mettre le siége devant Damanhour; mais il fut repoussé par les habitans, qui le forcèrent de se retirer honteusement. Le 26, le corps des mamlouks de la Haute-Égypte prit position à Hélouân ; Aly-Bey Ayoub et sa suite furent à Gyzeh, se réunir à ceux qui y commandaient pour Khourchyd-Pacha; Solymân, bey de Girgeh, campa hors du village, au milieu des dattiers.

Sans avoir égard aux négociations qui avaient été entamées, Yassyn-Bey, à la tête d'un détachement de deux cents hommes, vint débarquer dans l'île de Rodhah, où il fit prisonniers, sans coup férir, plusieurs artilleurs de Mohammed-Aly ; il s'empara en même temps de trois pièces de canon, en fit jeter deux dans le Nil, et encloua la plus grosse, qu'il laissa sur son affût. Les troupes du vieux Kaire étant accourues au premier bruit, obligèrent l'ennemi de repasser à Gyzeh.

Après avoir quitté les environs de Damanhour, l'Elfy était venu camper à Terrâneh. Plusieurs tribus d'Arabes qu'il avait pour alliés portaient la désola-

tion dans tout le pays. Son camp ressemblait à une ville assiégée : on y éprouvait la disette, et la cherté des vivres était extrême.

Le 28, le capidjy-bachy se rendit chez Seyd-Omar Makram, pour lui annoncer que Khourchyd-Pacha avait promis de remettre la citadelle le lendemain; mais quand le jour marqué fut arrivé, Khourchyd déclara au contraire qu'il ne voulait plus sortir: il fit évacuer les femmes, les enfans, et ne garda que les hommes en état de travailler. Le 29, au lever du soleil, il fit tirer trois coups de canon; et aussitôt une partie de la garnison de Gyzeh marcha sur Embabéh avec quatre bouches à feu. En passant à la hauteur de Boulâq, les canonniers tirèrent sur des soldats qui faisaient l'exercice auprès de la douane : cet incident occasiona une alerte qui obligea Mohammed-Aly de s'y porter. Il demeura sur la place une partie du jour; la nuit il fut à Bachtyl, à la tête d'un corps de troupes, puis se rapprocha d'Embabeh, que n'occupait pas l'ennemi. Hors de ce village il établit des retranchemens pour en défendre l'entrée.

Empressés de mettre à exécution les ordres du capitan-pacha, son sélikdar et le capidjy-bâchy montèrent à la citadelle, et voulurent entamer de nouvelles négociations. Après une longue conférence avec Khourchyd, ils descendirent, accompagnés de son kiâya, chargé de ses pouvoirs; puis ils se rendirent chez Seyd-Aghâ, et de là au palais de Mohammed-Aly. Le capidjy-bachy retourna encore à la citadelle. Enfin, après tant de messages, Khour-

chyd promit d'évacuer dans trois jours la forteresse, à condition qu'on paierait la solde des troupes.

Le 3 août, Hassan-Aghâ, saréchesmé, prit le commandement de la citadelle au nom de Mohammed-Aly Pacha. On y fit monter une nombreuse garnison, toute composée de soldats éprouvés. Des ouvriers travaillèrent de suite à réparer les objets d'artillerie.

Conformément à la capitulation par lui consentie, Khourchyd-Pacha, accompagné du kiâya de Mohammed-Aly, d'Omar-Bey et de Sâleh-Koch, sortit le lendemain de la citadelle par la porte du désert. Il se rendit à Boulâq, en suivant les dehors de la ville, et fut loger dans la maison de Seyd-Omar Makram, qui avait été disposée pour le recevoir. Aussitôt ce cheykh fit publier dans toute la ville que la tranquillité était rétablie, mais que le peuple devait rester armé.

Le 7, le corps des mamlouks n'avait fait encore aucun mouvement : il était toujours campé devant Tabbyn et à Hélouân ; Aly-Bey Ayoub et Solymân-Bey restaient à Gyzeh avec le sélikdar de Khourchyd-Pacha et Yassyn-Bey; Elfy le grand, avec ses troupes et des Arabes, occupait Terrâneh et les environs.

Chaque parti agissait secrètement, et l'intrigue tenait lieu de la force. Semblables à des hordes de brigands, les dehlys se livraient impunément au pillage ; ils commettaient dans le Delta les excès les plus honteux : les villes populeuses de Sémennoud et de Méhallet-el-Kébyr, riches par leur industrie et leur commerce, furent dévastées et incendiées par ces vandales.

Pour être plus à portée des affaires qui exigeaient sa présence, le capitan-pacha mit à la voile d'Aboukyr, et vint mouiller dans le port vieux d'Alexandrie.

Aussitôt que Khourchyd eut quitté la citadelle, on s'occupa des préparatifs de son départ, et des moyens de remplir les articles de la capitulation faite avec lui. Tout étant arrangé, il s'embarqua avec sa famille, au port de Boulâq, dans des canges qui avaient été disposées à cet effet. Son escorte et ses gens le suivirent dans d'autres barques jusqu'à Rosette. Janib-Effendy, Omar-Bey et Sâleh-Koch, quoique ennemis du parti régnant, restèrent au Kaire, et gardèrent la neutralité jusqu'à la fin des troubles.

Khourchyd-Pacha avait gouverné l'Égypte pendant six mois et quatorze jours. Son élevation et sa déchéance furent l'ouvrage d'un seul homme, qui depuis l'expulsion des mamlouks se servit de lui comme d'un instrument à sa fortune.

Khourchyd avait une ambition que rien chez lui ne pouvait autoriser ou soutenir. Tantôt faible et indécis, tantôt poussant l'entêtement jusqu'à la persécution ou l'injustice, il obéissait aux impulsions d'un parti qui cherchait à lui faire commettre des fautes, parce qu'il avait juré sa perte. S'il eût mieux connu le pays qu'il avait à gouverner, loin de s'exposer, comme il le fit, à l'inimitié des mamlouks, dont il rançonnait les harems, du peuple qu'il accablait de contributions, et des cheykhs, dont il méprisait les remontrances, il aurait fait peser les impôts sur les plus riches des Cophtes et des Grecs,

qui ne pouvaient lui inspirer aucune crainte. Au milieu des partis qui divisaient l'Égypte, il ne sut point favoriser ceux que son intérêt aurait dû le porter à ménager. Loin de tolérer l'esprit de sédition des Albanais, il devait maîtriser cette soldatesque indisciplinée, en rattachant à sa cause les nombreux partisans des beys, que leur désunion rendait plus traitables.

Si ce chef eût été placé dans des circonstances moins difficiles, il aurait gouverné sagement; il aurait pu obéir à l'esprit de justice et de probité que l'on reconnaissait en lui; son affabilité, ses égards et ses prévenances pour les étrangers [1], la noblesse de ses manières, lui auraient concilié l'affection générale pendant la durée de son gouvernement [2]. M. Boghoz Youssouf, dont j'aurai occa-

[1] Khourchyd-Pacha, en quittant l'Égypte, fut chargé du commandement d'un des corps d'armée dirigés par la Porte contre les Russes. Promu depuis au pachalik d'Alep, il fut chassé de cette ville par les habitans, et se vit contraint d'en faire le siége, la reprit, et y exerça des cruautés. Ce fut à lui que la sublime Porte confia dernièrement le soin de réduire Aly-Pacha de Janina; et, lorsqu'après une opiniâtre résistance, le vizir de Tébelen eût été vaincu, la Porte fit couper la tête à Khourchyd, qu'elle supposait possesseur de ses trésors.

[2] Il a été difficile de découvrir si Khourchyd avait de l'inclination pour les Anglais plutôt que pour les Français. Il a dit constamment qu'il observerait les traités des deux nations tant qu'elles seraient en paix avec la Porte, et que, sans des ordres positifs de cette puissance, il s'opposerait de tous ses moyens au débarquement des troupes, quelles qu'elles fussent. Néanmoins il paraissait pencher pour les Anglais, qui lui faisaient beaucoup de présens.

sion de parler dans la suite, remplissait auprès de lui les fonctions de drogman de la Porte: il seconda son prince dans les relations extérieures; et les agens des puissances qui eurent des rapports avec cet interprète n'eurent qu'à se louer de l'affabilité de ses manières et de son obligeance.

La garnison de Gyzeh n'avait point pris part à la capitulation de la citadelle; le sélikdar, aidé des mamlouks, continuait à se défendre. Les ennemis de Mohammed-Aly encourageaient cette résistance désormais inutile : un parti de mécontens se détacha pour aller s'y réunir. Le byn-bâchy Hedjô se mit à sa poursuite, et lui tua beaucoup de monde.

Mohammed-Aly Pacha, qui sentit bientôt la nécessité de se créer des ressources, n'imita point son prédécesseur dans la manière de se procurer de l'argent; il suivit une voie plus prompte, plus sûre et moins odieuse : le 13 août, il fit arrêter l'intendant-général George Gohary, de qui il exigea une reddition de comptes de cinq années, et qu'il força bientôt à lui payer une somme de 4,800 bourses. Il mit à sa place, à la tête des Cophtes, Mallem [1] Ghâly, qui avait été administrateur des biens d'Elfy le grand. Seyd-Mohammed el-Mahrouky fut confirmé dans sa place de directeur de la monnaie et dans celle de chef du commerce, qu'avait exercée son père. Le même jour, on décapita

[1] C'est-à-dire *maître*, on donne ordinairement ce nom aux écrivains cophtes, ainsi qu'aux chefs des arts et métiers.

sur la place de Roumeyleh, lieu des exécutions militaires, un chef de troupes convaincu d'espionnage à l'ennemi.

La présence des mamlouks autour du Kaire faisait craindre à Mohammed-Aly qu'ils n'en fissent de nouveau le siége. Il forma le dessein de les détruire, et leur dressa des embûches qu'ils ne surent point éviter, malgré l'expérience du passé.

Le 17, le Nil étant parvenu à la hauteur exigée pour la coupure de la digue du canal qui conduit les eaux dans la ville, on publia que la cérémonie aurait lieu le lendemain avec la pompe accoutumée. Le Pacha avait ordonné tous les préparatifs pour cette fête.

Une partie des beys venait de passer derrière le Mokattam, se dirigeant vers Cobbet-el-Azab, dans les environs de la porte des Victoires : ce mouvement, connu de tout le monde, répandit l'alarme ; Mohammed-Aly seul était tranquille ; il avait pris ses mesures. Les chefs des troupes, d'accord avec lui, avaient gagné la confiance des beys par une correspondance insidieuse : ils leur avaient promis de les faire entrer au Kaire, et de les seconder de tout leur pouvoir, moyennant une forte somme en argent. Ce stratagème fut secondé par des lettres de Seyd-Omar Makram, et d'autres cheykhs qui paraissaient sentir la nécessité de faire cesser l'anarchie dont le peuple était la victime. De telles ouvertures ne permirent plus aux beys de douter de leur prochain rétablissement. Entraînés par leur destinée, ils prêtèrent l'oreille à ces étranges suggestions.

On leur recommanda de venir le matin, lorsque le pacha sortirait, pour se rendre à la coupure de la digue. Ces dispositions leur furent confirmées par des habitans qui avaient reçu des instructions de Seyd-Omar. Ces faux amis leur indiquèrent les moyens qui devaient assurer leur succès, ou plutôt leur perte inévitable.

On coupa la digue la nuit suivante. Le matin, un corps de mamlouks se présenta au faubourg de Hoseynyeh, dont il brisa les portes; il vint ensuite jusqu'à Bâb-el-Fotouh [1], gardée seulement par des gens du peuple qui avaient ouvert à des fellahs conduisant des chameaux chargés de paille. Les mamlouks, ne trouvant point de soldats à l'entrée de la ville, crurent reconnaître la vérité des avis qui leur avaient été donnés. Ils s'avancèrent alors tambour battant. Une partie se porta près d'el-Achrafyeh : Osmân-Bey Hassan, Châyn-Bey de Mourâd, Abbâs-Bey et Ahmed-Kâchef Sélym, étaient de ce nombre. Ils se dirigèrent avec leur suite vers la mosquée el-Azhar, et voulurent entrer dans la maison de Seyd-Omar Makram, qui leur en fit fermer la porte. De là, ils se rendirent chez le cheykh Abdallah-Cherkâouy. Seyd-Omar vint les y trouver. Ils demandèrent des secours à ces deux cheykhs, qu'ils croyaient leurs partisans [2].

[1] La porte des Conquêtes.

[2] Les mamlouks, par une mauvaise politique, n'avaient point épargné dans leurs courses les villages appartenans aux cheykhs, et ils les avaient fait rançonner. Ceux-ci surent en tirer vengeance.

L'autre partie des mamlouks s'était portée à Bâb-el-Zoueyleh, et continuait de marcher jusqu'à Derb-el-Ahmar. Alors des soldats et des Moghrebins, logés dans ces quartiers, se mirent à faire feu sur ces cavaliers trop confians, qu'une attaque aussi imprévue obligea de se replier. Ce mouvement rétrograde donna du courage aux assaillans, tandis que les mamlouks, en se retirant jusqu'à el-Ghouryeh, perdaient contenance. Arrivés à el-Nahassyn, ils rencontrèrent le byn-bachy Hedjô avec son monde, qui leur avait déjà coupé le chemin de Bâb-el-Nasr; celui de Bâb-el-Fotouh était également fermé. Au milieu de ce péril imminent, engagés dans des rues étroites, et voyant des troupes devant et derrière eux, les mamlouks perdirent courage, et se crurent déjà au pouvoir de leurs ennemis. Les uns mirent pied à terre et se réfugièrent dans la mosquée de Barkoukyeh; les autres prirent la fuite du côté de la porte des Victoires, qu'ils trouvèrent fermée. Ne voyant plus d'autre moyen de salut, ils abandonnèrent leurs chevaux, et escaladèrent les murs pour échapper à la mort. Deux de ceux qui étaient entrés dans la mosquée en sortirent précipitamment, et retournèrent au galop vers la maison du cheykh Abdallah el-Cherkâouy; mais les rues étant obstruées, ils descendirent de leurs chevaux, et traversèrent la mosquée el-Azhar, afin d'arriver chez le cheykh sans passer au milieu de la foule. Osmân-Bey Hassan et les autres beys n'étaient point encore sortis. Dès qu'ils apprirent ce qui se passait, ils montèrent tous à cheval, et s'enfuirent par la porte el-

Ghorayb. Lorsqu'Hassan-Pacha vint avec des troupes, ils étaient déjà hors des murs.

Les mamlouks qui s'étaient réfugiés dans la mosquée Barkoukyeh demandèrent grâce à leurs ennemis : Hedjô la leur accorda, sous condition qu'ils rendraient leurs armes. Dès qu'ils les eurent déposées, on prit leur argent; on les dépouilla de leurs effets, et même de leurs habillemens : leurs dromadaires, avec les richesses qu'ils portaient [1], tombèrent au pouvoir des soldats, qui eurent la cruauté de tuer plusieurs de ces malheureux. Ils conduisirent les autres nus et mains liées devant Mohammed-Aly Pacha, qui était fort inquiet sur le résultat de ses dispositions. A la vue de ses ennemis, son visage reprit sa sérénité. Parmi eux se trouvait Ahmed-Bey, autrefois commandant à Damiette : « Eh « bien! lui dit le pacha, tu es donc tombé dans le « piége? » Celui-ci ne répondit rien, et demanda à boire : des gardes lui délièrent les mains et lui donnèrent une bardaq [2] remplie d'eau. Au même instant il saisit le poignard d'un aghâ placé à côté de lui, et s'élança vers Mohammed-Aly, qui se tenait sur un escalier de la cour : le pacha évita le coup en se sauvant dans le haut de la maison. Aussitôt des soldats se jetèrent sur Ahmed-Bey, qui tomba percé de coups, après avoir frappé lui-même plusieurs per-

[1] Les mamlouks étaient dans l'usage de faire porter par leurs dromadaires ce qu'ils avaient de plus précieux, et de s'en faire suivre dans toutes les occasions.

[2] Vase de terre très-poreux dont on se sert pour faire rafraîchir l'eau.

sonnes. Les autres prisonniers furent chargés de chaînes et jetés dans des cachots. Le lendemain, on fit venir des bouchers qui écorchèrent les têtes de leurs camarades, et les remplirent de paille en leur présence.

Ce jour, consacré par l'usage aux plaisirs et à la joie, fut un jour de deuil et de tristesse. Plusieurs habitans eurent à regretter leurs amis; plusieurs femmes perdirent leurs époux; le peuple ne prit aucune part à cet événement: il semblait, au contraire, témoigner par son silence l'intérêt qu'il prenait au sort des victimes. Il est un terme à l'infortune, au-delà duquel un ennemi même ne peut s'empêcher d'y compatir.

Mohammed-Aly Pacha voulut tirer parti du désordre qu'un tel événement avait dû porter dans le camp des mamlouks. Il envoya Abdyn-Bey avec quinze cents hommes attaquer Ibrahym-Bey et son fils Marzouk, qui s'étaient retranchés dans Torrâh. Ces braves, à l'approche de l'ennemi, sortirent du village, et chargèrent à bride abattue les Albanais, qu'ils taillèrent en pièces, malgré le feu de leur mousqueterie. Abdyn-Bey, qui n'avait pu résister à l'impétuosité de ce choc, laissa le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Il se retira précipitamment sur le vieux Kaire, ayant perdu le tiers de son monde.

Les mamlouks prisonniers avaient été jetés pêle-mêle dans le rez-de-chaussée de la maison de Mohammed-Aly Pacha, où ils étaient gardés à vue. Ils passèrent la nuit dans les angoisses de la crainte.

Le 20, à la pointe du jour, on les égorgea impitoyablement les uns après les autres, à l'exception d'Hassan-Bey Chepké et de deux kâchefs, qui payèrent une forte rançon pour recouvrer leur liberté [1].

On empailla quatre-vingt-trois têtes, qui furent envoyées à Constantinople comme un trophée de la victoire. Cinq malheureux Français se trouvaient au nombre des victimes; il fut impossible de les sauver.

Les dehlys, fatigués de ravager le Delta, vinrent cantonner à el-Khankah. Cette cavalerie, qui avait secondé puissamment les projets de Mohammed-Aly, lui devenait désormais inutile; elle était, au contraire, un pesant fardeau pour son gouvernement, et ne pouvait que le rendre odieux. Hassan-Pacha eut ordre de marcher contre elle avec un corps de deux mille hommes. Les dehlys, craignant d'être battus et de perdre le fruit de leurs excursions, prirent cinq cents chameaux de la tribu des Arabes ayâdés, et se retirèrent à Râs-el-Ouâdy.

Pour se rapprocher d'Alexandrie, l'Elfy était venu reprendre sa position autour de Damanhour, d'où il pouvait correspondre directement avec le capitan-pacha. D'accord avec le sélikdar qui défendait encore Gyzeh, ils envoyèrent au grand-amiral deux officiers chargés de lui remettre une dépêche ainsi conçue : « Les soussignés, sachant que votre al-« tesse est venue en Égypte pour faire cesser l'anar-

[1] Des trésors, qu'ils avaient enfouis dans leurs maisons avant les troubles, servirent à les délivrer.

« chie, s'offrent, ainsi que les autres beys, d'unir « leurs forces à celles du parti de Khourchyd-Pacha, « et de seconder vos efforts dans toutes les opéra- « tions qu'il vous plaira d'entreprendre pour chas- « ser de ce pays Mohammed-Aly et les Albanais. »

Les députés eurent une entrevue avec le capitan-pacha, chez qui ils se rendirent accompagnés des agens Anglais. Ceux-ci firent tout ce qui dépendait d'eux pour ravaler le caractère de Mohammed-Aly, contre lequel ils exhalaient ouvertement leur haine. Dans leur conférence, ils osèrent même avancer que si le prince n'adhérait point aux propositions que lui faisait l'Elfy, d'accord avec ses collègues, le Kaire serait bientôt réduit en un monceau de cendres, et qu'aucun négociant de leur nation n'irait s'y établir pendant la domination des Albanais. Pour appuyer cette déclaration, ils laissèrent même entrevoir la possibilité de la prochaine arrivée d'une armée anglaise en Égypte.

D'un autre côté, le consul de France intervenait auprès du capitan-pacha en faveur de Mohammed-Aly : il le peignait sous des couleurs moins sombres. Le caractère ferme de ce pacha lui semblait propre à réparer les malheurs du pays et à consolider en Égypte la puissance ottomane. Il répandait ces éloges parmi les principaux officiers de la cour de l'amiral, et chez ceux qui avaient de l'influence dans son conseil.

Les envoyés revinrent près de leurs maîtres sans avoir pu rien obtenir du capitan-pacha, qui avait eu d'abord l'intention de se porter sur le Kaire avec

ses troupes, et de s'interposer entre les deux partis; mais la marche rapide des événemens l'empêcha d'exécuter le plan qu'il avait formé.

On pressait au Kaire la reddition de la place de Gyzeh. Des batteries, placées dans l'île de Rodhah, foudroyaient les Turks, qui se défendaient avec opiniâtreté. Les deux beys s'étaient retirés avec leurs mamlouks depuis le fâcheux événement du 17. Mais le sélikdar, ennemi déclaré de Mohammed-Aly voulait attendre le résultat des négociations qu'il avait entamées.

La Basse-Égypte était délivrée du brigandage des dehlys : Hassan-Pacha, envoyé contre eux, venait de rentrer sans avoir pu les atteindre. Informé qu'ils étaient déjà partis pour la Syrie, il n'avait point dépassé Belbeys. Les dehlys emmenèrent avec eux grand nombre de chameaux, d'effets, de femmes et d'enfans qu'ils avaient enlevés. Cette troupe indisciplinée avait hâté la chute de Khourchyd-Pacha, qui l'avait appelée à son service.

Déjà la renommée publiait au loin les exploits de Mohammed-Aly Pacha : sa famille connaissait son élévation; plusieurs de ses compatriotes remplissaient sous ses ordres des places importantes; il avait lui-même appelé auprès de lui deux de ses enfans. Ibrahym et Toussoun-Bey vinrent en Égypte jouir du triomphe de leur père, et recueillir le fruit de ses travaux. Le 7 septembre 1805, ils arrivèrent à Boulâq; une foule de soldats fut envoyée à leur rencontre, et l'on célébra ce jour par des réjouissances. Toussoun fut de suite nommé gouver-

neur de la citadelle, où il alla fixer sa résidence.

Pressé de subvenir à des besoins urgens, Mohammed-Aly voulut soumettre le pays à de nouvelles contributions, mais le kiâya-bey empêcha l'exécution de cette mesure. Il promit qu'il saurait employer d'autres moyens moins odieux et plus efficaces.

A cette époque, le defterdâr Janib-Effendy et le capidjy Sâleh-Aghâ quittèrent le Kaire et se rendirent près du capitan-pacha, qui avait envoyé Ahmed-Effendy pour remplir les fonctions qu'avait exercées le premier.

La catastrophe des beys, la volonté prononcée des ulémas et du peuple, le mauvais état de la place de Gyzeh, avaient donné au parti de Mohammed-Aly une prépondérance décidée : néanmoins le capitan-pacha jugea convenable d'envoyer à Constantinople un de ses officiers, avec des dépêches, rendre compte au divan de l'état des affaires et de la situation de l'Égypte.

Pendant ce temps, Mohammed-Aly cherchait à déjouer les projets du grand-amiral, avec lequel il ne cessait de correspondre. Il lui protestait de sa soumission et de son dévouement à son souverain. Ses libéralités lui faisaient des amis parmi les principaux de la cour de ce prince : il ménageait d'autant moins les moyens de séduction, qu'il venait de mettre sur les Cophtes une énorme contribution qui pesait sur eux d'une manière accablante. Plusieurs furent obligés de vendre une partie de leurs effets pour éviter les poursuites des satellites du gouverneur. George Gohary, fatigué de ces vexations, aux-

quelles sa place le mettait en butte, s'évada du couvent grec du vieux Kaire, où il avait coutume de passer les jours de fête, et se rendit à Tabbyn, sous les tentes d'Ibrahym-Bey, qui lui fit un accueil digne de son rang, de son âge et de ses services.

D'après ce qui se passait, la garnison de Gyzeh, pressée de tous côtés, mit bas les armes le 22 septembre. Il y eut une amnistie pour tous les soldats. Le sélikdar se rendit au camp des beys, puis il alla rejoindre Khourchyd-Pacha à Alexandrie. Yassyn-Bey et les autres chefs entrèrent au Kaire, et vinrent rendre hommage au gouverneur, dont ils prirent les ordres.

Une caravane venait d'arriver de Suez : non content de la contribution payée par les Cophtes, Mohammed-Aly, dont les besoins étaient urgens, voulut s'emparer des marchandises qu'elle avait versées dans les magasins du Kaire. Les négocians, alarmés par une mesure aussi ruineuse, eurent recours à la médiation du kiâya-bey, qui s'intéressa pour eux auprès du pacha. Les marchandises demeurèrent intactes, mais les propriétaires promirent de payer 1,000 bourses de rachat.

On déplaça plusieurs chefs de provinces, qui tenaient leurs emplois du dernier gouvernement. Yassyn-Bey, ayant à ses ordres quinze cents hommes d'infanterie et de cavalerie, fut nommé kâchef de Benysouef et du Fayoum; Aly-Aghâ, beau-frère de Bardissy, alla prendre le commandement de celle de Kélioubyeh.

Elfy le grand paraissait vouloir se rapprocher

de Mohammed-Aly. Après être venu prendre position au village d'Ouardân, il avait dépêché au Kaire son kiâya pour déclarer que si on voulait bien lui donner le gouvernement des provinces du Fayoum, de Benysouef, de Gyzeh et de Bahyreh, il ferait preuve d'obéissance. On tint conseil sur cette proposition; mais rien ne fut statué, et le bey reçut des réponses évasives. Un tel message n'avait eu d'autre but que d'entretenir les bonnes dispositions de ses partisans, et de ménager les chefs de la faction contraire, car l'Elfy ne pouvait penser qu'on lui accorderait un pouvoir aussi étendu.

Depuis leur catastrophe, les mamlouks s'étaient retirés à Bayâdah, près de Syouth. Le pacha écrivit à l'Elfy d'aller se réunir à eux, parce qu'il était sur le point de leur céder, par un traité, tout le pays situé entre Girgeh et Esné. Ce bey devait donc être persuadé que sa demande avait été rejetée, et qu'on n'était disposé à lui accorder aucun avantage au détriment de ses compagnons d'armes.

En changeant le chef du gouvernement, les cheykhs n'avaient point détruit les principes vicieux de l'administration. Mohammed-Aly Pacha les rendit moins odieux par la manière adroite avec laquelle il les mit en pratique. Il fit assembler les ulémas, et les invita de l'aider de leurs conseils, en lui indiquant les moyens de payer 3,000 bourses aux soldats, afin de forcer à quitter l'Égypte ceux qui en absorbaient les revenus et causaient tous les désordres. Les cheykhs observèrent qu'il était impossible d'établir de nouveaux impôts sur un pays déjà ruiné par

tant de concussions. Mohammed-Aly insista; il les assura que c'était la dernière fois qu'il réclamait de tels secours, et que, pour garantie de sa promesse, on prendrait acte de ce qui aurait été décidé dans l'assemblée. Enfin, après beaucoup de discussions, on convint d'exiger le tiers du revenu des propriétaires.

Yassyn-Bey ayant pris congé de Mohammed-Aly Pacha, partit avec deux mille hommes pour se rendre dans les provinces dont il avait été nommé gouverneur.

Les nouvelles défavorables qui arrivaient de l'Arabie réclamaient de prompts secours. La ville de Médine, bloquée depuis un an par les Wahabys, venait de leur ouvrir ses portes : les habitans, épuisés par la disette et la cherté des vivres, avaient été forcés de capituler sans combattre, et de se soumettre aux vainqueurs, qui avaient fait démolir les dômes et les mausolées, défendu l'usage des boissons et du tabac dans les rues.

Pour réduire ces ennemis de la foi musulmane, Mohammed-Aly jeta les yeux sur son neveu, Tâher-Aghâ, qu'il investit de la dignité de pacha à deux queues : il mit à sa disposition deux mille hommes, qui allèrent camper au dehors de la porte des Victoires.

Exactement informée de ce qui se passait en Égypte, la Porte connaissait la force des partis, le nombre et l'esprit des troupes; appréciant aussi la grande influence de Mohammed-Aly dans le peuple et parmi les cheykhs, elle envoya l'ordre au capi-

tan-pacha de revenir à Constantinople. L'escadre mit à la voile le 28 octobre. Khourchyd-Pacha et les officiers de sa suite étaient à bord.

Comme on recevait la nouvelle du départ de l'escadre, on sut en même temps que les mamlouks avaient pris Syouth, et que l'Elfy était entré dans le Fayoum. Il avait attaqué et battu près de Médynet, Yassyn, qui venait prendre possession de cette province. Pour réparer sa défaite, ce bey surprit au pont d'el-Lâhoun, dans l'obscurité de la nuit, le camp de Châyn-Bey, de la maison de l'Elfy, et lui prit des chameaux et des bagages. Ses soldats, occupés à piller, donnèrent le temps aux mamlouks de s'échapper : il n'y eut personne de tué de part ni d'autre. Cet homme entreprenant et audacieux, préférant l'indépendance à la soumission, fut se réunir à Solymân-Bey de Girgeh, qui tenait la campagne près de Mellâouy, où il exerçait un pouvoir tyrannique. Mohammed-Aly Pacha, irrité de la conduite de son kâchef, fit enlever le mobilier de sa maison, et renvoya Mohammed-Effendy, son père, vieillard respectable et par son âge et par son mérite personnel.

La Haute-Égypte allait redevenir le théâtre de la guerre ; chaque bey voulait mettre à contribution les villages ; le Nil était couvert de forbans : les Arabes recommencaient impunément leurs incursions, et servaient, suivant leur coutume, le parti le plus favorable à leur vie vagabonde.

En compensation des ravages que les mamlouks exerçaient dans les provinces du Sayd, le pacha saisissait toutes les occasions de se procurer de l'ar-

gent. Le patriarche grec, accusé d'avoir favorisé l'évasion de George Gohary, fut contraint de payer 140 bourses, dont il reversa une partie sur les sujets de sa nation. Le couvent de Saint-George, au vieux Kaire, vendit dans cette occasion une partie de l'argenterie de son église. Le gouvernement s'empara aussi des propriétés foncières appartenantes aux femmes des beys; celles qui furent assez riches les rachetèrent en argent comptant.

Au moment où l'on rançonnait ainsi les harems des mamlouks, trois beys de la maison d'Elfy le grand venaient avec des Arabes de la tribu des Oualad-Aly, faire contribuer les villages de la province de Gyzeh. L'insubordination des troupes et le désordre de la capitale permettaient ces sortes d'excursions. On fit marcher contre eux Tâher-Pacha, qui, après avoir campé trois mois hors du Kaire, et avoir touché le produit des contributions dont on grevait les négocians et les propriétaires, reçut l'ordre d'aller avec son monde occuper Gyzeh, et harceler l'ennemi, qui spoliait les campagnes.

Des mouvemens de troupes jetèrent de nouveau l'alarme parmi les habitans de la capitale. Le pacha fit arrêter de nuit, et conduire sous escorte, deux agens du dernier gouvernement, dont il faisait espionner les démarches : l'un se nommait Ismâyl-Bey, officier de la Porte, qu'il servait de sa plume et de son influence; l'autre était cet Osmân-Aghâ, ancien khaznadar de Mohammed-Pacha Kousrouf, qui avait eu la lâcheté de livrer la citadelle sans se défendre. Il avait été regardé pendant quelque

temps comme le mentor de Mohammed-Aly, avec lequel il vivait en intimité. Cet homme adroit et astucieux avait amassé beaucoup de richesses par ses intrigues : elles furent confisquées au profit du gouverneur.

Dans ces temps de trouble et d'anarchie, la misère se faisait sentir à un haut degré; le prix des vivres augmentait sensiblement ; le pays gémissait sous le poids accablant des contributions : les protégés par *berat* durent payer une somme de 200 bourses. A Damiette, on imposa les chrétiens et les juifs. Dehly-Mohammed, commandant de cette ville, exerça dans cette circonstance, des persécutions outrées : il fit emprisonner et mettre à la torture des malheureux qui ne pouvaient satisfaire à ses demandes ; plusieurs mirent leurs effets à l'encan ; des juifs furent obligés de vendre leurs enfans, et le tyran eut l'indignité d'en recevoir le prix.

Au milieu de cette crise, Mohammed-Aly écrivit à l'Elfy pour lui proposer un rapprochement : Moustapha-Aghâ et Aly-Kâchef Saboungi furent chargés de ses pouvoirs.

Des mamlouks réunis à des Arabes ne cessaient d'inquiéter la province de Gyzeh. Le 19 décembre, le pacha, ayant sous ses ordres Abdyn-Bey et Sâleh-Koch avec deux mille hommes, passa sur la rive gauche du fleuve, et se mit à leur poursuite dans la direction des pyramides. Les mamlouks battirent en retraite à l'approche des Albanais. Ceux-ci, trompés par une fuite apparente, les suivirent sans précaution. Lorsqu'ils furent engagés dans les canaux

encore fangeux, leurs adversaires tout à coup tournèrent bride, et reprirent l'offensive. Au premier choc l'ennemi se retira en désordre : les mamlouks se jetèrent sur un nommé Uzé-Aghâ, qu'ils prirent pour Mohammed-Aly, parce qu'il était bien vêtu, ainsi que ses soldats. Une partie des troupes se replia sur le Nil, et revint au vieux Kaire après avoir perdu soixante hommes. Abdyn-Bey et Sâleh-Koch furent s'emparer de Benysouef [1].

Le bruit des événemens et de la situation de ce pays, répandu dans toutes les provinces de l'empire ottoman, faisait refluer une quantité d'hommes attirés par le désir du pillage. Le pacha reçut un corps de cavalerie, composé de dehlys, que lui avait envoyé Youssef, gouverneur de Damas, avec lequel il était en bonne intelligence.

La place de Gyzeh n'étant plus inquiétée par des maraudeurs, Tâher-Pacha reçut l'ordre de rentrer en ville avec ses troupes. Il envoya deux cents de

[1] La discorde qui régnait partout vint aussi désunir les ministres de la religion. Les ulémas se divisèrent en deux partis : les uns tenaient pour le cheykh Abdallah el-Cherkâouy, les autres défendaient les intérêts du cheykh el-Émyr, qui voulait supplanter son collègue dans sa place de nazer * de la mosquée el-Azhar. Avant l'arrivée de l'armée française, les beys en avaient la direction; depuis cette époque elle fut dévolue aux ulémas. Le cheykh el-Émyr fut le plus heureux : la gérence des biens de la mosquée lui fut confiée. Il réunit en sa faveur l'unanimité des suffrages, à l'aide de l'intrigue qui, comme ailleurs, réussit souvent en Égypte.

* Directeur.

ses meilleurs soldats escorter la caravane de Suez. Quinze cents chameaux arrivèrent chargés de café, que Mohammed-Aly voulut encore faire saisir. Les propriétaires, craignant de perdre leurs riches marchandises, offrirent de lui payer 40 piastres [1] par quintal. Cette somme, jointe au produit des contributions que son kiâya venait de lever dans les provinces de la Basse-Égypte, le mit à même de disposer les troupes à marcher contre les mamlouks: à cet effet, il fit établir deux camps, à Gyzeh et à Torrâh.

Les négociations entamées avec l'Elfy n'avaient point eu de succès. Moustapha-Aghâ était de retour sans avoir pu rien conclure: sa mission n'eut d'autre résultat que de favoriser l'arrivée de trente barques chargées de blé, et autres provisions qui ramenèrent momentanément l'abondance.

Toujours constant dans la politique insidieuse, seul moyen qui pût améliorer la situation difficile où il se trouvait, Mohammed-Aly envoya de nouveau Moustapha-Aghâ porter des paroles de paix et des présens aux beys de la Haute-Égypte. Il espérait que l'expédition qu'il allait diriger contre eux les engagerait à accepter ses conditions; en même temps il en pressait les préparatifs. On publia en langue turque et en arabe que les troupes eussent à sortir pour se rendre au camp, et que le soldat qui n'obéirait point aux ordres serait sévèrement puni. Hassan-Pacha fut le premier à donner l'exem-

[1] C'était alors 30 francs.

ple : il alla camper au-delà du vieux Kaire avec deux mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. Mais ces démonstrations n'effrayèrent point les beys, qui rejetèrent les propositions de Mohammed-Aly. Son envoyé n'ayant point trouvé Ibrahym-Bey à Syouth, avait plusieurs fois conféré avec Osmân-Bey Hassan et Bardissy. Ces chefs ne se contentèrent pas des deux provinces de Girgeh et d'Esné, que leur offrait le pacha ; ils firent observer à Moustapha-Aghâ que les Français avaient donné ces terres à la seule maison de Mourâd-Bey ; que la réunion de tous les mamlouks exigeait un plus ample territoire. Ils demandaient donc qu'on leur cédât l'étendue du pays depuis Mellaouy jusqu'à Esné, et un des enfans du pacha en otage, pour garantie de ses engagemens.

L'Elfy Soghayr, nommé Bachtak-Bey, venait de mourir à Médynet, capitale du Fayoum, à la suite d'une maladie de poitrine. Elfy le grand nomma pour le remplacer Châhyn-Bey, mamlouk de sa maison. Les troupes de ce bey ne cessaient d'inquiéter les environs du Kaire. Châhyn paraissait souvent avec des Arabes autour de Gyzeh; ces excursions étaient le fléau des campagnes. Il ne restait aux fellahs, après tant de vexations, aucune ressource qui pût satisfaire l'avidité de ces maraudeurs. Mohammed-Aly passa de nouveau avec des troupes sur la rive gauche, dans le dessein de les éloigner. Il donna l'ordre à Tâher-Pacha de se porter sur Embabeh. Hassan-Pacha leva aussi son camp et passa le Nil à la tête de sa division. Les mamlouks

ayant devant eux des forces auxquelles ils ne pouvaient résister, se retirèrent vers leurs cantonnemens, sur le Fayoum. On publia dans toute la ville que les soldats qui ne servaient point eussent à quitter le Kaire et l'Égypte dans l'espace de dix jours, et que, passé ce terme, on ferait main basse sur ceux qui seraient trouvés en contravention à cet ordre.

1er *avril* 1806. — Soixante-dix Tartares, arrivés de Constantinople, apportèrent à Mohammed-Aly les trois queues et les autres attributs de son pachalick. Ils précédaient un capidjy-bachy, porteur d'un ordre souverain qui le confirmait dans la place éminente de gouverneur de l'Égypte. Le pacha reçut aussi, par l'entremise de cet officier, des présens et la pelisse d'investiture. La Porte lui ordonnait positivement de ne point frapper de contributions, et de ne mettre aucun impôt ni autres droits extraordinaires, à l'exemple de ses prédécesseurs.

Le corps d'armée d'Hassan-Pacha, composé d'Albanais et de cavaliers dehlys, marchait vers la Haute-Égypte. En avant du village de Reggah il fut attaqué par toutes les forces de l'Elfy. Six mille Arabes, répandus dans la plaine, se mirent à le harceler, et commencèrent l'attaque, tandis que l'infanterie turque, que ce bey tenait à son service, soutenue par les mamlouks, l'ébranla par son feu, et le força de plier. Les Arabes profitant de ce mouvement, chargèrent l'ennemi de tous côtés. Hassan-Pacha ne put rallier ses troupes. Il se retira dans Reggah avec les blessés, laissant plus de trois cents hommes

sur le champ de bataille. Les dehlys n'étaient point de force à se mesurer avec les mamlouks. Leur chef fut tué, ainsi qu'un byn-bachy de la maison de Mohammed-Aly, nommé Keur-Youssef, fort estimé par son courage.

Après sa victoire, l'Elfy vint s'établir dans la province de Gyzeh; ses tentes étaient dressées près de Kerdaceh. Plusieurs tribus d'Arabes, dispersées dans ces cantons, enlevaient les troupeaux, pillaient les villages, et brûlaient ceux que les fellahs avaient abandonnés pour se soustraire à leur brigandage. Tant que l'Elfy occupa cette position, ses mamlouks ne cessèrent de tirailler avec la cavalerie que Tâher-Pacha tenait au bivouac sous des dattiers en avant d'Embabeh.

Dans cet intervalle, l'Elfy envoya au Kaire un de ses kâchefs, Moustapha-Moraly, proposer au pacha un traité de paix, à condition qu'on lui accorderait à titre d'apanage les provinces de Bahyreh, de Gyzeh et du Fayoum. Mohammed-Aly lui fit répondre qu'il lui ferait la cession de cette dernière province, s'il consentait à ne commettre aucune hostilité; mais le bey n'accepta point cette offre.

Hassan-Pacha n'ayant plus d'ennemis devant lui, se porta sans obstacle sur Benysouef, et réunit à ses troupes celles d'Abdyn-Bey et de Sâleh-Koch. Il reçut l'ordre d'envoyer les dehlys de son armée au camp de Tâher-Pacha. On fit aussi diriger sur le même point les soldats qui s'étaient rendus à Torrâh et à Gyzeh. Les odjaqlys, l'aghâ des janissaires, et tout ce qu'il y avait de cavalerie disponible, sortit

de la ville pour en imposer à l'ennemi. Ces mouvemens divers annoncèrent aux troupes que le pacha avait un besoin pressant de leurs services : elles devinrent exigeantes. Les Albanais furent les premiers à demander cinq mois de solde qui leur étaient dus; le camp d'Embabeh, et les garnisons de la Haute-Égypte imitèrent leur exemple. Mohammed-Aly fut contraint de mettre sur les provinces, tant de fois ruinées, une imposition de 3,000 bourses qui furent employées à satisfaire ces mécontens.

Néanmoins la désertion était grande ; beaucoup de soldats passaient sous les tentes des beys : ils trouvaient plus d'avantages à courir les campagnes que de se morfondre dans l'intérieur du Kaire, et au milieu des camps.

Ibrahym-Bey, Bardissy et Osmân-Bey Hassan occupaient Syouth, tandis que leurs kâchefs levaient des contributions dans les villages du Sayd : ils avaient une avant-garde devant Minyeh, qui tenait les Turks resserrés dans cette place. Les troupes d'Hassan-Pacha, campées sous les murs de Benysouef, ne faisaient aucun mouvement.

On était au Kaire dans une agitation continuelle; les habitans étaient inquiets, et l'on craignait une réaction. Le kiâya-bey avait été destitué de ses fonctions et mis aux arrêts; Mohammed-Aly l'avait remplacé par Topouz-Ouglou, son khaznadar et son compatriote, auquel il donna le commandement des troupes campées à Embabeh : Tâher-Pacha servait sous ses ordres; il était à la tête de l'infanterie. Pour prévenir toute sédition et mettre les troupes à même

d'entrer en campagne, le gouvernement s'empara de tout le café que possédaient les négocians de Gedda et d'Ianbo, et le donna aux chefs des troupes en à-compte sur la solde. Les Cophtes et les négocians damasquins furent aussi taxés à 200 bourses.

Il paraissait que l'Elfy était disposé à se rapprocher de Mohammed-Aly. Il lui dépêcha de nouveau Moustapha-Kâchef, qu'il autorisa à demander en son nom la province de Bahyreh et le Soubkyeh [1]. Le gouverneur se contenta de répondre que si l'Elfy désirait sincèrement la paix, il lui céderait la province de Bahyreh sans aucune redevance. Ce bey s'était porté de sa personne à Gesr-el-Assoued; une partie de ses mamlouks avait passé sur la rive droite, et ravageait la province de Menouf. Les Arabes poussaient leurs courses jusque vers Damanhour.

Les troupes campées à Embabeh, sous le commandement de Topouz-Ouglou, étaient au nombre de quatre mille hommes, en infanterie et cavalerie. On leur donna l'ordre de marcher contre l'Elfy, dont les forces s'étaient portées aux confins de la province de Bahyreh.

Le 22 avril, après le départ des troupes d'Embabeh, un certain Albanais, Abdallah, byn-bâchy, se retira dans Boulâq, où il excita des troubles : ses soldats, au nombre de soixante, croyant qu'il n'y avait plus de moyens de répression; que l'autorité

[1] C'était une grande île, formée par les deux branches du fleuve et du canal de Menouf: elle contenait soixante-deux villages.

était sans force, se mirent à insulter les femmes et à dépouiller les habitans dans les rues. Le pacha, informé de ces désordes, envoya un bon nombre de ses gens pour faire cesser ces désordres. On attaqua les séditieux dans une okèle qui leur servait de refuge. Après s'être défendus inutilement pendant deux jours, manquant de vivres, ils durent se soumettre sans réserve, et furent exilés en Syrie avec leur chef. Chemin faisant, entre Belbeys, et Sâlahyeh, ces hommes, que la clémence avait épargnés, rencontrèrent d'autres soldats vagabonds épars dans les villages: ils s'unirent à eux et marchèrent de concert sur Mansourah, qui leur ouvrit ses portes. La garnison de cette ville fit cause commune avec eux. Cette troupe de brigands ravagea les villages de la province, se saisit du kâchef qui levait le myry, et lui prit une pièce de canon. Mohammed-Aly, craignant les suites d'un tel rassemblement, fit partir de suite son khaznadar avec quatre cents hommes, pour amener les rebelles à quitter l'Égypte. Cet officier remplit les intentions de son maître. Arrivé en leur présence, et voyant qu'il ne pouvait les combattre avec avantage; que d'ailleurs leur séjour en ces lieux pouvait opérer une diversion en faveur des ennemis du pacha, il leur promit une somme d'argent s'ils consentaient à se diriger sur el-Arych et Ghazah: cette convention, ponctuellement exécutée, détourna l'orage qui commençait à se former.

L'avant-garde des mamlouks, en partie composée de transfuges, continuait à serrer de près la place de Minyeh. Abdyn-Bey reçut à Benysouef l'ordre de

s'y porter. La garnison ayant eu connaissance de sa marche, fit une sortie pour éloigner l'ennemi et faciliter l'arrivée des renforts. On se battit pendant deux heures avec acharnement; les soldats, encouragés par l'espoir d'une prochaine délivrance, combattirent avec valeur, et obligèrent l'ennemi à leur laisser le champ libre. Le lendemain, Abdyn-Bey entra sans obstacle dans Minyeh. Pendant que les Turks et les mamlouks se disputaient la possession du Sâyd, l'Elfy quittait la province de Bahyreh et se rapprochait des bords du Nil: par ses menées et ses intelligences secrètes, il cherchait à diminuer les forces de son ennemi et à paralyser ses efforts. Un byn-bâchy albanais, nommé Régeh, séduit par ses promesses, déserta avec quatre cents hommes de l'armée turque, et se rendit dans le camp de ce bey. Sans être effrayé de cette défection, le kiâya-bey Topouz-Ouglou suivait les traces de l'Elfy dans la direction de Terrâneh. Les dehlys eurent avec les Arabes une escarmouche près du village de Ouardân, et il y eut des blessés de part et d'autre. Le bey se porta ensuite sur Hoch, et vint mettre le siége devant Damanhour. Son adversaire alla occuper Rahmânyeh pour l'observer et entraver ses opérations.

Cependant les Anglais, ennemis constans du gouvernement de Mohammed-Aly, fondaient toutes leurs espérances sur leur protégé : c'était le seul homme puissant dévoué à leurs intérêts, et capable de seconder leurs vues. On s'occupait à Londres de rendre à sa maison la souveraineté de l'Égypte; on

agissait pour lui à Constantinople; l'ambassadeur britannique employait tout son crédit pour y parvenir. Il avait remis au Reys-Effendy plusieurs notes où l'Elfy était représenté comme le seul homme qui pût rendre la tranquillité au pays; il demandait le rétablissement des mamlouks dont ce bey devait être le chef. On avait eu soin de faire valoir les avantages qui devaient résulter pour le commerce d'un tel changement. Ces raisons, développées avec tout l'art de la diplomatie, et appuyées de la présence et des promesses [1] du khaznadar de l'Elfy, qui s'était rendu à Constantinople pour y suivre les affaires de son maître, faisaient sentir plus vivement au divan la tyrannie des Albanais, qui étaient dans une constante opposition avec les vues politiques et mercantiles de l'Angleterre [2]. Cette proposition, si souvent, si assidûment renouvelée, fut enfin accueillie par le divan, qui ordonna les préparatifs d'une expédition pour l'Égypte. On en confia la conduite à Sâleh-Pacha [3], naguère promu à la dignité de grand-amiral. Ce prince reçut les instructions nécessaires, et l'ordre de mettre à la voile pour Alexandrie.

[1] L'Elfy s'était engagé, au nom de ses collègues, à payer 1,500 bourses, dont les Anglais avaient garanti le versement.

[2] Sans doute les Albanais n'eussent jamais consenti à ce que les Anglais occupassent les ports de l'Égypte, ainsi que leur avait promis l'Elfy, dans le cas où il aurait été chef des mamlouks et gouverneur de l'Égypte.

[3] Le capitan-pacha qui était venu l'année précédente à Alexandrie avait été remplacé.

Cependant le consul général britannique, avec lequel l'Elfy entretenait une correspondance suivie, l'informait exactement de toutes les démarches faites en sa faveur. Il lui dictait la conduite qu'il avait à tenir vis-à-vis des Turks. L'amour-propre de ce bey, flatté par tant de prévenances, ne lui permettait pas de voir les obstacles que présentaient à son élévation le caractère connu de Mohammed-Aly, le dévouement prononcé des cheykhs, l'esprit des troupes et l'indépendance de leurs chefs. Les mesures adoptées par la Porte lui paraissaient sans doute d'une facile exécution. L'Elfy, campé devant Damanhour, écrivit aux habitans une lettre conçue en ces termes : « La « sublime Porte m'envoie un firman qui m'investit « des fonctions de gouverneur de l'Égypte; aussitôt « que je l'aurai reçu, je me rendrai au Kaire pour « y mettre à exécution les ordres qu'il contient, et « prendre le maniement des affaires. Je demande « que vous m'ouvriez les portes de votre ville. J'at- « tends avec confiance cette nouvelle preuve de « votre inviolable attachement à votre souverain, et « de votre soumission à ses décrets. »

Ce manifeste fut envoyé à Seyd-Omar Makram, qui le remit entre les mains du pacha.

L'Elfy prévenait aussi les dehlys, par une lettre adressée à leurs chefs, que la Porte lui avait accordé le commandement de la ville du Kaire, dont le capitan-pacha devait bientôt venir le mettre en possession. Il les invitait à venir se joindre à lui, en leur promettant qu'aussitôt réunis sous ses tentes, ils recevraient leur solde arriérée. Les dehlys suivi-

rent l'exemple des habitans de Damanhour : ils envoyèrent la lettre de l'Elfy à Mohammed-Aly Pacha, qui leur répondit, par le même messager, « L'Elfy est « un fourbe et un imposteur qu'il faut détruire par « tous les moyens possibles; je compte en tout sur « votre obéissance et votre dévouement. »

On fit de suite partir cinq cents hommes pour aller rejoindre le camp de Rahmânyeh. Mohammed-Aly, instruit des menées des Anglais à Constantinople, et des dispositions de la Porte en faveur des mamlouks, s'était déjà mis en mesure de déjouer les projets de ses ennemis. Il fit approvisionner la citadelle en vivres et en munitions de guerre; il ordonna de réparer et d'armer promptement les ouvrages en maçonnerie élevés autour du Kaire par les Français.

Les beys de la Haute-Égypte avaient quitté Syouth; ils étaient venus camper à Mellaòuy, où leurs forces se trouvaient réunies. Yassyn-Bey, depuis sa défection faisait cause commune avec eux : il espérait que les succès de ce parti lui permettraient de satisfaire ses vues ambitieuses. Bardissy, qui avait reconnu dans ce chef une imagination ardente, un caractère entreprenant, un esprit guerrier, et surtout une haine profonde pour Mohammed-Aly, le traitait avec beaucoup d'égards, et lui accordait de nombreux priviléges : comptant sur son attachement, il le revêtit d'une pelisse, et l'envoya occuper le Fayoum.

Instruit, par des transfuges, que l'Elfy envoyait Amyn-Bey et deux kàchefs prévenir ses collègues des événemens qui devaient bientôt s'opérer en sa faveur, Mohammed-Aly dépêcha en toute diligence, à la

hauteur du birkes Keroun (ancien lac Mœris), trente cavaliers dromadaires, avec ordre de saisir ces envoyés à leur passage au Fayoum ; mais ceux-ci avaient eu la précaution de tenir la ligne du désert pour éviter toute fâcheuse rencontre.

Une nouvelle démarche des beys fit espérer à Mohammed-Aly de nouveaux renforts contre le protégé de l'Angleterre. Les beys députèrent au Kaire Mohammed-Kâchef, l'un d'eux, auquel ils donnèrent des instructions pour traiter de la paix. Ils demandaient à Mohammed-Aly de leur céder la Haute-Égypte, depuis Minyeh jusqu'à Esné. Le pacha accueillit bien leur délégué ; il lui promit d'accéder aux désirs des beys, et le renvoya avec des lettres et de grands présens pour Ibrahym-Bey, Osmân-Bey Hassan et Bardissy. En même temps il fit expédier l'ordre à Hassan-Pacha de se rapprocher avec ses troupes des environs de la capitale.

Il était facile de reconnaître dans cette démarche la désunion qui régnait entre les beys. La prééminence accordée à l'Elfy, au détriment de ses collègues, et de Bardissy surtout, dont les exploits avaient soutenu la réputation des mamlouks, déplaisait à la plupart d'entre eux. Mohammed-Aly entretenait par ses insinuations la jalousie de ces chefs, tandis que, d'un autre côté, il cherchait à détacher les Arabes du parti de l'Elfy, et à débaucher les soldats turks à son service.

Napoléon, qui n'avait point renoncé à reconquérir l'Égypte, montrait un vif intérêt à l'épouse de Mourâd-Bey, et la faisait assurer de sa bienveillance.

Cette dame, dont le rang et le mérite lui avaient acquis une puissante influence sur les mamlouks, penchait en faveur de Bardissy, et partageait ses sentimens à l'égard des Français : elle trouvait en lui plus de soumission et moins d'orgueil; elle savait d'ailleurs que ce bey avait sur ses compagnons d'armes beaucoup plus d'ascendant que son rival, et qu'il était plus propre à les commander. Bardissy conservait avec les Français des relations d'intimité, bien que Petrucci, l'agent des Anglais auprès de lui, voulût plusieurs fois le faire dévier de ses principes. Bardissy n'aimait point les Anglais, peut-être parce qu'ils accordaient trop à l'Elfy son rival.

Au Kaire, on applaudissait aux sages mesures que prenait Mohammed-Aly. L'absence d'une partie de la force armée, et l'expulsion des plus séditieux, avaient rétabli la tranquillité dans la capitale : les habitans, moins persécutés, se livraient paisiblement à leurs affaires ; l'administration s'occupait d'approvisionner les marchés et de diminuer le prix des subsistances : l'industrie renaissait dans les villes manufacturières du Delta. Le gouverneur, assuré du bon esprit des cheykhs, portait ses vues sur la province de Bahyreh, et prenait des mesures pour repousser toute agression.

L'armée turque campée à Rahmânyeh n'empêchait point l'Elfy de faire le siége de Damanhour, défendu par les habitans et trois cents soldats sous les ordres d'Hassan - Kâchef Koubrously. Le bey avait fait élever des retranchemens autour de la place. Son

artillerie, mise en batterie, répondait à celle des assiégés. L'infanterie, commandée par le transfuge Regeb-Aghâ, occupait les premières lignes du siége; elle était protégée par les mamlouks, campés à peu de distance : huit mille Arabes, qui exploraient la campagne, empêchaient les communications.

Le 1er juillet, l'escadre du capitan-pacha, composée de quatre vaisseaux, deux frégates, une corvette et un brick, ayant à bord trois mille hommes du Nizâm-Gédyd [1], mouilla dans le port d'Alexandrie. Moussa, pacha de Salonique, nommé, suivant l'ancien usage, représentant de la Porte, accompagnait le grand-amiral, ainsi que diverses personnes attachées à l'administration du roznamgy [2].

Dès que cette nouvelle fut connue au Kaire, Seyd-Omar Makram et le defterdâr se rendirent auprès de Mohammed-Aly, avec lequel ils eurent une longue conférence. Pendant qu'ils étaient à discuter, un envoyé des cheykhs vint remettre au pacha une lettre que l'Elfy leur avait adressée, et dans laquelle il s'exprimait en ces termes : « La sublime « Porte a bien voulu nous accorder le pardon; les « mamlouks rentreront au Kaire, et y exerceront « la même autorité dont ils étaient jadis revêtus. « Moussa-Pacha résidera à la citadelle en qualité de « son représentant. D'après les dépêches apportées « par le capitan-pacha, qui vient d'inviter les beys

[1] Nouvelle troupe formée à l'européenne, sous le règne de Sélym, et qui fut dissoute après sa mort.

[2] Directeur des domaines.

« de la Haute-Égypte à descendre vers la capitale, « Mohammed-Aly doit partir pour une autre desti- « nation. En conséquence j'espère que vous ne man- « querez pas de vous réunir aux ulémas : Dieu veuille « que ce soit pour le bonheur et la tranquillité de « tout le peuple. »

Le 5, on vit arriver un capidjy dépêché par le capitan-pacha à Mohammed-Aly. Cet officier lui communiqua l'ordre de la Porte, qui lui enjoignait de se rendre de suite à Alexandrie, où un bâtiment devait le recevoir à son bord et le conduire à Salonique, dont il avait été nommé gouverneur [1]. L'envoyé ne demeura que deux jours. Il retourna vers son chef avec Sélym-Aghâ, envoyé du pacha, qui répondit au grand-amiral qu'il était disposé à obéir aux ordres de son souverain ; que satisfait de quitter une contrée livrée à l'anarchie, il avait déjà fait ses préparatifs, mais que les troupes, auxquelles il devait 20,000 bourses, s'opposaient à son départ. Pour accréditer cette excuse, il se faisait garder à vue, et accompagner par un grand nombre de soldats quand il se rendait le soir à son harem, et le matin en venant au lieu de ses audiences. Il fit aussi assembler les chefs de l'armée, qu'il prévint des dispositions prises à son égard. Il leur assura qu'il était prêt à se soumettre aux volontés de la Porte et à quitter l'Égypte. Aucun d'eux ne voulut y con-

[1] On supposa généralement que le capitan-pacha avait l'ordre de se défaire de Mohammed-Aly, s'il eût pu le faire venir à Alexandrie.

sentir: tous, d'une voix unanime, répondirent qu'ils s'opposeraient à son départ; qu'ils le voulaient pour chef. Mohammed-Aly voyant l'impression produite par son premier début, les pressa davantage: « Vous « voulez, leur dit-il, m'empêcher d'exécuter les « ordres que j'ai reçus, et vous n'êtes pas assez forts « pour résister si nous sommes attaqués. Vos soldats « vivent dans l'indiscipline; ils persécutent les ha- « bitans, et m'obsèdent sans cesse en me demandant « leur solde. Vous, qui êtes leurs chefs, vous ne savez « pas les contenir dans les bornes du devoir, et vous « préférez les plaisirs aux embarras de la guerre. « Vous vivez paisiblement au milieu des richesses « que vous avez amassées, tandis que je suis seul le « point de mire de nos ennemis, et accablé sous le « poids des affaires. Si vous voulez que je demeure « parmi vous, que je sois votre fidèle compagnon « d'armes, comme vous m'avez toujours vu, jurez « sur le livre sacré du Coran, que vous ne m'aban- « donnerez pas, que vous mourrez, s'il le faut, pour « la cause que nous défendons. » Cette courte ha- rangue émut l'assemblée. Les chefs présens, au nombre de soixante-dix, prêtèrent serment sur le livre du prophète; et, pour consacrer son inviolabi- lité, il renouvelèrent l'ancien usage des Albanais: tous passèrent l'un après l'autre sur un sabre tenu aux deux bouts par les deux plus anciens. Cette cérémonie, simple en elle-même, était un lien in- dissoluble, qu'on ne pouvait rompre sans infamie. Chaque Albanais, animé des mêmes sentimens, s'empressa de donner aussi une somme en argent,

suivant ses moyens : 2,000 bourses furent déposées entre les mains de Mohammed-Aly, qui envoya un de ses affidés par terre à Constantinople, muni de lettres de change pour agir suivant ses vues. En même temps il redoubla les préparatifs de guerre; il fit monter à la citadelle une quantité de biscuit, de la poudre, des bombes et des boulets. Chaque jour, il parcourait les différens quartiers de la ville, tantôt déguisé, tantôt suivi d'une nombreuse escorte de soldats : il écoutait les discours du peuple, ou bien en imposait aux malveillans par sa présence.

De son côté, l'Elfy cherchait à seconder l'exécution du plan adopté par la Porte. Il envoya au capitan-pacha trente chevaux, quatre mille moutons, de l'argent, et cent chameaux chargés de provisions et d'habillemens pour les gens de sa suite. Ces riches présens le recommandaient à la bienveillance du prince, qui en échange lui fit expédier deux mortiers, cinq cents fusils et d'autres munitions de guerre.

L'ambition est toujours active. Mohammed-Aly fit réunir Seyd-Omar et les ulémas dans son salon d'audience. Il leur apprit que les beys avaient demandé à la Porte d'être investis de leur ancienne puissance, et de rentrer au Kaire sous la condition d'envoyer exactement les tributs à Constantinople, d'activer chaque année les apprêts et le départ de la caravane des pèlerins, d'aider de tout leur pouvoir les troupes qui marcheraient contre les Wahabys, et de se conduire suivant les principes de la justice;

que les cheykhs seraient garans de leurs promesses : « Cette faveur insigne leur a été accordée, « dit Mohammed-Aly ; la Porte envoie Moussa-Pacha « en qualité de son représentant au Kaire ; le grand- « amiral est chargé de l'exécution de ses ordres. »

Le but de cet entretien était de sonder l'opinion des cheykhs, et de les engager à prendre les mesures qu'exigeaient les circonstances.

Le 9 juillet, le divan-effendy, accompagné d'Abdallah-Bektach, drogman du gouverneur, alla communiquer à Seyd-Omar Makram la minute d'une requête écrite à la Porte au nom des ulémas. Le lendemain, les deux mêmes personnes se rendirent chez le cheykh Cherkâouy pour le prier de retoucher cet écrit, afin que les cheykhs pussent y apposer leurs signatures, et l'envoyer à Constantinople. Il était ainsi conçu : « Le capitan-pacha est « arrivé à Alexandrie en vertu d'ordres suprêmes. « Dès que son escadre fut mouillée dans le port, il « dépêcha un de ses officiers à Mohammed-Aly « Pacha, à l'effet de lui donner connaissance du « firman qui porte que l'inimitié prolongée entre « lui et les mamlouks occasione les malheurs de « l'Égypte; que jusqu'à présent rien de ce qui « concerne les lieux saints, pour l'envoi des subsis- « tances et la sûreté de la caravane des pèlerins, n'a « été fait; que les désordres causés par la multitude « des troupes, dont l'entretien est dispendieux, ont « achevé la ruine des habitans; que, d'un autre côté, « les beys ont supplié sa hautesse d'user envers « eux d'indulgence, et de leur accorder ses faveurs;

« promettons d'envoyer chaque année les rede-
« vances aux lieux saints; de protéger la caravane
« des pèlerins; de payer exactement le myry à la
« sublime Porte, et de se soumettre à ses décrets;
« qu'en conséquence, les ordres ont été donnés,
« pour déplacer Mohammed-Aly, ennemi des beys,
« de l'envoyer gouverneur à Salonique, et de lui
« substituer Moussa-Pacha, qui fixera sa résidence
« au Kaire; que si les ulémas offrent une pleine
« garantie de la conduite des beys, il sera donné à
« ceux-ci des secours tout-puissans.

« C'est à notre souverain seul qu'il appartient
« de donner des ordres : mais la conduite de ces
« mêmes beys est connue de tout le monde; elle
« est arbitraire, et fut la cause première des mal-
« heurs de l'Égypte : ils sont les auteurs de nos
« souffrances. Lorsqu'après la mort de Tâher-Pacha,
« ils ont pris possession du Kaire, nous avons dit :
« Dieu fasse que leur conduite soit améliorée. Tout
« au contraire, ils étaient devenus plus méchans,
« mille fois plus corrompus. Ils se sont couverts de
« honte et d'opprobre. Les chefs ne pouvaient com-
« mander à leurs subalternes, ni le maître tenir son
« esclave dans la soumission. Telle a été leur ma-
« nière d'agir pendant leur séjour dans la capitale.
« Ils ont même osé faire périr des pèlerins musul-
« mans, dépouiller le peuple et l'abreuver d'amer-
« tume. Leur noire trahison envers Aly-Pacha est
« encore présente à nos yeux. Cette année, des pèle-
« rins, des marchands et des pauvres, venant de
« Cosseyr, ont essuyé de leur part des mauvais trai-

« temens. Nous ne pouvons garantir leurs promesses « fallacieuses, puisqu'ils sont dans l'habitude de dire « ce qu'ils ne pensent pas. Quant aux emprunts et « aux contributions extraordinaires dont Moham- « med-Aly s'est permis de grever le peuple, ce n'a « été que pour chasser les méchans, et du consen- « tement des principaux habitans réunis en assem- « blée. Ce royaume est à notre souverain. Nous « obéirons à celui qu'il lui plaira d'envoyer; mais « nous ne pouvons être responsables, ni garans « pour les beys, parce que nous n'avons aucune « confiance en eux. Ils foulent aux pieds le peuple, « les femmes et les pauvres, comme des esclaves. Le « peuple n'est qu'un gage de Dieu sous la surveil- « lance du grand-seigneur.

« Nous prions le Tout-Puissant pour la conser- « vation des jours de notre souverain, et l'anéan- « tissement de ses ennemis. »

Cette requête, revêtue des signatures de tous les ulémas, fut envoyée au grand-seigneur et au capitan-pacha. On devine aisément qu'elle fut l'ouvrage de l'homme qui avait la plus grande influence parmi le peuple, qu'il dirigeait à son gré.

Conformément à ses instructions, le capitan-pacha employait tous les moyens conciliatoires, afin de faire réussir le plan adopté par son gouvernement. Châker-Aghâ vint au Kaire donner aux cheykhs la communication officielle des dispositions de la Porte. Mohammed-Aly lui fit l'accueil le plus gracieux, et le reçut dans sa maison. Le lendemain de son arrivée, cet officier adressa, de la part de son

maître, au cheykh Abdallah el-Cherkâouy, et à Seyd-Omar Makram, une dépêche dans laquelle il leur annonçait que Mohammed-Aly Pacha devait quitter l'Égypte et se rendre à Salonique, dont il avait été nommé gouverneur. Il les avertissait en même temps qu'il était enjoint à Hassan-Pacha et aux Albanais d'aller s'embarquer à Damiette pour retourner dans leur patrie.

Le 14 juillet après-midi, plusieurs cheykhs se réunirent chez Seyd-Omar, et vinrent avec lui prendre les ordres de Mohammed-Aly, qui leur demanda s'ils avaient reçu la communication du capitan-pacha, et ce qu'ils en pensaient. Alors le cheykh Abdallah el-Cherkâouy prit la parole, et lui répondit d'un air assuré : « Oui, nous l'avons reçue, « mais c'est de vous que nous venons prendre con- « seil. » Le pacha leur dit que le jour suivant il leur enverrait la minute de la réponse qu'ils auraient à faire. Le lendemain elle leur fut remise par le drogman Abdallah-Bektach, et ils s'empressèrent d'y apposer leurs cachets : « Nous avons reçu, di- « sait-on, la dépêche de votre altesse avec tout le « respect et l'obéissance que nous lui devons. Main- « tenant les habitans de l'Égypte sont pauvres et « faibles ; peut-être que les troupes ne voudront « pas se soumettre aux ordres de leur prince, et « qu'elles chercheront à se révolter pour ne pas « sortir de l'Égypte : le pillage, la ruine du pays, « et le déshonneur [1], en seront le résultat. Votre

[1] Ils entendaient par déshonneur les outrages envers les femmes.

« altesse est pleine de magnanimité ; nous nous « remettons en sa miséricorde. » Cette pièce fut signée des ulémas, et remise à Châker-Aghâ, envoyé du grand-amiral.

Ces pièces prouvaient assez clairement que Mohammed-Aly Pacha ne voulait point obéir aux ordres de la Porte. Le même jour il me disait [1] : « J'ai « pris le Kaire avec le sabre, et ne le rendrai que « par le sabre. Croit-on que cette ville soit comme « une maison de bains, où l'on entre avec tant de « facilité ? Les beys ont promis 1,500 bourses aux « membres du divan, que les Anglais se sont chargés « de faire toucher ; et moyennant cette somme ils « croient redevenir les maîtres de l'Égypte. Je con- « nais les Turks, et je sais de quelle manière il faut « se conduire à leur égard : la corruption est un « puissant moyen avec de tels hommes. L'année « dernière j'ai opéré une révolution, et je me suis « mis à la tête du gouvernement, aidé de cinq cents « soldats seulement ; maintenant j'ai quinze cents de « mes compatriotes, qui me sont bien dévoués. » Il disait aussi à quelques personnes de sa suite : « Le Kaire est à l'encan ; celui qui donnera un coup « de sabre de plus, en restera le maître. »

La conduite de Mohammed-Aly était en oppo-

[1] J'étais alors agent français au Kaire, et en cette qualité j'avais des relations journalières avec le pacha, qui me recevait toujours avec bonté, parce qu'il se rappelait que, dans un moment décisif, j'avais eu le bonheur de lui rendre service en lui prêtant une somme d'argent. (*Voyez* pag. 169.)

sition formelle avec les ordres qui lui avaient été transmis, et prouvait hautement qu'il ne voulait point quitter l'Égypte. Il réunit à Embabeh ce qui lui restait de troupes pour les diriger contre l'Elfy. Les chefs des différens quartiers eurent ordre de l'informer chaque jour s'il n'existait point dans leurs arrondissemens des soldats ou des gens portant l'uniforme de soldats. Les odjaqlys, et tous les hommes en état de porter les armes durent se rendre au camp. Pour compléter son système de défense, le pacha mit sur les provinces de la Basse-Égypte des contributions qui furent réparties par moitié entre les propriétaires et les fellahs. D'après le plan qu'il avait adopté, il lui importait de se mettre à même de parer à tout événement. L'argent lui était aussi nécessaire que les baïonnettes.

Le 24, le sélikdar du grand-amiral quitta le Kaire avec la réponse des cheykhs. Le même jour, le pacha lui-même alla camper près d'Embabeh, au milieu de ses soldats et des Arabes qu'il tenait à sa solde.

Sélym-Aghâ, que Mohammed-Aly avait dépêché près du grand-amiral, fut bientôt de retour. Le capitan-pacha l'avait chargé d'une réponse conçue en ces termes : « Porteur des ordres de la sublime Porte, « je suis venu en Égypte pour les faire exécuter. Les « beys ont obtenu leur pardon, et doivent rentrer « au Kaire, où ils gouverneront conjointement avec « Moussa-Pacha; quant à vous, vous devez vous « rendre à Salonique pour le remplacer. Je vous ai « envoyé plusieurs de mes officiers pour vous com- « muniquer ces décrets, que jusqu'à présent vous

« avez éludés sous des prétextes que je ne puis ad-
« mettre. Vos objections se réduisent à la solde des
» troupes, et vous vous obstinez à ne point obéir:
« songez à ce que vous faites, et prenez garde à ce
« qui peut en résulter. Sur ce point, vous voudrez
« bien m'adresser votre refus par écrit, afin que
« je le communique à la sublime Porte. Pensez-y
« bien : je n'attends autre chose que votre départ,
« celui d'Hassan-Pacha et des troupes, pour Da-
« miette. »

Cette lettre ne fit aucune impression sur l'esprit du pacha, qui n'en suivit pas moins son plan de defense.

Le corps d'armée aux ordres du kiâya-bey ne faisait aucune tentative contre l'Elfy. Ce général quitta Rahmânyeh, et vint prendre position à Négyleh. Dans leur marche, les soldats se comportèrent indignement : ils dépouillèrent les villages, que les fellahs furent obligés d'abandonner. Il n'y avait parmi eux ni ordre, ni discipline.

Instruit du mouvement de ses ennemis, l'Elfy leva le siége de Damanhour, et vint à leur rencontre. Il campa avec toutes ses forces à deux lieues de l'armée turque. Le kiâya de Moussa-Pacha, qui avait été dépêché près de lui pour se concerter sur les opérations de la campagne, l'aidait de ses conseils. Avant d'en venir aux mains, ces deux chefs jugèrent convenable d'employer des moyens de séduction. Ils écrivirent aux chefs des troupes pour les engager à se joindre à eux, en leur promettant qu'ils seraient bien traités, et qu'il recevraient toute leur solde. On

leur répondit que les troupes étaient sous les ordres directs de Mohammed-Aly Pacha, et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser. L'Elfy, voyant que par cette voie il n'obtenait aucun résultat, prit le parti de livrer bataille. Le 12 août, au matin, un grand nombre d'Arabes, suivis de deux détachemens de mamlouks, se porta sur le camp de Tâher-Pacha, placé à la droite du village : cet homme timide ne sut faire aucune disposition ; il manqua de courage et de présence d'esprit dans une occasion aussi importante. Les mamlouks, profitant de la confusion, chargèrent avec leur impétuosité ordinaire : Tâher fut le premier à lâcher pied. Les soldats suivirent son exemple ; ils jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans des barques attachées au rivage. Deux de ces barques, trop encombrées par les fuyards, coulèrent bas en traversant le fleuve. Les Arabes pillèrent le camp et les bagages.

Cependant l'infanterie du kiâya-bey, réunie aux dehlys et aux aghâs, fit front aux ennemis en avant du village. L'artillerie de l'Elfy tirait à petite distance. Le combat s'engagea par des charges de cavalerie, et l'on se livra pendant une heure un combat opiniâtre. Les Turks, cédant à la force, durent enfin se retirer après avoir opposé une courageuse résistance. Les dehlys surtout se conduisirent d'une manière honorable. Ils furent les derniers à se renfermer dans Négyleh, où ils restèrent durant la nuit. Le lendemain le kiâya-bey passa sur la rive droite, et vint à Menouf avec les débris de l'armée. Dans cette journée malheureuse, les Turks perdi-

rent six cents hommes, trois bouches à feu, leurs tentes et les bagages.

Le bey eut aussi à regretter la perte de quelques-uns des siens. Il s'empressa d'envoyer au capitan-pacha les prisonniers et les têtes des morts, comme un trophée de sa victoire. Pendant l'action, il s'était tenu lui-même, le sabre à la main, derrière les pelotons, encourageant ses troupes à bien faire leur devoir.

A la nouvelle de cette défaite, le pacha redoubla de vigilance; la police devint plus active; jour et nuit on faisait des patrouilles. Lui-même, sous divers déguisemens, parcourait les quartiers les plus populeux. Il n'ignorait pas que le capitan-pacha entretenait dans la ville des intelligences que favorisaient les partisans des beys: on cherchait à embaucher les soldats; on employait tour à tour auprès des cheykhs et des principaux du pays les promesses et les menaces. L'infatigable activité de Mohammed-Aly sut prévenir ou déjouer tous les complots. Il se mit en garde contre les traîtres, et ne dut qu'à sa destinée d'éviter l'assassinat et le poison.

Depuis deux jours, les troupes du kiâya-bey rentraient au Kaire en désordre; il y vint lui-même reprendre ses fonctions et vaquer aux affaires que son éloignement ne lui permettait pas de terminer.

Un byn-bâchy de cette armée, qui s'était mal conduit à Négyleh, osa se présenter devant Mohammed-Aly : ce prince, transporté de fureur en le voyant, saisit une massue qui se trouvait à son

côté, sur le divan où il était assis, et lui en asséna plusieurs coups ; le malheureux byn-bâchy, étendu dans l'appartement, allait expirer, lorsque des officiers du pacha se jetèrent à ses pieds en le suppliant de lui laisser la vie.

Tâher-Pacha s'était porté à Foueh avec le reste de son infanterie : il fallait qu'il effaçât par une belle action la honte dont il s'était couvert. Quoique neveu de Mohammed-Aly, il n'était pas à l'abri de l'exil. Son oncle lui fit écrire de ne point se présenter au Kaire. Pénétré d'une telle disgrâce, Tâher ranima le courage abattu de ses troupes, passa le Nil, et alla chasser de Rahmânyeh Châhyn-Bey, qui venait de s'emparer de ce poste important. Mohammed-Aly Pacha, satisfait de sa conduite dans les circonstances où l'on se trouvait, lui pardonna la faute grave qu'il avait commise, et le rappela près de lui.

Après la bataille de Négyleh, des mamlouks et des Arabes s'étaient répandus dans la province de Gyzeh. Le voisinage de ces ennemis causait dans le Kaire une sourde agitation. Pour prévenir des désordres, le gouvernement fit couper avant l'époque prescrite la digue du canal qui conduit les eaux dans la ville. Les places publiques, inondées par suite de cette opération, gênaient la circulation, et empêchaient les rassemblemens. Les malveillans, déconcertés, n'osèrent plus exciter des troubles qu'il eût été facile d'apaiser.

Aussitôt après sa victoire, l'Elfy avait repris ses positions devant Damanhour; mais, pendant son éloi-

gnement, les habitans avaient approvisionné la place de tout ce qui était nécessaire à sa défense. Ils avaient envoyé plusieurs de leurs cheykhs [1] au capitan-pacha, qui les accueillit avec bonté, en les engageant à ne point faire la guerre, mais plutôt à se soumettre aux ordres de leur souverain, et à ouvrir les portes de leur ville à l'Elfy. A leur retour dans leurs foyers, il s'éleva parmi eux des contestations : les uns voulaient se défendre, les autres préféraient les conseils du grand-amiral. Le kâchef Hassan-Koubrously les engageait à ne point se détacher de la cause pour laquelle ils avaient jusqu'alors combattu; il leur promettait que ni lui ni ses soldats ne les abandonneraient, et qu'ils succomberaient tous plutôt que de se rendre à un ennemi haineux et vindicatif. Encouragés par leur chef, les assiégés convinrent d'un commun accord d'écrire à Mohammed-Aly pour demander des secours. Ils confièrent la lettre à un homme hardi, qui sut tromper la vigilance des assiégeans. Mohammed-Aly, politique habile, les combla d'éloges, en leur recommandant bien de persister dans la détermination qu'ils avaient prise de ne recevoir personne dans leurs murs, et d'opposer la plus vigoureuse résistance aux efforts momentanés de l'Elfy, jusqu'à l'arrivée des troupes qu'on allait mettre en campagne. Cette réponse ranima le courage des habitans de Damanhour; ils reprirent une attitude guerrière.

Informé de cette résolution contraire à ses or-

[1] Ici le mot cheykh signifie *vieillard*.

dres, le capitan-pacha fit intervenir le qâdy et les cheykhs d'Alexandrie. A la demande du prince, ces interprètes de la loi rendirent un alâm portant que, d'après la désobéissance marquée des habitans de Damanhour, il était permis de les attaquer et de les détruire.

Moussa-Pacha eut plusieurs conférences avec le grand-amiral. Il se plaignait amèrement de ce qu'on ne prenait pas les mesures nécessaires pour exécuter les ordres de la sublime Porte. Le capitan-pacha en rejetait la faute sur le kiâya de l'Elfy, qui, disait-il, avait trop exagéré les forces de son maître, et le nombre de ses partisans parmi le peuple.

D'un autre côté, le consul-général d'Angleterre agissait aussi en tous sens : il écrivait aux beys de la Haute-Égypte pour les engager à venir joindre leurs forces à celles de l'Elfy. Dans ses entretiens avec le capitan-pacha, près duquel il se rendait souvent, il exhortait ce prince à agir; il lui indiquait les moyens d'attaque, et déroulait des plans de campagne. De concert avec le kiâya de l'Elfy, qui servait à Alexandrie les intérêts de son maître, il recrutait des Italiens, des Grecs, qu'il envoyait servir comme artilleurs au camp placé devant Damanhour. En même temps, un des agens de ce consul informait Mohammed-Aly que la Porte voulait bien lui échanger son pachalick du Kaire contre celui de Salonique, mais qu'elle ne désirait pas employer la force pour arriver à ce but. Le pacha répondit à haute voix qu'il ne craignait personne, et que dans

peu il serait aussi en mesure de résister aux Européens eux-mêmes.

L'espoir d'être secourus avait rendu de l'énergie aux habitans de Damanhour. Ils firent une sortie de nuit, et vinrent audacieusement jusque sous les batteries de l'ennemi; et, poussant des hurlemens affreux, ils jetèrent l'épouvante dans le camp. Au milieu de la confusion et du feu de la mousqueterie, ils portèrent partout le ravage, et ne battirent en retraite qu'après avoir tué beaucoup de monde et fait dix-sept prisonniers, avec lesquels ils rentrèrent à la lueur des torches allumées pour éclairer leur triomphe.

Dès son arrivée à Alexandrie, le grand-amiral avait dépêché Solymân-Aghâ Sâleh [1], un des écuyers de sa hautesse, pour annoncer aux beys du Sayd les dispositions que la Porte avait prises

[1] Il était mamlouk de Sâleh-Bey, et occupait la place de chef de la police avant l'arrivée de l'armée française. A cette époque, il suivit en Syrie son maître, qui y mourut de la peste. Il revint au Kaire avec l'armée turque, où il épousa la veuve de Sâleh-Bey, alors riche et puissante. Solymân-Aghâ est regardé comme le meilleur cavalier de l'Égypte. Lorsque le grand-vizir était au Kaire, il l'envoya à Constantinople accompagner des chevaux destinés au grand-seigneur, dont il fut fait écuyer. Dans cette occasion, il vint en Égypte avec le capitan-pacha, et il servit d'intermédiaire entre lui et les mamlouks. Il demeura avec l'Elfy jusqu'à la mort de ce bey; après quoi il revint au Kaire. Mohammed-Aly l'accueillit bien, et le chargea de plusieurs missions pour Constantinople. Il est maintenant un de ses courtisans, et vit dans une parfaite aisance, au moyen des pensions de la Porte et du revenu de ses immeubles.

à leur égard, et les inviter à coopérer à l'exécution des mesures qu'exigeaient les circonstances. Il était accompagné du khaznadar du capitan-pacha, dépêché au camp de l'Elfy pour recevoir l'argent que ce bey s'était engagé, par l'entremise de son kiâya, à payer au trésor du vizir. L'Elfy dit à cet officier que les mamlouks formaient trois corps, dont Ibrahym-Bey, Bardissy et lui, étaient les chefs; que Solymân-Aghâ devait demander aux premiers les deux tiers de la somme, et que lui payerait volontiers l'autre tiers. Cette proposition acceptée, l'envoyé se rendit à Mellaouy. Osmân-Bey Bardissy, auquel il avait communiqué avant tout l'objet de sa mission, le reçut fort amicalement; mais il répondit aux demandes de l'amiral, que l'Elfy, étant parvenu à entretenir avec la sublime Porte et les puissances étrangères des relations assez intimes pour provoquer le remplacement du gouverneur de l'Égypte; et même l'arrivée du capitan-pacha à Alexandrie, il devait aussi lui être facile de payer la totalité de la somme promise par lui, et de se faire ensuite rembourser: « Il est devenu notre chef, ajouta Bar-
« dissy avec une ironie amère, nous sommes ses
« sujets, et nos respectables pères, Ibrahym-Bey et
« Osmân-Bey Hassan, doivent actuellement lui obéir:
« un homme aussi puissant possède sans doute de
« riches trésors. »

Après cette entrevue infructueuse avec Bardissy, Solymân-Aghâ se rendit chez Ibrahym-Bey, pour remplir auprès de lui la mission dont il était chargé: « Mon
« fils, lui dit le bon vieillard, le capitan-pacha ne

« pouvait envoyer auprès de moi aucune personne « dont la présence me fût plus agréable que la « vôtre, et c'est avec plaisir que je revois en vous « un de nos enfans. Je vous parlerai donc avec fran- « chise : rentrer au Kaire pour y couler tranquille- « ment le reste de ses jours au sein de sa famille « et sous le gouvernement d'un de ses compagnons « d'armes, tel est le vœu que forme encore le « vieil Ibrahym. Mais que d'obstacles s'opposent à « son accomplissement, et doivent prolonger cette « existence précaire et malheureuse que je traîne « depuis si long-temps ! Après la mort de notre sei- « gneur Mohammed-Bey Aboudiâb, j'ai vécu de « longues années avec Mourâd-Bey, quoique bien « fatigué de sa conduite et de celle de ses mam- « louks ; mais j'ai toujours pardonné les fautes, pour « éviter l'inimitié, les querelles et les massacres. « Mourâd-Bey est mort, ne laissant après lui que des « extravagans qui sont incapables d'aucune réflexion. « Bardissy, devenu chef, est devenu orgueilleux ; il « a commis de grandes fautes : dupe des suggestions « des étrangers, à qui il avait accordé sa confiance, « ne voulant suivre aucun des conseils qui lui ont été « donnés avant et après nos malheurs, il a porté, « par sa conduite envers l'Elfy, le coup le plus fu- « neste à l'antique pouvoir des mamlouks.

« Quant aux demandes que vous me faites, en « m'assurant que l'Elfy paiera sa part, c'est de ce « bey lui-même que je voudrais apprendre quelles « sont ses intentions, pour répondre à vos ouver- « tures. »

La plupart des mamlouks résistèrent aussi aux propositions du capitan-pacha; et, sans se laisser éblouir par les flatteuses espérances qu'il cherchait à leur faire partager, ils s'empressèrent d'adhérer à la résolution d'Ibrahym. Solymân-Aghâ, qui voulait assurer le succès de sa mission, retourna auprès de l'Elfy pour obtenir de lui quelques explications.

« Eh quoi! lui dit ce bey lorsqu'il connut les « soupçons d'Ibrahym et de Bardissy, mes anciens « compagnons d'armes me supposeraient capable « de vouloir usurper une autorité qui ne m'appar- « tient pas? Loin de moi l'injuste pensée d'attenter « jamais aux prérogatives d'Ibrahym-Bey, mon père « et mon patron : d'ailleurs, les autres mamlouks « souffriraient-ils qu'un de leurs égaux s'arrogeât « ainsi le droit de les commander. Détrompez-les, « Solymân; allez leur dire que l'Elfy s'estimera trop « heureux, après avoir rétabli leur ancienne puis- « sance, de vivre tranquillement sous la protection « paternelle d'Ibrahym dans ses domaines de Gyzeh. « Que si la conduite injuste qu'ils ont tenue à mon « égard leur faisait craindre des ressentimens qui « sont loin de mon cœur, je leur offrirais les moyens « de prendre contre moi toutes les précautions néces- « saires à leur sécurité : d'ailleurs, je me plais à « vous le répéter, tous les torts de mes frères sont « oubliés. Ils ont massacré Husseyn-Bey Ouachach, « mon mamlouk; mais, Dieu merci, cette perte n'est « point irréparable : il n'était ni mon père ni mon « fils; ce n'était que mon esclave; les bazars m'en « offrent assez d'autres pour le remplacer. C'est une

« victime de plus, réunie à toutes celles que la mort « a moissonnées dans les rangs de mes braves : tels « étaient, sans doute, les décrets du Très-Haut et « l'inévitable arrêt du destin. Ce destin a voulu « aussi que je fusse persécuté par mes frères; car, « vous le savez, Solymân, je n'avais rien fait pour « mériter leur colère : je leur avais donné le conseil « de s'attacher aux Anglais ; ils ont d'abord écouté « mes avis : j'ai senti la nécessité de braver les dan- « gers d'une navigation périlleuse et toutes les in- « fortunes de l'exil pour assurer leur repos ; cepen- « dant qu'ont-ils fait après mon départ ? A peine « rentrés au Kaire, ils ont écouté les conseils per- « nicieux d'un ennemi qui les en a chassés dès qu'il « a pu les attaquer impunément. A mon retour, ils « ont tourné leurs armes contre un ami qui leur « tendait les bras; et dernièrement encore, depuis « qu'une fatale expérience aurait dû les éclairer, ils « sont tombés dans les piéges insidieux que Moham- « med-Aly leur avait tendus à l'occasion de la « coupure du Nil, et que je leur avais signalés. C'est « pourtant cet homme astucieux qu'ils écoutent « encore aujourd'hui, qui les flatte, qui les caresse « pour mieux assurer leur perte. Partez, Solymân- « Aghâ, retournez vers eux ; je vous en prie : tâchez « de dessiller leurs yeux et de les faire revenir de ce « funeste aveuglement ; peut-être, en leur rappelant « le passé, les rendrez-vous plus circonspects pour « l'avenir, et les déciderez-vous à répartir entre eux « le paiement des deux tiers de la somme qui leur est « demandée : rien ne leur est plus facile; car, en

« faisant payer 10 bourses à chaque bey, 5 aux « kâchefs, et une à chaque mamlouk, comme je le « ferai avec mes gens, nos engagemens seront « bientôt remplis. Nous ne sommes pas si dépour- « vus que nous ne puissions y faire face. L'argent « est indispensable pour les affaires de ce monde; « et celle dans laquelle nous sommes engagés est la « plus importante. Dites-leur : Semez, semez avant « que la saison ne se passe, car nous avons contre « nous un ennemi bien actif et bien vigilant. »

Solymân-Aghâ partit; et, arrivé chez les beys de la Haute-Égypte, il répéta à Bardissy les expressions de son collègue. « Ce sont de vaines paroles, « dit ce bey; on ne saurait y compter. L'Elfy cher- « chera toujours à se venger de ce que nous lui « avons fait, quand même il habiterait le haut des « montagnes. Il n'y a nul doute que la Porte ne « tienne correspondance avec lui; et nous, qui ne « pouvions pas souffrir les extravagances de ses gens, « pleins d'orgueil et de haine, nous leur serions « soumis! Jamais!... » Solymân-Aghâ lui répondit : « Terminez maintenant l'affaire qui m'amène près de « vous, et tuez-le ensuite. — C'est lui-même qui nous « tuera l'un après l'autre quand il aura l'autorité; « c'est un fourbe, à qui nous ne pouvons accorder « la moindre confiance. » D'un autre côté, le khaznadar du capitan-pacha attendait inutilement au camp de l'Elfy une réponse positive au sujet des 1500 bourses. Ce bey tâchait néanmoins de se conserver la bienveillance de ce prince, et lui envoyait des présens. Les beys eux-mêmes voulurent offrir

à ce seigneur un témoignage de leur reconnaissance, et lui montrer leur désir, au moins apparent, de mettre à exécution les ordres dont il était porteur. Solymân-Aghâ fut chargé de lui présenter leurs hommages, ainsi que des esclaves, des chevaux et des chameaux chargés de provisions. On fit partir en même temps avec lui six beys et deux cents mamlouks des maisons d'Ibrahym et d'Osmân-Bey Hassan, pour aider l'Elfy dans ses opérations contre Damanhour.

Solymân rendit compte à l'Elfy du peu de succès de son voyage, et présenta son rapport au grand-amiral. Il lui dit que les beys de la Haute-Égypte n'avaient pas maintenant les moyens de payer leur part des 1500 bourses, mais que l'Elfy acquitterait de suite la sienne, et qu'après une époque fixe, il verserait la totalité de la somme promise. Le capitan-pâcha, trompé dans son attente, répondit d'un ton de colère à son envoyé : « La barbe du grand-vizir « et la mienne vous paraissent-elles donc des objets « de dérision? Nous avions cru que les mamlouks ne « formaient qu'un seul parti, tandis qu'ils sont tous « divisés entre eux. C'est donc en vain que nous avons « fait une expédition pour les aider contre celui qui « gouverne l'Égypte. Puisque l'Elfy est l'ennemi des « autres, on ne peut compter sur lui seul. Allez, « rendez-vous au camp de ce bey, et renvoyez-moi « mon khaznadar. » Le même jour, en quittant Alexandrie, Solymân-Aghâ rencontra cet officier, qui arrivait de la Bahyreh.

Il importait aux vues politiques de la France

d'empêcher le triomphe de l'Elfy. Entièrement dévoué aux Anglais, il eût pour ainsi dire partagé avec eux le gouvernement de l'Égypte, en leur permettant de mettre des garnisons dans les villes maritimes; il aurait protégé ouvertement leur commerce, et leur eût accordé des priviléges au préjudice des autres nations.

Pénétré de cette idée, le consul de France prémunissait Mohammed-Aly contre les embûches que lui tendait le capitan-pacha. En même temps il avertissait Bardissy de ne point altérer, par de fausses démarches, les sentimens de bienveillance que lui portait Napoléon, sincère administrateur de la bravoure des mamlouks. Le consul, par ses négociations, faisait passer au service du pacha vingt-cinq Français combattant sous les bannières de l'Elfy; il dénigrait auprès du grand-amiral le caractère de ce bey, incapable de suivre un plan ni de commander dans des momens difficiles: « Le village de Damanhour, qu'il « ne peut prendre, disait-il, atteste assez l'insuffi- « sance de ses moyens. » Dans ses rapports à l'ambassadeur de France à Constantinople, il peignait Mohammed-Aly avec des couleurs favorables, annonçait la prédilection qu'il avait pour les Français, et priait son excellence de s'intéresser en sa faveur, et d'appuyer ses intérêts auprès du divan.

Malgré le blocus de Damanhour, des habitans de ce village sortaient quelquefois de nuit pour aller, dans les villes du Delta, acheter des objets de consommation journalière, ou porter des dépêches que le kâchef envoyait au Kaire. On choisissait ordinai-

rement les plus intrépides pour ces sortes d'expéditions. Les Arabes surtout, qui sont agiles et très-propres à l'espionnage, passaient sans être aperçus au milieu des tentes, parmi les soldats endormis, auxquels ils enlevaient des armes, des effets, et même des chevaux. Quelques-uns furent pris avec des provisions qu'ils portaient à leurs compatriotes: l'Elfy les fit périr en les accrochant à des arbres, au moyen d'un fer aigu qu'on leur passait sous le menton. Les habitans, indignés à la vue de ce supplice, et supposant que le même sort leur était réservé, firent serment de mourir tous les armes à la main, plutôt que de laisser violer l'asile du courage et de la fidélité. Ce fut en vain que les assiégeans donnèrent, dans l'espace de cinq jours, deux assauts au corps de la place: ils furent repoussés avec perte, sans avoir pu escalader les murs. Il y eut quelques maisons détruites par l'effet des boulets et des bombes. Les troupes auxiliaires furent seules employées dans ces deux attaques. L'Elfy ne voulait point exposer ses mamlouks, qu'il ne pouvait remplacer, et il les observait pour agir en rase campagne.

Pour arrêter les progrès de l'inondation dans la province de Bahyreh, et empêcher que les eaux ne missent obstacle à ses opérations, l'Elfy avait fait élever une digue au canal de l'Achrafyeh [1]. Mohammed-Aly, prévoyant qu'une telle opération

[1] On l'appelle communément canal de Rhamânyeh, parce que cette ville est près de son embouchure.

allait laisser inculte toute l'étendue de la province, fit embarquer pour Rahmânyeh quatre cents hommes sous la conduite de son khaznadar, Ahmed-Aghâ, auquel il donna l'ordre de détruire les ouvrages de l'ennemi. En arrivant, Ahmed repoussa les avant-postes, et coupa la digue du canal, dans lequel il entra avec des barques. Châhyn-Bey accourut à la tête de ses mamlouks, et le referma à une lieue plus loin, au moyen d'une quantité de balles de coton recouvertes et soutenues par des terres rapportées, tandis qu'il la faisait ouvrir sur la droite, afin que les eaux pussent avoir leur écoulement dans le lac d'Edkou, de sorte que les barques qui portaient la troupe du khaznadar se trouvèrent à sec en avançant près de Minyeh-el-Koran. Un parti de mamlouks qui occupait ce village attaqua les turks; il leur tua beaucoup de monde, et les poursuivit jusqu'à Sanhour, où il les tint bloqués pendant deux jours. Ceux-ci revinrent ensuite nuitamment à Rhamânyeh.

Lorsqu'ils connurent les dispositions prises par l'Elfy, les cheykhs d'Alexandrie envoyèrent aux habitans de Damanhour une députation pour les engager à capituler, parce que la dérivation du canal allait priver les citernes de l'eau nécessaire à la population. Mais les esprits étaient trop exaltés : les assiégés s'étaient engagés par serment à se défendre jusqu'au dernier soupir; ils craignaient trop, en mettant bas les armes, de s'exposer au ressentiment de l'Elfy. Aussi la mission de ces envoyés demeura-t-elle sans effet; les hostilités furent continuées avec la même animosité.

Dès l'instant que le capitan-pacha vit qu'il ne pouvait nullement compter sur les beys, il donna une toute autre direction à sa politique : il expédia au Kaire son maktoubgy [1] avec des dépêches. A l'arrivée de cet officier, Mohammed-Aly, le defterdâr et Seyd-Aghâ, tinrent conseil entre eux. D'après le contenu des dépêches qui venaient d'être apportées, il paraissait que le capitan-pacha était revenu à des sentimens plus favorables à Mohammed-Aly. La lenteur des opérations de l'Elfy, les progrès de l'inondation, qui paralysait les mouvemens militaires, l'esprit des troupes, l'insouciance trop marquée des beys de la Haute-Égypte, la volonté des ulémas, et surtout les retards apportés au versement des 1,500 bourses, avaient fait triompher de la cause de Mohammed-Aly. Tout en assurant le grand-amiral de son profond dévouement, le gouverneur avait su se mettre en mesure pour repousser ses entreprises; chaque jour il avait acquis de la force dans l'opinion des principaux officiers de ce prince, qu'il gagnait par ses largesses.

Les choses commençaient à marcher à son gré, quand la réponse au mémoire adressé à la Porte par les cheykhs vint mettre le sceau à la réconciliation. Le divan autorisait le grand-amiral à faire ce qui conviendrait le mieux aux intérêts du souverain, d'après les renseignemens les plus positifs et la connaissance qu'il avait des hommes et des affaires. Dès-lors les relations entre le Kaire et Alexandrie devinrent

[1] Officier chargé de cacheter les lettres.

plus fréquentes et plus pacifiques. A la suite de divers entretiens avec l'envoyé du capitan-pacha, il fut convenu que Mohammed-Aly ferait un présent de 4,000 bourses pour être confirmé dans la place de gouverneur de l'Égypte. On arrêta qu'une nouvelle supplique, signée par les notables de la ville, serait expédiée au grand-amiral, et par lui transmise à Constantinople. Cette dernière clause fut bientôt remplie. Le pacha fit assembler les cheykhs et les odjaqlys, auxquels il communiqua ses intentions; tous s'empressèrent d'accéder à ses désirs : la supplique fut rédigée et revêtue de leur signature. Mohammed-Aly l'envoya au port d'Alexandrie par Ibrahym-Bey, son fils, qui emportait en même temps des présens en étoffes de l'Inde, et emmenait des chevaux richement harnachés. Ibrahym-Bey devait rester en otage jusqu'à ce que son père eût rempli ses engagemens.

Jusqu'alors le gouvernement en Égypte n'avait pris aucune part à ce qui concernait la religion et ses ministres : ceux-ci, au contraire, sous le prétexte de veiller aux intérêts du peuple, s'étaient immiscés dans les détails de l'administration, qu'ils censuraient parfois sans aucun ménagement. Un des premiers actes de l'autorité de Mohammed-Aly fut d'abolir ces priviléges. Les cheykhs sortaient souvent des devoirs de leur état; ils ne se bornaient pas seulement à enseigner les préceptes du Coran, mais ils cherchaient encore à capter l'opinion du peuple, pour le faire servir d'instrument à leur ambition et à leurs intrigues: habiles à s'immiscer dans

l'intérieur des familles, pour s'arroger le droit d'en juger les différends, ces hommes intrigans parviennent ordinairement à créer dans leurs maisons un tribunal où ils décident des questions en litige. Dans les assemblées qu'ils tiennent chez eux, leurs cliens les plus dévots viennent chaque jour leur faire une cour assidue, et cet hommage flatte vivement leur amour-propre et leur orgueil; car ces sentimens, si contraires à l'esprit de l'état qu'ils ont embrassé, forment, en général, avec l'avarice, les traits principaux du caractère des ulémas. La position de Seyd-Omar Makram vis-à-vis du gouvernement qui le comblait de ses faveurs, lui créait un rival dans chacun de ses collègues, et le mettait en butte à leur haine. Il avait une grande influence sur le peuple, et parmi les grands. Cette haute prospérité fit éclater la mésintelligence entre lui et les cheykhs Abdallah el-Cherkaouy, el-Douakhly et Seyd el-Chamy, à l'occasion de la gérence des biens de la mosquée el-Azhar, que le premier était chargé d'administrer. Seyd-Omar voulut faire des observations relatives à la tenue de l'intérieur de l'édifice: elles ne furent point écoutées. Il s'en plaignit; on fut sourd à ses plaintes. Irrité par cette obstination, il résolut de s'en venger; et bientôt, par ses insinuations, il trouva le moyen de mettre mal ses collègues dans l'esprit du pacha, qui leur fit intimer les arrêts, avec défense de paraître en public.

Mohammed-Aly, assuré des intentions du capitan-pacha à son égard, ne s'occupait qu'à chercher les moyens de remplir l'engagement qu'il avait con-

tracté envers lui. Les habitans, épuisés par tant de contributions réitérées, durent encore subvenir aux dépenses dans lesquelles il était entraîné par le désir de conserver le gouvernement de l'Égypte. Il frappa d'une contribution de 6,000 bourses les femmes des beys, les Cophtes, les chrétiens de Damas, en promettant que cette somme serait remboursée sur les impôts.

Pendant que ce gouverneur travaillait à consolider sa puissance, on recevait de la Haute-Égypte des nouvelles peu rassurantes. La mésintelligence avait éclaté entre les Albanais et les Turks. La garnison de Minyeh, toute composée de ces derniers, au nombre de neuf cents, s'était soustraite à l'autorité du pacha : la solde était le prétexte de leur révolte. Maho-Bey, chef de cette troupe, écrivit au Kaire, que, si on ne lui payait pas ce qui était dû, il saurait écouter les propositions de ceux qui lui offraient de l'argent [1]. Maho s'était déclaré contre les Albanais : il arrêtait les barques, et levait sur elles des contributions; les chefs des villages de la province étaient contraints d'approvisionner la place en vivres et de lui compter la totalité du myry. Mohammed-Aly, craignant les suites d'une telle insubordination, donna ordre à Hassan-Pacha de marcher vers Minyeh avec tous les Albanais placés sous son commandement.

[1] Il voulait parler des beys qui avaient des intelligences dans la place de Minyeh, dont ils cherchaient à s'emparer : le soulèvement de la garnison fut leur ouvrage.

Disposé à exécuter les derniers ordres qu'il avait reçus de son gouvernement, le grand-amiral dépêcha au Kaire son kiâya, à qui l'on rendit toutes sortes d'honneurs. Il fut reçu en grande cérémonie par tous les chefs et les principaux habitans du pays. Cet officier ne venait pas comme les envoyés qui l'avaient précédé : il ne demandait point avec instance l'exécution d'un ordre souverain ; sa présence ne donnait aucune inquiétude : il allait rétablir la bonne harmonie, troublée jusqu'alors par une intrigue opposée aux volontés du peuple. Le lendemain de son arrivée, Mohammed-Aly fit assembler les ulémas pour leur donner connaissance de la décision du capitan-pacha. Elle était conçue en ces termes : « Nous avons accepté « la prière des cheykhs en faveur de Mohammed-Aly « Pacha, confirmé dans la place éminente de gou- « verneur de l'Égypte, à condition qu'il faciliterait « et accélérerait les préparatifs du départ de la ca- « ravane des pèlerins ; qu'il enverrait aux lieux « saints ce qui est d'usage, tant en vivres qu'en « argent ; qu'il laisserait à la disposition de l'arse- « nal de Constantinople les revenus des Échelles « d'Alexandrie, Rosette et Damiette ; et qu'enfin il « ne songerait plus à faire la guerre aux beys, mais « qu'il traiterait de la paix avec eux. » Il y eut pendant trois jours des fêtes et des illuminations à l'occasion de l'arrivée de cette dépêche.

Informée de ce qui se passait en Égypte, la Porte savait bien que le capitan-pacha ne pouvait faire un autre choix ; elle était d'ailleurs revenue à des sentimens plus pacifiques à l'égard de Mohammed-Aly :

l'ambassadeur de France avait fait valoir son caractère, en le présentant au divan comme capable de contenir les partis, d'étouffer les factions, de faire cesser les troubles, et de maîtriser l'esprit séditieux des soldats. D'ailleurs, Mohammed-Aly, avec sa prévoyance ordinaire, avait travaillé de son côté pour se maintenir au poste où l'avaient élevé son courage et son génie. Au même moment où il faisait jouer des ressorts à Constantinople pour intéresser à sa cause des personnages influens dans le conseil, il agissait auprès du consul de France pour que l'ambassadeur fît révoquer les ordres de la Porte; il cultivait assidûment l'amitié des cheykhs, et caraissait surtout Seyd-Omar Makram, auquel il témoignait les plus grands égards. Non moins empressé à l'égard des chefs militaires, il les ralliait à lui en leur faisant entrevoir et espérer de grands avantages. Il eût donc été difficile de saper un édifice dont il avait su jeter les fondemens avec autant d'habilité, et d'exécuter les projets de la Porte en faveur des mamlouks.

Cependant la garnison de Minyeh était toujours en état de rébellion : les chefs avaient des conférences journalières avec des envoyés des beys, qui leur promettaient trois mois de solde, à condition de livrer la place. Solymân-Bey, de Girgeh s'était rapproché de Benysouef, que venait d'occuper le corps de troupes aux ordres d'Hassan-Pacha; le camp d'Osmân-Bey Hassan était toujours placé à Gebel-el-Teyr; Ibrahym-Bey se tenait à Mellaouy; Bardissy était venu occuper Moufalout, où il était malade.

L'affluence des soldats dans la capitale en troublait

aussi la tranquillité; les habitans, insultés dans les rues, aimaient mieux rester à l'abri des violences dans l'intérieur de leurs maisons, que de vaquer à leurs affaires : l'autorité, encore mal affermie, ne pouvait réprimer les désordres. Les effets de l'inimitié fomentée entre Seyd-Omar Makram et les cheykhs, auxquels le pacha avait intimé les arrêts, retombaient encore sur le peuple, qui souffrait de l'inconduite des troupes, et n'avait point la ressource ordinaire des représentations des chefs de sa religion. Comme il n'y avait point d'union dans les conseils, on ne prenait que des mesures tardives et inutiles. Le qâdy, par sa prudence et la considération dont il jouissait, crut pouvoir arrêter les progrès de la discorde. Il réunit chez lui, à l'époque du ramadân, les principaux cheykhs et quelques-uns des notables du pays : son influence et la sagesse de ses discours ramenèrent les esprits aux sentimens de la paix et de la fraternité que doivent professer les ministres de toute religion. Chacun promit d'oublier le passé : Seyd-Omar fut le premier à se rapprocher de ses collègues, et à leur donner des marques de son attachement.

L'Elfy, campé autour de Damanhour qu'il ne pouvait réduire, n'ignorant pas la détermination du capitan-pacha, voulut faire la paix avec Mohammed-Aly, par l'entremise de ses protecteurs. Le consul anglais écrivit à ce sujet au pacha une lettre fort respectueuse, à laquelle le gouverneur répondit qu'il ne ferait jamais une paix particulière; que si l'Elfy voulait se réunir aux autres beys, il enta-

merait des négociations avec eux; que dans le cas contraire il continuerait à lui faire la guerre.

L'Elfy crut devoir tenter dès-lors les derniers efforts contre Damanhour. La place, resserrée de plus près, essuyait le feu de toutes les batteries, et souffrait beaucoup : les habitans adressèrent, de concert avec le kâchef, une lettre à Mohammed-Aly, pour l'avertir qu'ils étaient réduits à la dernière extrémité; que manquant de vivres, et sans espoir d'être secourus, ils allaient être bientôt forcés de se rendre à l'ennemi, ou de périr les armes à la main. Le gouverneur différa de répondre à des demandes aussi pressantes.

Hassan-Pacha, qui marchait contre la garnison de Minyeh, s'était arrêté à Benysouef. Mohammed-Aly jugea prudent d'employer des voies conciliatrices avant d'en venir à une rupture ouverte. Il dépêcha vers les révoltés Ismayl-Aghâ, kâchef de Menouf, vers Maho-Bey, son compatriote et son ami: cette mission eut un plein succès. Ismayl parvint à calmer les soldats révoltés; il leur promit que leurs demandes seraient écoutées; il engagea en même temps leurs chefs à ne point oublier leurs devoirs, et à fermer l'oreille aux perfides insinuations. Il revint ensuite au Kaire avec l'un d'eux. Le pacha, satisfait de la conduite de son envoyé, accueillit ce chef avec sa bonté accoutumée, et lui fit remettre 300 bourses à compte sur la solde de ses troupes. La garnison, contente de recevoir cette somme, rentra dans l'obéissance. Au moment où ces querelles intestines divisaient l'Égypte, des évé-

nemens d'une importance bien plus grande allaient agiter l'empire ottoman. La Russie était sur le point de déclarer la guerre à la Porte, et la crainte de cette rupture rendait la présence du capitan-pacha nécessaire à Constantinople. Après avoir réglé les affaires qu'il devait terminer à Alexandrie, il appareilla le 12 octobre. Ibrahym-Bey, fils de Mohammed-Aly, l'accompagnait, ainsi que Moussa-Pacha et sa suite. Le grand-amiral laissa son kiâyâ au Kaire, pour recevoir les 4,000 bourses que devait, d'après leurs conventions, lui faire compter le gouverneur. Dès que cet officier eut exécuté les ordres de son maître, il partit comblé de présens qu'il reçut du pacha et des principaux chefs de l'armée.

Le 2 novembre, à peine un mois était écoulé, qu'un capidjy-bâchy, porteur de deux firmans; débarqua dans Boulâq. Par l'un de ces firmans, Mohammed-Aly était reconnu et confirmé dans le pachalik d'Égypte; l'autre lui ordonnait de faire partir la caravane des pèlerins, et d'expédier 6,000 ardebs [1] de blé à Gedda. On recommandait aussi à ses soins le peuple et les mamlouks.

Ce fut à cette époque que M. de Châteaubriant, revenant de son voyage en Palestine, arriva au Kaire. Je fus assez heureux pour lui faire accepter un logement chez moi, et pour l'accompagner à l'obélisque et sur les ruines de Mataryeh, au puits de Joseph, et dans tous les lieux qui peuvent exciter la curiosité des voyageurs.

[1] L'ardeb est égal à litres 182,12.

Chaque jour la maladie d'Osmân-Bey Bardissy faisait des progrès alarmans. Une bile répandue, qui aurait exigé un traitement suivi et du repos, que son ardente imagination ne lui permettait pas de goûter, le faisait cruellement souffrir. Les blessures graves qu'il avait reçues, jointes aux inquiétudes de sa vie agitée, le rendaient triste et chagrin. Il voyait avec une douleur profonde que c'en était fait de la puissance des mamlouks, et sentait bien que son courage abattu ne pouvait plus lutter contre la destinée. Tant de causes réunies minaient sensiblement son existence. Il était privé d'ailleurs des secours du médecin; car ceux qui exerçaient cette profession difficile au camp des beys étaient des empiriques incapables de guérir aucune maladie. Un Moghrebin[1], récemment arrivé du Kaire, lui faisait prendre un breuvage de couleur bleuâtre, mêlé de quelques gouttes d'acide sulfurique. Les effets de ce remède furent très-nuisibles au malade. On avait envoyé à Alexandrie chercher un homme habile, mais il n'était plus temps: Bardissy avait succombé à la violence de sa maladie. Il mourut le 19 novembre 1806, âgé de quarante-huit ans. Ses mamlouks, pour honorer sa mémoire, tuèrent ses chevaux[2] et brisèrent ses armes sur sa tombe, hommage que l'on rendait autrefois en Orient aux princes que les armes avaient illustrés. On lui donna pour successeur Châhyn-Bey Mourâd, homme dur, méchant, mais renommé par

[1] Arabe des états barbaresques.

[2] Cette coutume se trouve aussi chez les habitans de la Patagonie.

son courage. L'Elfy était l'ennemi implacable de ce bey, parce qu'il avait poignardé Husseyn-Bey Ouachach, de sa maison.

Ceux à qui la bravoure malheureuse inspire de l'intérêt, liront peut-être avec plaisir le précis de la vie de cet intrépide mamlouk, digne d'avoir été l'allié et l'ennemi de Mohammed-Aly Pacha.

Osmân-Bey était né en Circassie. Son père l'habitua de bonne heure aux travaux de la campagne; et cette éducation rustique lui avait donné une forte constitution et un goût décidé pour les exercices du cheval. Enlevé à ses parens, jeune encore, et conduit par des marchands à Constantinople, il y fut vendu à un certain Sélym-Aghâ, directeur des travaux de l'arsenal. Sélym mourut trois ans après sans laisser d'héritiers. Le gouvernement s'empara de ses biens et fit vendre les esclaves. Osmân fut acheté par le commandant d'une caravelle, qui voulut le destiner à la marine : dans ses voyages, il le conduisait à bord de son vaisseau; mais, voyant en lui peu d'aptitude pour cet état, il prit le parti de le laisser au kaïmakam d'Alexandrie, en échange de sucre et de café. L'esclave fut relégué au Kaire dans une maison où il resta quelque temps sous la surveillance de ses conducteurs. Des courtiers l'offrirent à Mourâd-Bey qui l'acheta et le prit en affection. Sa conduite et son zèle à bien remplir ses devoirs le firent remarquer de son maître, qui l'employa dans son khazneh[1]. Kassis-Faraoun, qui depuis est mort à

[1] Trésor.

Trieste, où il s'était réfugié, était alors grand-douanier et fournisseur de la maison de Mourâd. Dans ce poste élevé, il lui importait d'avoir des amis à la cour, pour se conserver la bienveillance du maître. La faveur dont Osmân jouissait auprès de Mourâd, lui fit jeter les yeux sur ce mamlouk, et plusieurs fois il lui donna des preuves de sa générosité. Il lui offrit d'abord 500 taltyehs [1], que le jeune homme voulut refuser par modestie, ne sachant à quel titre il lui faisait ce don. Le douanier l'ayant pressé d'accepter son offre, il céda à ses instances. Osmân employa cet argent à se procurer des habillemens et des armes. Peu de temps après Kassis lui donna encore la même somme, puis réitéra ce présent. Alors l'ambitieux Osmân, faisant un noble usage de ses moyens, acheta deux mamlouks qu'il présenta un jour à Mourâd. Le bey, étonné, lui demanda à qui appartenaient ces deux enfans : « Ce sont, lui dit l'adroit courtisan, les mam-« louks de votre esclave. — Comment ! répliqua le « prince, qui te les a donnés? explique moi cette « énigme. — Je les tiens, répondit-il, des bienfaits « de votre fournisseur. » Son maître, qui aimait à voir dans ses mamlouks de semblables dispositions, lui dit : « Eh bien ! il faut aussi qu'il les habille. » Osmân ne tarda pas à être nommé tchocadâr [2], place de confiance qu'il exerça jusqu'à ce qu'il eût la permission de laisser croître sa barbe. Avec ce privilége, il obtint le rang de kâchef. Deux années après,

[1] Pièce d'or qui valait, à cette époque, environ quatre francs.
[2] Valet de chambre.

Mourâd l'éleva à la dignité de bey, en lui donnant en apanage le village de Bardys, dont il retirait des rentes et des redevances considérables.

Osmân-Bey Bardissy était d'une médiocre corpulence; il avait de la vivacité dans le regard, une démarche assurée, et de la noblesse dans les manières. Il excellait dans les exercices militaires, et surtout dans l'art de l'équitation. Au moment de l'arrivée de l'armée française, il se distingua par sa valeur à la journée des Pyramides, et fut un des premiers à se jeter au milieu des bataillons ennemis. On vit plusieurs canons de fusil et des baïonnettes taillés par son sabre. Furieux de ne pouvoir enfoncer les rangs des Français, il faisait cabrer son cheval sur les soldats, et leur lançait sa massue et son espingole: il fut blessé; ses camarades le retirèrent tout sanglant de la mêlée. Il suivit Mourâd-Bey dans le Sayd, partagea ses revers, et combattit avec lui jusqu'à la paix que ce bey signa avec le général en chef Kléber. Placé dans la province de Girgeh, qui lui avait été assignée en vertu des conditions du traité, Mourâd le chargea de plusieurs missions auprès des chefs de l'armée française. Tous eurent pour lui les égards dus à son rang et au caractère dont il était revêtu. Il n'eut pourtant point à se louer des procédés du général Menou, qu'il se rappelait quelquefois avec un sensible déplaisir: « C'est le seul Français, disait-il, « dont j'aie eu à me plaindre dans mes rapports et « mes liaisons avec eux. »

Lorsqu'il fut attaqué sur le lac d'Aboukyr, avec

ses infortunés compagnons d'armes, par les chaloupes armées du capitan-pacha [1], il se défendit comme un lion contre ses assassins, et ne tomba en leur pouvoir qu'après avoir reçu quatorze blessures; encore fallut-il, lorsqu'il fut terrassé, qu'on lui arrachât ses armes. A cheval, le sabre à la main, Bardissy était terrible. Les Turks éprouvèrent à Damanhour les effets de son intrépidité : tout pliait devant lui. Je le vis un jour, dans la cour de sa maison, abattre d'un seul coup de sabre le cou d'un taureau, et blesser encore l'animal aux deux jambes par la chute de son arme. Osmân-Bey Bardissy, avant sa maladie, se proposait d'envoyer un agent à Paris. Il pensait que le plan des beys avait échoué, parce qu'au lieu d'intéresser le gouvernement français à leur cause, on s'était adressé aux Anglais.

L'Elfy fut sensible à la perte de son rival. Il avait été l'ennemi de Bardissy durant les dernières années de sa vie; à sa mort, il sut apprécier la perte que les mamlouks venaient de faire : c'était le plus bel hommage qu'il pût rendre à la mémoire de son ancien compagnon d'armes. Il était encore devant Damanhour, lorsqu'il apprit sa mort; mais il désirait la cessation des hostilités, sans cependant vouloir se soumettre à la puissance de Mohammed-Aly.

Voyant que les mamlouks, et surtout la maison de Bardissy, ne voulaient pas se réunir à lui, ni l'aider à remplir les engagemens qu'il avait contractés envers la Porte, ce bey eut une seconde fois recours

[1] Voyez ci-dessus, pag. 14 et 15.

aux Anglais, et mit en eux toute sa confiance. On parlait depuis long-temps de la prochaine apparition d'une escadre de leur nation dans les parages de l'Égypte; des personnes attachées à la légation britannique à Constantinople l'avaient fait pressentir au capitan-pacha avant son départ. Le consul avait engagé l'Elfy à ne point quitter la province de Bahyreh. Dans ses rapports, adressés à Malte et en Sicile, il offrait de démontrer la facilité qu'il y avait de s'emparer du pays, en rabaissant le courage des Turks et celui des Albanais; il faisait surtout valoir la force imposante des mamlouks, prêts à marcher contre les troupes du pacha. Suivant lui, les habitans, fatigués de la tyrannie, étaient disposés à seconder de tout leur pouvoir les efforts des Anglais.

Tous ces bruits donnaient de l'inquiétude à Mohammed-Aly. Il vit bien que l'intention de l'Elfy était d'attendre dans ses positions l'effet des promesses de ses protecteurs. Il résolut de marcher contre lui: une partie des troupes eut ordre d'aller camper à Chobrâ.

Bientôt le pacha vint se mettre à leur tête, et s'avança vers Chalakân; de là il passa sur la rive gauche, pour attaquer des mamlouks et des Arabes qui levaient des contributions dans la province de Gyzeh.

Ibrahym et Osmân-Bey Hassan n'avaient point reconnu le choix que la maison de Mourâd avait fait de Châhyn-Bey pour remplacer Bardissy; ils avaient au contraire prié l'Elfy de venir se réunir à eux pour leur proposer un plan d'organisation. Ce bey désirait se mettre à la tête des mamlouks; mais l'espé-

rance de voir bientôt arriver une armée anglaise, dont il attendait les plus grands avantages, le retenait dans les environs de Damanhour, où il était plus à portée du point de débarquement, et en mesure de lui faciliter la conquête de l'Égypte. La guerre, que l'Angleterre venait de déclarer à la Porte, rendait probable une prochaine invasion. L'Elfy attendait donc avec impatience l'approche de cet événement important, dont les résultats devaient avoir la plus grande influence sur le commerce et la politique de l'Europe ; mais, avant tout, il fallait pourvoir à la subsistance de son armée, qui éprouvait de grandes privations : la disette se faisait sentir dans le camp, la cherté des vivres était extrême. Huit mille Arabes avaient ruiné les campagnes, et tout avait été enlevé, de manière qu'il ne restait plus aucune ressource. Les fellahs, abandonnant leurs chaumières, s'étaient répandus dans le Delta pour y chercher leur existence. Damanhour seul, etait debout au milieu des ruines. Dans cette situation pénible, les troupes de l'Elfy se révoltèrent. On l'obligea de lever le siége, et de se retirer vers la Haute-Égypte.

A la nouvelle de cette retraite, les habitans se livrèrent aux transports de la joie. Ils eurent bientôt oublié les souffrances dont ils avaient été accablés pendant plus de quatre mois.

La défense héroïque de ce village doit faire époque dans les annales des guerres de l'Égypte. Sans autre ressource que leur courage, abandonnés de Mohammed-Aly même, pour les intérêts duquel ils se

sacrifiaient si généreusement, ces braves habitans soutinrent une lutte aussi longue qu'opiniâtre contre toutes les forces de l'Elfy, et le succès couronna leurs nobles efforts. Cette résistance contribua, sans doute, à faire échouer le plan que la Porte avait adopté.

C'était à regret que l'Elfy suivait ses troupes; il était triste, inquiet. Le chagrin qu'il ressentait d'avoir levé le siége de Damanhour, était égal au déplaisir que lui avaient donné les autres beys, ses collègues, qui s'étaient obstinés à ne point vouloir seconder ses entreprises. Il s'avançait à petites journées dans la province de Gyzeh, en laissant sur son passage les traces de la dévastation.

Mohammed-Aly Pacha se tenait à Embabeh avec ses troupes. Il voulait harceler l'Elfy, et s'opposer à sa retraite vers la Haute-Égypte. L'avant-garde de ce bey, commandée par Châhyn, occupait Gesr-el-Assoued. Le 29 janvier 1807, Mohammed-Aly, vint se placer, avec quatre mille hommes, en avant du village : un canal encore plein d'eau le séparait des ennemis. On se tirailla tout le jour, sans aucun résultat. Le lendemain, les mamlouks continuèrent leur mouvement, sans être inquiétés: Mohammed-Aly marchait sur la même ligne qu'eux, en cotoyant le Nil. Il fit placer ses tentes hors de Gyzeh, et dispersa ses troupes dans les villages aux environs. L'Elfy s'avançait dans le milieu de la plaine, que couvrait sa nombreuse cavalerie, tandis que son adversaire l'examinait avec une lunette d'approche. Les soldats n'osaient sortir des villages,

où les mamlouks craignaient de les attaquer. L'Elfy vint sans obstacle prendre position à Chobrament, et les Albanais se réjouirent en le voyant faire retraite. Cependant, à mesure qu'il s'éloignait d'Alexandrie, ce bey, dévoré d'ambition, devenait sombre, agité, au point qu'on craignait de l'aborder. Dans un de ses momens de tristesse, il s'écria, en versant des larmes, et les yeux tournés vers le Kaire, sur le pont de la digue de Chobrament: « O ville, regarde tes enfans autour de toi! ils sont « égarés et dispersés, tandis que tu gémis sous le « joug d'une vile soldatesque qui ruine tes maisons, « détruit tes palais, outrage tes femmes, et ternit « ta splendeur. »

Cette sombre mélancolie faisait craindre pour sa vie, et les conjectures de ceux qui l'entouraient ne tardèrent pas à se réaliser.

Le 30 janvier 1807, à l'heure de l'asr, Mohammed-Bey l'Elfy fut se promener à cheval hors du camp; quelques-uns de ses gens le suivaient à pied. En avançant dans la plaine, il aperçut les chameaux des Arabes au milieu des blés qu'ils ravageaient. A cette vue, il entra dans une violente colère; il courut sur eux, et en tua plusieurs à coups de sabre et de pistolet. Cet emportement l'émut vivement. Il rentra dans sa tente, et s'assit en vomissant beaucoup de sang et de bile: « C'en est fait, dit-il, l'É- « gypte est à Mohammed-Aly; il ne restera plus « personne pour la lui disputer : dès aujourd'hui « les mamlouks sont perdus; ils ne pourront plus « rien entreprendre. » Il fit assembler tous les beys

de sa maison, et nomma, en leur présence, Châhyn-Bey, pour le remplacer. Celui-ci baisa la main de son maître mourant, qui lui adressa ces dernières paroles: « Châhyn, je vous recommande vos frères, « que je confie à vos soins; je vous recommande « vous-même à leur affection. Soyez tous sur vos « gardes, et craignez les piéges de l'ennemi: que la « concorde règne parmi vous ; soyez toujours unis. « Si je meurs, je désire être enterré à Bâhneseh, où « sont les tombeaux des martyrs. » Il expira la nuit même du 30 janvier, à l'âge de cinquante-cinq ans. Son sang suintait à travers ses pores ; tout son corps devint livide, ce qui fit croire qu'il avait été empoisonné. En Orient, où le poison est l'arme favorite des grands, on attribue, sans preuve évidente, une mort prématurée à ses effets. Je me rappelle très-bien les circonstances qui ont précédé le trépas de l'Elfy, et j'ai toujours été d'opinion qu'il avait succombé à la violence d'un *cholera morbus*, d'autant plus qu'aucun poison connu ne produit de semblables effets.

Après les cérémonies d'usage [1], on plaça son corps dans une tartavane [2] sur un chameau, et on le conduisit à Bâhneseh; l'armée accompagnait son chef: elle lui rendit avec beaucoup de recueillement les honneurs funèbres.

Mohammed-Aly dormait dans sa tente, près de

[1] Les musulmans ont coutume de laver leurs morts avant de leur donner la sépulture.

[2] Sorte de panier à jour dans lequel les Arabes asseoient leurs femmes pendant les courses du désert.

Gyzeh, lorsqu'un Arabe de la tribu des Hennâdys lui apporta la nouvelle de la mort de son ennemi. Il donna 5 bourses à cet homme, que l'appât d'une récompense avait rendu si diligent.

La fortune de Mohammed-Aly voulut que l'Elfy terminât sa carrière au moment où il allait reparaître sur la scène avec éclat. Deux mois de plus, et l'Égypte aurait peut-être cessé d'être gouvernée par les Turks. Mais la destinée de ce bey trompa tous les calculs de la politique. Sa vie fut orageuse; les momens de sa prospérité furent courts; il ne sut point apporter assez de constance dans les revers : on eut à lui reprocher ce défaut de fermeté dans toutes les actions de sa vie dont je vais offrir l'analyse :

Mohammed-Bey l'Elfy, conduit au Kaire l'année 1189 de l'hégire (1773), fut vendu à Ahmed-Chaouych el-Magnoun [1], alors chef du corps des odjaqlys. Bientôt dégoûté de vivre sous les lois bizarres de son maître, qui était presque insensé, il le pria de se défaire de lui. Ahmed consentit à sa demande, et le vendit à Sélym-Aghâ Tamerling. Celui-ci, après l'avoir gardé quelques mois, en fit présent à Mourâd-Bey, dont il reçut en échange mille ardebs de blé. Ce fut de là que le jeune Mohammed tira son nom de l'Elfy [2]. Il était jeune, bien fait et d'une figure agréable. Mourâd-Bey le fit

[1] Cette dernière qualification annonce que celui auquel elle s'applique n'est pas tout-à-fait dans son bon sens.

[2] Elf, signifie *mille*.

son tchocadar, et lui donna ensuite sa liberté en le nommant kâchef dans la province de Charkyeh. L'Elfy avait de l'audace et de la bravoure; mais ces qualités étaient éclipsées par un caractère inquiet, sévère et impatient. Un jour, un nommé Aly-Aghâ Taouâkly vint lui demander une faveur, qu'il lui accorda à l'instant; mais il ne tint point à sa promesse. Aly-Aghâ retourna vers lui, et se permit quelques observations pour obtenir ce qui lui avait été déjà octroyé. Le kâchef ayant refusé positivement, le solliciteur éleva la voix. Le maître impérieux ordonna à ses domestiques de lui donner la bastonnade. Par suite de ces mauvais traitemens, Aly-Aghâ reçut une blessure à la tête, dont il mourut deux jours après. Cette action fut dénoncée à Mourâd-Bey, qui exila l'Elfy dans la Basse-Égypte. Celui-ci se mit à ravager les villages du Delta : Foueh, Bérembâl, Métoubis et Rosette eurent à souffrir de ses vexations; Mourâd-Bey recevait chaque jour des plaintes des habitans. Dans cet intervalle, une sédition, causée par le mécontentement de quelques mamlouks, vint à éclater au Kaire; Mourâd les fit éloigner. Il expédia l'ordre à l'Elfy d'accompagner Moustapha-Bey, l'un d'eux, à Alexandrie, lieu de son exil, et ensuite de rentrer dans la capitale. Le kâchef, après avoir rempli sa mission, retourna près de son maître, qui le nomma bey. Dès qu'il fut promu à cette dignité, il se fit remarquer par ses extravagances : il acheta des mamlouks, fit bâtir des maisons et nomma des kâchefs. Le prince lui donna en apanage l'arrondissement de Farchout, avec les villages de Méhallet-el-Kébyr, Demeyneh,

Melyg et Zobar, dans la Basse-Égypte. L'Elfy prit aussi le commandement de la province de Charkyeh. Il soumit les tribus d'Arabes de ces cantons, sur lesquels il levait arbitrairement des contributions. Telle fut sa conduite jusqu'à l'arrivée du fameux Hassan, capitan-pacha, qui bannit du Kaire Mourâd et Ibrahym. L'Elfy suivit ces beys, et revint avec eux l'an 1205 (1790), après avoir demeuré quatre ans dans le Sayd. Son absence l'avait rendu plus sage et plus modéré. Il aimait la solitude, et cherchait à s'instruire dans l'astronomie, l'architecture et la magie blanche [1]. Il réunit chez lui beaucoup de livres. Lorsqu'il apprenait l'arrivée d'une personne instruite, il l'envoyait chercher pour discourir avec elle. Il augmentait en même temps ses possessions, achetait des esclaves, des nègres, des Géorgiennes. Il eut jusqu'à mille mamlouks, y compris ceux de ses kâchefs : ceux-ci étaient au nombre de quarante. Il donna le gouvernement de la province de Charkyeh à l'un d'eux ; lui-même ne s'y rendait que pour soumettre les Arabes bédouins, quand ils inquiétaient les fellahs. Dans ses voyages il faisait porter avec lui un kiosk en bois qui formait une salle de quatre façades perçées chacune d'une fenêtre: on y montait par trois degrés. Quoique l'Elfy eût de fort belles maisons, il avait fait bâtir, à la place de l'Ezbekyeh, un palais qu'habitèrent ensuite les généraux en chef de l'armée française. Lui-même en

[1] La plupart des Orientaux croient encore fermement à ces jongleries.

avait fait le dessin sur une carte, qu'il avait remise à son kiâya; mais cet homme ne l'ayant pas bien exécuté, l'Elfy, à son retour de la province, fit abattre ce qui avait été fait. Il chargea quatre de ses kâchefs de la surveillance des travaux, tandis que d'autres cherchaient de tous côtés des ouvriers pour finir un peu plus tôt l'édifice. Les appartemens furent meublés avec beaucoup de luxe; on n'épargna rien pour les embellir. Tout étant terminé, le maître vint y habiter au commencement du mois de ramadân [1].

Quelques jours après, des ordres de Mourâd-Bey le forcèrent de partir pour la Charkyeh; il regarda comme un sinistre présage l'interruption de la pompe et des fêtes de ce mois. Il demeura dans la province jusqu'au débarquement des Français à Alexandrie; alors il revint au Kaire, se battit contre eux à la bataille des Pyramides, et se retira vers le Sayd avec Mourâd-Bey, après avoir perdu beaucoup de ses mamlouks: il fit la guerre, tantôt dans la haute, tantôt dans la Basse-Égypte. Lorsque le grand vizir Youssouf vint en Syrie, il alla le trouver en lui conduisant des prisonniers, et un lion que lui-même avait pris en traversant le désert. Le prince l'accueillit favorablement, et lui donna des présens. Il revint ensuite seul en Égypte, retourna en Syrie, puis accompagna le vizir lors du traité d'el-Arych. A la rupture de ce traité, il se réunit à Hassan-Bey Geddâouy, qui, pendant la bataille d'Héliopolis et la révolution du Kaire, n'avait cessé de rôder autour

[1] Mois de jeûne des musulmans.

de la ville. Lorsque Mourâd-Bey conclut la paix avec les Français, l'Elfy ne voulut pas accéder aux conditions consenties par son ancien maître, et continua de leur faire la guerre, allant de côté et d'autre, fuyant quand il trouvait de la résistance. Il partit de nouveau pour la Syrie, où il demeura jusqu'à ce que le vizir revînt en Égypte, lors du débarquement de l'armée anglaise et de l'arrivée du capitan-pacha. A cette époque, l'Elfy entra au Kaire avec les autres beys ; mais loin d'envisager l'avenir avec tranquillité, il prévoyait la difficulté de vivre en paix avec les Turks : il fit part de ses craintes à ses collègues. On résolut de recourir à la médiation des Anglais pour tâcher d'obtenir de leurs efforts diplomatiques que la Porte renonçât à l'occupation de l'Égypte, et rendît la puissance aux beys à condition qu'il y aurait un pacha au Kaire pour la représenter, et un defterdâr chargé de l'administration. Cette demande n'ayant point été accueillie, l'Elfy eut recours aux intrigues auprès du vizir. Par l'entremise du reys-effendy, qu'il avait connu en Syrie, il sollicita le commandement de la Haute-Égypte, promettant de bien gouverner, et de retirer les successions de ceux qui étaient morts sans héritiers. Nommé à ce gouvernement, il partit pour Syouth, envoya de suite au Kaire une partie des contributions, et des présens pour ses protecteurs; mais sa mission ne dura que trois mois; car on fit marcher contre lui Tâher-Pacha avec des troupes. Les Turks voulaient détruire les mamlouks. Le capitan-pacha fit assassiner des beys; d'autres furent emprisonnés par le vizir; ceux qui purent

échapper au massacre gagnèrent le Sayd. L'Elfy se joignit à eux, et se battit contre les Albanais; puis il descendit dans la Basse-Égypte. Après la défaite des Turks à Damanhour, l'Elfy envoya ses kâchefs lever des contributions sur les villages de la Bahyreh; il nomma son khaznadar Bachtak, que l'on appela l'Elfy-Soghâyr, gouverneur de sa maison, et il s'embarqua pour l'Angleterre.

Pendant son absence, Bardissy, jaloux de son influence à l'étranger, se ligua, comme nous l'avons vu, avec Mohammed-Aly pour le perdre à son retour. On sait comment il parvint à éviter les piéges de ses ennemis [1].

Mohammed-Bey l'Elfy joignait à un physique imposant une figure gracieuse et animée : il était d'une taille avantageuse que ne déparait pas son embonpoint; ses yeux étaient grands et pleins de feu; il en peignait les contours avec du kohl [2], à la manière des femmes: une grande recherche dans sa parure décelait un amour-propre excessif. Malgré ces fai-

[1] Pendant que ce bey était dans la province de Gyzeh, Mohammed-Aly, avant son élévation, avait prié Seyd-Omar Makram d'entretenir avec lui une correspondance secrète dans laquelle ce cheykh, alors tout-puissant, flattait ses espérances, et retirait de lui des sommes d'argent considérables sous le prétexte d'encourager ses partisans. Il ne fut détrompé que par l'élection du pacha.

[2] Sorte de pommade, composée de noir de fumée d'amendes et d'encens; quelquefois on y mêle de l'alquifoux pulvérisé. Toutes les femmes en font usage pour peindre leurs cils et les contours de leurs yeux.

blesses puériles, il aimait les armes; plein de prévoyance et d'activité, il était également propre à la guerre et à l'administration. On aurait à lui reprocher seulement un défaut qui provenait de la générosité de son caractère : il ne faisait jamais aucun prix avec ses fournisseurs, et signait leurs mémoires sans les examiner. Il avait su à la fois se faire aimer et se faire craindre des tribus d'Arabes, qu'il conduisait à son gré. Quoiqu'il eût fait répandre leur sang par des guerres intestines, et qu'il les eût mis tant de fois à contribution, il restait avec eux en bonne intelligence; il enlevait leurs filles, gardait celles qui lui plaisaient, et renvoyait les autres. On dit que, dans la province de Bahyreh, il en épousait une chaque vendredi; cependant à sa mort, il n'en avait plus qu'une seule. Mais alors on vit beaucoup de femmes arabes groupées au tour de sa tente, chanter en larmoyant, suivant leur usage : leurs chants lugubres étaient si attendrissans; que l'on s'attroupait pour les entendre : on eût dit que ces femmes avaient perdu leur père, leur frère, ou leur époux.

L'Elfy avait quelque notions en astronomie; il se mêlait de prophéties, et connaissait les règles de la magie blanche. A son arrivée à Aboukyr, lors de son retour d'Angleterre, il traça un dessin qui le fit changer de couleur, et dit à plusieurs des siens : « Il nous arrivera quelque accident dans notre « voyage; peut-être serai-je obligé de me séparer de « vous pendant une quarantaine de jours. » C'est pour cette raison qu'il voulait se dépêcher d'arriver au Kaire.

Les forces de ce bey, au moment de sa mort, se composaient de six cents mamlouks bien montés, bien équipés; de deux cents soldats mêlés avec eux et faisant le même service, de huit cents hommes d'infanterie turque et albanaise, de dix bouches à feu servies par des canonniers de différentes nations; il y avait en outre six tribus d'Arabes qui comptaient six mille cavaliers. Ces bédouins conduisaient avec eux autant de chameaux, et plus de quarante mille moutons : c'était le fléau des campagnes.

Celui qui était à la tête de cette armée pouvait se porter partout sans crainte; aussi on a vu que les efforts de Mohammed-Aly Pacha contre son ennemi avaient été impuissans. Les habitans de Damanhour luttèrent seuls avec avantage.

Châhyn-Bey n'avait ni assez de pouvoir, ni assez d'influence pour contenir cette multitude. Après la mort de son maître, il fit arrêter et mettre à la chaîne les chefs des Arabes, dans la crainte que les tribus ne vinssent à piller son camp. Il n'existait aucun autre frein capable de retenir l'avidité de ces vagabonds.

Bardissy et l'Elfy étaient les seuls qui pussent disputer à Mohammed-Aly la possession de l'Égypte. Après eux, il ne restait personne parmi les mamlouks capable de s'opposer à ses projets. Ibrahym-Bey seul était en garde contre ses embûches; mais il était trop âgé pour entrer dans la lice : il ne pouvait qu'aider de ses conseils et de son expérience des hommes qui ne songeaient qu'aux hon-

neurs et aux richesses, négligeant l'expérience du passé.

Un grand nombre d'habitans, de chefs, et de notables du Kaire, s'étaient jetés dans le parti de l'Elfy. Presque tous quittèrent le camp de Châhyn-Bey, et rentrèrent dans leurs familles avec des saufconduits que leur envoya Mohammed-Aly Pacha. La tribu des Oualâd-Aly se retira dans la Bahyreh. D'autres chefs de bédouins vinrent aussi implorer la protection du gouverneur.

Mohammed-Aly n'avait point quitté Gyzeh. Ses troupes étaient campées en avant de cette place; des agens secrets excitaient celles de son ennemi à la désertion : chaque jour des soldats, attirés par le bon accueil qu'il faisait aux transfuges, se ralliaient sous ses drapeaux. Cependant le caractère de Châhyn-Bey lui semblait pacifique; peut être lui supposait-il l'intention de mettre fin aux hostilités, ou bien voulait-il trouver l'occasion de sonder ses sentimens à son égard. Il lui dépêcha un byn-bâchy albanais pour lui proposer un arrangement. Châhyn répondit avec énergie à ses ouvertures : « L'Elfy, « notre maître, n'est plus, mais il a laissé des enfans « prêts à venger sa mort; ils ont le sabre levé. Nos « pères, les chefs des mamlouks, Ibrahym-Bey et « Osmân-Bey Hassan sont à Syouth : c'est avec eux « qu'il faut traiter. Si vous voulez vous rapprocher « séparément de la maison de l'Elfy, vous devez lui « accorder ce que ce bey vous avait demandé. »

A cette réponse peu satisfaisante, Mohammed-Aly se disposa à marcher vers la Haute-Égypte. Il fit

dresser ses tentes en avant de Gyzeh, au milieu des des dattiers. Tous les dehlys eurent ordre de se tenir prêts. Abdyn et Omar-Bey se réunirent avec leur infanterie; plus de huit cents barques furent chargées de vivres, de munitions de guerre, et des bagages de l'armée. Pendant ces préparatifs, le pacha tomba tout à coup malade, et de fréquens vomissemens donnèrent quelques inquiétudes durant un jour: son médecin, M. Bozari, lui donna des secours prompts et efficaces. Les cheykhs alarmés s'empressèrent d'aller le voir. Bientôt le rétablissement de sa santé lui permit de s'occuper des préparatifs de la campagne. Après avoir employé deux journées à mettre de l'ordre dans l'administration des finances, il remit les rênes du gouvernement au kiâya-bey Topouz-Ouglou, et ensuite donna l'ordre de lever le camp. Il partit le 12 février 1807, avec trois mille hommes d'infanterie et un nombre égal de cavalerie; six chaloupes armées escortaient les barques.

Quelques jours après le départ de l'armée, on reçut de Constantinople la nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Porte. Le vizir recommandait au pacha de surveiller la côte, d'y envoyer des troupes, et de faire fortifier les endroits les plus exposés à une invasion. Le kiâya-bey fit armer le fort de Bourlos; les garnisons de Rosette et de Damiette furent doublées: Damanhour reçut aussi des renforts.

Dès que Châhyn-Bey, mis à la tête de la maison de l'Elfy, eut appris que le pacha était entré en cam-

pagne, il quitta Bâhneseh, qu'il occupait depuis la mort de son maître, et alla se réunir à Solymân-Bey, aux environs de Minyeh. Mohammed-Aly, arrivé à Benysouef, dépêcha un de ses officiers au Kaire, pour demander qu'on lui envoyât ce qui restait de troupes disponibles. Son projet était d'intimider les beys, et de les obliger, par ce moyen, de traiter avec lui. Yassyn-Bey, à qui Bardissy avait confié le commandement du Fayoum, mettait à contribution cette belle province, dont les habitans souffraient cruellement de ses violences. Le gouverneur, pressé d'agir contre des ennemis plus redoutables, ne voulut pas diviser ses forces; il remit à un temps plus opportun la guerre qu'il voulait faire à ce bey.

Le Kaire était tranquille, mais les chefs n'étaient pas sans inquiétude: les nouvelles arrivées de Constantinople les avaient alarmés. Le kiâya-bey, de concert avec Seyd-Omar Makram, décida d'envoyer au pacha les dépêches qu'avaient apportées les Tartares, pour avoir ses ordres à ce sujet. Au retour de sa mission, l'envoyé informa le kiâya-bey que Mohammed-Aly Pacha et les chefs des mamlouks étaient également animés du désir de se rapprocher, mais que l'intervention des trois principaux ulémas était nécessaire pour cimenter leur amitié et dissiper quelques légers nuages. On choisit les cheykhs el-Emyr, el-Aroussy et el-Douakhly, qui se rendirent de suite à l'invitation du gouverneur, pour tâcher de ramener la paix par leur influence. Tout en travaillant à aplanir les difficultés qui s'opposaient à sa réconciliation avec les beys, Mohammed-Aly cherchait à les affai-

blir. Faisant usage de ses armes favorites, il soudoyait les Arabes au service de Châhyn et de Solymân-Bey : à la faveur d'une nuit obscure, il vint à bout de les surprendre par le moyen des intelligences qu'il entretenait avec ces bédouins. Il fut conduit par ceux même qui veillaient à la sûreté du camp, à l'endroit où étaient placées les tentes sous lesquelles dormaient profondément les mamlouks. A la tête de deux mille cavaliers, il se précipita sur eux, et fit main basse sur tout ce qu'il rencontra; ceux qui purent échapper furent poursuivis jusqu'à la ligne du désert : l'artillerie fut prise, ainsi que tous les bagages. Il y eut trois cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Le canon de la citadelle annonça cette victoire aux habitans de la capitale.

En s'occupant du soin de réduire les mamlouks, soit en traitant, soit par la voie des armes, Mohammed-Aly Pacha songeait à mettre les principaux points de la côte en état de défense. Les avis de la Porte étaient positifs : il fallait se mettre en garde contre les attaques du dehors. Il envoya l'ordre de faire partir pour Alexandrie Solymân-Aghâ, byn-bâchy de sa maison, avec quatre cents hommes. Le kaïmakam de cette place, d'accord avec les habitans, ne voulut point recevoir cette troupe, sous le prétexte qu'elle était indisciplinée. Les cheykhs et les notables écrivirent au pacha qu'ils étaient assez forts pour se défendre. D'après une déclaration aussi formelle, le kiâya-bey fit dresser par le qâdy, en présence des cheykhs assemblés, un a'lâme qui cons-

tatait ce refus, afin de justifier par cet acte la conduite du pacha vis-à-vis de la Porte.

On était au Kaire dans cet état d'incertitude qui précède les momens de crise; on espérait, d'un côté, voir bientôt la paix succéder aux dissensions sous lesquelles le pays gémissait depuis si long-temps; on craignait, de l'autre, que la rupture entre l'Angleterre et la Porte n'eût pour l'Égypte de funestes résultats. Les Turks étaient dans l'anxiété la plus vive; le peuple, fatigué de l'oppression, désirait un changement : l'impatience était égale de part et d'autre. Telle était la situation pénible où l'on se trouvait, lorsque, le 17 mars 1807, on vit paraître à la vue d'Alexandrie une flotte anglaise composée de vingt-cinq voiles, sous les ordres de l'amiral Lewis, qui envoya de suite deux officiers demander au kaïmakam Amyn-Aghâ de lui ouvrir les portes de la ville. On répondit qu'aucune troupe étrangère ne pouvait débarquer sans un firman du grand-seigneur. Les Anglais convinrent qu'ils n'avaient aucun ordre, mais qu'ils venaient s'emparer des forts et y mettre cinq mille hommes pour préserver l'Égypte d'une invasion des Français. On prévint en même temps Amyn-Aghâ que les troupes entreraient de gré ou de force; qu'on lui donnait vingt-quatre heures à se décider, s'il voulait les recevoir comme amis ou comme ennemis.

L'amiral fit mettre à terre vers le soir, au Marabou, la division commandée par le général Fraiser venant de Messine. Le lendemain cette division marcha sur Alexandrie, et campa aux envi-

rons. Tout le jour se passa en pourparlers. Le 21, elle prit possession de la ville sans tirer un coup de fusil : le kaïmakam, vendu aux intérêts de la Grande-Bretagne, trahit son souverain en cédant la place aux Anglais. La garnison, composée de trois cents hommes, fut déclarée prisonnière de guerre pour la forme, et conduite à Malte avec Amyn-Aghâ, qui fut bien traité des Anglais [1].

Après que l'armée se fut emparée d'Alexandrie, le consul-général major Missett expédia des courriers aux beys, en les pressant de descendre vers Damanhour pour seconder les efforts de leurs libérateurs. Le plan de l'organisation de l'Égypte avait été arrêté. Les mamlouks devaient rentrer au Kaire après l'expulsion des Turks. Les Anglais, aidés de leur marine, eussent occupé les Échelles ; mais, par leur influence, ils auraient de fait gouverné et administré le pays.

Le général Fraiser recevait, par l'entremise du consul, des rapports de Petrucci, agent anglais à Rosette, qui lui donnait des renseignemens sur l'état de l'Égypte, la situation des habitans et le nombre des troupes. Ce fut d'après cet avis et la nécessité de se procurer des vivres, qu'il se décida de faire occuper cette place. Le 27, la brigade du général Wacop eut ordre de s'y porter avec le 35e régi-

[1] Depuis le départ du capitan-pacha, le kaïmakam avait été circonvenu par le consul anglais, qui l'avait gagné par ses présens. Cet homme, séduit par l'or, avait fait la promesse tacite de livrer la place qui lui était confiée.

ment et les chasseurs britanniques. Elle arriva le 29 devant Rosette, sans trouver la moindre résistance. Les Anglais, se fiant à ce calme trompeur, entrèrent en désordre, comme s'ils eussent été les maîtres de la ville: accablés par la chaleur, fatigués du voyage, ils s'arrêtèrent çà et là pour se délasser; la plupart avaient même abandonné leurs armes, et ils dormaient à l'ombre. La garnison de Rosette était composée de Turks et d'Albanais, au nombre de cinq cents. Solymân-Aghâ commandait les derniers; les autres étaient de la suite du gouverneur Aly-Bey. Cet homme prudent et brave, voyant ses gens disposés à fuir, eut la présence d'esprit de faire passer les barques sur la rive droite, pour ôter aux soldats tout moyen de retraite, et les forcer à se battre. Il se mit à leur tête, et marcha aux Anglais, qui se trouvaient épars dans les rues: les premières décharges de mousqueterie leur tuèrent beaucoup de monde; car on tirait en même temps sur eux de l'intérieur des maisons et du haut des terrasses. Les Anglais, surpris, effrayés, ne surent point opposer de résistance : tous prirent la fuite. Le général Wacop tomba percé de deux balles près la porte de la ville. Si les Turks, au lieu de s'arrêter à trancher les têtes, eussent poursuivi leurs ennemis, aucun ne serait retourné à Alexandrie. On fit cent vingt prisonniers, qui furent conduits au Kaire. Dans les mêmes barques étaient les têtes coupées, que l'on porta en triomphe dans toute la ville : elles furent placées sur des piques des deux côtés de la grande allée de la place de l'Ezbekyeh. On en compta

quatre-vingt-dix [1]. Les Turks prirent aussi une pièce de canon et un obusier [2].

Déconcerté par les premières opérations de l'armée anglaise, le kiâya-bey avait expédié des coureurs dromadaires au vice-roi, pour l'informer de l'apparition de l'escadre et du débarquement des troupes. Il lui transmit ensuite le rapport de l'engagement de Rosette et de ses résultats. Pendant ce temps, le pacha s'avançait vers Syouth à la poursuite des beys. Son expédition nocturne auprès de Minyeh avait rendu la confiance à ses troupes; la cavalerie, surtout, marchait avec ardeur, et commençait à craindre un peu moins les sabres des mamlouks. Ceux-ci attendirent l'ennemi en avant du village de Mangabat. Le 2 avril, à midi, l'armée turque se trouva en présence. Il faisait un temps affreux, l'air était enflammé; le vent du sud, soufflant avec violence, élevait des tourbillons de poussière mêlés de quelques gouttes de pluie. Le pacha n'était pas décidé à engager le combat; néanmoins, deux heures avant la nuit, il fit avancer quatre pièces de canon, soutenues par des pelotons de cavalerie: les beys détachèrent des tirailleurs, et bientôt on en vint aux mains. Des charges eurent lieu de part

[1] Monsieur de Sommerécourt, émigré français, capitaine au régiment des chasseurs britanniques, était au nombre des morts. On trouva son testament dans un porte-feuille qu'il portait sur lui.

[2] Petrucci avait préparé pour l'état-major et les officiers un dîner splendide. Aly-Bey en ayant eu avis, vint, avec sa suite, se mettre à table, et boire les vins destinés aux Anglais.

et d'autre. Ismâyl-Bey et Rochouân-Bey furent tués dans la mêlée. Au milieu de l'obscurité produite par une atmosphère poudreuse, on ne distinguait plus les amis des ennemis. L'artillerie des Turks tirait à toute volée: un boulet toucha par ricochet le haut du turban de Solymân, bey de Girgeh, qui tomba mort à l'instant. A cette vue, les mamlouks abandonnèrent le champ de bataille. Le crépuscule commençait à poindre; d'autres beys n'avaient pas encore pris part à l'action; car telle était souvent la conduite ordinaire de ces hommes insoucians, qui restaient inactifs tandis que leurs frères couraient des dangers : la victoire demeura à Mohammed-Aly. Il y eut, outre les trois beys, quatre kâchefs, et quinze mamlouks tués; on fit aussi des prisonniers. Durant le combat, les bagages, chargés sur deux mille chameaux, s'échappaient vers le désert, de sorte que les Turks ne purent faire aucun butin: ils perdirent deux cents hommes, mais pas un officier de marque. Après ce combat décisif, Mohammed-Aly entra dans Syouth; les mamlouks descendirent du côté de Mellâouy.

Pour opposer quelque résistance à l'invasion, le kiâya-bey fit partir de suite du Kaire Tâher-Pacha et Ahmed-Aghâ, khaznadar de Mohammed-Aly : ceux-ci, au lieu de se rendre là où leur devoir les appelait, se mirent à lever des contributions dans le Delta. Les kâchefs des provinces de Menouf et de la Gharbyeh s'étaient portés avec leurs troupes vers Rosette, à la nouvelle de la première expédition des Anglais contre cette ville. On avait aussi élevé des retran-

chemens garnis d'artillerie sur la rive droite, au-dessus de Foueh, pour empêcher la navigation.

Ce fut peu de temps après la victoire de Mangabat que le pacha reçut la nouvelle de la prise d'Alexandrie. Mohammed-Aly, qui avait appelé l'intervention des ulémas, dont les négociations traînaient en longueur, leur fit dire d'accorder aux beys toutes leurs demandes, pourvu qu'ils allassent se battre contre les Anglais qui venaient de débarquer. Cette condition fut en apparence acceptée. On convint de marcher tous ensemble vers le Kaire, le pacha sur la rive droite, les mamlouks sur la rive gauche. On décida en outre qu'après leur arrivée dans la capitale, la paix se conclurait dans une assemblée où interviendraient les cheykhs, les odjaqlys et les notables, et qu'en vertu des clauses qui seraient stipulées dans le traité, on se porterait au lieu qu'occupait l'ennemi.

Cependant le général Fraiser voulut venger l'honneur des armes britanniques, en réparant l'échec de Rosette. Le 6 avril, il fit marcher sur cette ville un corps de quatre mille hommes, une compagnie d'artillerie servant six pièces de campagne et deux mortiers : le général Stewart commandait ces troupes.

Le 8, la division parut devant Rosette; le major Wogelsand eut ordre d'aller prendre position au village de Hamâd, avec cinq compagnies du régiment de Rolle. Dans la nuit, les Anglais établirent deux batteries sur les hauteurs d'Aboumandour : on plaça dans l'une deux mortiers, dans l'autre, trois pièces de canon. Le jour suivant, la ville fut bom-

bardée jusqu'au 21 au matin. Les assiégés firent plusieurs sorties, et furent toujours repoussés avec perte.

Un détachement du 79e, sous les ordres du major Macdonald, traversa le Nil vis-à-vis Geddyeh, et se mit en marche au point du jour, pour aller surprendre une redoute placée vis-à-vis le camp des Anglais. Cette batterie était gardée par Ismâyl-Kâchef[1], qui prit la fuite à l'approche de l'ennemi. Il laissa en son pouvoir deux bouches à feu, onze chameaux, et des bagages. Dans cette affaire, les Turks eurent cinq hommes tués; les Anglais ne perdirent qu'un matelot.

Toutes les forces des Anglais étaient concentrées près de Rosette : Damanhour n'était point attaqué; mais les habitans écrivirent à Seyd-Omar que le kâchef les avait abandonnés avec sa troupe, malgré les représentations des cheykhs et des principaux de la ville.

Aux inquiétudes du moment se joignirent des nouvelles peu consolantes pour les vrais croyans : Seyd-Omar Makram reçut l'avis que la grande caravane de Syrie était retournée à Damas sans avoir pu faire son pèlerinage, parce que le chef des Wahabys avait écrit à Abdallah-Pacha, l'émyr hadgy [2], qu'il ne permettrait l'entrée de la caravane dans

[1] C'est le même qui trahit Osmân-Bey Bardissy, en tournant contre sa maison les bouches à feu qu'il commandait. (Voyez pag. 87.) C'est aussi lui qui fut envoyé pour pacifier la garnison de Minyeh.

[2] Le chef des pèlerins.

ses états qu'à la condition déjà demandée d'abandonner le mahmel [1], les tambours, la musique et les armes, et de renvoyer les soldats, parce que la religion proscrivait cette espèce de pompe, contraire aux principes du Coran.

Les troupes venaient à marches forcées de la Haute-Égypte. Abdyn-Bey et Omar-Bey arrivèrent ensemble au Kaire. La présence du pacha était indispensable pour ordonner de promptes dispositions, électriser le peuple, et donner à ses soldats cette impulsion, prélude de la victoire. Informé de ce qui se passait, il se détacha de son armée, se mit dans une cange, et fit force de rames : il était rendu à la citadelle le 10 avant minuit. Il n'avait point laissé de garnison dans les places du Sayd, parce qu'il voulait disposer de toutes ses forces contre les Anglais.

Le matin, il reçut la visite des ulémas; ils lui annoncèrent que le peuple était disposé à marcher contre les infidèles. Le prince les remercia de leur empressement à empêcher les progrès de l'invasion;

[1] Le tapis que l'on envoie chaque année avec la caravane, pour couvrir le tombeau du prophète, est un drap richement brodé, qui est de couleur verte. On le place sur une espèce de coffre, porté par un chameau : cet équipage a le nom de *mahmel*. On transporte le tapis en grande pompe de la citadelle, hors de la ville, au lieu où se rassemble la caravane. Il est accompagné par l'émyr-hadgy, précédé et suivi de nombreux détachemens de cavalerie et d'infanterie. C'est un jour d'allégresse : le peuple se porte en foule dans les rues où doit passer le cortége; les dévots, les femmes, les enfans baisent le tapis avec beaucoup d'empressement.

il ajouta : « Mes troupes sont assez braves et assez « nombreuses pour que je sois sûr de la victoire ; « il suffit que le peuple paye les impôts. »

En même temps il fit assembler les chefs, et donna l'ordre au kiâya-bey, à Hassan-Pacha, qui était de retour de son expédition de la Haute-Égypte, à Omar-Bey et à Sâleh-Koch de se tenir prets à partir pour le lendemain avec leurs troupes. Il s'occupa de mettre le Kaire en état de défense : le mur d'enceinte fut réparé, et crénelé dans les endroits découverts. Il suivit la ligne de fortifications tracée par les Français, dont il fit réparer les ouvrages. On éleva des retranchemens depuis le fort Camin jusqu'à Boulâq ; deux grandes redoutes furent placées dans les parties découvertes, et garnies de pièces de siége. Pour empêcher la navigation du Nil, on construisit, sur l'île vis-à-vis d'Embabeh, des batteries à fleur d'eau avec une estacade formée d'une rive à l'autre par des barques qui avaient été coulées bas [1].

Les cheykhs secondaient les vues du pacha ; les orateurs des mosquées excitaient le zèle religieux des habitans. Seyd-Omar se transportait chaque matin, suivi d'une foule de peuple, au milieu des travailleurs ; on lui dressait une tente : quelquefois il y passait tout le jour ; sa présence

[1] Dans cette occasion, le consul de France, M. Drovetti, qui avait quitté Alexandrie lors de l'apparition de l'escadre anglaise, lui donna d'utiles conseils ; il l'accompagnait dans ses reconnaissances, et n'oubliait rien pour électriser l'esprit des chefs.

encourageait tout le monde, et chacun contribuait de tout son pouvoir à la confection des ouvrages.

Les chefs, qui avaient eu ordre de se tenir prêts, étaient allé camper, les uns à Chobrâ, les autres à Boulâq. Hassan-Pacha occupait cette ville avec ses troupes et des dehlys. Ceux-ci, avant de se mettre en route, se répandirent dans les villages aux environs, et commirent des brigandages : ils enlevaient les femmes, se livraient envers elles à des excès honteux, puis venaient les vendre au Kaire.

Mohammed-Aly-Pacha fit partir les troupes réunies en un seul corps, dont il donna le commandement au kiâya-bey. Il avait environ quatre mille hommes d'infanterie, et quinze cents de cavalerie, non compris les détachemens aux ordres des kâchefs, déjà en présence de l'ennemi. L'armée marcha réunie jusqu'à Menouf. Hassan-Pacha traversa le Nil vis-à-vis cette ville, et suivit la rive gauche, tandis que le kiâya-bey continua son mouvement sur la rive droite.

Le trésor du pacha était sans ressources; les finances se trouvaient, comme par le passé, dans un mauvais état, et pourtant l'on avait un besoin pressant d'argent. Les Arabes, dans ces momens de crise, mettaient à prix leurs services; il fallait, en outre, caresser des chefs ambitieux et inquiets. Le gouvernement se vit dans la nécessité de prier Seyd-Omar d'imposer les habitans à une somme de 900 bourses. A son instigation, les cheykhs écrivirent aussi aux beys des lettres remplies d'ex-

pressions flatteuses, pour les engager à se rapprocher du Kaire; ils les complimentaient sur leurs dispositions pacifiques, en ajoutant qu'ils méritaient l'estime des habitans et les bénédictions du Ciel. Les beys, peu clairvoyans, furent les dupes de cette politique.

Lorsqu'Hassan-Pacha se trouva près des Anglais, un détachement de cavalerie et d'infanterie se porta en avant pour attaquer la position d'Hamâd. Il fut repoussé et poursuivi dans sa retraite par une compagnie du régiment de Rolle. Cette compagnie s'étant trop éloignée du camp, fut enveloppée par la cavalerie; il y eût vingt hommes tués, et quinze prisonniers. On les conduisit, avec les têtes des morts portées en triomphe, à Bérembâl, au camp du kiâya-bey, qui était incertain s'il devait aller couvrir Rosette, ou bien attaquer les Anglais à Hamâd. L'avantage que venait de remporter la cavalerie d'Hassan-Pacha le détermina à prendre ce dernier parti. Il disposa des barques, et fit passer, pendant la nuit, le Nil à ses troupes, à une lieue en avant de la position des Anglais. A la vue de ces forces, le major Wogelsand envoya prévenir le général Stewart de lui envoyer des renforts. Le colonel Maclood eut ordre de s'y porter avec trois compagnies du 35e et deux du 79e régiment. Le 22, à sept heures du matin, le colonel, voyant que les Turks s'avançaient pour l'attaquer, abandonna sa position, et se mit en retraite sur le lac d'Edkou. A ce mouvement, la cavalerie turque chargea à bride abattue, en se jetant sur la droite des Anglais pour

empêcher leur réunion : ils étaient alors divisés en trois corps fort éloignés l'un de l'autre. Un détachement de deux cents hommes, que commandait le major Moore, sur la droite, fut attaqué et taillé en pièces ; lui-même fut fait prisonnier avec quelques-uns des siens. Le colonel Maclood, placé au centre, forma en carré cent Écossais sous ses ordres : il fit un feu si bien nourri, qu'il obligea les Turks à se mettre à couvert derrière les hauteurs d'Hamàd. Sur ces entrefaites, le major Wogelsand, qui s'était retiré, avec cinq compagnies, sous la protection de deux pièces de campagne, forma ses troupes en carré, dans un lieu fort inégal, environné de monticules de sable. Le colonel Maclood, se trouvant inquiété par l'infanterie turque, qui avait rejoint la cavalerie, et voulant se réunir au major Wogelsand, afin de poster son monde plus avantageusement, eut son cheval tué sous lui. Peu de temps après lui-même reçut à la tête une blessure mortelle. Le capitaine des grenadiers Mekaye, du 79e écossais, le remplaça. Il mit sa troupe en colonne, pour arriver jusqu'au major Wogelsand, encore éloigné de deux portées de canon. La cavalerie voyant ce mouvement, chargea de nouveau et défit entièrement cette troupe. Le capitaine Mekaye se sauva avec sept hommes qui lui restaient ; il parvint jusqu'au major Wogelsand, sur lequel l'infanterie ennemie, réunie à la cavalerie, dirigea tout le feu de sa mousqueterie. On ne cessa de les harceler ainsi, jusqu'à ce que, réduit à la dernière extrémité, le major, après avoir perdu la moitié de son monde, se rendit

prisonnier avec le reste de ses soldats, dont plusieurs avaient des blessures graves.

A la nouvelle de ce désastre, le général Stewart fit enclouer sa grosse artillerie et mettre le feu aux munitions et aux bagages. Vers les dix heures, il ordonna la retraite en bon ordre, sur le lac d'Edkou. Les Turks, aidés par des Arabes et des fellahs, au nombre de plus de quatre mille, se mirent à sa poursuite; mais le feu de la mitraille les éloigna. Les Turcs repoussés, donnèrent avis de la retraite au kiayâ-bey à Hamâd, qui envoya de suite une partie de ses forces sur les traces des Anglais. Ils avaient déjà gagné Edkou. Dans cette position, ils se mirent en bataille, en s'appuyant au lac, et présentant un front de bataille à l'ennemi. Les Turks, après diverses tentatives inutiles, furent obligés de se retirer. Durant la nuit, les Anglais continuèrent leur marche sans être inquiétés : arrivés à Aboukyr, ils s'embarquèrent pour Alexandrie.

La division Stewart eut, dans sa position d'Aboumandour, sept hommes tués et deux cents blessés pendant le bombardement de Rosette ; la perte des Turks, dans les deux affaires, fut évaluée à quatre cents hommes.

Après avoir été présentés au kiâya-bey, les prisonniers anglais furent jetés pêle-mêle dans des barques, et conduits au Kaire, escortés par des soldats impitoyables. Les blessés ne reçurent aucun soulagement pendant le voyage; ils éprouvèrent de cruelles souffrances. Quoique plusieurs fussent percés de balles, et que d'autres fussent couverts de

coups de sabre, à leur arrivée à Boulâq on les fit tous aller à pied. Ils marchaient deux à deux; leurs conducteurs se tenaient dans les intervalles. Il était midi, lorsque, le 29, on aperçut sur la place de l'Ezbekyeh ces malheureux passant au milieu des têtes de leurs camarades morts à Rosette : la chaleur était extrême. Privés de secours, exténués de fatigues, les uns imploraient la pitié, demandaient à boire; les autres, couverts de sang, succombaient à leurs douleurs. Depuis cinq jours leurs blessures n'avaient point été pansées. On eut pourtant la compassion de mettre les plus malades sur des ânes. C'est dans cet état déplorable que les prisonniers traversèrent la ville, exposés aux insultes et aux huées d'une vile populace : ce spectacle était affreux. Enfin ils furent traînés à la citadelle, et jetés dans des lieux humides et malsains [1]. Les majors Moore et Wogesland, arrivés séparément, furent réunis à vingt-deux autres officiers. On leur donna des logemens convenables à la citadelle, où ils furent bien traités.

Les soldats qui avaient escorté les prisonniers portaient les têtes des morts au bout des piques. On les exposa au même endroit que les premières : elles formaient, au nombre de quatre cent cinquante, une allée au milieu de laquelle passait le public.

On donna de suite des secours aux blessés : le consul de France s'empressa de leur envoyer des chirurgiens, qui allèrent chaque jour, avec l'autorisation

[1] Ils étaient au nombre de quatre cents soixante-six, non compris ceux qui se trouvaient au pouvoir de quelques chefs.

du pacha, leur donner les soins que réclamait leur état. En recueillant une quantité de linge dans les maisons des Francs et des Damasquins, on pourvut à leurs besoins les plus pressans; chacun contribua autant qu'il put à adoucir le sort de ces victimes de l'ambition britannique : plusieurs officiers malades obtinrent la permission de venir habiter parmi les Européens; des Français leurs offrirent généreusement leurs maisons et leurs tables. La conduite de Mohammed-Aly fut généreuse : il ne refusa aucune des faveurs qu'on lui demanda pour les prisonniers, et il eut pour eux tous les égards dus au malheur.

Les beys avaient reçu les lettres des cheykhs qui les invitaient à venir au Kaire. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à se mettre en marche; qu'ils n'attendaient pour cela que l'arrivée d'Osmân-Bey Hassan; ils ajoutaient que jusqu'alors ils avaient eu peine à croire que les troupes débarquées fussent des Anglais, parce que la sublime Porte était constamment amie de leur gouvernement, et qu'elle n'avait envoyé des ordres que pour se mettre en garde contre les Russes. Le pacha leur adressa, par l'entremise d'un officier du qâdy, le firman de la Porte prouvant qu'il fallait aussi se méfier des Anglais avec qui elle était en guerre ouverte.

Le voisinage de Yassyn-Bey donnait de l'inquiétude au pacha, qui redoutait son caractère entreprenant : c'était un homme capable d'un coup de main hardi. Sa générosité lui avait créé un parti nombreux parmi les soldats, qu'il avait l'art de

persuader. Pour l'arrêter dans ses projets, Mohammed-Aly envoya dans son camp quelques-uns de ses anciens, afin de l'engager à un accommodement. En réponse, Yassyn dépêcha un de ses officiers au Kaire, et reçut une réponse conforme à ses désirs. Il transigea avec Mohammed-Aly, qui lui fit compter 400 bourses. Il eut en outre la faculté de rester dans la province d'Atfeyhyeh, dont il mit les villages à contribution.

Les affaires malheureuses de Rosette et d'Hamâd avaient répandu la consternation parmi les Anglais. Le général Fraiser ne songea plus qu'à mettre Alexandrie en état de défense, pour la garantir d'une attaque dont elle était menacée. Il fit couper la digue du lac Maréotis, afin d'isoler cette place du continent.

Malgré leurs désastres, les Anglais comptaient encore sur l'appui des mamlouks : leur consul les pressait de se porter vers Damanhour avec les tribus d'Arabes à leur service; il les assurait du prochain débarquement d'une armée plus considérable. D'un autre côté, le pacha cherchait à gagner les mamlouks par ses promesses ; il les appelait ses amis et les invitait à se rapprocher de lui : les cheykhs secondaient ses vues. Incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, les beys, dont l'esprit était balotté tour à tour par les espérances d'un avenir incertain et les menées d'une politique adroite, s'avançaient à petites journées jusqu'à Benysouef.

De leur côté, les Turks travaillaient constamment à fortifier les environs du Kaire. Les redoutes furent

palissadées et environnées d'un fossé large et profond; on mit en réserve une quantité de chevaux de frise pour s'en servir au besoin : tous les jours le pacha visitait les travaux; une partie du peuple, excitée par Seyd-Omar Makram, sortait de la ville chaque matin pour se livrer à ce travail, et ne retournait que vers midi à ses occupations.

On voyait les troupes rentrer au Kaire avec autant d'arrogance qu'elles avaient montré de crainte avant de marcher à l'ennemi; car tel est le caractère des Turks. Lorsqu'on reçut la nouvelle de la prise d'Alexandrie, une terreur panique s'empara des soldats, la consternation se répandit parmi eux; tous se disposaient à partir pour la Syrie: les uns changeaient leur argent en or, d'autres se procuraient des moyens de transport; de sorte que si les Anglais n'eussent point été battus à Rosette, il ne restait pas un soldat turk ou albanais au Kaire. La belle conduite d'Aly-Bey eut donc la plus puissante influence sur les destinées de l'Égypte.

Inquiet sur le sort des prisonniers anglais, le général Fraiser avait écrit au pacha pour les recommander à sa générosité; il avait aussi fait envoyer des instrumens de chirurgie dont on manquait au Kaire. Si ce général ne sut pas tracer un plan de campagne; s'il donna tout au hasard en se livrant avec trop de confiance à des conseils irréfléchis, il essaya de racheter en partie les fautes qu'il avait commises, par l'intérêt qu'il prit au sort des prisonniers, et par son empressement à veiller à leur conservation.

Un jeune officier, fait prisonnier à Hamâd par un byn-bâchy albanais, était devenu, suivant la coutume de l'Orient, la propriété de ce chef. Cet homme, craignant de perdre son esclave, ne le laissait point sortir de sa maison, et le tenait sous la garde de ses soldats. Fatigué d'une situation aussi pénible, le captif se servit d'un heureux stratagème pour recouvrer sa liberté. Il dit à son maître qu'il avait à recevoir du consul de France 1,000 piastres d'Espagne, valeur d'une lettre de change à son ordre, qu'il lui remit en mains. L'Albanais, croyant à l'authenticité de ce titre, se rendit avec son prisonnier chez le pacha, auquel il en fit la déclaration. Il le pria de mander au consul qu'il eût à payer la somme réclamée par son esclave. Le consul de France répondit alors aux demandes de Mohammed-Aly, que l'écrit était faux, et que probablement l'officier avoit employé ce moyen pour sortir de captivité. La jeunesse de cet Anglais, son malheur, inspirèrent au pacha des sentimens de commisération : il s'intéressa pour lui; on le conduisit par son ordre chez le consul; ensuite il fut renvoyé avec un parlementaire à Alexandrie, après que l'on eut payé sa rançon.

D'autres chefs de l'armée turque, qui avaient en leur pouvoir des Anglais esclaves, ayant eu connaissance de ce fait, vinrent traiter de leur rançon chez le consul de France. On s'était entendu sur ce point avec le général Fraiser, qui avait donné ordre au payeur de l'armée d'acquitter les traites tirées par des officiers prisonniers au Kaire. Ce moyen donna

la facilité de faire rentrer sous les drapeaux britanniques plusieurs d'entre eux dont on ignorait la destinée. Quelques jeunes soldats, contens de leur état, aimèrent mieux se faire musulmans que de retourner dans leur patrie.

Yassyn-Bey quitta la province d'Atfeyhyeh, et marcha sur Torrâh; de là il se porta avec toutes ses forces sur Chobrâ, et alla cantonner à Boulâq. Son père vint habiter au Kaire. Ce bey continuait à s'occuper du développement de ses projets. Il endoctrinait les chefs, embauchait les soldats : chaque fois qu'un cheykh allait lui faire visite, il le revêtait d'une pelisse. Sa troupe était campée hors de Boulâq. Il avait toujours beaucoup de monde près de lui; car ses manières affables lui gagnaient l'affection des soldats, qui se plaisaient à servir sous ses ordres. Mohammed-Aly savait ce qui se passait : il en conçut de l'ombrage. Dès que Yassyn eut reçu les 400 bourses qu'il s'était engagé à lui payer, il sollicita l'ordre de marcher contre les Anglais, afin de rassembler du monde, à la faveur de ce prétexte, sans donner aucun soupçon. Lorsqu'il eut pris ses mesures, il exigea ensuite de grandes sommes d'argent, et ne voulut plus entrer en campagne. Son père soudoyait ses partisans du produit des contributions qu'il avait levées dans la province de Charkyeh, dont il avait auparavant été nommé kâchef.

Voyant qu'il était instant d'agir contre son ennemi, Mohammed-Aly ne perdit point de temps. Il fit d'abord usage de toutes ses ressources pour ramener à lui les soldats, qui penchaient déjà en fa-

veur d'Yassyn-Bey; puis il ordonna, le 22 mai, de rassembler les troupes et de fermer les portes de la ville, et envoya signifier de suite à ce chef rebelle, que, pour donner une preuve de la soumission qu'il avait promise, il devait renvoyer ses soldats et se conformer aux ordres qui lui seraient transmis, ou bien quitter l'Égypte : il le fit avertir en même temps, que s'il ne remplissait pas une de ces deux conditions, il marcherait à lui pour le punir de son audace. Dans ce moment décisif, Yassyn-Bey pâlit, et manqua d'énergie. S'il eût montré plus de courage et de résolution, ses soldats l'eussent secondé, et Mohammed-Aly eût peut-être trouvé son vainqueur.

Yassyn divisa sa troupe en trois corps, qu'il commandait en personne. Avec un de ces corps, il se dirigea derrière le Mokattam, pour se retirer dans la Haute-Égypte; le second marcha vers Birket-el-Hadgy; et le troisième, aux ordres de son père, fut à Kélioubyeh. Le gouverneur, informé de ces divers mouvemens, se mit à la poursuite de la troupe qui se dirigeait vers Birket-el-Hadgy : comme elle n'avait personne pour la commander, elle se rendit sans coup férir. Le père d'Yassyn alla trouver le cheykh d'Arabes el-Chaouârby à Kélioubyeh : celui-ci lui obtint une sauve-garde, et le fit rentrer le lendemain sous les lois du vice-roi. On lui ordonna de marcher contre son fils, qui avait déjà gagné Tabbyn. Pour rejoindre ce révolté, Mohammed-Aly envoya des troupes avec les Arabes haouaytâts à sa poursuite; mais ces troupes rentrèrent au Kaire

sans avoir pu l'atteindre : il s'était rendu dans la province d'Atfeyhyeh.

Les beys étaient descendus à quatre lieues au-dessous de Benysouef; la maison de l'Elfy occupait Zaouyet-el-Masloub ; le camp d'Ibrahym-Bey était placé à Kymân-el-Aroussy. Châhyn-Bey envoya Aly-Kâchef au Kaire, présenter ses hommages au pacha, et le prier d'excuser les mamlouks du retard qu'ils avaient mis à se rendre à son invitation : il l'assurait qu'ils étaient toujours dans les mêmes sentimens de paix et de concorde. Il demandait, en même temps, qu'on envoyât au camp, comme médiateurs, Moustapha-Aghâ, et Aly-Kâchef Saboungy.

Le rapprochement des beys de la capitale avait ramené l'abondance : les habitans de la Haute-Égypte, délivrés des persécutions, libres d'exporter leurs denrées, trafiquaient paisiblement des produits de leur industrie. Bientôt le Nil fut couvert de barques, les marchés se trouvèrent approvisionnés, et ramenèrent l'aisance et le contentement au Kaire.

Les Anglais avaient dépêché un officier à Châhyn-Bey, qui leur semblait plus disposé que ses collègues à suivre leur impulsion. Quoique ce chef parût être en bonne intelligence avec Mohammed-Aly, il avait hérité des principes de l'Elfy, et leur était dévoué. L'armée anglaise se trouvait hors d'état de pouvoir rien entreprendre ; le soldat, encore effrayé de ses défaites récentes, n'eut vu qu'avec crainte les préparatifs d'une nouvelle expédition :

l'appui des mamlouks, réunis à quelques tribus d'Arabes, pouvait seul ranimer le courage abattu des troupes ennemies, et les exciter à reprendre l'offensive.

Afin de prévenir une telle diversion, le consul de France, d'accord avec Mohammed-Aly, m'envoya le 4 juin au camp des beys, pour leur faire des propositions opposées au plan des Anglais. Je me rendis près d'eux avec des marchandises, afin de ne donner aucune défiance à des espions qu'entretenaient les ennemis du pacha. A mon passage devant Borounboul, ma cange fut hélée par des soldats de Yassyn-Bey : je dus approcher du rivage et subir une visite. Le camp des mamlouks était à peu de distance, sur la rive opposée ; Ibrahym-Bey et Châhyn-Bey, de la maison de Mourâd, étaient placés près du fleuve; la maison de l'Elfy occupait, à une lieue de là, le village de Zaouyet-el-Masloub. Les beys étaient divisés entre eux d'intérêts et d'opinions ; on distinguait pourtant chez tous le ressentiment secret qu'ils nourrissaient contre Mohammed-Aly, dont la conduite avait excité leur haine ; mais, en même temps, tous le craignaient : nul ne se croyait à l'abri de ses machinations. Chaque jour on s'assemblait pour délibérer sur les affaires présentes, sans rien conclure ; le lendemain, on ne pensait plus à ce qui avait été arrêté la veille. Ce caractère de légèreté se faisait remarquer partout. Mohammed-Bey Manfoukh, était un des plus influens, et lui-même se laissait guider par les conseils d'Husseyn-Bey, le Zanthiote, plus habitué aux intrigues, et dévoué par

sentiment aux intérêts de la France, parce qu'il espérait alors que Napoléon s'intéresserait au sort des mamlouks.

Il existait encore une rivalité jalouse entre les deux maisons de l'Elfy et de Bardissy, et la discorde régnait parmi les beys : chacun d'eux avait pris un parti différent; de sorte que les camps étaient séparés, et les relations peu fréquentes parmi leurs chefs. Yassyn-Bey venait quelquefois, de son cantonnement, faire visite à Ibrahym-Bey, et à d'autres mamlouks de la maison de Bardissy, avec lesquels il vivait dans une liaison apparente; mais il se tenait dans la réserve vis-à-vis de Châhyn-Bey l'Elfy, qu'il n'aimait pas. Celui-ci voyait quelquefois ses collègues : un jour il les réunit tous dans sa tente, et parvint à leur persuader de marcher vers Damanhour. Le lendemain on changea d'avis, et il fut décidé qu'on attendrait les événemens. Moustapha-Aghâ et Aly-Kâchef Saboungy, que le gouverneur avait envoyés près d'eux, les engageaient aussi à ne point altérer, par de fausses démarches, l'amitié que ce prince avait pour eux; il les pressait de conclure un arrangement.

Les mamlouks de l'Elfy entretenaient toujours des relations intimes avec les Anglais. Amyn-Bey venait d'arriver d'Alexandrie, où l'avait envoyé Châhyn pour présenter ses devoirs au général Fraiser, et lui remettre des lettres dont il avait reçu la réponse. En prodiguant de nouveau les promesses, les Anglais rappelaient à la troupe de l'Elfy l'alliance que son maître avait contractée avec eux.

En général, les beys n'avaient pas une haute idée de la force de l'armée britannique; les revers de Rosette et de Hamâd laissaient voir assez la faiblesse de ces troupes : « Car on ne concevait pas, « comme le disait Mohammed-Bey Manfoukh, com- « ment des Européens avaient pu se laisser battre « par des Turks. »

On comptait alors deux mille cinq cents mamlouks tous à cheval, bien montés, bien équipés; mais ils n'avaient plus cette humeur belliqueuse qui les distinguait naguère : ce n'était plus ces fiers cavaliers dont l'intrépidité étonna les premières phalanges de l'Europe. La soumission était bannie de leurs camps; ils étaient livrés à tous les vices. Autrefois la maison d'un bey se faisait encore remarquer par la sévérité de ses mœurs et de sa discipline: alors elle était devenue une école de débauche; des troupes d'alimées [1] et de ghaouâzys [2] suivaient leur camp : les mamlouks passaient les nuits à s'enivrer dans leurs tentes avec ces prostituées. Un libertinage aussi honteux fut sans doute une des causes de la ruine de cette belle et brave milice, dont un grand capitaine disait : « C'est la première cavalerie du monde. »

Tel était l'état des mamlouks, lorsque des contestations s'élevèrent entre Ibrahym-Bey et Châhyn-Bey l'Elfy, au sujet des affaires présentes. L'un se retira au Fayoum; l'autre fut occuper Benysouef

[1] Chanteuses.

[2] Danseuses.

avec la maison de Bardissy. De là, Ibrahym-Bey écrivit à Mohammed-Aly, en le priant de laisser venir auprès de lui son harem, un de ses enfans et son petit-fils. Le pacha se fit un plaisir d'accéder à sa demande. Un de ses officiers, Chéryf-Aghâ, fut chargé de porter à Ibrahym la réponse à sa lettre. Par son entremise, les beys demandèrent au vice-roi de leur envoyer, en qualité de médiateurs, Seyd-Omar Makram, les cheykhs el-Emyr, et Abdallah el-Cherkâouy; mais on jugea convenable de leur dépêcher les cheykhs Solymân el-Fayoumy, el-Séguiny, et Douakhly, qui se rendirent près d'eux. Il paraissait qu'un traité devait être le résultat de cette mission : on l'attendait de la sagesse des envoyés et des bonnes dispositions que les beys avaient plusieurs fois manifestées.

La nouvelle du débarquement des Anglais en Égypte fut portée à Constantinople par la voie d'Acre. Solymân-Pacha avait envoyé un officier de sa cour pour en prévenir le divan, et lui donner avis de la prise d'Alexandrie causée par la trahison du gouverneur et de ses habitans. La Porte expédia de suite des tartares à ses pachas de Syrie, en leur enjoignant de faire partir des troupes pour aider Mohammed-Aly à chasser les étrangers. Le sélikdar de Moussa-Pacha, débarqué à Damiette, vint donner connaissance de ces dispositions. Les firmans dont il était porteur, écrits en langues turque et arabe, animaient le courage des soldats. Dans ces pièces officielles, on exhortait les cheykhs à stimuler le zèle religieux du peuple, pour

qu'il ne laissât point profaner la terre des vrais croyans.

Sans trop compter sur les secours de ses voisins, Mohammed-Aly tenait continuellement ses troupes en haleine; il pensait que c'était un sûr moyen d'obtenir la paix et d'en imposer à ses ennemis. Il fit réparer le mur d'enceinte de Rosette, et mit le fort Julien en état de soutenir un siége. On achevait au Kaire la ligne de défense : les fossés des retranchemens se prolongeaient jusqu'au Nil, afin que l'eau pût y entrer dès le commencement de l'inondation. Pendant que le pacha travaillait de tous ses moyens à s'opposer aux vues de ses ennemis, il reçut de la Syrie cinq cents dehlys, qu'il dut payer aussitôt leur arrivée. Une forte contribution, dont il frappa les habitans, lui en fournit les moyens.

Après s'être assuré que les mamlouks n'agiraient point contre lui [1], le vice-roi prit la résolution de marcher à la tête d'une armée vers Damanhour, et de menacer l'armée anglaise. Il fit embarquer beaucoup d'artillerie et des munitions de guerre; lui-même alla camper à Embabeh, où il réunit trois

[1] Le consul de France, qui employait tous ses moyens pour déjouer les projets des Anglais, avait dépêché dans la Haute-Égypte M. Tourneau, agent à Rosette, afin de surveiller les démarches de leurs émissaires, et s'assurer si plusieurs beys qui se tenaient à Syouth n'avaient point de relations avec eux. M. Tourneau, qui connaissait bien la manière de se conduire dans ces sortes de missions, devait aussi prendre des renseignemens sur un corps de troupes que l'on disait être parti de l'Inde pour Cosseyr.

mille hommes d'infanterie et mille cavaliers. Topouz-Ouglou, Omar et Abdyn, beys, commandaient sous ses ordres.

Pendant ces préparatifs, il reçut dans sa tente un officier de l'état-major du général Fraiser, qui venait avec des dépêches lui proposer un arrangement pour l'évacuation d'Alexandrie. Un brick, arrivé de Londres en trente-deux jours, avait apporté à ce général l'ordre de quitter l'Égypte et de n'y laisser aucun prisonnier.

Les Anglais n'avaient point approuvé cette expédition : le gouvernement avait vu avec dépit l'éclat des armes britanniques terni par les Turks et les Arabes; d'ailleurs, la paix de Tilsitt, si défavorable à l'Angleterre, forçait le cabinet de Saint-James de rappeler son armée, pour concentrer ses forces en Sicile.

Le vice-roi, toujours affectueux, traita l'envoyé du général Fraiser avec distinction, l'entretint avec bonté de l'objet de son voyage, et répondit, qu'étant sur le point de partir, il ne pouvait rien statuer, mais qu'il allait se rendre à Damanhour, où il serait plus à portée de s'entendre avec le général sur le contenu de la dépêche qu'il lui avait adressée.

Avant de lever son camp, Mohammed-Aly s'occupa de quelques détails relatifs à l'administration. Il promut à la place de kiâya-bey, en remplacement de Topouz-Ouglou, Mohammed-Aghâ Laz, qui avait accompagné son fils à Alexandrie lorsqu'il se rendit auprès du capitan-pacha. Il reçut la visite des consuls de France et d'Autriche, celle

des cheykhs et des principaux de la ville; puis il partit par terre, le 12 août, vers les huit heures du matin [1].

[1] A la même époque, un certain cheykh, Solymân, du village de Benhâ-Asel, se fit passer pour inspiré. Il gagna peu à peu, par ses suggestions prophétiques, la confiance de ses compatriotes, en réunit à lui un grand nombre, et particulièrement des jeunes gens, parmi lesquels cent soixante portaient au cou des colliers de verroterie colorée. Il plaça des tentes autour du village; il envoyait chercher des vivres dans la province, et faisait annoncer hautement que c'était à lui seul, et non aux oppresseurs, qu'il fallait donner; que les habitans devaient chasser ceux qui exerçaient des violences, et qui s'emparaient de leurs provisions et de leurs denrees. Des fellahs, séduits par ces discours, se permirent de maltraiter des soldats envoyés pour recouvrer les impôts. Alors un autre cheykh, nommé Abdallah el-Bennâouych, qui avait fait auprès du pacha d'injustes réclamations relativement à un terrain qu'il disait lui appartenir, engagea Solymân à se rendre au Kaire, en lui promettant qu'il y serait bien accueilli par les cheykhs et le peuple, et qu'il y aurait sans doute une révolution en sa faveur. Les personnes de sa suite le pressèrent également de faire ce voyage. Sentant son amour-propre flatté par de tels conseils, le cheykh céda aux instances de ses disciples; il partit avec eux pour la capitale, au bruit des tambours et des cymbales que portaient les uns, tandis que les autres tenaient des fouets à la main. En arrivant, ils furent tous à la mosquée d'Hasaneyn; puis ils allèrent faire claquer leurs fouets dans la maison de Seyd-Omar, et retournèrent ensuite à la mosquée.

Instruit des folies de cet inspiré, le kiâya-bey fit mettre des gens à sa recherche; mais plusieurs cheykhs intercédèrent pour lui, et dirent aux envoyés qu'il ne convenait pas de le saisir dans ces lieux. Le kiâya-bey, persistant à demander qu'on le lui amenât, et des soldats ayant même dépouillé une maison où quelques-uns des siens étaient logés, on conseilla à Solymân de

Deux jours après le départ du vice-roi, les cheykhs revinrent du camp des beys. La paix n'était point conclue, et l'on voulait temporiser. Tous les yeux étaient fixés avec inquiétude vers Alexandrie. Ibrahym-Bey, qui supposait toujours à Mohammed-Aly une arrière-pensée, témoignait beaucoup de méfiance; il craignait ses embûches et les ressources de son esprit, fécond en stratagèmes. Certain des dispositions du général anglais, le gouverneur s'avançait à petites journées dans la province de Bahyreh. A Rahmânyeh, il fit appeler le cheykh du village de Desouk, accusé d'avoir eu des intelligences avec les Anglais: celui-ci prit la fuite avec quelques-unes de ses créatures. On envoya sur ses traces des soldats, qui le trouvèrent dans un bateau attaché au rivage, et le saisirent sans éprouver de résistance: il eut même la politesse de leur servir du café. Cependant le cheykh, voyant de loin venir d'autres

se retirer à l'Imam-Chaffey *. Cette retraite ne le mit pas à l'abri des poursuites. Présenté devant le kiâya-bey, le faux prophète ne voulut pas répondre aux questions qu'on lui adressa: ceux de sa suite parlèrent à sa place. Le kiâya lui dit qu'il valait mieux retourner dans son village que de rester au Kaire; qu'il lui donnerait des terres à cultiver, et qu'il remplirait à son gré ses devoirs de piété. On lui donna une barque pour faciliter son voyage, et on le fit accompagner par des soldats, qui ensuite le noyèrent, ainsi que ses compagnons. Un d'entre eux, qui savait nager, se sauva en gagnant la rive du fleuve.

* Mosquée où les musulmans se rendent chaque vendredi en grande dévotion. Elle est située au-delà de la citadelle, au milieu des sépultures des mamlouks et des chefs du gouvernement.

gens armés, fut obligé de se battre. Il se sauva au milieu des coups de fusil. Les soldats se jetèrent dans le village, tuèrent de misérables fellahs sans défense, pillèrent leurs maisons et même la mosquée.

Les ordres expédiés de Londres pour l'évacuation d'Alexandrie étaient pressans; le général Fraiser devait de suite s'y conformer; une réponse évasive l'eût fortement compromis. Dès qu'il apprit l'arrivée du gouverneur à Damanhour, il lui dépêcha le général Scherbrook, chargé de ses pouvoirs; plusieurs officiers accompagnaient ce général. Mohammed-Aly leur fit un accueil gracieux : il eut envers le plénipotentiaire les égards dus aux vaincus. Scherbrook eut une longue conférence avec ce prince, auquel il remit une dépêche indiquant l'objet de sa mission. Il réclama les prisonniers de sa générosité. Cette demande n'eut pas besoin d'être discutée; le vice-roi se montra magnanime : il accorda tout, exigeant seulement que la place et le port d'Alexandrie fussent de suite évacués, et remis dans le même état où l'armée les avait trouvés. Il promit aussi de rendre à la liberté tous les Anglais qui étaient au pouvoir des troupes.

Mohammed-Aly parut aussi empressé d'entrer dans Alexandrie que les Anglais d'en sortir. Le traité conclu et signé, on envoya l'ordre au Kaire de diriger tous les prisonniers sur Rosette. De leur côté, les Anglais firent embarquer leur artillerie et les bagages. Lorsque le pacha reçut la dernière visite du général Scherbrook, il lui offrit une pelisse

avec un cheval, et donna des sabres aux officiers de sa suite. Deux jours après le départ de ce plénipotentiaire, Topouz-Ouglou, nommé gouverneur d'Alexandrie, se porta à Birket-el-Gheytâs avec une avant-garde.

Dès que les prisonniers furent arrivés, la troupe se rendit à bord; le 14 septembre, l'escadre mit à la voile, du Port-Vieux : Toupouz-Ouglou prit le même jour possession d'Alexandrie. A la nouvelle de la remise de la place, le gouverneur partit de Damanhour à la tête de deux mille hommes. Il marcha toute la nuit. Le matin il fit dresser sa tente sur le bord du lac Mâdyeh. Le contre-amiral Hallowel, qui l'attendait dans un canot, vint le complimenter : il commandait l'escadre en remplacement de l'amiral Lewis, mort quelques jours auparavant d'une fièvre maligne. Le corps de cet amiral fut placé dans une barrique de rhum, et conduit en Angleterre, où il avait demandé d'être inhumé. Après avoir reçu cette visite, Mohammed-Aly entra dans la place au bruit de l'artillerie des forts.

La conduite des Anglais, pendant leur séjour dans Alexandrie, fut conforme aux principes de la raison et de la saine politique. Ils ne changèrent rien aux usages; le peuple n'eut point à souffrir de leur présence, et ils laissèrent aux négocians musulmans l'entière liberté de la mer. Quelques-uns des principaux habitans, craignant que le pacha, irrité de la manière dont ils s'étaient comportés, ne vînt à les en punir, émigrèrent en Syrie et dans les

îles de l'Archipel. Leurs marchandises et leurs immeubles furent confisqués.

Tel fut le résultat de cette expédition, provoquée et tant de fois annoncée par le consul-général britannique. L'Égypte, déchirée par les partis, lui avait paru facile à conquérir; il avait cru qu'un petit nombre de troupes suffisait pour en chasser les Turks. Peut-être l'entreprise n'eût pas exigé de plus grandes forces; mais il fallait des soldats aguerris et des officiers expérimentés; il fallait, aussitôt après la prise d'Alexandrie, faire marcher quatre mille hommes sur Damanhour, s'établir dans cette place, réunir les tribus d'Arabes de la province de Bahyreh, qu'il eût été facile de séduire. La marine, secondant les efforts de l'armée de terre, eût fait entrer dans le Nil quarante chaloupes bien armées, montées par quatre cents matelots disponibles pour un coup de main. Le fort Julien était alors mal armé, dépourvu de vivres; il ne pouvait ni empêcher le passage ni opposer de résistance. Ces chaloupes, embossées devant Rosette, auraient foudroyé la place, tandis que trois cents hommes débarqués eussent chassé les Albanais, déjà effrayés par l'effet des obus et des bombes. La nouvelle de la prise de Damanhour, celle de l'occupation de Rosette et de la présence d'une flottille sur le Nil, auraient jeté la consternation dans toute l'Égypte. Les objets vus de loin s'agrandissent aux yeux de la multitude; on ne juge que par les résultats, et l'armée anglaise lui eût paru nombreuse et invincible. Le corps placé à Damanhour, profitant de la confusion qu'aurait fait naître ce premier

succès, se serait avancé vers le Kaire, éclairé dans sa marche par les Arabes, et protégé par les chaloupes, qui auraient navigué sans obstacle. Les Turks, intimidés par la rapidité des opérations, eussent pris la fuite; la plupart se seraient dirigés vers la Syrie, harcelés dans leur marche par les Arabes et les fellahs de la Charkyeh. Le kiâya-bey n'avait aucun moyen de résister : il était déjà tout déconcerté lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise d'Alexandrie; il se serait peut-être renfermé à la citadelle, si les habitans ne l'en eussent pas empêché : d'ailleurs, comme il n'y avait pas de vivres, il n'aurait pu tenir huit jours. Le mécontentement était général; on était fatigué de la guerre et de l'inconduite des soldats. Le peuple, qui s'est armé contre les Anglais vaincus, fût devenu leur puissant auxiliaire, s'ils avaient été victorieux. Un soulèvement général aurait eu lieu dans la Haute et la Basse-Égypte; les mamlouks se seraient tous ralliés contre le pacha, s'ils avaient été certains de détruire sa puissance; le ressentiment eût conduit leurs armes vengeresses. Mohammed-Aly, à la tête d'une partie de son armée, n'eût pu résister au débordement des Arabes; il eût été forcé de penser lui-même à son salut, car il lui devenait alors impossible d'arriver au Kaire, où d'ailleurs il n'eût plus trouvé ses soldats; les habitans lui en auraient fermé les portes : c'en était fait des Turks; l'Égypte rentrait sous la domination des beys. La marine anglaise aurait gardé les ports et défendu les principaux points de la côte.

Le lendemain de son arrivée à Alexandrie, le pacha fut complimenté par tous les consuls ; il reçut les visites des chefs de troupes, des cheykhs et de plusieurs négocians. Moustapha-Aghâ Kourde, un de ses officiers, fut dépêché à Constantinople pour annoncer à la Porte le départ de l'armée anglaise. Pendant son séjour dans cette ville, le gouverneur fit confectionner des objets d'artillerie, organisa les travaux de l'arsenal, et prit connaissance des produits de la douane, de ceux des apaltes de la soude et des liquides. Il emprunta des négocians européens 20,000 talaris, qui furent remboursés par la douane de cette Échelle.

Habitués à vivre au Kaire dans l'aisance, les soldats supportaient impatiemment les privations d'Alexandrie : les vivres n'étaient pas abondans; la coupure de la digue avait empêché les citernes de recevoir l'eau du Nil : celle des puits, au dehors de la ville, a un goût fade et désagréable. Les Arabes ne venaient point encore approvisionner les marchés. Chaque jour les soldats, fatigués d'une situation qui s'accordait mal avec leurs penchans d'indiscipline, quittaient leurs chefs, se répandaient en désordre dans les campagnes, et tourmentaient les fellahs, qu'ils mettaient impunément à contribution ; d'autres rentraient au Kaire et le rendaient de nouveau le théâtre de leurs excès. Ils arrêtaient les femmes dans les rues, chassaient des habitans de leurs maisons ; et ces hommes, naguère pusillanimes, étaient devenus audacieux vis-à-vis des êtres faibles qui ne pouvaient s'opposer à leurs violences.

La Porte, ayant appris les succès de ses troupes en Égypte, décerna des récompenses aux chefs qui s'étaient distingués : elle envoya un capidjy chargé de présenter à Mohammed-Aly des pelisses et un sabre de grande valeur, que lui avait destiné son souverain. Hassan et Tâher-Pacha, Abdyn, Omar-Bey et Sâleh-Koch, reçurent aussi des présens et des aigrettes garnies en diamans [1].

Le 26, un capidjy vint débarquer à Damiette; son arrivée au Kaire fut annoncée par le canon de la citadelle. Il accompagnait le fils de Mohammed-Aly, Ibrahym-Bey, qui était parti en otage, à bord de l'escadre du capitan-pacha, pour demeurer à Constantinople jusqu'à ce que son père eût payé les 4,000 bourses qu'il avait promises au grand-amiral.

Le départ des Anglais donnait au pacha la faculté de disposer de toutes ses forces contre les beys. Il songeait à les réduire; mais il devait auparavant rappeler les troupes à leur devoir, et se prémunir contre l'ambition de quelques chefs. L'état de crise où se trouvait le Kaire réclamait sa présence. Après avoir réglé les affaires à Alexandrie, il partit de cette ville le 8 octobre, et vint par terre jusqu'à Rosette, accompagné d'Hassan-Pacha et de quelques personnes de sa suite. Il passa peu d'heures dans cette ville à donner des ordres pour la construction d'un mur d'enceinte, puis il continua son voyage. La

[1] Lorsque les soldats turcs ont eu des succès à la guerre, on donne à ceux qui ont fait preuve de valeur des aigrettes en argent, qu'ils portent à leurs turbans.

cange dans laquelle il s'embarqua allait à pleines voiles; le vent était grand frais : à la hauteur du village d'Ouardân une rafale la fit chavirer. Hassan-Pacha fut sauvé par les marins du bord; Mohammed-Aly gagna la rive à la nage; en se rendant de Boulâq au Kaire, le cheval qu'il montait s'abattit : ces accidens furent regardés comme un sinistre présage.

Le 14 octobre, à son arrivée dans sa maison de la place de l'Ezbekyeh, il reçut les visites d'usage. Les cheykhs et les principaux habitans de la ville vinrent le complimenter sur les heureux résultats de son expédition. Ils se plaignirent beaucoup des désordres auxquels se livraient les troupes. Le vice-roi prit des mesures pour les réprimer. Il ordonna aux autorités chargées de maintenir la police de faire nuit et jour de fréquentes patrouilles; lui-même parcourait la ville pour en imposer aux perturbateurs par sa présence. Un jour qu'il passait au quartier de Souq-el-E'zzy, des danseuses qui divertissaient le public se permirent de jouer devant lui de leurs castagnettes. Quelques personnes de sa suite voulurent contraindre ces femmes à se tenir dans les bornes du respect et de la décence; des soldats, fâchés sans doute de ce qu'on interrompait leurs plaisirs, tirèrent du haut d'une terrasse deux coups de pistolet, et une balle tua, à côté du pacha, le cheval d'un de ses officiers. Mohammed-Aly mit pied à terre, et voulut faire brûler la maison. Alors le chef de ces soldats descendit; il implora leur pardon en s'excusant sur leur ivresse: le gouverneur leur fit grâce, et continua son chemin.

Les troupes étaient presque toutes réunies au Kaire, et s'élevaient au moins à dix mille hommes. Il était impossible qu'avec l'esprit de cette soldatesque, habituée aux excès, on pût maintenir la tranquillité. Le gouvernement, qui sentit bien ce danger, était dans une vive inquiétude; il ne pouvait en imposer à des hommes tout-à-fait insubordonnés. Le 5 novembre, des Albanais allèrent demander leur solde au vice-roi, qui la leur refusa: aussitôt ils se mirent à tirer des coups de fusil sur sa maison, et se dispersèrent ensuite. Vers le soir, une troupe de dehlys vint aussi faire la fusillade contre les murs du palais; les gens du pacha ripostèrent par les fenêtres. Ils tuèrent quatre dehlys, et en blessèrent plusieurs autres. Cette cavalerie s'éloigna comme les Albanais; mais toute la nuit la ville fut en alarmes: on avait fermé les boutiques.

Le lendemain, le pacha fit transporter ses trésors à la citadelle; lui-même prit ses dispositions pour y fixer sa résidence, parce qu'il avait découvert que, même parmi les siens, il se formait un parti contre lui. Déguisé, ainsi que quelques-uns de ses officiers les plus dévoués à sa personne, il se fit accompagner par Hassan-Pacha jusqu'aux portes de la forteresse: les mamlouks français, commandés par leur chef Abdallah-Derau, faisaient partie de l'escorte. Puis il renvoya son khaznadar ramasser les débris de son mobilier; car, aussitôt après sa sortie, les troupes avaient mis sa maison au pillage. Tout cela se passa sans que le peuple ni les chefs y prissent aucune part.

Le 7, les portes de la citadelle furent ouvertes;

les chefs y montèrent sans suite. On remarquait, dans cette révolte, que les Albanais étaient divisés en deux factions : l'une se rapprochait des Turks; l'autre voulait s'isoler, et agissait d'après ses propres vues. Leur état d'indépendance portait les dehlys [1] à les haïr tous également. Le pacha était en garde contre leurs attaques, depuis qu'à Damanhour, Kourdy, leur chef, lui avait déclaré d'un ton impérieux que les soldats exigeaient leur solde.

Les cheykhs se rendirent à la citadelle pour tâcher de rétablir le calme. Ils savaient que les chefs des troupes cherchaient à embaucher les habitans, se mêlaient à leurs conversations, et fomentaient les désordres par leurs sourdes menées. L'agitation fut si grande dans l'intérieur de la ville, que l'on ne célébra pas la fête d'el-rouyeh de ramadân [2], ce qui n'avait pas encore eu lieu. Le tumulte dura jusqu'au 14; mais enfin la médiation des cheykhs rétablit la paix entre Mohammed-Aly et les troupes. A la suite de plusieurs conférences chez Seyd-Omar Makram, il fut convenu que le pacha paierait 2,000 bourses pour mettre la solde au courant. On répartit la

[1] Les dehlys forment, dans l'empire ottoman, un corps privilegié et indépendant: ils se mettent au service de celui qui les paie.

[2] La veille du ramadân, les aghâs des janissaires, de la police et des subsistances, se rendent avant la nuit chez le qâdy, pour observer et constater le lever de la lune; alors ils parcourent les différens quartiers de la ville, en formant, avec les chefs des arts et métiers et leur suite, une espèce de procession, annoncée par le bruit de tambours.

moitié de cette somme sur le commerce; les artisans et les propriétaires payèrent leur cote-part.

Au commencement des troubles, le pacha avait témoigné dans une lettre à Châhyn-Bey son désir de se rapprocher de lui. Il en reçut la réponse par l'entremise de Mohammed-Kiâya, qui eut avec lui plusieurs entrevues relativement à l'arrangement proposé. L'envoyé retourna au camp du bey, son maître, accompagné du sélikdar de Mohammed-Aly; Châhyn lui-même était invité à venir à Gyzeh pour conclure la paix.

Voyant son pouvoir plus affermi, le vice-roi commença à faire sentir les effets de son autorité. Il résolut d'exiler Régeb-Aghâ, qui s'était déclaré ouvertement contre lui au moment de l'insurrection : c'était le même Albanais auquel l'Elfy avait confié le commandement de son infanterie. Après la mort de ce bey, il était rentré au Kaire avec une partie de sa troupe; ne voulant pas se soumettre à l'ordre qu'il avait reçu, il réunit à son parti des soldats mécontens. Le pacha envoya Hassan-Aghâ, saréchesmé, l'attaquer dans sa maison, près de Bâb-el-Kharq. Régeb s'était barricadé; il avait crénelé les murs et formé une estacade dans le milieu de la rue. Hassan-Aghâ éleva un retranchement parallèle; mais ne pouvant avancer, il pénétra dans les maisons pour les percer et parvenir jusqu'à son ennemi. Ses soldats se livraient au pillage; les femmes fuyaient de tous côtés. Ces troubles durèrent quatre jours, jusqu'à ce qu'Omar-Bey et Sâleh-Koch vinrent interposer leur médiation. Ils emmenèrent

Régeb-Aghâ à Boulâq, et, peu de jours après, le firent partir pour Damiette.

Depuis quelque temps, une femme des environs de Damanhour était venue déployer au Kaire les talens d'une prétendue magicienne; elle parvint par ses prestiges à se faire un grand nombre de prosélytes: elle disait avoir un esprit qui parlait pour elle, et la faisait agir. Cet esprit faisait entendre dans l'obscurité une voix souterraine, et donnait à baiser sa main, que l'on croyait sortie des murs de l'appartement où l'on était. Tout le monde écoutait l'inspirée. Elle s'était fait un parti, et avait endoctriné grand nombre de soldats, et plusieurs de leurs chefs. On la voyait à cheval, précédée et suivie d'une foule de monde. Mohammed-Aly, dont l'autorité n'était pas encore bien consolidée, craignit que cette femme ne fût mise en avant par un parti pour séduire la multitude, et il voulut par lui-même connaître sa magie. Il fit appeler quatre jongleurs auxquels il promit 10 bourses de récompense s'ils la conduisaient devant lui. Ces hommes, prompts à exécuter la volonté de leur maître, et voulant gagner surtout la rétribution qui leur était promise, allèrent chez le bach-aghâ [1], où se trouvait la femme, environnée d'auditeurs. Ils voulurent la contraindre à venir avec eux : ceux qui étaient présens s'y opposèrent, en leur faisant observer que la maison s'écroulerait si on usait de rigueur envers une sainte dont ils admiraient les prodiges.

[1] Le chef des patrouilles et des gardes nocturnes.

Les jongleurs, ne voulant point encourir le ressentiment de ces chefs, et persuadés peut-être eux-mêmes par la rumeur publique, revinrent rendre compte au pacha, qui attendit un temps plus opportun pour faire connaissance avec l'inspirée.

Cependant, le bruit de sa renommée ne tarda pas à se répandre partout. Le gouverneur envoya ordonner à l'aghâ de la police de lui amener cette femme, dont il voulait aussi, à l'exemple de tous, admirer les prodiges. L'aghâ exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Il la conduisit, suivie de beaucoup de monde, une heure avant le moghreb [1], à la place de l'Ezbekyeh, où se trouvait le pacha, qui fumait le narguilé, sous un sycomore, près d'un sakyeh [2]. Il lui dit, en la voyant, qu'il désirait entendre parler l'esprit qu'elle avait en elle, et se prosterner devant lui. La sainte répondit : « Que l'initiation ne pouvait avoir lieu « que de nuit; que d'ailleurs, son esprit était allé « faire sa prière à l'imâm Husseyn; qu'il fallait at- « tendre son retour. — Il faudra bien du temps? « dit le pacha. — Non, répliqua-t-elle, avant peu « il sera présent. »

En attendant la nuit, le pacha rentra dans son palais, dont il n'était pas éloigné. M. Bozari, son médecin l'accompagnait : il servit dans ce moment d'interprète, car le prince ne parlait pas l'arabe, et la femme ne connaissait pas la langue turque. Il y avait aussi des byn-bâchys et des aghâs, curieux de

[1] Moment du coucher du soleil.

[2] Puits à roues.

voir s'opérer des miracles. Le vice-roi laissa cette suite dans le mandarah [1], monta au harem pour y manger, et en descendit à la nuit close. Il demanda alors à la femme si son esprit était revenu. Sur sa réponse affirmative, on éteignit les lumières. Quelques officiers, craignant de se trouver en contact avec un esprit malin, sortirent de l'appartement. Pendant l'absence du pacha, la sorcière leur avait déjà donné une idée de son pouvoir magique, et ces premiers effets leur avaient inspiré de la crainte. Elle parlait à son esprit: une voix, qui semblait sortir du fond de la muraille, répondait à volonté comme celle d'un ventriloque. Le prince avait bien recommandé qu'on parût avec de la lumière aussitôt qu'il en demanderait. La sainte commença d'appeler le Cheykh-Aly, c'est ainsi qu'elle nommait son esprit : elle lui adressait des questions auxquelles il répondait, comme s'il eût été dans le lointain. Le Cheykh-Aly donna ensuite, mais avec répugnance, le bout de sa main à baiser au pacha, qui crut d'abord que c'étaient les doigts d'un homme; il lui dit d'approcher la main davantage : quand il la tint tout entière, il la saisit fortement, et cria qu'on apportât de la lumière. Ce n'était plus la main de l'esprit; c'était celle de la ventriloque, qui dit, en lui demandant grâce : « Je suis une « pauvre femme, laissez-moi. » Plusieurs des spectateurs, étonnés de l'action du pacha, déclarèrent

[1] Appartement au rez-de-chaussée, où le maître de la maison se tient pendant le jour, et reçoit ses visites.

qu'il était un mécréant, un infidèle : « Vous voyez, « gens incrédules, leur dit le prince, combien « vous êtes ignorans ! vous vous laissez ainsi séduire « par un artifice grossier ! » Il ordonna qu'on allât de suite conduire la malheureuse au Nil, et la noyer. Les chefs voulurent s'y opposer. Le Pacha craignait de la résistance. Il applanit la difficulté, en les persuadant que si cette femme avait réellement un esprit doué de tant de pouvoir, il ne la laisserait pas périr ; mais que si elle n'en avait pas, elle suivrait sa destinée, puisque ce n'était qu'une aventurière qui cherchait à tromper le peuple. La prudence faisait un devoir au vice-roi d'ordonner cette mesure rigoureuse à l'égard d'une femme intrigante, à laquelle ses jongleries donnaient la plus grande influence sur l'esprit des soldats, et dont l'existence pouvait occasioner des troubles dangereux.

Châhyn-Bey se rendit à l'invitation du gouverneur ; il marchait vers le Kaire avec tous ses mamlouks et les beys de sa maison. Arrivé à Dahchour, Mohammed-Aly envoya à sa rencontre son fils Toussoun, accompagné du divan-effendy. Châhyn-Bey rendit des honneurs à ces deux personnages ; il les revêtit de pelisses, et leur donna de fort belles armes. Il fit aussi des présens au pacha, conjointement avec Ibrahym-Bey et Mohammed-Bey Manfoukh : vingt négresses, quatre eunuques, trente chevaux, deux cents quintaux de sucre et de café, étaient les prémices et les gages de la paix que ces beys désiraient de faire avec lui, ainsi que le signe apparent de leur soumission.

Mohammed-Aly avait accordé la résidence de Gyzeh à Châhyn-Bey : dès qu'il eut fait évacuer cette place, elle fut remise avec toute l'artillerie et les munitions, à Aly-Kâchef, qui en prit possession au nom de son maître. Châhyn avait signé un traité dont les conditions lui étaient avantageuses. Le vice-roi lui cédait la province du Fayoum, trente villages de celle de Behneseh, et dix aux environs de Gyzeh, sans exiger aucun droit. On lui fit écrire judiciairement les titres de cette concession. Après cela, le bey fit son entrée en grande pompe dans son fief. Ses mamlouks campaient à Chobrament. Seyd-Omar Makram et d'autres cheykhs, ayant été invités à se rendre à la citadelle, furent, avec Toussoun-Pacha, fils de Mohammed-Aly, rendre visite à Châhyn-Bey, qui était venu au vieux Kaire suivi de quelques kâchefs, et de la tribu des Arabes houaytâts. Après l'avoir complimenté sur sa démarche pacifique, dont le peuple devait ressentir les salutaires effets, la députation l'accompagna à la citadelle, au son des instrumens. Châhyn, présenté au vice-roi, fut reçu de la manière la plus obligeante : ce prince le revêtit d'une pelisse de grand prix, lui donna des chevaux, des cachemires, et un poignard garni en diamans; il l'invita ensuite à dîner chez son fils. Après midi, le bey alla saluer Hassan et Tâher, pachas, qui lui offrirent de riches cadeaux. Vers l'asr, il retourna au camp de Chobrament, en attendant qu'on eût réparé sa maison de Gyzeh.

Mécontent de la conduite passée des dehlys, le pacha en fit rayer six cents du tableau de la solde.

Il donna l'ordre qu'on les dirigeât sur la Syrie, avec Kourdy leur chef. Deux tribus d'Arabes furent chargées de les surveiller jusqu'à Sâlahyeh, de crainte qu'il ne vinssent à se répandre dans les campagnes. Il nomma Moustapha-Bey, son beau-frère, chef des dehlys, qu'il retint à son service.

Le camp de Châhyn-Bey fut transféré dans les environs de Gyzeh. Ce rapprochement faisait un devoir aux beys de sa maison d'aller présenter leurs hommages au vice-roi. Namân, Mourâd, Ahmed et Husseyn, beys, vinrent baiser la robe du prince, suivant les usages reçus parmi les Turks. Des présens furent le prix de cette déférence respectueuse.

Voulant rallier tous les mamlouks sous sa domination, Mohammed-Aly envoya, par l'entremise de Châhyn-Bey, Mohammed-Kiâya et Aly-Kâchef Saboungy, proposer à Ibrahym-Bey de consentir à un arrangement.

A la suite de tant de prévenances, Châhyn-Bey, ne doutant plus que les mamlouks ne finissent par devenir tous tributaires de la puissance de Mohammed-Aly, voulut épouser la veuve d'Husseyn-Bey Ouachach. Le vice-roi ne crut pas cette alliance convenable : il lui promit de lui donner en mariage sa propre fille, qui devait bientôt arriver; et il ajouta que, dans le cas où elle tarderait à venir, il lui accorderait en attendant une de ses esclaves.

Le 24 décembre, le canon de la citadelle annonça l'arrivée d'un capidjy, porteur d'un firman qui continuait pour l'année suivante Mohammed-

Aly dans ses fonctions de gouverneur de l'Égypte. La Porte recommandait le peuple à ses soins, et lui ordonnait d'envoyer des troupes en Arabie contre les Wahabys. Elle avait aussi nommé Ibrahym-Bey, son fils, à la place éminente de defterdâr, en considération des services qu'avait rendus son père.

Yassyn-Bey courait la campagne sans aucun plan, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche. Il vivait de pillage et de concussions. Par ses injustes entreprises, il s'était attiré l'inimitié des beys, dont il mettait les villages à contribution. Tous résolurent de lui faire la guerre. On se mit à sa poursuite : il fut battu, dépouillé; sa troupe, dispersée, ne se rallia que sous les murs de Minyeh. Cette place n'ayant point de garnison, on lui ouvrit les portes. Dans ce moment, son père vint au Kaire. Mohammed-Aly le fit marcher lui-même contre son fils avec de l'infanterie, commandée par Ahmed-Aghâ, son khaznadar, et un détachement de mamlouks aux ordres de Solymân-Bey de l'Elfy. Le premier était chargé de s'aboucher avec Yassyn, et de l'engager à accepter des conditions que lui proposait le pacha : que si celui-ci ne voulait pas y consentir, il devait l'y contraindre et le réduire par la voie des armes. Solymân-Bey avait fait diligence; il arriva aux environs de Minyeh deux jours avant le khaznadar. A l'approche des Mamlouks, Yassyn-Bey, secondé par des Arabes, fit une sortie. Il fut repoussé vigoureusement; on lui tua beaucoup de monde, et on le força de se retirer dans la place, laissant une pièce

de canon au pouvoir de l'ennemi. Solymân-Bey, emporté par son courage, poursuivit Yassyn jusqu'au pied des remparts. Un soldat embusqué lui tira de très-près un coup de fusil à la tête, qui le renversa de son cheval. La mort de ce bey causa du déplaisir au pacha; il fut fâché que, par trop de zèle, et par un empressement mal entendu, on n'eût pas exécuté ponctuellement ses ordres. Il envoya pour le remplacer Yahya-Kâchef, qu'il éleva à la dignité de bey.

Ahmed-Aghâ arriva devant Minyeh après le combat; il exhiba ses pouvoirs à Yassyn, en lui déclarant que, s'il ne se soumettait pas, il allait lui faire la guerre. Ce bey, dépourvu de moyens, sans appui, abandonné par les Arabes, se rendit sur la parole de l'envoyé du vice-roi, et lui fit la remise de la place. Bientôt après il s'embarqua avec une suite peu nombreuse, et vint au Kaire, où il fut mal accueilli. Omar-Bey et Sâleh-Koch s'intéressèrent en sa faveur auprès du gouverneur, pour lui faire obtenir la permission de demeurer avec eux : cette demande leur fut refusée. On lui fit compter 40 bourses. Le 18 février 1808, une escorte le conduisit à Damiette; de là il mit à la voile pour Chypre. Ahmed-Aghâ revint au Kaire, après avoir laissé une garnison dans Minyeh. Les troupes d'Yassyn-Bey se mirent à la solde de divers chefs dans la Haute-Égypte.

Les ennemis de Mohammed-Aly disparaissaient tour à tour devant sa politique. Tantôt indulgent et tantôt sévère, ceux que la défiance ou la haine éloignait d'un arrangement, étaient réduits par la force des armes : tel fut le sort d'Yassyn,

que la légèreté de son caractère et son étourderie conduisirent à sa perte.

Vers ce temps, les Anglais, attentifs à prévenir les événemens contraires à leurs vues, informèrent le vice-roi qu'une escadre française tenait la mer et s'était approchée de la Sicile. Cette nouvelle avait été apportée par un brick de guerre venu de Malte à Alexandrie en sept jours. Mohammed-Aly fit partir des troupes pour Aboukyr, Rosette et Damiette. On construisit une redoute entre le fort Julien et l'embouchure du Nil. On envoya de l'artillerie de siége à Bourlos.

Ibrahym-Bey paraissait avoir à son tour écouté les propositions du pacha. Pour répondre à ses prévenances, il depêcha au Kaire Marzouk-Bey, son fils, accompagné de Sélym-Bey el-Mahramgy. Les envoyés d'Ibrahym furent bien accueillis; on leur donna des présens; ils furent occupés pendant quelques jours à discuter les conditions d'un traité; ils étaient sur le point de terminer cette affaire lorsqu'on apprit la mort de Châhyn-Bey, de Mourâd. Le gouverneur fit partir Sélym-Bey pour commander à sa place Syouth et les environs.

Depuis la mort de l'Elfy, personne n'avait été capable de réunir les tribus d'Arabes; elles étaient toutes divisées et se faisaient entre elles une guerre à outrance. Les tribus des hennâdys et des djâmys, chassées de la province de Bahyreh par les oualad-alys, vinrent implorer la protection du gouverneur, qui leur accorda la paix avec la faculté de rester dans cette province. Le pacha donna ordre à Châhyn-

Bey de l'Elfy de se porter, avec des mamlouks et des Arabes, sur la tribu des oualad-alys. Châhyn se rendit à Damanhour, et de là à Hoch : les ennemis y étaient campés. Il marcha contre eux, les battit, leur fit des prisonniers, et prit beaucoup de bestiaux : lui-même perdit deux kâchefs et quatre mamlouks. Après ce combat, il se dirigea sur le Fayoum, pour y rétablir la tranquillité; puis il revint au Kaire. Au retour de son expédition, Mohammed-Aly lui donna une de ses esclaves. La cérémonie du mariage se fit en grande pompe : rien ne fut épargné pour donner à cet acte la plus grande solennité.

Après leur défaite, les oualad-alys avaient offert 500 bourses au pacha pour retourner dans la province de Bahyreh : l'entrée leur en fut accordée; mais ne pouvant en chasser les hennâdys et les djâmys, ils se refusèrent alors à payer la somme convenue. Comme ils s'étaient réunis à Hoch, on envoya contre eux des dehlys avec un détachement de mamlouks aux ordres d'Omar-Bey de l'Elfy. Les hennâdys faisaient partie de l'expédition; ils furent battus et perdirent beaucoup de monde. Le pacha fit marcher d'autres troupes, commandées par Namân-Bey; il dirigea aussi des forces sur le Fayoum, afin d'empêcher les oualad-alys de s'y retirer dans le cas de leur défaite. Châhyn-Bey, à la tête de sa maison, se porta également dans la province de Bahyreh. Une tribu d'Arabes ne pouvait sans doute résister à tant de troupes employées contre elle. Le désert lui servit de refuge : elle s'y retira

à l'abri de ses ennemis. Les troupes revinrent au Kaire.

Les principales conditions de la paix entre le vice-roi et les beys étaient consenties, mais rien n'avait encore été signé. Le pacha, ne voulant point leur témoigner de méfiance, envoya Marzouk-Bey commander la province de Girgeh dont il le nomma gouverneur.

Ce fut à cette époque qu'on reçut la nouvelle de la révolution qui avait eu lieu à Constantinople. Moustapha-Bairacdar, à la tête de cent mille hommes, avait voulu replacer sur le trône le sultan Sélym. Ayant trouvé à son arrivée au sérail qu'il avait été tué par son cousin, le sultan Moustapha, il mit Mahmoud à sa place. On fit prier dans les mosquées du Kaire pour ce dernier; mais comme les nouvelles n'étaient pas bien authentiques, les uns prièrent pour Mahmoud, les autres crurent pouvoir s'en dispenser.

Les hautes faveurs que Mohammed-Aly accordait à la maison de l'Elfy excitaient la jalousie des autres beys, et la désunion était parmi eux : ils se nuisaient réciproquement. Chaque jour il arrivait des mamlouks qui espéraient de trouver chez les Turks des avantages qu'ils n'avaient point sous les tentes. Solymân-Bey el-Baouâb abandonna ses collègues; il vint au Kaire se jeter dans les bras de Mohammed-Aly, avec quatre kâchefs et plusieurs autres, dégoûtés de vivre dans les camps.

Dans l'état de guerre où se trouvait depuis longtemps l'Égypte, l'attention du gouvernement avait

toujours été détournée de l'entretien des édifices publics; le moment vint d'y songer : l'aqueduc du vieux Kaire, qui conduit les eaux du Nil à la citadelle, était dégradé dans divers endroits; le prince le fit réparer.

Par l'ouverture du canal de Menouf, la branche de Damiette était privée d'eau pendant une partie de l'année : la chute d'eau dans ce canal était considérable; beaucoup de terres étaient ainsi frappées de stérilité; les rizières surtout donnaient peu de produits : le pacha ordonna que le canal fût fermé.

Les désordres dont l'Égypte était continuellement le théâtre, les vexations en tout genre, les impôts, le pillage, avaient dépeuplé les provinces; les fellahs, réduits à la misère, écrasés sous le poids de leurs souffrances, s'étaient jetés au milieu des déserts, et avaient gagné les oasis. Beaucoup avaient fui en Syrie. Le gouvernement, voulant empêcher ces émigrations dont lui-même était quelquefois la cause, résolut de répartir dans les villages abandonnés les gens des villes sans état, les veuves, les domestiques. Cette mesure ne put être exécutée : chacun se cacha pour éviter les poursuites; car on ne voulut point aller vivre dans les chaumières, ni cultiver un champ dont le produit pouvait devenir la proie de la violence. L'homme habitué à une vie paresseuse, comme le sont en Égypte les habitans des villes, est peu propre aux travaux de la campagne; il est incapable d'en soutenir les fatigues.

Le dispendieux entretien de l'armée, dont les chefs recevaient la solde, à un taux bien au-dessus

de l'effectif de leurs soldats, mettait Mohammed-Aly dans une pénurie continuelle [1]. Lui-même dépensait beaucoup à Constantinople pour conserver sa place; de sorte que les revenus du pays ne suffisaient pas. Il voulut mettre des contributions sur les villages de la Haute et de la Basse-Égypte, mais le defterdâr lui représenta que déjà soixante étaient ruinés totalement.

Les kâchefs des provinces exerçaient dans leurs arrondissemens un pouvoir despotique. Maho-Bey [2], commandant à Damanhour, fit arrêter un marchand, et lui imposa une forte avanie: ce malheureux vendit tout ce qu'il possédait pour payer. La somme comptée n'ayant pas été suffisante, l'exacteur le mit en prison, où il mourut de chagrin et de désespoir. La famille réclama le cadavre; Maho jura qu'il ne le laisserait pas sortir, à moins que le fils ne vînt se mettre à sa place. Le pacha, informé de cette indigne action, et déjà mécontent de la conduite de ce chef, le fit exiler après lui avoir enlevé ce qu'il possédait.

Les malheurs publics étaient portés à l'excès, et l'on gémissait, l'on priait avec ardeur dans les mosquées; les cheykhs imploraient le secours du Ciel: le commerce était inactif, l'industrie était anéantie; les contributions réitérées avaient obligé des particuliers d'emprunter aux soldats l'argent qui devait

[1] Il y avait alors environ dix-huit mille hommes en Égypte; les chefs touchaient la solde pour quatre-vingt-dix mille.

[2] C'est le même qui était chef de la garnison de Minyeh lorsqu'elle se révolta.

servir à payer ces derniers : la détresse était si grande, que l'intérêt de l'argent fut porté jusqu'à 8 pour 100 par mois; et lorsque cet intérêt n'était point acquitté à l'échéance, on l'ajoutait au capital, chose inouïe, mais qui quelquefois était tolérée parmi les Turks. Ceux que l'impérieuse nécessité avait réduits à recourir à de tels moyens, se trouvèrent hors d'état de remplir leurs engagemens : les uns prirent la fuite, d'autres étaient arrêtés, leurs biens et leurs meubles étaient vendus.

On essaya de grever le commerce de nouveaux droits. Mohammed-Aly voulait de l'argent pour payer les troupes, et cherchait tous les moyens d'augmenter ses revenus. Il mit sur l'encens et sur la gomme un droit de 150 paras [1] par quintal. Toutes les marchandises pesées publiquement furent taxées à 4 pour 100. Le droit fut supporté par l'acheteur et le vendeur, à portion égale [2].

[1] C'était alors 3 francs.

[2] Dans ses entretiens avec les Francs, le vice-roi n'oubliait jamais de prendre des notions sur la manière dont les impôts sont établis en Europe. Ayant ouï dire que la régie des tabacs était un des revenus les plus lucratifs, il forma le projet de l'établir dans les provinces. D'après ses ordres, des agens nommés par lui achetèrent les tabacs en feuilles venant de la Turquie. Il y eut au Kaire un entrepôt général, destiné à recevoir les envois. Un préposé expédiait dans la Haute et dans la Basse-Égypte les quantités nécessaires aux besoins des habitans. Dans la capitale, on réserva une okèle pour servir d'atelier à des ouvriers qui furent chargés de la manipulation; tous les vendeurs en détail qui étaient dans l'usage de fabriquer eux-mêmes, durent venir chaque jour s'y approvisionner. Mais cette innovation, contraire

Le gouverneur avait ordonné les préparatifs d'un voyage qu'il désirait faire à Damiette; mais il voulait attendre que l'on coupât la digue du canal qui conduit les eaux dans le Kaire, pour la tranquillité des habitans, car l'inondation était tardive.

Le 16 août, le Nil diminua sensiblement, au lieu d'augmenter; ce fâcheux incident répandit la consternation. Le blé disparut des marchés; le peuple cria contre les accapareurs. Les cheykhs allèrent trouver le pacha, qui leur dit qu'il fallait inviter les femmes, les enfans et tout le peuple à se mettre en prières. Le cheykh Abdallah el-Cherkâouy répondit qu'il convenait d'avoir de la pitié pour les malheureux, et de supprimer tant d'impôts accablans : « Les im-« pôts et les contributions ne sont pas pour moi « seul, répliqua le prince. Vous tous ici présens, « vous faites plus de mal que moi : vous avez obtenu « l'exemption de certains droits sur vos terres, et « pourtant vous les exigez des fellahs. J'ai une note « de vos propriétés, montant à plus de 2,000 bourses. « Je l'examinerai, et je confisquerai les biens de ceux « qui ont levé les impôts dont la suppression a été « ordonnée. » A ces mots, chacun se tut; on convint d'envoyer le peuple hors de la ville, afin de demander les bénédictions du Ciel pour l'augmentation

au goût des consommateurs, n'eut point le succès qu'on s'en était promis. La régie donnait peu de bénéfices ; le peuple se récriait. Le pacha, déçu de ses espérances, et lassé d'entendre des plaintes, abolit cet apalte. Il mit, en dédommagement, de nouvelles taxes sur les tabacs qui arrivaient dans ses états.

du Nil et de faire à la mosquée d'Amrou [1] la prière de l'esteskâ [2]. Le lendemain, Seyd-Omar Makram s'y rendit avec le khatyb [3] et tous les cheykhs, les étudians de la grande mosquée, des femmes, des enfans. Les patriarches cophte, grec et arménien, y assistèrent, ainsi que les fidèles de leurs églises. On y remarquait les religieux latins de la Terre-Sainte, les missionnaires de la Propagande, des prêtres maronites. Les rabbins invoquèrent l'Éternel dans ces mêmes lieux où Moïse et Joseph lui adressaient des vœux dans de semblables circonstances. C'était une cérémonie vraiment touchante: on y assistait avec beaucoup de recueillement. C'est ainsi qu'une calamité publique avait réuni des hommes que l'intolérance tient divisés d'intérêts et d'opinions: on eût cru, à les voir, qu'ils étaient tous des amis ou des frères. Dans les anciens temps, lors de ces époques malheureuses qui frappaient l'Égypte de stérilité, tout le peuple se rendait en foule sur les bords du Nil; on y conduisait les bestiaux, et on demandait à Dieu d'abreuver ces êtres créés par sa toute-puissance.

Le jour suivant, le Nil s'accrut d'une quantité égale à celle qu'il avait perdue. Le 22, on coupa la

[1] Cette mosquée, située près du vieux Kaire, est remarquable par son ancienneté et le nombre de ses colonnes. Elle fut construite par Amrou-Ebu-Lass, et réparée par Mourâd-Bey. L'entrée en est tolérée aux chrétiens.

[2] Ce mot signifie abreuver. Le but de cette prière est de demander de l'eau, si nécessaire à l'Égypte.

[3] Celui qui fait, le vendredi, la prière à la grande mosquée.

digue : les eaux entrèrent dans le canal qui traverse la ville. Deux jours après, le pacha partit pour Damiette, Rosette et Alexandrie ; il recueillit des renseignemens pour une nouvelle organisation qu'il projetait dans les finances. Il visita la côte, qui, d'après les rapports de Malte, et les avis qu'il recevait de Constantinople, était menacée d'une invasion des Français.

En arrivant à Alexandrie, le vice-roi dépêcha à Constantinople son muhurdar [1], Ibrahym-Effendy, avec des présens en riz, sucre, café, et de riches étoffes des Indes. Ces dons lui attirèrent la bienveillance des membres du Divan, qu'il rattachait ainsi à ses intérêts. Pendant son absence, un capidjy lui apportait un ordre exprès de sa hautesse, qui lui enjoignait d'aller, avec une armée, reconquérir les lieux saints. On le prévenait que le grand-vizir devait marcher contre les Wahabys, par la voie de la Syrie, et que Solymân-Pacha, gouverneur de Bagdad, seconderait ses efforts. Le firman dont était porteur l'officier de la Porte fut lu en présence des cheykhs, dans le salon de Sultân-el-Ghoury, à la citadelle.

Le 9 septembre, le pacha fut de retour au Kaire. Le même jour il ordonna des préparatifs de guerre contre les beys, parce qu'il leur avait demandé plusieurs fois et inutilement le blé et l'argent qu'ils s'étaient engagés à lui livrer pour le myry des villages dont ils avaient la jouissance. Rodouân-Kiâya

[1] Officier chargé d'apposer le sceau aux dépêches.

était venu de la part des beys lui présenter des négresses, des eunuques et des chevaux. Le gouverneur se fâcha, et lui dit qu'il n'avait pas besoin qu'on lui fît des présens; que si les beys voulaient agir de ruse avec lui, il ferait marcher des troupes contre eux. En même temps il ordonna à Hassan-Pacha, à Sâleh-Koch, et à plusieurs autres chefs, d'aller camper à Gyzeh. Rodouân-Kiâya lui demanda quelques jours de délai, afin qu'il pût se rendre auprès de ceux qui l'avaient envoyé, conférer avec eux, et revenir lui rendre compte de sa mission. Le vice-roi fit sortir le reste des troupes. Il mit des contributions sur les habitans, rassembla des barques et d'autres moyens de transport. L'envoyé revint au Kaire avec Aly-Bey Ayoub, proposer un arrangement auquel Mohammed-Aly ne voulut pas consentir. Aly-Bey se présenta, lui baisa les pieds, en le suppliant de ne pas faire la guerre et d'attendre la récolte pour être payé de ce qui lui était dû: « Oui, la « récolte se fera, répondit le prince, les beys en tou« cheront le produit, ils se retireront dans le désert, « où personne ne pourra les atteindre. » On négocia pendant quatre jours. Enfin il fut convenu que les beys donneraient, dans l'espace d'un mois, le tiers des revenus, montant à cent sept mille ardebs de blé. Aly-Bey Ayoub et Rodouân-Kiâya mirent à la voile pour la Haute-Égypte, après avoir éprouvé toutes sortes de bons traitemens de la part du pacha.

Lorsque le gouverneur fit rassembler des barques pour son expédition, le commandant du port de Boulâq envoya, suivant la coutume, des gens dans

les villages pour les réunir. Un de ses envoyés en trouva une chargée de blé que conduisait un Albanais. Il voulut la lui prendre : « Volontiers, répondit « l'autre ; quand je serai au Kaire, je déchargerai les « denrées et vous donnerai la barque. — Non, ré- « pliqua l'émissaire, il me la faut de suite. » Une querelle s'éleva entre eux. L'Albanais, poussé à bout, tua son adversaire d'un coup de pistolet, et se sauva dans un village. On le poursuivit ; il se mit sous la protection des dehlys cantonnés dans cet endroit. Le kaïmakam Moustapha-Aghâ, voyant qu'il allait s'élever beaucoup de bruit, jugea convenable de porter l'affaire au Kaire. Il était accompagné de l'assassin lui-même, qui s'échappa, et courut se réfugier chez Omar-Bey, à Boulâq. Moustapha fut l'y chercher : « L'homme est chez moi, lui dit le bey ; que « voulez-vous ? Allez faire votre rapport au pacha, « vous n'avez rien à craindre. » Le prince fit emprisonner Moustapha. Il envoya en même temps prévenir Omar-Bey, qui se rendit près de lui et parla hautement en faveur du détenu. Le gouverneur lui dit de livrer l'assassin, promettant de mettre Moustapha en liberté. Omar-Bey lui assura que le coupable se trouvait chez Ezmyr-Aghâ, qui se refusait à le rendre. Le lendemain, le vice-roi fit trancher la tête à Moustapha, et en même temps à un des dehlys qui avaient reçu l'Albanais. Non content de cette rigueur, il envoya signifier à Ezmyr, que s'il ne rendait pas le soldat auquel il avait donné refuge, on brûlerait sa maison. Ce chef refusa positivement, et fit rassembler des Albanais chez lui ; Sâ-

leh-Koch, son voisin, vint même à sa défense. Alors le gouverneur demanda à Hassan-Pacha qu'on lui amenât le meurtrier, ou qu'on le mît à mort. Ce chef, plus pacifique que les autres, lui fit porter une tête enveloppée dans un linceul; et cet acte de déférence mit fin à la discussion.

L'autorité du pacha n'était pas encore solidement affermie : il avait à lutter contre l'esprit de corps des Albanais. Leurs chefs le frondaient, et ne se soumettaient à ses ordres qu'après avoir consulté leurs intérêts; Omar-Bey, surtout, conservait des principes d'indépendance incompatibles avec le caractère de Mohammed-Aly : il parlait, il agissait sans ménagemens, sans aucun égard pour les convenances. Les armes des mamlouks étaient moins à craindre au dehors, que l'obstination de ces chefs dans l'intérieur de la capitale. Mohammed-Aly travaillait depuis longtemps à éloigner Omar-Bey, qui lui-même paraissait désireux de revoir sa patrie. Il l'avait déjà engagé à partir; après cette dernière affaire, il le pressa davantage. Il voulut le rayer du tableau de la solde; Hassan-Pacha interposa sa médiation entre les parties. Il fut convenu que le vice-roi rembourserait à Omar-Bey, dans le délai d'un mois, 600 bourses, pour la valeur de ses propriétés, à condition qu'il partirait aussitôt après avoir reçu cette somme. Le pacha avait trop à cœur le départ de cet Albanais, pour ne pas remplir à époque fixe ses engagemens. Omar-Bey alla s'embarquer à Damiette avec cinquante de ses soldats. Les autres entrèrent au service d'Abdyn-Bey et de Sâleh-Koch.

Quoique l'inondation eût fait espérer une abondante récolte, la misère croissait en proportion des impôts. On altéra les monnaies, dont on publia un nouveau tarif, mesure impolitique et ruineuse qui contribua au renchérissement des denrées. Le vice-roi, pour établir l'équilibre, augmenta le myry d'un tiers en sus de sa fixation.

Pendant qu'il travaillait à l'organisation des finances, il reçut la nouvelle de l'arrivée à Alexandrie de sa première femme [1], de ses deux filles et de son fils Ismâyl. Ibrahym-Bey fut à la rencontre de sa mère, et revint avec elle. Mohammed-Aly donna l'ordre que toutes les femmes allassent recevoir sa famille à Chobrâ, où il faisait construire un pavillon pour l'habiter pendant l'été; la veuve de Mourâd-Bey dut s'y rendre comme les autres. Le concours fut si grand, que l'on compta plus de cinq cents femmes qui rentrèrent en ville, montées sur des ânes, au bruit de l'artillerie des forts; et chacun fut tenu de faire des présens à la princesse.

Les beys, qui voulaient gagner du temps, dépêchaient souvent au Kaire des envoyés. Aly-Bey Ayoub, Kâsym et Marzouk, beys, Sélym-Aghâ Mostahfazân, vinrent assurer de nouveau le pacha de la soumission de leurs collègues à ses volontés. Le dernier devait recueillir l'héritage que lui avait

[1] Mohammed-Àly a deux femmes : la première est la mère d'Ibrahym, de Toussoun et d'Ismâyl; la seconde est une esclave géorgienne, dont il a eu plusieurs enfans qui n'ont point vécu : elle habite un palais à la place de l'Ezbekyeh; la première demeure à l'ancienne citadelle.

laissé sa femme, décédée depuis quinze jours. Mahmoud-Bey, le divyddar[1], s'était emparé des effets et des immeubles; seulement il fit à l'héritier la grâce de lui dire que c'était d'après l'ordre du gouverneur qu'il s'était approprié ses biens, et qu'il lui en tiendrait compte. Sélym-Aghâ, ayant perdu l'espoir de rien recouvrer, retourna dans le Sayd avec Aly-Bey Ayoub. Les deux autres demeurèrent au Kaire.

Les Cophtes étaient les trésoriers du pacha; il les pressurait suivant ses besoins, et au-delà de leurs facultés : il fit payer 1,000 bourses à Mallem-Ghaly et aux quatre intendans de sa nation. En même temps, il exigea la moitié du revenu des donations, et des biens appartenans aux mosquées. Depuis le commencement de l'islamisme, on avait fait des legs aux établissemens religieux et aux pauvres, ainsi que pour l'entretien des citernes et les pensions des ulémas; les titres constatant le droit de propriété étaient signés par le defterdâr, et visés par les pachas ou les qâdys : la validité de ces titres avait été consacrée par une série de cinq siècles; l'administration de l'armée française en avait même reconnu l'authenticité. Mohammed-Aly voulut les compulser; il chargea de leur vérification un employé du defterdâr, Chérif-Effendy, qui prélevait 10 paras par feddan[2], à titre de rétribution. Ce

[1] Celui qui tient l'écritoire. Il exerce aujourd'hui les fonctions de kiâya-bey.

[2] Mesure agraire qui est égale à mètres carrés 4416,66.

préposé élevait des chicanes à tous les propriétaires et héritiers; il disait à l'un, qu'il n'était pas le fils du titulaire; à l'autre, que ses titres n'étaient pas en règle : c'était ainsi qu'il refusait de les reconnaître, et leur enlevait le droit de possession. Le gouvernement finit par annuler tous les titres; il autorisa les kâchefs des provinces à s'emparer des terres classées sous la dénomination de legs. Cette mesure excita des murmures; des femmes et des enfans se réunirent à la mosquée el-Azhar: la foule devint si grande, que les ulémas furent obligés de suspendre leurs études et d'inviter Seyd-Omar Makram à venir interposer sa médiation. Dès que ce cheykh entendit les plaignans, il envoya une députation au pacha, qui fit mettre en liberté un parent du cheykh Hesseymy, qu'avait fait emprisonner Chéryf-Effendy.

Dès le lendemain, il y eut une assemblée de tous les cheykhs. Ils adressèrent au pacha une requête dans laquelle ils demandaient qu'il abolît les droits sur les successions, sur les biens appartenans aux mosquées, et qu'il ne touchât point aux revenus des propriétaires; puis ils jurèrent de s'unir entre eux pour le maintien des droits du peuple, et d'oublier les haines et les inimitiés particulières.

Lorsqu'il connut cette réunion, le vice-roi leur envoya le divan-effendy, qui vint les saluer de sa part, leur demander ce qu'ils désiraient, et les inviter à venir s'entretenir avec le pacha; il ajouta que sans doute il ne refuserait pas de se rendre à leurs désirs.

Les cheykhs répondirent : « Nous n'irons voir le « gouverneur que lorsqu'il abolira tous les impôts « oppressifs qu'il veut mettre sur les musulmans. « Lorsque nous lui avons prêté notre assistance, « c'était à condition qu'il ne commettrait jamais « d'injustices. Nous serons toujours les mêmes à son « égard, tant qu'il ne se permettra pas de vexations ; « mais autrement nous nous retirerons dans nos « maisons ; nous suspendrons nos prières, et nous « arrêterons le cours des études. — Il faut prendre « le vice-roi par les voies de la douceur, leur dit le « divan-effendy ; c'est un homme violent et em- « porté, qui ne peut même supporter l'idée de la « dépendance. Peut-être son orgueil le portera-t-il « à quelques excès contre vous. Si vous n'allez pas « vous réunir à lui, vous compromettrez votre mi- « nistère. » Les cheykhs répliquèrent qu'ils n'iraient pas chez Mohammed-Aly Pacha ; qu'ils ne tramaient rien contre son autorité, et qu'ils allaient se retirer paisiblement chez eux. Ils remirent leur requête au divan-effendy, qui leur promit de leur rapporter la réponse. Cinq jours s'écoulèrent sans qu'ils vissent paraître aucun envoyé ; alors les cheykhs el-Mohdy et el-Douâkhly furent trouver Mohammed-Effendy, nazer-el-mouhemmât [1], avec lequel ils se rendirent chez Seyd-Omar, afin de connaître quelle était l'intention positive du pacha. Mohammed-Effendy leur assura que le vice-roi n'exigeait pas tout ce que l'on croyait ; qu'il céderait aux volontés des cheykhs dès

[1] Directeur des préparatifs de guerre.

qu'ils viendraient le voir. Ils prirent prétexte d'une maladie qu'avait le cheykh el-Emyr, en disant qu'ils ne pouvaient pas y aller sans lui. Ils convinrent que les cheykhs el-Mohdy et el-Douâkhly iraient seuls. Le jour suivant, ces deux personnages se rendirent au palais, accompagnés du divan-effendy et du drogman Abdallah-Bektach. Après les complimens et la réception d'usage, le vice-roi leur dit qu'il ne refuserait jamais les faveurs que les cheykhs lui demanderaient, mais qu'il ne voulait pas recevoir d'injonctions : « Le meilleur parti à prendre, continua-t-il, « c'est de venir me guider par vos conseils, et m'é- « clairer de vos lumières lorsque vous verrez quel- « que chose hors des convenances, afin d'obtenir ce « que vous demanderez. Il est inutile de tenir des « assemblées publiques dans la mosquée et de me- « nacer d'une révolution populaire. Je ne crains « nullement ces vaines démonstrations ; car si le « peuple venait à se révolter, comme vous le dites, « je n'aurais pour lui que le sabre et la vengeance. « — On a trompé votre altesse, répondirent les « cheykhs; nous n'avons jamais voulu conspirer; « mais quand il nous arrive quelque malheur, nous « nous réunissons dans le sanctuaire de la mosquée « pour adresser nos vœux à Dieu, en lisant le Bok- « hary [1], afin d'obtenir sa bénédiction, et faire ces-

[1] Tous les discours, les maximes et les écrits du prophète ont été compulsés par six auteurs différens, qui ont donné leurs noms à leurs ouvrages : ce sont Abou-Dâoud, el-Bokhary, el-Mutkelim, el-Termezy, El-Mâgneh, el-Nassây.

« ser les inquiétudes du peuple. — Je ne veux pas « de ces réunions, répliqua le prince. Que l'on me « fasse connaître l'auteur de ces menées, et quels « sont ceux qui ont prêté serment. » Les cheykhs lui assurèrent que la foule du peuple avait seule donné l'impulsion ; ils eurent soin de glisser sur la seconde partie de la demande. Le vice-roi nia qu'il eût rien exigé sur le revenu des biens appartenans aux mosquées. Après cet entretien, les deux cheykhs prirent congé, et furent rendre compte à leurs collègues du résultat de leur mission. Chacun agit suivant ses intérêts, et plusieurs, par crainte, parlèrent d'une manière opposée à leurs sentimens.

Le 13 juin 1809, les cheykhs étaient réunis en assemblée chez Seyd-Omar-Makram, lorsque le divan-effendy et Abdallah-Bektach, vinrent les inviter à se rendre auprès du vice-roi, pour mettre fin aux malentendus qui les divisaient. Seyd-Omar jura qu'il n'irait pas, et qu'il ne verrait Mohammed-Aly Pacha que lorsqu'il aurait abandonné le projet de mettre de nouveaux impôts. Il osa même se permettre de blâmer sa conduite : « S'il persiste, dit-il, « dans ses vexations, nous écrirons à la Porte, et « nous ferons révolter le peuple contre lui. Je le « ferai descendre comme je l'ai fait monter. » Alors l'assemblée jugea convenable d'envoyer une députation vers le vice-roi. Les cheykhs Abdallah el-Cherkâouy, Solymân el-Fayoumy, el-Mohdy, et el-Douâkhly, réunirent les suffrages. Ils allèrent trouver le pacha, contre l'intention prononcée de Seyd-Omar, qui leur rappelait leurs conventions

antérieures. Cette nouvelle démarche des cheykhs ne put rien produire sur l'esprit de Mohammed-Aly.

Dès que les envoyés eurent informé Seyd-Omar du nouveau refus qu'ils venaient d'essuyer, il protesta contre le pacte par eux consenti: « Nous « étions convenus, leur dit-il, que nous agirions « toujours de concert, et vous avez violé vos ser- « mens! Mohammed-Aly Pacha avait assuré qu'il « ne prendrait que le quart des revenus, et je m'y « suis même opposé. Quant aux droits sur les biens « appartenans aux mosquées, voici des teskerehs [1] « signés de lui, venant de la province de Bahyreh: « ils attestent qu'il a donné des ordres pour la levée « de ce droit. » Les cheykhs répondirent qu'ils avaient fait cette observation au gouverneur, qui leur avait expliqué les motifs de cette mesure. D'après lui, elle n'avait pour but que de détruire de nombreux abus qui s'étaient glissés dans la perception des impôts. Seyd-Omar n'en persista pas moins dans sa résolution: il réprimanda les cheykhs d'avoir été isolément chez le pacha; mais, comme plusieurs d'entre eux ne pensaient pas comme lui, l'assemblée se divisa sans prendre aucune résolution [2].

[1] Dans ce cas, le mot teskereh signifie injonction de payer. Ce sont des billets assez semblables à ceux que donnent nos collecteurs, lorsqu'ils perçoivent le montant des impositions.

[2] Les cheykhs el-Mohdy et el-Douâkhly étaient ennemis secrets de Seyd-Omar, parce qu'on les avait négligés. Ils furent satisfaits de trouver l'occasion de lui porter préjudice. Dans un entretien particulier, ils dirent au pacha, qu'il était le maître de faire ce qu'il voudrait; que Seyd-Omar n'était rien; que sans

Dans le temps que le grand-vizir était au Kaire, il avait arrêté qu'une somme de 600 bourses serait prélevée chaque année sur les droits d'enregistrement, et tenue en réserve à sa disposition. Les préparatifs actuels de son départ pour la Syrie, où il devait réunir une armée pour marcher contre les Wahabys, exigeant de fortes dépenses, il envoya son sélikdar recevoir les revenus de six années. Ce fut en vain que cet officier réclama cette somme; Mohammed-Aly n'était pas en mesure de la lui faire compter. Ce gouverneur fit rédiger un mémoire adressé au grand-vizir, dans lequel il lui représenta que les 3,600 bourses qui devaient être mises en réserve avaient été absorbées, tant pour l'établissement de la digue du canal de Menouf, dont la somme s'élevait à 800 bourses, que pour les expéditions contre les mamlouks, les réparations faites à l'aqueduc et à la citadelle, le nettoiement des canaux, et les déficit du myry. Ce mémoire ayant été présenté à Seyd-Omar, il refusa de le signer, en observant que les contributions frappées sur les provinces de la Basse-Égypte, pour former le canal de Menouf, avaient suffi, et au-delà; que le reste du mémoire péchait contre la vérité.

eux il ne pouvait rien faire. Ces deux cheykhs avaient ensemble des rendez-vous chez le cheykh el-Gabarty : el-Mohdy y passa deux nuits; el-Douâkhly venait le trouver. Seyd-Omar, qui en avait connaissance, cherchait à connaître le motif de leurs réunions. Le cheykh el-Mohdy obtint du vice-roi 25 bourses, avec la direction de l'Imam-Chaffey et celle de la mosquée Senânyeh, à Boulâq.

En apprenant le refus motivé de Seyd-Omar, Mohammed-Aly éprouva de vives inquiétudes, et demanda qu'il vînt le voir. Seyd-Omar n'obéit point, et répondit que si le pacha voulait se rendre chez le cheykh Sadat, il s'y rendrait de son côté. Cette réponse indigna le vice-roi : « Cet homme, dit-il, de-« mande que je quitte mon divan pour me rendre « dans une maison particulière ! » Il tenait en même temps des personnes affidées près de Seyd, pour connaître s'il y avait des chefs de troupes qui fréquentassent sa maison.

Le 11 juillet, Mohammed-Aly envoya de nouveau son khaznadar inviter Seyd-Omar à venir près de lui. Le cheykh resta inébranlable. L'envoyé rendit compte de ce refus au vice-roi, qui se transporta au jardin d'Ibrahym-Bey, son fils, à l'extrémité de la place de l'Ezbekyeh. De là, il fit appeler le qâdy, et tous les cheykhs. Lorsqu'ils furent réunis, il les pria de mander Seyd-Omar, pour qu'il vînt se réconcilier avec lui. Le qâdy députa quelqu'un de sa part à Seyd, en le priant instamment de se soumettre aux ordres de Mohammed-Aly. Le cheykh demeura sourd aux prières. Alors le pacha fit apporter des pelisses, et donna sur-le-champ au cheykh Sadat l'investiture de la place de nakyb-el-achraf, dont Seyd-Omar faisait les fonctions; il ordonna en même temps d'exiler ce dernier. L'assemblée demanda un délai de trois jours. Le pacha y consentit, pourvu que Seyd-Omar n'allât pas à Syouth, sa ville natale. Le Seyd apprit avec plaisir la nouvelle de sa déchéance. Il répondit que si on ne voulait pas le lais-

ser partir pour Syouth, il demandait à être transféré à Derne ou au mont Sinaï, dans un lieu placé hors de la domination de Mohammed-Aly Pacha. On lui enjoignit de s'embarquer pour Damiette. Mohammed, kiâya de Châhyn-Bey, fut chargé de l'accompagner jusqu'à sa résidence. Tous les cheykhs, et grand nombre d'habitans, le suivirent pour lui faire honneur, et par un sentiment de reconnaissance [1]; mais tout le monde était loin d'approuver sa conduite et son obstination à l'égard du gouverneur.

L'exil de Seyd-Omar avait produit une grande sensation dans l'esprit des habitans, qui voyaient avec chagrin qu'il ne restait plus personne pour soutenir leurs droits. Mohammed-Aly voulut justifier sa conduite par un mémoire qu'il adressa à la Porte. Dans ce mémoire, il reprochait à Seyd-Omar d'avoir fait inscrire sur les registres des chéryfs des chrétiens du village de Béchoum, portant le turban vert, tandis qu'ils étaient cophtes d'origine [2]. Il l'accusait d'avoir reçu de l'Elfy 12,000 sequins [3] pour lui livrer le Kaire, sous le gouvernement de Khourchyd-Pacha; d'avoir eu de semblables relations avec les beys, notamment le

[1] Ce cheykh resta pendant dix années à Damiette et à Tantah. Il obtint il y a trois ans la liberté d'aller faire son pèlerinage à la Mekke; mais ne pouvant supporter les fatigues du voyage, il s'arrêta au sein de sa famille.

[2] Les chéryfs portent tous le turban vert; c'est leur signe distinctif. Ils se disent descendans de Zénab, fille de Mahomet.

[3] Quatre-vingt mille francs.

jour de la coupure de la digue du canal; d'avoir enfin cherché à faire remplacer Mohammed-Aly par un autre chef de troupes, en suscitant une révolution. Le cheykh el-Tahtâouy, alors cheykh es-sadat, refusa d'écrire ce mémoire. Il fut destitué et remplacé par le cheyk Husseyn el-Mansoury. La plupart des ulémas ne voulurent point le signer; ce qui occasiona parmi eux de l'inimitié, des haines et de mutuelles calomnies.

Le délai que les beys mettaient à payer les contributions fit prendre au vice-roi le parti de leur faire la guerre. Les trois kâchefs venus de la Haute-Égypte avec Solymân-Bey el-Baouâb, furent promus à un grade plus élevé : on les adjoignit à Abdyn-Bey, qui reçut ordre de partir avec Sâleh-Koch, campé sous les murs de Gyzeh. Hassan-Pacha les suivit deux jours après, à la tête de ses troupes et d'un corps de dehlys. Leur jonction s'opéra devant Benysoueyf. Les barques qui servaient au transport des vivres et des munitions de guerre mirent à la voile sous l'escorte de quatre chaloupes canonnières.

Les soldats arrivés à Benysouef demandèrent, avant d'entrer en campagne, qu'on pourvût à leurs besoins : ils exigèrent leur paiement. Informé de cette désobéissance, le pacha réunit deux mille hommes, avec lesquels il se disposa à marcher contre eux. Afin de donner à l'armée un à-compte sur sa solde, il leva des contributions sur les négocians de toutes les nations, excepté sur les Francs. Le 24 août, les préparatifs étant terminés, il partit, accompagné de ses deux fils et de ses officiers. Sa troupe l'avait

devancé de deux journées. Châhyn-Bey avec son monde faisait partie de l'expédition.

La mort du cheykh Solymân el-Fayoumy suivit de près l'exil de Seyd-Omar; tout le monde en fut consterné. Contre la coutume, les mouezzins [1] l'annoncèrent au peuple à une heure différente de celle des prières: leurs voix lugubres semblaient appeler les regrets universels sur un homme qui était l'honneur de son corps. Il était probe, généreux et compatissant. Doué d'un jugement sain, il avait su mériter l'estime des Français par sa tolérance et sa franchise. Il n'avait d'autre ambition que celle de bien remplir les devoirs de son état. On aimait ses manières obligeantes, on recherchait son amitié. Éloigné des intrigues, ce vertueux ministre d'une religion orgueilleuse avait des sentimens d'humilité. Ennemi des factieux, il se soumettait sans réserve aux ordres du gouvernement, à moins qu'ils ne fussent contraires aux principes de justice qu'il professa toujours durant sa vie. Il voulait le bonheur de tous; mais on pouvait lui reprocher de la faiblesse dans le caractère. Il cédait trop facilement à l'influence de ses collègues, que l'égoïsme rendait intolérans, et qui sacrifiaient le bien public à leur cupidité. Je devais cet hommage à la mémoire du vertueux cheykh Solymân el-Fayoumy, qui fut regretté des pauvres, qu'il consolait par ses aumônes, et de toute la ville du Kaire, dont il était l'ornement.

[1] Ceux qui, à certaines heures du jour, appellent du haut des minarets le peuple à la prière.

Pendant l'absence du vice-roi, le kiâya-bey, chargé de gérer les affaires, mit une contribution de 5 pataques [1] sur chaque feddan de terre. Une mesure si rigoureuse ne trouva point d'opposans. Néanmoins Mallem-Ghaly et Abdallah-Bektach se rendirent auprès du pacha, pour connaître ses dispositions relativement à cet impôt. On croyait qu'il n'y donnerait pas son approbation ; mais on fut bientôt détrompé. Les deux envoyés revinrent avec ses ordres, afin de hâter le recouvrement de la somme que chaque propriétaire devait payer. Ils ramenèrent, du consentement du gouverneur, l'intendant-général George Ghoary, qui depuis sa fuite n'avait point quitté Syouth. Il venait mourir en paix au milieu de sa famille, car il était accablé sous le poids des années et fatigué d'une pénible existence.

Les beys ne croyaient pas que Mohammed-Aly lui-même irait les attaquer. Ils étaient indécis sur le plan de conduite qu'ils devaient tenir à son égard. Les uns voulaient se soumettre et payer les redevances ; les autres, retenus par la méfiance, refusaient de s'approcher du Kaire. Lorsqu'ils virent six mille hommes devant eux, ils négocièrent. Osmân-Bey Hassan fut le premier à traiter à Syouth. Mohammed-Bey Manfoukh, et d'autres, suivirent son exemple. Le vice-roi prévint Ibrahym-Bey, et lui envoya son fils Toussoun. Ibrahym répondit à cette déférence, en lui faisant présenter ses hommages par Osmân-Bey, son petit-fils. Il fut convenu que les mamlouks paye-

[1] Onze francs.

raient les impôts de leurs propriétés, et qu'ils viendraient au Kaire. Après ces stipulations, Mohammed-Aly partit de Syouth le 23 octobre, et arriva, trente heures après au Kaire, accompagné de ses deux fils et d'Ahmed-Aghâ, son khaznadar. Il débarqua à Deyr-el-Tyn, en recommandant aux marins de sa cange de ne point ébruiter son retour. Lui et sa suite montèrent sur des ânes servant à porter le blé, et s'acheminèrent, par le désert, jusqu'à la citadelle. Dès qu'il fut rendu à son harem, il fit annoncer son arrivée par des salves d'artillerie.

Avant son départ de Syouth, le gouverneur avait donné ordre aux chefs de se diriger sur le Kaire. Hassan-Pacha descendit au vieux Kaire, de la cange où il s'était embarqué avec Châhyn et Mohammed-Bey Manfoukh. Ibrahym-Bey s'était contenté d'envoyer des présens au gouverneur, qui ne lui inspirait pas assez de confiance pour qu'il vînt se livrer à lui : il aimait mieux marcher au milieu de ses mamlouks, en attendant les événemens.

Le moment était venu de songer sérieusement aux préparatifs d'une expédition contre les Wahabys. Mohammed-Aly ne pouvait éluder les ordres réitérés de la Porte sans se compromettre évidemment ; la religion le lui commandait : les musulmans comptaient sur ses armes pour la délivrance des lieux saints. La lenteur avec laquelle les beys descendaient de la Haute-Égypte lui donna le loisir de s'en occuper. Le gouverneur fit un voyage à Suez, autant pour connaître l'état de la place, que pour la mettre à l'abri d'un coup de

main de la part des Arabes. Il n'avait aucun moyen de faire passer des troupes par la voie de mer. Le chéryf Ghâleb, devenu l'allié des réformateurs, était naturellement l'ennemi des Turks, qu'il redoutait. Les changemens survenus dans ses états ne lui avaient point été nuisibles; il jouissait de ses revenus et des priviléges attachés à sa place. Cependant le commerce n'était plus aussi florissant entre l'Égypte et l'Arabie : les zâyms et les dâous [1] n'apportaient plus à Suez, qu'à de longs intervalles, les gommes, le café et les produits de l'Inde.

Quoique dépourvu des ressources qu'exigeait une aussi vaste entreprise, Mohammed-Aly conçut le projet de former une marine sur le golfe Arabique. Des ports de la Turquie, il fit arriver à Boulâq des bois de construction, des ancres, des cordages; il rassembla des ouvriers. Dès que les matériaux furent façonnés, on les transporta à dos de chameaux sur la plage de Suez; ce fut une opération longue et difficile : il fallait charger les objets les plus pesans sur deux et quatre chameaux, que les conducteurs faisaient marcher de front. Ces animaux succombaient souvent sous le faix : la route était couverte de leurs cadavres; mais les morts étaient aussitôt remplacés par d'autres, que fournissaient les Arabes : il y eut jusqu'à dix mille chameaux employés à ces transports. Dix-huit navires furent construits et mis à flot dans l'espace de dix mois; on les disposa de manière à ce qu'ils pussent

[1] Barques qui vont à voiles et à rames.

convoyer des troupes, et recevoir des vivres et des munitions de guerre.

Le divan-effendy, que le vice-roi avait laissé près d'Ibrahym-Bey, en qualité de plénipotentiaire, revint accompagné d'Ahmed-Aghâ Choueykar lui remettre des dépêches. Le pacha renvoya de suite ces deux officiers au camp des beys avec sa réponse. On était d'accord sur les principaux articles du traité, mais on craignait le séjour du Kaire. C'était sur cette condition que Mohammed-Aly insistait le plus, parce qu'il voulait que les mamlouks fussent sous sa dépendance directe.

L'établissement d'une flottille, dans un lieu dépourvu de tout, avait absorbé beaucoup de fonds. Le trésor était obéré; la levée des impôts se faisait avec lenteur, et les troupes réclamaient leur solde. Il fallut encore avoir recours aux intendans cophtes, desquels on exigea 32,000 bourses et la reddition de leurs comptes. Tous furent attérés par une demande aussi exorbitante. On agit, on supplia. Le roznamgy interposa sa médiation, et le pacha finit par consentir à recevoir 7,000 bourses, qui furent réparties sur la nation cophte.

Non content de cette mesure fiscale, il réunit, le 27 mars 1810, tous les kâchefs des provinces, avec lesquels ils conféra pendant plusieurs jours. Lorsqu'il se fut procuré tous les renseignemens nécessaires sur l'état du pays, il imposa les villages à un droit extraordinaire de 10 jusqu'à 40 bourses; de sorte qu'en établissant sur chacun un taux modéré de 25 bourses, et évaluant au minimum la totalité

des villages de l'Égypte à deux mille deux cents, Mohammed-Aly Pacha préleva 55,000 bourses. Cette opération se fit sans l'entremise des écrivains cophtes, habitués à répartir les contributions sur les propriétaires. Ceux-ci s'arrangeaient ordinairement avec l'administration pour payer à des époques fixes; et quand quelqu'un d'eux ne pouvait tenir à sa promesse, il prenait de l'argent à intérêt pour conserver ses droits et tenir le cultivateur dans l'aisance. Mais cet impôt fut si onéreux aux fellahs, qu'ayant inutilement eu recours à leurs maîtres, plusieurs se trouvèrent forcés de s'expatrier. Les propriétaires portèrent des réclamations contre cette mesure. On leur demanda l'exhibition de leurs titres pour les vérifier. Les plus confians les déposèrent, et, sous différens prétextes, on les garda dans les archives La plupart des propriétaires furent ainsi dépossédés; seulement ceux qui avaient quelques protecteurs puissans, touchèrent la moitié de leurs revenus sur les douanes et les apaltes; les autres ne reçurent aucune indemnité.

Les beys arrivaient peu à peu de la Haute-Égypte. Le pacha les accueillait bien, leur assignait des pensions, et les comblait de présens. Il offrit le revenu de la douane de Boulâq à Mohammed-Bey Manfoukh, ou bien 600 bourses en équivalent.

Le divan-effendy prévint le gouverneur que les mamlouks étaient arrivés à Benysouef. Il allait et venait continuellement du Kaire à leur camp.

Le 25 mai, les beys prirent position à Dachour; beaucoup d'habitans allèrent au-devant de leurs

amis : Osmân-Bey Youssef, d'autres beys et des kâchefs vinrent à la citadelle saluer le pacha, qui les revêtit de pelisses. Le prince envoya des présens à Ibrahym-Bey et à Sélym-Bey el-Mahramgy. Le 11 juin, le camp fut placé devant Gyzeh. La marche lente et timide des mamlouks décelait assez leur crainte : quoiqu'ils eussent beaucoup d'Arabes pour les éclairer, ils témoignaient une grande méfiance. Mohammed-Aly était à Chobrâ, où il avait réuni de l'infanterie et de la cavalerie : ces dispositions déplurent sans doute aux mamlouks. Ibrahym-Bey était sur ses gardes ; il avertit Châhyn-Bey de prendre ses précautions. On était inquiet sur les projets ultérieurs du pacha ; l'on n'avait pas une grande confiance dans ses paroles pacifiques : un secret pressentiment donna l'alarme ; chacun se crut en danger. Châhyn-Bey brisa les meubles de sa maison, évacua Gyzeh, et vint se réunir avec toute sa suite à ses collègues : il était mal avec eux ; sa démarche les réconcilia. On le nomma chef de la maison de Mourâd-Bey.

Après ce mouvement, qui annonçait une rupture ouverte, Hassan-Pacha fut rendre visite aux beys, dans le dessein de scruter leurs intentions [1]. Il dîna avec Châhyn, et passa une partie du jour sous la tente

[1] On n'a pas su précisément quel avait été le motif de cette rupture inattendue de la part des beys, tandis que rien ne les autorisait à tenir une pareille conduite. Étant maîtres de la campagne, ils pouvaient facilement se retirer, ou se battre dans le cas où ils eussent été attaqués. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'Ibrahym-Bey fut mécontent de ce que le vice-roi ne lui envoya pas rendre des honneurs, et ne le fit pas saluer par l'artillerie de Gyzeh.

d'Ibrahym-Bey, dont il entendit les plaintes à l'égard de Mohammed-Aly : « Mais vous avez fait la paix « à Syouth avec lui, par un traité? dit Hassan-Pacha. « — Quelles sont donc les conditions? demanda Ibra- « hym. — De vous soumettre à lui, de restituer les « provinces de la Haute-Égypte, pour qu'il les fasse « gouverner comme il voudra et par qui il lui plaira ; « de faire marcher contre les Wahabys celui ou ceux « d'entre vous qu'il jugera convenable. Le pacha « doit vous donner des emplois suivant vos mérites, « vous faire construire des maisons pour vous et « vos sujets. Vous savez ce qu'il a fait envers Châ- « hyn-Bey, auquel il a donné près de 10,000 bourses « depuis son arrivée, sans compter les mamlouks et « les Géorgiennes que ce favori tient de sa généro- « sité. » Ibrahym-Bey lui répondit, « Qu'un souverain « n'agirait pas avec plus de grandeur que Moham- « med-Aly à l'égard de Châhyn-Bey ; mais que toutes « ses prévenances n'étaient qu'un piége tendu pour « séduire les autres. Nous avons vécu avec lui, con- « tinua-t-il, et nous connaissons ses trames envers « ceux qui l'ont élevé à la place qu'il occupe. — « Quelles sont ces personnes, répliqua vivement « Hassan-Pacha? — Sa première victime fut Kingi- « Osmân Aghâ, khaznadar de Mohammed-Pacha « Kousrouf, qui livra la citadelle à votre oncle Tâher- « Pacha; il anima ensuite votre parent contre les « Turks qui l'ont tué ; il rechercha notre alliance, « et usa de tant de prévenances envers nous, qu'il « fut regardé comme le chef de notre troupe ; il se « lia étroitement avec Osmân-Bey Bardissy, qui le

« traitait en frère, et ne faisait rien que par lui; ce « fut par ses conseils que ce bey fit assassiner Aly- « Pacha Gézaïrly, qu'il trahit l'Elfy son collègue, dans « l'espoir de gouverner seul; ce fut encore lui qui « souleva les troupes, et les excita à demander leur « paye dans le même temps qu'il engageait Bardissy « à mettre une contribution extraordinaire sur le « pays, pour le rendre odieux au peuple, à l'aide du- « quel ensuite il nous chassa du Kaire; il appela « Khourchyd-Pacha au gouvernement de l'Égypte, « et vint nous faire la guerre dans le Sayd; lorsque « ses intrigues furent connues de ce prince, il se « tourna contre lui en se liguant avec les dehlys et « d'autres séditieux, qui, sous le prétexte de réclamer « leur solde, portèrent dans tout le pays le ravage « et la désolation; il rechercha l'amitié de Seyd-Omar « Makram, du qâdy et des autres cheykhs, auxquels « il fit accroire que Khourchyd voulait se défaire « d'eux : tel fut le motif de la haine que ces mi- « nistres trop crédules portèrent à ce pacha. La ré- « volte du peuple et le sac de la ville en furent le « résultat. Seyd-Omar ne cessa de donner de bons « conseils à Mohammed-Aly; secondé de ses collè- « gues, il lui mit dans les mains les rênes de l'état: « le croyant son ami sincère, il fit tout pour lui le « jour de la fête pour la coupure de la digue du « canal; il l'aida dans le massacre de nos malheu- « reux mamlouks. Comment Mohammed-Aly a-t-il « récompensé un si généreux dévouement? Après « de si grands services, l'exil devint la récompense « de Seyd-Omar, de cette victime de l'intrigue des

à cheykhs, jaloux de sa prépondérance. Comment « voulez-vous maintenant que nous écoutions les « promesses de cet homme, et que nous demeurions « auprès de lui? Nous étions les maîtres de l'Égypte, « et nous avions le commandement suprême; nous « jouissions de tous les agrémens de la vie : n'ayant « à payer que les droits du grand-seigneur, nous « protégions chaque année le départ de la caravane « des pèlerins; nous ne demandions aux fellahs que « les contributions d'usage. Le pays était riche, le « commerce florissait; l'habitant n'était pas écrasé « par ces apaltes et ces impôts excessifs, qui ne lui « servent qu'à entretenir les troupes qu'il emploie « à nous faire la guerre. »

Ce discours, plein d'exagération, et dicté par un ressentiment profond, fit connaître à Hassan-Pacha l'opinion de la plupart des beys à l'égard du vice-roi. Ce fut en vain qu'il voulut ramener les esprits par la persuasion. Il prit congé d'Ibrahym, et vint rendre compte à son maître du résultat de sa mission. Le pacha était encore à Chobrâ. Persuadé que la guerre était le seul parti qu'il eût à prendre, il fit arrêter toutes les barques au port de Boulâq. Dans la soirée du 18 juin, il se rendit à Gyzeh, en laissant l'ordre aux chefs d'aller y camper avec leurs troupes, auxquelles on paya la solde arriérée. Les mamlouks se retirèrent à Dachour. Le pacha se porta à Kerdaceh pour couper le passage à des Arabes qui rejoignaient les mamlouks. Il fit dépouiller une tribu, et retourna le lendemain à Gyzeh.

Les beys prirent position au village de Regag.

Les Arabes hennâdys augmentèrent le nombre de leurs troupes lègères, pour mieux jouir de la faculté de piller impunément. Le vice-roi recevait de son côté les chefs de la tribu des Oualad-alys, accourus de la province de Bahyreh pour lui offrir leurs services. Il les revêtit de pelisses, leur fit présent de quatre-vingts schales cachemires, et de 150 bourses. L'appui de ces Arabes lui devenait nécessaire dans la circonstance où il se trouvait.

Mohammed-Aly montait souvent à cheval pour aller lancer le djérid, ou pour tirer à la cible. Le 23 juin, en revenant de ces exercices, son cheval se cabra et se renversa sur lui sans qu'il reçût aucune blessure. Peu après un de ses officiers fut tué d'une balle à son côté: on dit que le coup avait été dirigé contre sa personne, mais qu'il l'évita par un mouvement involontaire. A la suite de cet accident, le gouverneur rentra au Kaire, et monta à la citadelle. Indigné de la conduite des mamlouks, il prit des mesures pour les soumettre. Il fit marcher sur la rive droite Hassan-Pacha, Abdyn-Bey et Sâleh-Koch, avec toutes leurs troupes, tandis qu'Ahmed-Aghâ Lâz et d'autres byn-bâchys se mirent dans des barques pour aller prendre possession des principales villes du Sayd. Le corps d'armée fut arrêté en avant du village de Sôul, par des retranchemens qu'avaient élevés les mamlouks, décidés à couper le passage à leurs ennemis.

Hassan-Pacha ne voulut pas attaquer de front; il ne fit point faire de mouvement à sa troupe; les bouches à feu ne furent point mises en batterie.

Ce chef, connaissant les habitudes des mamlouks à la guerre, projeta une surprise au milieu de la nuit. Pendant que tous étaient plongés dans le sommeil, il s'avança sur les retranchemens, qu'il prit sans résistance : un certain Ibrahym-Aghâ, qui les gardait, fut tué avec un kâchef et plusieurs mamlouks; leurs têtes, envoyées au Kaire, furent exposées publiquement.

A la nouvelle de cet échec, les beys firent passer une partie de leurs forces sur la rive droite. Dans la nuit du 13 au 14 juillet, ils attaquèrent en même temps la flottille et les troupes qui étaient campées; le combat fut sanglant; les Albanais ne pouvant résister, se jetèrent dans les barques; Hassan-Pacha et Abdyn-Bey, favorisés par la brise, gagnèrent Benysouef. Il y eut un grand nombre de morts que les mamlouks jetèrent à l'eau dans l'intention de porter l'effroi dans le Kaire. Ils conservèrent les prisonniers. Après cette victoire, les beys se rapprochèrent de Gyzeh. Cette marche donna de l'inquiétude au pacha, dont l'armée était campée en avant de la place. Pendant une nuit, son camp fut mis en désordre par l'ennemi; les soldats quittaient leurs tentes, et se retiraient dans Gyzeh. L'alarme se répandit partout: au milieu de la confusion, Toussoun-Bey, commandant les troupes, courut à la citadelle prévenir son père de ce qui se passait. Les beys se replièrent sans tirer aucun avantage de leur audacieuse entreprise : le matin tout était tranquille; chacun retourna à son poste.

Une partie de la maison de Châhyn-Bey avait re-

fusé de prendre part à ce combat. Yahya-Mourâd, Amyn et Namân, beys, ayant à se plaindre des procédés de l'avare Châhyn, s'étaient séparés de lui. Ils écrivirent de Torrâh au pacha, en lui demandant une sauve-garde. Le gouverneur leur envoya Moustapha-Kâchef Moraly, sous les auspices duquel ils entrèrent au Kaire.

La défection de ces quatre beys, de seize kâchefs et de plus de deux cents mamlouks, fut bien nuisible à leur parti. Le pacha les traita bien, et leur donna 200 bourses. Cette circonstance, peut-être le résultat de ses combinaisons, lui fut extrêmement favorable, car tout le monde était alarmé de la réunion des beys. Les fellahs se refusaient déjà à payer les contributions, surtout quand ils apprirent que les Albanais avaient été si mal traités près de Sôul.

Après l'affaire de Gyzeh, les beys s'étaient retirés au pont d'el-Lâhoun. Le pacha fit de grands préparatifs pour marcher contre eux. Il avait résolu de prendre le commandement de l'armée. Ne voulant mettre aucun retard dans son expédition, il alla de suite camper à Gézyreh-el-Dahab. On rassembla des barques, que les marins avaient abandonnées pour éviter d'être forcés à les conduire; on les remplaça par des fellahs, que l'on retint en prison jusqu'au jour du départ.

Pendant que le vice-roi s'occupait des préparatifs de son départ, il reçut un corps de dehlys venant de la Syrie, et six cents Albanais par la voie de Damiette. Le 28 juillet, il leva son camp, et partit

pour Benysouef avec quinze cents hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. De là il se porta au village de Béléfyeh, et s'avança pour attaquer la position du pont d'el-Lâhoun. Les mamlouks étaient en bataille sur les bords du canal de Joseph; le pacha fit avancer de l'artillerie, qui les obligea de passer le pont en désordre. Ils ne firent aucune résistance. Châhyn-Bey fut le premier à abandonner la position. Ils se retirèrent tous à Bâhneseh, en laissant le Fayoum à la merci du vainqueur,

Sur ces entrefaites, le chef des eunuques vint de Constantinople apporter au vice-roi un sabre et un poignard, avec l'ordre de presser l'expédition pour l'Arabie. Le grand-seigneur avait conféré à Toussoun-Bey la dignité de pacha à deux queues. L'envoyé de la Porte fit prévenir Mohammed-Aly de son arrivée, et l'engagea à se rendre au Kaire. Le gouverneur avait suivi les mamlouks dans leur retraite. Son dessein était de leur faire éprouver un échec qui les mît dans l'impossibilité d'agir offensivement, ou qui les obligeât d'avoir recours à sa clémence. Il les atteignit près du village de Badramoun, et remporta sur eux un avantage marqué. Les beys ne soutinrent pas le choc; ils prirent la fuite, laissant beaucoup de prisonniers au pouvoir des Turks. Ils gagnèrent à petites journées la province de Girgeh. Youssef-Bey Dyab; Ahmed et Moustapha, beys, de la maison de l'Elfy, obtinrent une sauve-garde du pacha, et vinrent au Kaire avec leurs mamlouks.

Empressé de se rendre à l'invitation du chef des

eunuques, Mohammed-Aly hâta son retour. Le 17 septembre, il débarqua au vieux Kaire, suivi de peu de monde ; le lendemain, l'aghâ vint le voir. Le vendredi suivant, on lut en grande pompe le firman qui ordonnait au vice-roi de marcher lui-même contre les ennemis de l'islamisme.

Le même eunuque avait été porter à Solymân, pacha d'Acre, un firman qui le nommait au gouvernement de Damas, et prononçait l'exil de Youssef-Pacha, pour n'avoir point exécuté ponctuellement les ordres de la Porte. On lui avait enjoint d'entrer en Arabie, de concert avec le gouverneur d'Égypte, son ami ; mais il avait différé son expédition, en faisant valoir des motifs plausibles, qui ne furent point agréés. Solymân-Pacha, ne sachant de quelle manière il pouvait s'établir à Damas, fit répandre le bruit que les Wahabys s'étaient rapprochés de Mouzéryb ; lui-même sortit à la tête de ses troupes. Il invita Youssef-Pacha à suivre son exemple, et à repousser ces Arabes ; ce prince se mit en campagne. Dès qu'il fut hors de Damas, Solymân s'avança vers cette ville. Il fit son entrée en se déclarant gouverneur, en vertu des ordres de la Porte. Informé de cette circonstance imprévue, Youssef revint sur ses pas, et rencontra les troupes de son ennemi, avec lesquelles il engagea un combat qui ne finit qu'avec le jour. Dans la nuit, ces mêmes troupes surprirent son camp : il fut obligé de se sauver, dénué de tout, avec trois de ses mamlouks. Il se porta vers Hamâd, où les habitans ne voulurent pas le recevoir. De là il vint à Ribâ trouver le moustallem Seyd-Aghâ, près

duquel il demeura trois jours; ensuite il gagna Rosette, d'où il implora l'assistance de Mohammed-Aly, qui envoya Tâher-Pacha pour le recevoir, et l'accompagner jusqu'au Kaire, où il vécut cinq années. Les habitans de Damas regrettèrent Youssef-Pacha : c'était un homme probe; il avait fait du bien pendant qu'il avait été revêtu du pouvoir, en abolissant les impôts onéreux au peuple.

De retour de leur expédition dans le Sayd, les troupes arrivèrent à Baçatyn. Le lendemain elles entrèrent au Kaire avec des mamlouks prisonniers, et d'autres qui avaient demandé des sauve-gardes.

D'après l'opinion que la plupart des beys avaient manifestée, il était douteux qu'ils fissent de nouveaux arrangemens avec Mohammed-Aly, dont ils se méfiaient toujours. Ibrahym-Bey s'était expliqué ouvertement; ses conseils avaient rapproché de lui ceux que l'appât des richesses conduisait à leur perte. Cependant le vice-roi travaillait en tous sens à les désunir. Persuadé que des ouvertures faites par lui resteraient sans effet, il eut recours à des moyens plus efficaces : il envoya, par l'entremise d'Hassan-Pacha, Solymân-Bey el-Baouâb, pour leur proposer encore la paix. Les mamlouks de l'Elfy, oubliant les dernières recommandations de leur maître mourant, écoutèrent des promesses qui flattaient leur ambition. Châhyn-Bey se laissa séduire. Il quitta ses collègues, et se présenta avec toute sa maison devant le pacha. Les cadeaux, les prévenances l'accueillirent durant les premiers jours de son arrivée. Il alla habiter près de la place de l'Ez-

bekyeh, une belle maison qu'on lui avait préparée.

Dans les états despotiques de l'Orient, où la volonté du prince est la loi suprême, on accueille les délateurs, on protège l'espionnage; et l'intolérance causée par la différence des cultes religieux est aussi la source de mille désordres en Égypte. C'est surtout parmi les Cophtes, chargés des emplois civils, que l'on rencontre de fréquentes intrigues. Les catholiques, en petit nombre, sont l'objet de la haine des schismatiques. Ceux-ci, voyant avec peine que Mallem-Ghaly et Filtâous étaient seuls chargés du maniement des affaires comme intendans des finances, cherchèrent à les supplanter. Deux écrivains, Mansour-Sarâbâmoun et Béchârah-Kouzmân, persuadèrent au gouverneur que ces deux intendans faisaient des bénéfices considérables à son détriment, et ils s'offrirent de lui en donner des preuves. Ils lui proposèrent en même temps une augmentation dans ses revenus, s'il voulait leur en confier la gestion. A la suite de cette délation, l'ordre fut donné d'exiler Ghaly à Damiette, et Filtâous à Alexandrie.

Les nouveaux administrateurs s'étaient chargés d'un fardeau au-dessus de leurs forces : les rouages de l'administration des finances s'arrêtèrent entre leurs mains inhabiles; n'ayant ni le crédit ni la prépondérance de leurs prédécesseurs, ils ne purent remplir leurs promesses. Alors, profitant des embarras qui s'étaient élevés, les amis des exilés travaillèrent à les faire réintégrer : le pacha sentit qu'il avait besoin d'eux; ils furent rappelés à leurs emplois à des conditions bien dures : on les obligea de

verser la somme exorbitante de 10,000 bourses, dont chacun des écrivains paya sa quote part, suivant son état et ses facultés. La levée de cette contribution fit répandre des larmes de sang. Plusieurs vendirent leurs esclaves, leurs meubles, les bijoux de leurs femmes; d'autres eurent recours à des emprunts onéreux. La prison, les mauvais traitemens devinrent le partage de ceux que la misère mettait hors d'état de s'acquitter.

Les préparatifs de l'expédition d'Arabie obligeaient le gouverneur d'accroître la misère des habitans. Il fit assembler les cheykhs, les odjaqlys et les propriétaires, pour les consulter sur la manière d'établir des impôts sans accabler le peuple : « Vous « ne devez pas ignorer, leur dit-il, que les grandes « dépenses occasionées par l'état de guerre ont sur- « passé nos revenus; vous voyez les circonstances « où je me trouve : je dois envoyer une armée contre « les ennemis de notre religion, et j'ai besoin pour « cela de secours suffisans. J'ai été dans la nécessité « d'établir beaucoup de contributions extraordi- « naires et excessives, tant sur les personnes que « sur les immeubles, de sorte que les fellahs ont « été obligés de quitter leurs villages, et de laisser « inculte une partie des terres. Je ne sais plus quels « moyens employer : c'est à vous de me trouver des « ressources, et de les réaliser sans que le propriéta- « taire soit lésé. Un tel moyen serait avantageux « pour vous et pour moi. J'avais chargé des écrivains « coptes et effendys, continua le prince, de lever « des impôts, mais j'ai reconnu qu'ils me trahissaient.

« Je crois pourtant avoir trouvé un moyen qui ne « laisse rien à l'arbitraire : tous les propriétaires « doivent avoir des titres dans lesquels le myry et « le fâys [1] sont fixés ; nous demanderons de chacun « le montant de l'impôt et celui du revenu, à titre « d'emprunt, pour une ou deux années. » Ayoub-Kiâya, chef des odjaqlys, prit la liberté d'observer qu'il fallait apporter la plus grande impartialité dans cette opération ; que si on favorisait les propriétés des cheykhs, la charge retomberait sur les autres. A ces mots, le cheykh Abdallah el-Cherkâoui se mit à se récrier; il réprimanda fortement Ayoub, en lui disant qu'il était un méchant homme : les cheykhs el-Émyr et el-Douâkhly partagèrent l'avis de leur collègue. Les représentations s'accrurent au point que le vice-roi se retira dans une salle voisine. Voyant que le bruit ne cessait pas, il envoya son drogman imposer silence. Tout le monde se tut. Chacun sortit mécontent ; mais le pacha n'en adopta pas moins le système qui consistait à faire une répartition sur toutes les propriétés.

Le bruit réitéré d'une prochaine invasion des Français avait décidé Mohammed-Aly à faire réparer le mur d'enceinte d'Alexandrie, et à ordonner la construction de quelques nouveaux ouvrages. Le 19 décembre, il alla visiter lui-même l'état de la place. Ce fut dès cette époque qu'il commença d'établir de vastes magasins pour y recevoir les blés et les autres grains qu'on y fait descendre chaque an-

[1] Revenu.

hée du pays supérieur. Il fit aussi travailler au fort Julien, à Aboukyr et à Rosette.

Le 8 janvier 1811, il était de retour à sa maison de campagne de Chobrâ.

Depuis que les bâtimens étaient à flot dans le port de Suez, Mohammed-Aly avait donné ses soins aux préparatifs de l'expédition de l'Arabie : il en frayait la route à ses troupes par ses relations amicales avec le chéryf Ghâleb; il entretenait une correspondance avec lui, à l'insu des Wahabys, par l'entremise de Seyd-Ahmed el-Molla, drogman de Seyd Mohammed el-Mahrouky. On avait réuni et transporté des munitions de guerre de toute espèce; dix mille sacs étaient en réserve pour recevoir l'orge et les fèves destinées à la nourriture des bêtes de somme d'une immense caravane.

Le 23, le vice-roi se rendit à Suez pour s'assurer par lui-même si les bâtimens pourvus des provisions nécessaires étaient prêts à recevoir les troupes. Pendant son séjour dans cette ville, il s'empara de tout le café qu'avaient apporté deux navires arrivés de Gedda. Le 17 février, il revint de Suez en dix-huit heures : on ne pouvait mettre moins de temps dans ce trajet, que les caravanes font ordinairement en trois jours.

Le lendemain Sâleh-Koch, venant de Syouth, débarqua à Boulâq avec ses Albanais.

Après avoir été battus à Badramoun, les mamlouks divisés s'étaient portés vers les dernières provinces de la Haute-Égypte. Ils levaient des contributions autour de Kéneh. Ahmed-Aghâ Lâz, gouver-

neur du pays, résolut de les combattre. Il avait huit cents hommes de bonnes troupes : ses soldats étaient tous des Turks ; lui-même était brave et entreprenant. Il attaqua les ennemis, qui ne tinrent point devant son infanterie, et se réfugièrent dans la province d'Esné.

Vers cette époque, les chefs destinés à faire partie de l'expédition d'Arabie allèrent camper à Cobbet el-Azab. On réunit quatre mille hommes sous les ordres de Toussoun-Pacha, que son père destinait au commandement de l'armée. Le vendredi suivant il devait recevoir la pelisse d'investiture, et traverser la ville en grande pompe, pour se rendre au camp par la porte des Victoires. Les astrologues, avaient choisi ce jour comme un jour d'un heureux présage.

Toutes les autorités civiles et militaires et les principaux du pays furent informés du moment de la cérémonie ; on fit même des publications dans toute la ville pour en donner connaissance aux habitans, et avertir les troupes de s'y rendre : la veille au soir, on invita particulièrement les chefs et les mamlouks d'y assister en grand costume.

Le 1er mars 1811, au matin, tous montèrent à la citadelle. Châhyn-Bey y parut à la tête de sa maison. Il vint avec les autres beys présenter ses devoirs au vice-roi, qui les attendait dans sa grande salle de réception. Il leur fit servir le café, et s'entretint avec eux. Lorsque tout le cortége fut rassemblé, on donna le signal du départ ; chacun prit le rang que lui avait assigné le maître des cérémonies :

un corps de dehlys, commandé par Ouzoun-Aly, ouvrait la marche; venaient ensuite l'oualy, l'aghâ des janissaires et celui des subsistances, les odjaqlys, les yoldaches; puis Sâleh-Koch avec ses Albanais, et ensuite les mamlouks, que guidait Solymân-Bey el-Baouâb; l'infanterie, la cavalerie et les chefs de l'administration les suivaient. La tête de la colonne eut ordre de se diriger vers la porte el-Azab, donnant sur la place de Roumeyleh. Le chemin qui y conduit est taillé dans le roc; il est étroit, difficile et escarpé : des angles saillans empêchent deux cavaliers de passer de front dans certains endroits. Dès que les dehlys et les aghâs furent sortis, Sâleh-Koch fit fermer la porte, et communiqua à sa troupe l'ordre du vice-roi d'exterminer tous les mamlouks. Les Albanais se retournèrent à l'instant, et gravirent le sommet des roches qui dominent le chemin, pour se mettre à l'abri des atteintes de leurs adversaires, et les frapper plus sûrement; ils firent feu sur eux.

Ayant entendu les coups de fusil, les dernières troupes tirèrent de leur côté du haut des murailles, où elles s'étaient mises à couvert. Les mamlouks, qui étaient arrivés à la première porte, voulurent prendre un autre chemin pour retourner dans la citadelle; mais ne pouvant manier leurs chevaux à cause de la position difficile dans laquelle ils étaient engagés, et voyant que beaucoup des leurs étaient déjà tombés morts ou blessés, ils mirent pied à terre, abandonnèrent leurs chevaux et ôtèrent leurs premiers vêtemens. Dans cette situation désespérée,

ils retournèrent sur leurs pas, le sabre à la main : personne ne se présentait devant eux, mais on les fusillait de l'intérieur des maisons. Châhyn-Bey tomba percé de balles devant la porte du palais de Saladin. Soly mân-Bey el-Baouâb, demi-nu, courut tout effrayé implorer la protection du harem [1] du vice-roi : ce fut en vain, il fut conduit au palais, où le prince ordonna de lui trancher la tête. D'autres allèrent demander grâce à Toussoun-Pacha, qui ne prit aucune part à ce qui se passait.

Aussitôt les troupes eurent ordre d'arrêter partout les mamlouks : ceux que l'on prenait étaient conduits devant le kiâya-bey, et décapités à l'instant même. Beaucoup d'individus étrangers à cette scène périrent malgré leur innocence, tant le soldat était animé au carnage. Le cadavre de Châhyn-Bey fut traîné çà et là, la corde au cou. La citadelle ressemblait à une arène ensanglantée : les morts mutilés encombraient les passages; on voyait partout des chevaux richement harnachés, étendus à côté de leurs maîtres, des sâys [2] percés de balles, des armes brisées et des vêtemens couverts de sang: toutes ces dépouilles devinrent la proie des soldats. On comptait le matin quatre cent soixante-

[1] Chez les mamlouks, lorsqu'un homme poursuivi avait pu atteindre, en se sauvant, la porte qui conduit à l'appartement des femmes, et qu'il avait crié : *Fy ard el-Harym* (sous la protection des femmes), on lui faisait grâce de la vie.

[2] Palefreniers. Ces domestiques courent en avant de leurs maîtres, portant un long bâton à la main, et suivent tous les mouvemens du cavalier, qu'ils ne quittent jamais, même dans le danger.

dix mamlouks à cheval; nul d'entre eux n'échappa au massacre.

Aucun des mamlouks français [1] ne fut enveloppé dans la proscription : ceux qui se trouvaient à la citadelle, au service du gouverneur, furent prévenus par le kiâya-bey, qui les fit enfermer dans une chambre attenante à la sienne, pour les mettre hors d'insulte. Mourâd-Bey, de la maison de l'Elfy, en avait trois depuis long-temps employés près de lui : par un heureux hasard ils ne montèrent pas à cheval ce jour là.

Amyn-Bey ne partagea pas la malheureuse destinée de ses collègues. Il avait différé de se rendre à la cérémonie : retenu chez lui pour quelque affaire pressante, il n'arriva près de la citadelle que lorsque les dehlys commençaient à sortir de la porte el-Azab. Le passage de cette troupe ne lui permit point d'entrer; il attendit qu'elle fût sortie : mais voyant que la porte se fermait derrière eux, et ayant entendu presque aussitôt les coups de fusil, il prit le galop, et se sauva avec sa suite à Baçatyn, et de là il gagna la Syrie, sous la protection d'un cheykh d'Arabes de la province de Charkyeh.

A peine le cortége avait-il commencé à défiler, que le pacha devint inquiet : ses mouvemens trahissaient son émotion. Lorsqu'il entendit les premières décharges de mousqueterie, son agitation redoubla : il pâlit; il craignait que ses ordres n'ayant pas été bien exécutés, il ne s'ensuivît un combat qui com-

[1] On leur donnait le nom de mamlouk, parce qu'ils en portaient l'armure et l'habillement.

promît le salut des siens et sa propre existence. La vue des prisonniers et des têtes fit cesser son inquiétude, mais elle ne rendit pas la sérénité à son visage, et n'apaisa point le trouble intérieur dont il était déchiré. Peu de temps après, le Génois Mendrici, un de ses médecins, entra dans l'appartement où il se tenait; en s'approchant de sa personne, il lui dit, d'un air de gaieté : « L'affaire est « finie; c'est un jour de fête pour votre altesse. » Le prince ne répondit rien; mais son silence était expressif: il demanda qu'on lui donnât à boire.

Cependant on attendait dans la ville le passage du cortége; tous les habitans, rassemblés dans les rues étaient venus prendre part à la solennité qu'on leur avait annoncée ; la foule tapissait le devant des boutiques. Après une longue attente, on vit paraître les dehlys, les aghâs et leur suite. Un morne silence, avant-coureur des événemens sinistres qu'on allait bientôt connaître, succéda au passage de cette troupe. Un instant après, des sâys effrayés passèrent en courant, par intervalles, sans dire un seul mot [1]. Cette fuite subite faisait naître mille conjectures, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre : Châhyn-Bey est tué! cria une voix. Au même instant toutes les boutiques furent fermées, et chacun s'empressa de rentrer promptement chez soi. Bientôt les rues furent dé-

[1] Je parle du grand bazar d'el-Ghouryeh, où je me trouvais avec d'autres curieux. De là il n'était pas possible, à cause du bruit occasioné par la foule, d'entendre les coups de fusil tirés dans l'intérieur de la citadelle.

sertes. On ne vit plus que des bandes de soldats se jeter pêle-mêle dans les maisons des proscrits, et s'en partager les dépouilles. Ces furieux commirent des horreurs : ils violaient les femmes, arrachaient même les vêtemens qu'elles portaient sur elles; un soldat, pressé de saisir des bracelets qu'une femme avait au bras, lui coupa le poignet.

Les Turks, qui ne pouvaient épouser que des femmes d'une classe inférieure, voyaient avec déplaisir que celles d'un plus haut rang, dédaignant leur alliance, témoignaient de l'empressement lorsqu'il s'agissait d'épouser un mamlouk. Ils eurent la bassesse de se venger, dans cette occasion, d'un sexe sans défense. Les dépouilles furent incalculables. Les maisons des beys étaient riches; plusieurs d'entre eux faisaient des préparatifs de mariage; on travaillait aux ameublemens; on avait acheté de riches étoffes, des cachemires, des bijoux. Non-seulement les habitations des proscrits furent saccagées, mais celles de leur voisinage éprouvèrent aussi le même sort; on voyait partout les traces du pillage. La ville ressemblait à une place prise d'assaut : aucun habitant ne paraissait dans les rues; chacun attendait dans sa retraite le sort que lui réservait sa destinée.

Le lendemain, la soldatesque se livra aux mêmes excès; les meurtres et le pillage continuèrent. Alors Mohammed-Aly crut devoir descendre de la citadelle : il était suivi de beaucoup de gens armés, et marchant tous à pied, en habits de cérémonie. Il parcourut différens quartiers. A chaque poste qu'il visitait il réprimandait fortement les chefs d'avoir

permis de pareils crimes ; mais loin de les avoir contenus, ceux-ci avaient été les premiers à donner l'exemple du pillage. Près de Bâb-el-Zoueyleh, le gouverneur rencontra un moghrebin qui venait se plaindre du pillage de sa maison, en protestant qu'il n'était ni soldat, ni mamlouk : le prince s'arrêta, s'informa du fait, et envoya chez le plaignant quelques-uns de ses gardes, qui arrêtèrent un Turk et un fellah, auxquels il fit de suite couper la tête. En avançant vers le quartier de Kakkyn, quelqu'un vint lui dire que les cheykhs étaient assemblés dans l'intention d'aller le complimenter. Le pacha répondit qu'il irait lui-même recevoir leurs félicitations. Il se rendit chez le cheykh Abdallah el-Cherkâouy ; et après avoir passé une heure avec lui, il reprit le chemin de la citadelle.

Le jour suivant, Toussoun-Pacha parcourut la ville suivi d'une garde nombreuse, faisant décapiter ceux qu'il trouvait livrés au pillage. Il était urgent de prendre des mesures sévères, autrement toute la ville eût été ravagée. On compta plus de cinq cents maisons entièrement dépouillées. On continua de rechercher néanmoins les mamlouks, et l'on faisait main-basse sur les plus âgés, sur ceux même qui n'avaient jamais quitté le Kaire. Le kiâya-bey était leur ennemi le plus acharné ; aucun d'eux n'obtenait grâce devant lui. Cependant, malgré toutes ses recherches, beaucoup de mamlouks se sauvèrent en se retirant chez les dehlys et prenant leur costume ; d'autres, travestis en femmes, gagnèrent la Haute-Égypte.

Le vice-roi avait communiqué son secret à Hassan-Pacha, à Sâleh-Koch, au kiâya-bey et à Solymân-Aghâ, son sélikdar. Il avait fait écrire par son divan-effendy, aux commandans des provinces, d'arrêter et de mettre à mort tous les mamlouks épars dans les villages. Munis des ordres de leur maître, les kâchefs faisaient périr indistinctement tous ceux dont on voulait se débarrasser; ils envoyaient au Kaire les têtes, que l'on exposait à la vue du public. A ce spectacle sanglant, les haines assoupies se réveillèrent; la vengeance dicta de nouveaux arrêts de mort. On saisit au Fayoum Omar-Bey l'Elfy, qui s'était sauvé; sa tête et celles de quinze autres mamlouks parurent sur la scène d'exposition. On écorcha celles des principaux beys, et on les envoya à Constantinople. Les cadavres furent jetés pêle-mêle dans des fosses que l'on creusa dans la citadelle. Plus de mille personnes périrent dans cette circonstance [1].

[1] La liste des beys et kâchefs, remise au kiâya-bey, se composait des noms suivans :

Maison de l'Elfy : Châhyn-Bey, Yahya-Bey, Nâman-Bey, Husseyn-Bey le petit, Moustapha-Bey le petit, Mourâd-Bey, Aly-Bey, Youssef-Bey Aboudiâb, Hassan-Bey Sâleh, Marzouk-Bey, Ahmed-Bey le harârgy, Solymân-Bey el-Bâouâb, Ahmed-Bey, Rochouân-Bey, Ibrahym-Bey le petit, Kasym-Bey, Sélym-Bey el-Demengy, Roustoun-Bey Cherkâouy, Moustapha-Bey Ayoub, Moustapha-Bey, de la maison d'Osmân-Bey Hassan, Osmân-Bey Ibrahym, Zoul-Foukar-Bey Djoujou, Moustapha-Bey Geddâouy.

Noms des kâchefs : Aly-Kâchef el-Kébyr, Aly-Kâchef el-Sélikdâr, Hassan-Kâchef Aouâlah, Hassan-Kâchef Tarhouneh, Hassan-Kâchef el-Ebrykgy, Hassan-Kâchef el-Hamoudy, Gheytâs-Kâchef le khaznadar, Osmân-Kâchef, Osmân-Kâchef Abou

Les parens des mamlouks, accablés eux-mêmes par leurs propres malheurs, ne purent demander les morts pour leur donner la sépulture. La mère de Marzouk-Bey [1] obtint pourtant le cadavre de son fils, que l'on reconnut après deux jours : il fut le seul inhumé dans le tombeau de sa famille. Le pacha donna des sauve-gardes aux femmes des mamlouks, et permit à ses favoris de les épouser.

Après ce tragique événement, un kâchef, envoyé par les beys de la Haute-Égypte, vint annoncer au pacha qu'ils étaient à Beyrâ, qu'ils lui demandaient leur grâce, et un lieu pour se retirer et vivre paisiblement. Le gouverneur lui fit dire d'attendre, qu'il lui donnerait une réponse. En même temps, il fit appeler Moustapha-Bey, son beau-frère, à qui il donna le commandement des troupes de la Haute-Égypte, et l'ordre d'aller faire la guerre aux mamlouks. Moustapha partit quelques jours après. L'envoyé des beys le suivit avec cette nouvelle, qu'il porta au camp de Beyrâ.

Les ordres du vice-roi avaient été ponctuellement exécutés dans le Sayd. On amena au vieux Kaire

el-Nasr, Hassan-Kâchef el-Habachy, Yahya-Kâchef, Marzouk-Kâchef, Abdel-Aziz-Kâchef, Rochouân-Kâchef, Sélym-Kâchef Tartar, Qâyd-Kâchef, Gaffer-Kâchef, Osmân-Kâchef, Mohammed-Kâchef, Ahmed-Kâchef el-fellah, Ahmed-Kâchef, Khalyl-Kâchef Gheytas, Ahmed-Kâchef de Choueykar, Moussa-Kâchef.

[1] On sait qu'il fallait avoir été acheté pour être mis au rang des beys; mais en considération d'Ibrahym-Bey, qui avant l'expédition française avait gouverné l'Égypte avec Mourâd, on éleva à cette dignité son fils Marzouk, né au Kaire.

soixante-quatre mamlouks pris dans les provinces ; on les fit mourir la nuit, à la lueur des flambeaux ; leurs têtes furent exposées à Bâb-el-Zoueyleh, et leurs cadavres jetés dans le Nil.

Telle fut la scène tragique qui devait dénouer le grand drame dont nous avons vu se compliquer l'intrigue et se développer les nombreux ressorts. C'est ainsi que Mohammed-Aly put enfin atteindre le but auquel toutes ses actions s'étaient continuellement rapportées : la ruine des mamlouks. Les plus sages d'entre eux avaient cependant prévu cette catastrophe, et fait tout pour éloigner leurs frères d'armes des piéges de leur redoutable ennemi. Si les conseils du vieil Ibrahym eussent été suivis, les beys, rassemblés autour d'un chef unique, dévoués à ses ordres et toujours sur la défensive, auraient formé un corps redoutable. Mais l'ambition de quelques-uns et l'imprévoyance du plus grand nombre, l'emportèrent sur les sages conseils du Nestor des mamlouks. Cette troupe, inconstante et irréfléchie, n'écoutant que les emportemens d'un courage aveugle, perdit peu à peu ses forces en luttant partiellement contre un ennemi qui trouvait moyen de réparer ses pertes, tandis qu'elle n'avait pas les mêmes avantages [1].

La Porte ottomane eut toujours l'intention de

[1] Depuis le départ des Français de l'Égypte, la Porte avait prohibé l'importation des esclaves géorgiens. A cette époque, les beys introduisirent dans leur milice des noirs qu'ils achetaient des caravanes de Sennâr et de Dârfour.

détruire en Égypte la puissance des mamlouks, qui contrariait souvent ses projets : la division de ce corps [1] servit heureusement ses vues dans cette circonstance. Les rivalités que la politique de Mohammed-Aly avait soin d'entretenir, avaient anéanti chez eux toute subordination, et conséquemment toute force militaire. Ibrahym seul pouvait rallier tous les esprits; mais ce vieillard n'avait point assez de force morale pour persuader, et de force physique pour commander encore.

Sous quelques rapports la destruction des mamlouks, que je suis loin pourtant de vouloir justifier, fut un bonheur pour l'Égypte, où leur présence entretenait une lutte d'autant plus funeste au pays, que la volonté bien reconnue du divan l'aurait continuellement prolongée. Le coup audacieux que Mohammed-Aly osa porter pour satisfaire aux ordres secrets de la Porte renversa subitement un pouvoir qu'elle aurait anéanti partiellement; et, sous ce rapport, la conduite du pacha peut être excusée. D'un autre côté, l'intérêt de sa propre sûreté lui faisait un

[1] Les beys étaient souvent en rivalité; quelquefois ils prenaient les armes les uns contre les autres, sans aucun préparatif. Ils se tuaient par trahison, ou bien ils se faisaient un appel. Les ennemis sortaient avec leurs mamlouks : ils se battaient en mêlée; le combat durait peu d'instans : le vainqueur rentrait en ville; on dépouillait la maison de celui qui avait été tué, ou qui avait pris la fuite. Il arrivait aussi que des beys frondaient l'autorité de celui d'entre eux qui était leur chef sous le nom de cheykh el-beled. S'ils étaient à craindre, ils se défendaient et l'on en venait à des arrangemens; s'ils étaient faibles, l'exil devenait leur partage.

devoir de recourir à des mesures énergiques. Entouré de troupes indisciplinées, forcé d'éloigner une partie de ses soldats qu'il fallait envoyer en Arabie, il devait songer aux moyens d'affaiblir ses adversaires, dont l'influence allait devenir beaucoup plus grande. Il avait même appris, dit-on, qu'ils avaient conçu le projet de l'enlever à son retour de Suez. Plusieurs d'entre eux ne prirent pas la peine de dissimuler la haine qu'ils lui portaient, et les relations qu'ils entretenaient avec des puissances étrangères [1]. Une position aussi critique et des démonstrations aussi hostiles ne permettaient plus au pacha de délibérer; l'arrêt de mort des mamlouks fut porté [2].

Depuis que Mohammed-Aly avait fait prononcer la déchéance de Kousrouf, la destruction des mamlouks était le but constant de ses efforts, et il y avait marché avec cette prudence, cette fermeté et cette adresse qui devaient en assurer le succès. Habile à profiter de toutes les circonstances que le hasard pouvait lui offrir, il savait en doubler les résultats par les profondes combinaisons de son génie. Calme, prudent et actif, ce n'était qu'après avoir envisagé

[1] Le lord North était alors au Kaire avec plusieurs Anglais de sa suite; il voyait souvent les beys, et surtout ceux de la maison de l'Elfy. Un jour il rendit une visite pompeuse à Châhyn-Bey, à qui il fit des présens.

[2] Mohammed-Aly Pacha ayant su que des voyageurs lui reprochaient dans leurs écrits le massacre des mamlouks, comme un acte contraire au droit des gens, dit qu'il voudrait faire peindre un tableau où serait représenté ce massacre avec la mort du duc d'Enghien, et que la postérité jugerait.

toutes les conséquences d'une démarche, qu'il se la permettait, ayant soin de signaler à ses amis les écueils qu'il devait éviter lui-même. Il s'était plus particulièrement attaché les Albanais, parce qu'il connaissait trop bien les Turks pour placer sa confiance dans des hommes d'un caractère aussi versatile. Il chercha donc à s'appuyer sur Abdyn et Hassan-Pacha; et ce fut en grande partie à l'assistance de ces deux chefs qu'il dut le suprême pouvoir, que personne désormais ne songera plus à lui disputer.

Maître absolu et paisible possesseur de l'Égypte, Mohammed-Aly donna ses soins aux préparatifs de l'expédition d'Arabie. Il fit revêtir d'une pelisse son fils Toussoun, âgé de seize ans, en qualité de commandant en chef de l'armée. La même cérémonie, qui devait avoir lieu le 1er mars, fut différée jusqu'au 2 avril. Ce jour-là, le cortége descendit de la citadelle et se rendit au camp hors de la porte des Victoires, en traversant la ville. Les dehlys, suivis de dix pièces de canon et de deux mortiers, ouvraient la marche; puis l'infanterie turque marchait pêle-mêle et en grand nombre; ensuite venaient l'oualy, les aghâs des janissaires et des subsistances; des dromadaires richement équipés, des chevaux de main, conduits par des Tartares, précédaient Toussoun-Pacha, qui s'avançait accompagné de son kiâya et suivi de ses gardes; un groupe de musiciens sonnait des fanfares. Le gouverneur et Hassan-Pacha étaient placés dans le vestibule de la mosquée de Sultân-el-Ghoury, pour voir défiler le cortége. De

là ils allèrent chez Seyd-Mohammed el-Mahrouky, où ils passèrent tout le jour à se divertir.

Pendant que l'on équippait la flottille à Suez, le vice-roi avait envoyé en Arabie Seyd-Ahmed el-Molla, pour s'assurer des dispositions du pays, examiner les forces des Wahabys, la situation des tribus d'Arabes, et pénétrer les desseins du chéryf Ghâleb. Ce délégué se rendit d'abord à Gedda, résidence du chéryf, qui le reçut avec les marques d'une entière confiance. Ensuite, sous le prétexte de faire son pèlerinage, il alla jusqu'à la Mekke, s'acquitter de la mission délicate dont il était chargé. A son retour à Gedda, le chéryf le renvoya au Kaire, accompagné de son confident, le cheykh Ahmed el-Tourky, homme habile dans l'art de persuader. Celui-ci portait des présens au vice-roi, et devait le féliciter au nom de son maître. Cet envoyé, conjointement avec Seyd-Ahmed el-Molla, convainquit le gouverneur que le chéryf Ghâleb était bien disposé à aider de toutes ses forces, de ses richesses, et même de sa personne, les troupes de la sublime Porte, dût-il en être la victime. Il ajouta que les dispositions des Arabes et des habitans étaient les mêmes, et que tous n'attendaient que l'arrivée des troupes pour les seconder, puisque la plus grande partie de la population ne tirait son existence que du pèlerinage et des revenus dépendans des lieux saints; tandis que, sous la domination des Wahabys, le pays était sans ressources et l'habitant malheureux.

Jugeant de l'exactitude de ce rapport par d'autres

renseignemens qu'il avait reçus, le vice-roi redoubla d'activité dans ses préparatifs. L'armée fut portée à huit mille hommes, six mille d'infanterie et deux mille de cavalerie : Khalyl-Aghâ Daramanly, Sâleh-Koch, Salmân-Aghâ, Hadgy-Abdallah Drendaly, Maho et Hedjò, beys, Djaour-Aly et Hadgy-Abdallah Sare Kollé, étaient les chefs de cette armée.

Le 10 avril, pendant qu'on accélérait le départ des troupes, Mohammed-Aly partit pour Alexandrie. Aussitôt son arrivée dans ce port, il vendit 40,000 ardebs de blé aux Anglais, et il vint à bout de mettre la main sur les chefs de la tribu des oualad-alys, de qui il exigea une forte somme en argent. D'un autre côté, le kiâya-bey frappait des contributions sur les moultezims : ceux qui étaient hors d'état de payer furent obligés de remettre les titres de leurs villages au defterdâr. On imposa aussi les négocians, qui furent contraints de vendre leurs marchandises à bas prix pour satisfaire aux demandes du prince. Ces moyens procurèrent au trésor de grandes ressources en effectif.

Le 25 mai, le vice-roi fut de retour à la capitale. En peu de temps il termina les apprêts de l'expédition : les particuliers aisés fournirent des mules; ceux qui n'en avaient pas payèrent 500 piastres.

Impatient de mettre ses projets et les ordres de la Porte à exécution, le gouverneur se rendit le 15 juillet à Birket-el-Hadgy, où il passa trois jours à organiser le départ de l'infanterie ; de là il gagna Suez. Pendant son séjour dans cette ville, plusieurs daws, partis de Geddah, chargés de café, vinrent

ainsi qu'il en était convenu avec le chéryf Ghâleb, mouiller au port. Il retint ces navires pour aider à transporter les troupes.

Le 28 août, le divan-effendy alla camper à Birket-el-Hadgy avec deux mille hommes de cavalerie qui devaient se porter sur l'Hedjâz par voie de terre. Toussoûn-Pacha, chef de l'expédition, était à la tête de ce corps. L'infanterie avait ordre de l'attendre à Ianbo avant de commencer les opérations.

Ce fut le 4 septembre que Mohammed-Aly revint de Suez, après avoir fait mettre à la voile les bâtimens chargés de munitions de guerre, de vivres, et de soldats destinés à reconquérir les lieux saints. Le jour suivant, il enjoignit aux chefs des arts et métiers de fournir un certain nombre d'hommes à l'armée expéditionnaire. L'ouvrier qui refusait de partir était obligé de présenter un remplaçant.

Tout étant disposé, Toussoûn-Pacha, d'après les instructions de son père, donna le signal du départ. Le 6 octobre; la cavalerie leva le camp de Birket-el-Hadgy. Une immense caravane portait les tentes, l'eau, les vivres et les bagages; Seyd-Mohammed el-Mahrouqy en faisait partie comme directeur des Arabes employés à l'armée. Il accompagnait aussi les cheykhs des quâtre rites de la religion. Seyd-Ahmed el-Tahtaouy, el-Hanafy, le cheykh Mohammed el-Mohdy Châfey, le cheykh el-Khanky el-Malky, le cheykh el-Mogdesy el-Habaly, suivaient l'étendard du prophète, afin de ramener par leur influence et leurs conseils les peuples séduits par des novateurs. Déjà la cavalerie était en marche, lorsqu'on reçut la

nouvelle que l'infanterie s'était emparée d'Ianbo. Le chéryf Ghâleb était convenu secrètement avec Mohammed-Aly, qu'au moment de l'arrivée de ses forces, il se déolarerait en sa faveur. Les Turks, avant d'attaquer la ville, s'étaient dirigés vers une source d'eau où s'était posté l'ennemi, qu'ils combattirent avec succès. Après ce début, Ianbo fut pris d'assaut. La troupe du chéryf s'était retirée avant le coup de main sur Geddah. Le chef des Wahabys, qui commandait dans la place une garnison de trois cents hommes, put à peine s'échapper avec quelques-uns des siens. Tous les ennemis furent tués ou faits prisonniers. Une partie des habitans subit le même sort. Les soldats mirent les maisons au pillage: les femmes, les filles, devinrent leur propriété.

A la suite de ce fait d'armes, Toussoun-Pacha, qui avait devancé de quelques jours le gros de ses bagages, s'empara d'el-Omeylah, à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie.

En frappant au dehors les ennemis de la religion, le vice-roi voulut aussi poursuivre les ennemis de sa politique. Il envoya des troupes contre les derniers mamlouks réfugiés en Nubie aux environs de la forteresse d'Ibrym. C'était l'époque où les fidèles musulmans se préparent au pèlerinage. On vit arriver de la Barbarie une nombreuse caravane de pèlerins. Ils avaient pour chef Moulây-Ibrahym, fils du sultan Suleyman, empereur de Maroc; Mohammed-Aly lui fit une réception digne de son rang.

Le kiâya-bey, suivi d'un corps de troupes, vint à sa rencontre, et le conduisit au palais qui lui était

destiné. Ce prince reçut de la munificence de son hôte des présens en armes et munitions pour servir à la sûreté de son voyage. Après cinq jours, il quitta le Kaire avec sa suite.

Cette caravane de pèlerins, depuis long-temps annoncée par les avis du commerce, avait donné de l'inquiétude. Les alarmes causées par les guerres encore récentes des mamlouks et par l'apparition des Wahabys aux confins de la Syrie, n'étaient point encore dissipées. Le peuple flottait entre la crainte et l'espérance. Il courait un bruit sourd, qu'une armée de Moghrebins voulait faire la conquête de l'Égypte; mais on fut bientôt rassuré; des mesures furent prises pour s'opposer à l'attaque en même temps qu'on prodiguait à l'étranger des honneurs éclatans.

Au départ de Moulây-Ibrahym succéda l'arrivée de courriers dromadaires annonçant la réunion de la cavalerie à l'infanterie. Cette circonstance accéléra la prise d'Ianbo de terre, ainsi que celle du village de Soueyq appartenant au cheykh d'Arabes Gibara, qui fut obligé de fuir.

Toussoun-Pacha donna des éloges aux troupes, sur les succès qu'elles avaient obtenus à l'ouverture de la campagne. De Ianbo de terre, il se porta sur Bedr, village environné de canaux et de jardins couverts de dattiers, de citroniers et de bananiers. Ce mouvement fut décidé d'après les conseils du chéryf Ghâleb, qui lui envoya un de ses officiers pour l'engager à marcher d'abord sur Médine, et délivrer la ville des mains des Wahabys; qu'ensuite il serait

facile de revenir vers la Mekke et Geddah, dont on se rendrait maître sans beaucoup d'efforts, puisque lui-même avait dans ces deux villes des troupes et de nombreux partisans.

Avant d'entrer dans le dédale des intrigues et des opérations militaires auxquelles a donné lieu la guerre contre les Wahabys, je jetterai un coup d'œil rapide sur les principaux événemens de cette guerre, me réservant de développer ses causes et ses résultats dans les notes placées à la fin de cet ouvrage.

Vers le commencement du douzième siècle de l'hégyre 1110 (1691 de l'ère chrétienne), un cheykh du village d'el-Ayeyneh eut un fils, Mohammed ebn-Abd-el-Wahâb, qu'il destina de bonne heure à le remplacer; le jeune homme reçut de son père les premières notions de l'islamisme, et fut envoyé au collége de Bassorah pour y terminer ses études. Après les avoir achevées, et s'être acquitté du pèlerinage de la Mekke et de Médine, il revint dans son pays natal, puis se rendit à Horeymlâ, où il prit une épouse. Dans ce nouveau séjour, il entreprit de réformer les mœurs des habitans, qui loin de goûter ses maximes, le forcèrent à chercher un refuge chez ses compatriotes. Il ne demeura pas long-temps parmi eux; bientôt il fut exilé par les ordres du gouverneur de la province d'el-Hassah, qui fut indigné d'un acte de barbarie qu'il avait fait commettre. Dans cette conjoncture, Abd el-Wahâb accepta l'asile que lui fit offrir, à Derayeh [1], Mohammed ebn-Sou-

[1] Ou el-Deraeych, chef-lieu du pays de Nedjd.

houd. Ce fut dans cette ville qu'il commença l'exposition de ces principes de réformes, qui devaient bientôt avoir sur l'Arabie une si puissante influence. L'émyr Mohammed ebn-Souhoud avait calculé qu'à la faveur d'un changement de religion, il pourrait étendre ses possessions, et il ne s'était pas trompé. De tous côtés des sectateurs ardens venaient offrir leurs bras et leurs services au cheykh inspiré; en peu de temps les villages d'el-Ayeyneh, de Horeymlâ, d'el-Ammâryeh et de Manfouhah eurent admis sa doctrine. De son côté, Ebn-Souhoud se portait sur le pays de Nedjd; et la plupart des incursions qu'il tenta contre les provinces voisines eurent d'heureux résultats. Il mourut en 1765, laissant le pouvoir à son fils Abd-el-Aziz, qui déjà s'était signalé dans plusieurs expéditions militaires, dont Ebn-Souhoud lui avait confié la direction. Ce jeune prince, aidé par Souhoud son fils, qui devait lui succéder un jour, accrut encore les domaines que son père lui avait laissés, et il éleva à un haut degré la puissance wahabite. Il imposa des tributs à ses voisins, s'empara d'el-Ryâd et d'el-Delem, de la province d'el-Kharg, et domina sur toutes les tribus d'alentour. Témoin de ces triomphes qui assuraient le succès de sa réforme, et reconnaissant des services que Souhoud, fils d'Abd-el-Aziz, rendait à sa cause, Mohammed-Abd el-Wahab rassembla les principaux habitans de Derayeh pour faire assurer par eux à ce prince la succession d'Abd-el-Aziz; il mourut quelques années après, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, 29 de chouâl 1206 (14 juin 1787).

Cet événement ne ralentit point le zèle des sectateurs de sa doctrine; et telle était la terreur que les Wahabys inspiraient de tous côtés, que les villes des environs de Bassorah se virent forcées d'implorer la protection du pacha de Bagdad, qui fit marcher contre eux des forces considérables (1796). Les troupes du pacha furent repoussées par Souhoud, qui, encouragé par ce nouveau succès, osa se porter l'année suivante sur la province d'el-Èrak, située entre Bassorah et Bagdad, où il exerça d'affreux ravages. Les tentatives du gouverneur de cette dernière ville, pour venger cette insulte, furent infructueuses. Le chéryf Ghâleb, qui avait lutté long-temps contre la puissance toujours croissante de ces redoutables ennemis, se vit contraint lui-même de faire la paix avec Abd-el-Aziz leur chef. Salem ebn-Chekbân, de Bycheh, vint également se ranger sous les lois du prince de Derayeh, qui le reçut à sa cour.

Enflé par ses prospérités toujours croissantes, Abd-el-Aziz voulut attaquer aussi les Persans; il envoya son fils à la tête de vingt mille hommes, qui se portèrent sur Kerbeleh. Le 20 avril 1810, les sectaires s'emparèrent de cette ville, et passèrent tous les habitans au fil de l'épée. Les femmes seules furent épargnées. Après avoir attaqué ce lieu de pèlerinage sacré dans la Perse, parce qu'il renferme le tombeau d'Aly, Souhoud crut n'avoir pas assez fait encore : il eut l'audace de se porter sur la Mekke, força de fuir le chéryf Ghâleb, et interrompit ainsi la plus sainte des cérémonies de l'isla-

misme [1]. Il marcha ensuite vers Geddah, où Ghâleb s'était retiré; mais une épidémie survenue dans son armée le força de lever le siége.

Cependant le sacrilége qu'Abd-el-Aziz avait commis aux yeux des Persans ne devait pas rester impuni. Un fanatique se chargea de lui faire expier la violation du tombeau d'Aly. Cet homme vint à Derayeh, et poignarda le prince au moment où il récitait ses prières à la mosquée.

Souhoud jura de venger à son tour la mort de son père. Ayant pris le commandement en chef des Wahabys, l'année suivante, il se porta sur Bassorah, sans être intimidé par les menaces du schah de Perse. Le chéryf Ghâleb crut le moment favorable pour tirer vengeance de l'injure qu'il avait reçue, mais l'échec qu'éprouvèrent ses armes le contraignit encore à demander la paix; et, peu de temps après, il se vit dans la nécessité de se soumettre entièrement à Souhoud. Bientôt celui-ci, à la tête de quarante mille hommes, vint en pèlerinage à Médine; pour empêcher en même temps l'arrivée des caravanes. Il laissa dans cette ville un de ses généraux, qu'il en nomma gouverneur. De là, il se rendit à la Mekke, et, après y avoir rempli pieusement les devoirs du pèlerinage, il fit ouvrir le tombeau du prophète et s'empara d'une partie des richesses qu'il renfermait.

De tels sacriléges, renouvelés à plusieurs reprises,

[1] Aucune des caravanes de l'Égypte et de la Syrie ne put arriver dès lors aux saints lieux.

avaient indigné tous les musulmans; et le vice-roi de l'Égypte, dont la puissance s'accroissait chaque jour, était depuis long-temps pressé par le divan de marcher contre ces audacieux rebelles.

Cependant Souhoud avait mis à ses pieds tous les chefs de l'Arabie, et triomphait insolemment; il savait pourtant que les intentions de Mohammed-Aly étaient de marcher contre lui, car il entretenait des espions au Kaire. Quand il eut appris que l'armée turque allait se mettre en marche, il ordonna des levées d'hommes dans tous ses états : une armée de quinze mille combattans fut bientôt réunie sous les ordres d'Abdallah, son fils, et d'Osmân el-Madâyfy. Tâmy vint la rejoindre avec une partie de ses Arabes.

D'après la promesse de Ghâleb de défendre Ianbo avec ses propres troupes, l'armée n'y avait laissé qu'une garnison de trois cents hommes. Le chéryf trahit les intérêts de Souhoud pour servir la cause des Turks, et il livra la place à ces derniers.

Toussoun-Pacha, qui était arrivé par terre avec la cavalerie, rassembla ses forces à Bedr, où il fut attaqué par l'armée ennemie. Son avant-garde, composée de dehlys et des Arabes houaytâts, accepta le combat, qui dura deux heures: les Wahabys, contraints d'abandonner le champ de bataille, après avoir perdu une soixantaine d'hommes, se retirèrent en criant : « Voilà ceux qui reconnaissent la plura-« lité des dieux. »

A la suite de cet avantage, Toussoun se porta avec son armée en avant de Safrâ. Les Wahabys

occupaient les défilés et le haut des montagnes; leur position paraissait inexpugnable. Néanmoins le pacha fit avancer ses troupes : on donna l'assaut; les retranchemens furent emportés de vive force; l'infanterie s'avança dans des chemins étroits, sous un feu meurtrier. Mais bientôt fatigués d'une résistance que protégeaient les localités, les Turks lâchèrent pied tout à coup. En un instant la déroute fut complète : on abandonna les tentes et les bagages; les soldats, en fuyant, pillaient les effets de leurs chefs; les plus forts s'emparaient des chevaux des plus faibles. Plusieurs, s'étant égarés au milieu de l'obscurité, périrent par la main des Arabes. Quelques-uns gagnèrent le bord de la mer, où il y avait des barques; d'autres se dirigèrent vers Ianbo de terre. Toussoun-Pacha se rendit dans cette dernière ville, avec le divan-effendy et Seyd-Mohammed el-Mahrouqy. Celui-ci, sur qui les soldats voulaient se venger de leur défaite, se jeta dans une barque pour leur échapper. Il vint aborder à Cosseyr avec le cheykh el-Mohdy et ses collègues. La cavalerie, manquant de vivres et de fourrages, retourna à el-Omeylah.

Cependant les Wahabys, croyant que la fuite des Turks était une ruse prémiditée dans le dessein de leur dresser des embûches, ne descendirent à leur camp que le lendemain, tandis que, s'ils les avaient poursuivis la veille, il n'en serait pas échappé un seul. Le biscuit, les munitions de guerre, les tentes, le bagage, tombèrent en leur pouvoir.

L'armée turque comptait huit mille hommes; la

moitié périt de faim et de soif, à la suite de cette affaire. On ne trouva pas six cents morts sur le champ de bataille.

Après cette déroute, qui devait décider du sort de l'Arabie, les Wahabys, vainqueurs, laissèrent aux habitans de Safrâ le soin de garder leurs défilés. La perte qu'avait essuyée l'armée turque leur paraissait irréparable : ils retournèrent dans leurs foyers, laissant la garnison dans la citadelle de Médine. Souhoud était alors à Derayeh : son fils Abdallah et ses autres enfans commandaient les troupes.

Toussoun-Pacha écrivit à son père, en lui rendant compte de l'affaire de Safrâ, que la désunion qui régnait parmi les chefs de son armée rendait le soldat incapable de faire la guerre. D'après cet avis, le vice-roi fit de suite les préparatifs d'une seconde expédition. Il rappela les bymbachys de l'Arabie, et en dépêcha d'autres pour les remplacer. En attendant de nouvelles forces, son fils se fortifiait à Ianbo; il soumettait les villages d'alentour. Le cheykh de la tribu de Geheyneh, séduit par ses présens, l'aida de toute son influence : c'était la véritable manière de traiter avec les Arabes, que l'argent rend dociles, et que la contrainte éloigne.

Une partie des troupes retirées à el-Omeylah revint en Égypte, et alla camper à el-Adlyeh. Les chefs entrèrent au Kaire. Le vice-roi, mécontent d'eux, ne voulut pas les recevoir ; il ordonna qu'on les rayât du tableau de la solde. La cavalerie attribuait sa défaite à l'infanterie; l'infanterie accusait la cavalerie. Les chefs disaient entre eux

qu'ils n'avaient pas obtenu la victoire, parce que leur armée était composée de gens de toutes les religions; qu'on n'avait point de mouezzyns pour appeler à la prière; que les Wahabys, au contraire, la faisaient exactement, si ce n'est qu'ils omettaient la formule : « Dieu salue le prophète. [1] »

La guerre contre les Wahabys exigeant de grandes ressources, Mohammed-Aly taxa les biens des fondations pieuses, connus sous le nom de rizaqs, à un droit de 6 pataques [2] par feddan, on en trouva 665 mille. Les habitans crièrent à l'injustice. Les cheykhs, accablés de réclamations, représentèrent au vice-roi que les mesures qu'il venait de prendre ruineraient les mosquées, les écoles, les citernes et les autres établissemens publics, entretenus avec les revenus de ces biens. Les remontrances furent inutiles et l'impôt fut levé.

On frappa aussi les villages de fortes contributions, en laissant aux fellahs le choix de payer en argent ou en blé : le grain devait être transporté dans les magasins de Rosette et de là à Alexandrie. Nonobstant ces dispositions, le vice-roi fit établir un bureau où l'on recevait les plaintes que venaient apporter les fellahs contre leurs propriétaires, relativement à l'augmentation annuelle que ceux-ci faisaient de leurs reve-

[1] Ce supplément à la prière est du huitième siècle de l'hégire.

[2] La pataque est une valeur fictive qui s'élevait alors à 2 francs 50 centimes.

nus. Dans ce bureau, on compulsait les registres pour vérifier le contenu des dépositions ; cette mesure eut l'effet d'exciter des haines réciproques.

Ce fut à la même époque que le vice-roi prit la direction de la monnaie, et la confia à un de ses parens. Seyd-Mohammed el-Mahrouqy, qui en était chargé, lui payait 50 bourses par mois ; bientôt le produit s'éleva jusqu'à 400 bourses par l'altération des pièces d'or et l'alliage dans les piastres. Cette innovation devint funeste ; le talari fut fixé dans le commerce à 250 paras, et le sequin mahboub à 280, malgré les ordres réitérés de les tenir à un taux plus bas, et la peine de mort qu'on infligeait aux réfractaires.

Le 30 avril 1812, le vice-roi partit pour Alexandrie ; il envoya Ibrahym-Bey, son fils, lever des contributions dans la Haute-Égypte. Ce prince non seulement remplit les intentions de son père, mais il sut aussi réprimer des tribus d'Arabes qui continuaient à mettre les fellahs à contribution. Il s'attacha à détruire les hordes de ces brigands qui gênaient la navigation du Nil et dépouillaient impunément les voyageurs. C'est à ses soins que l'on est, en partie, redevable de la tranquillité qui règne aujourd'hui dans le Sayd.

Cependant les troupes envoyées contre les beys les poursuivirent au delà de la forteresse d'Ibrym ; ceux-ci, obligés de se jeter dans le désert, abandonnèrent leurs chevaux et leurs domestiques. Une partie de leurs mamlouks se rendit à Assouân ; on les traita de la même manière qu'on avait fait des

autres précédemment : ils furent décapités. Ensuite les beys se retirèrent en Nubie pour se soustraire aux poursuites des Turks, car ils n'étaient plus assez nombreux pour tenter le sort des armes.

Le 8 juillet, le vice-roi fut de retour de son voyage d'Alexandrie. Pendant son séjour dans cette ville, il avait reçu des troupes et les avait dirigées sur le Kaire, avec ordre de les faire camper hors de la porte des Victoires. Un firman arrivé de Constantinople lui annonça la nomination du kiâya-bey Mohammed-Aghâ Lâz à la place d'administrateur des biens des mosquées de la Mekke et de Médine, en remplacement de Seyd-Aghâ.

Les chefs des troupes albanaises, Sâleh-Koch, 'Salmân et Khalyl Aghâs, qui avaient si honteusement pris la fuite à l'affaire de Safrâ, venaient d'arriver au Kaire par la voie de Cosseyr. Le vice-roi leur dit, lorsqu'ils se présentèrent à lui, qu'il leur avait mandé de venir seuls et non avec leurs troupes. Le prince était positivement informé que ces chefs avaient désobéi aux commandemens de Toussoun-Pacha, qu'ils l'avaient même insulté au moment de la défaite dont ils étaient, en partie, les auteurs ; qu'ils n'avaient pas payé leurs soldats, et que dans leur fuite ils s'étaient sauvés à bord des barques.

Après avoir essuyé de violens reproches, ces hommes insoumis se retirèrent chez eux, affectant une indifférence marquée pour le passé, et frondant ouvertement les actes du prince. Pendant dix-sept jours leurs maisons furent entourées de leurs troupes. Cette scission jeta la ville en alarmes ; chacun

en redoutait les suites. Le vice-roi les fit rayer des cadres de l'armée. Deux jours après, il ordonna à son khaznadar de leur compter leur solde arriérée montant à 1,800 bourses, et leur signifia l'ordre de quitter l'Égypte.

Ces chefs se préparèrent à partir; ils vendirent à regret leurs propriétés, se plaignant hautement de mesures aussi rigoureuses. Cette action du pacha fit supposer qu'il voulait se défaire des Albanais et ne garder que les Turks à son service.

En même temps, le gouvernement fit publier dans tous les quartiers de la ville que les soldats déserteurs seraient arrêtés, dépouillés et mis en prison; qu'ils ne pourraient se racheter qu'à prix d'argent.

Les exilés venaient de s'embarquer avec leur suite; Sâleh-Koch emmena deux cents hommes. Ahmed-Bey, l'Albanais, voyant que ses compagnons d'armes avaient été renvoyés de l'Égypte, alla présenter ses devoirs au vice-roi, et le prévenir qu'il désirait retourner dans sa patrie; il lui demanda de lui faire payer l'arriéré de sa solde: ce bey était alors indisposé. Le prince lui témoigna l'intérêt qu'il prenait à sa santé; il lui dit qu'il ne voulait pas être privé de ses services. Le même soir, il lui envoya le médecin Mendrici pour le traiter. Le malade fut soigné; il prit des médicamens et mourut peu de jours après.

Lorsque Toussoun-Pacha eut reçu les renforts que lui avait expédiés son père, et qu'il eut réparé le matériel de son artillerie, il se porta sur Bedr. Avant de se mettre en marche, il fit décapiter son

kiâya, ancien mamlouk de Mohammed-Bey l'Elfy, et depuis employé au service du vice-roi qui l'avait placé près de son fils. On l'avait accusé d'avoir été un des auteurs de la défaite de Safrâ. Toussoun, d'après les rapports qu'il reçut, s'assura qu'au moment du combat cet homme avait levé sa tente et s'était retiré avec les bagages; qu'à la vue de ce mouvement les soldats avaient cru que chacun devait abandonner le champ de bataille; ce qui fut cause de la déroute. La conduite de ce mamlouk était le résultat de la haine qu'il portait aux Turks. Le vice-roi, informé de ce fait, et certain par les dépêches du divan-effendy et de son khaznadar que ce kiâya avait trahi dans d'autres occasions, donna l'ordre à son fils de le faire mettre à mort.

L'armée alla de nouveau camper à Bedr, où elle demeura quelque temps. Toussoun-Pacha cherchait à se concilier, par ses présens, l'affection des habitans de Safrâ et de Goudaydeh. Il traitait aussi avec bienveillance les Arabes de la tribu de Harb; ceux qui venaient se présenter à lui recevaient des pelisses, de l'argent et des habillements. Généreux envers tous, il accueillait avec les mêmes égards les grands et les petits. Sa courtoisie fut portée si loin, que les uns et les autres, pleins de reconnaissance, lui jurèrent qu'ils seraient toujours les ennemis de ses ennemis. Ce fut alors qu'il prit possession des défilés abandonnés par les Wahabys qui, comptant sur la fidélité des habitans de ces lieux, leur en avaient confié la garde. On laissa des Moghrebins dans ces gorges pour assurer les communica-

tions; ensuite Toussoun, poursuivant sa marche entra sans coup férir à Safrâ; de là, il se porta sur Médine. L'armée, que la chaleur excessive empêchait de marcher durant le jour, employa trois nuits à faire ce trajet.

Arrivé devant la ville, il la trouva défendue par des Wahabys que commandait Ibrahym ebn-Ofeyssân, et en forma le blocus. L'artillerie, mise en batterie, commença le feu; la mousqueterie s'engagea des deux côtés; mais les Turks, par respect pour le prophète dont cette cité renferme le tombeau, tiraient faiblement. La garnison, voyant qu'ils ralentissaient leur feu, crut qu'ils n'étaient pas en force ou que les munitions leur manquaient.

Toussoun-Pacha établit des postes sur les routes d'Ianbo et de Birkeh, afin d'assurer le passage des caravanes. Informé qu'un corps de Wahabys était venu prendre possession d'el-Henâkyeh, il détacha de l'infanterie et de la cavalerie, autant pour empêcher ce corps de s'avancer sur Médine que pour attirer les Arabes dans son parti. Cette expédition réussit.

Il importait cependant d'accélérer la reddition de la ville sainte : on résolut de faire jouer les mines. Lorsque tout fut disposé, Toussoun envoya prévenir de nuit les habitans de se détacher des ennemis, et de se revêtir de leurs habillemens afin que les soldats pussent les distinguer; il leur donna l'assurance qu'il ne leur arriverait aucun malheur au moment de l'assaut. Le lendemain, le jeu de la mine ayant fait sauter une partie du mur d'enceinte, les

troupes entrèrent en masse dans Médine : une partie de la garnison fut passée au fil de l'épée, l'autre se renferma dans la citadelle où elle attendit vainement des secours ; elle demanda de capituler par l'entremise de son chef Ibrahym ebn-Ofeyssân. Toussoun lui accorda la faculté de sortir avec les honneurs de la guerre, et d'emporter ses armes et ses bagages. Il offrit aux malades et aux blessés des moyens de transport, et leur permit à tous d'aller où il leur plairait.

Fatigués d'un blocus qui avait duré soixante-quinze jours, les habitans parurent satisfaits du changement, et reçurent les soldats comme des libérateurs. Pendant son séjour à Médine, Toussoun-Pacha prit soin de rétablir l'ordre, il nomma un gouverneur de son choix, et réorganisa les troupes. La cavalerie fut chargée de pousser des reconnaissances ; on gardait les défilés de Safrâ ; le détachement qu'il avait envoyé à el-Henâkyeh, n'y ayant pas trouvé d'ennemis, y tint garnison. Lorsque la défense des lieux saints fut assurée par ces dispositions, Toussoun, à la tête d'un corps d'infanterie, partit de Médine pour Birkeh, et de là se rendit à Geddah sans rencontre d'ennemis.

Son entrée dans cette ville fut un triomphe. Le chéryf Ghâleb le reçut en grande cérémonie : tout le monde était au comble de la joie. Le lendemain, le chéryf alla féliciter le jeune vainqueur, qui l'accueillit avec les honneurs dignes de son rang.

La ville de la Mekke est le siége de la religion musulmane : le chéryf Ghâleb ne l'avait quittée que

depuis que les Wahabys s'étaient emparés des lieux saints. Rappelé à ses fonctions par les succès de l'armée turque, il y transféra sa résidence. Toussoun attendit à Geddah les ordres de son père, à qui il avait annoncé la reddition de Médine.

L'aspect que devaient bientôt prendre les affaires de l'Arabie, et l'importance qu'elles allaient avoir firent juger au vice-roi que sa présence y serait nécessaire. Rassuré par le départ de ces chefs, qui lui avaient causé de l'inquiétude, il ne redoutait plus leur esprit remuant, ni leur caractère d'indépendance. Le 8 septembre, il rassembla à la citadelle des troupes, composées de cavalerie, et en descendit à leur tête en grande pompe, pour aller placer son camp à Cobbet el-Azab. Il y avait dix-huit pièces de canon et trois mortiers, la troupe défila pendant deux heures.

Cependant Mohammed-Aly n'avait pas encore mis son autorité à l'abri de toute atteinte. Ahmed-Aghâ Lâz, commandant la province de Keneh, homme aussi audacieux qu'entreprenant, avait été le complice des exilés. Le vice-roi n'ignorait pas que Sâleh-Koch, Salmân-Aghâ et autres, de concert avec ce chef, avaient formé le dessein, en revenant de l'Arabie, de se rendre au Kaire pour agir hostilement contre lui, parce que, disaient-ils, on voyait par sa conduite peu mesurée qu'il voulait détruire les Albanais; ces conspirateurs pouvaient supposer qu'Hassan-Pacha et Abdyn-Bey se réuniraient à eux dans une occasion où leurs intérêts se trouvaient compromis.

Dans ces circonstances difficiles, Mohammed-Aly crût devoir déjouer le complot en exilant ceux qui l'avaient formé; il acheta leurs propriétés, qu'il donna en présent à Hassan-Pacha, à son frère Abdyn-Bey et à des byn-bachys de leur suite. Il prit si bien ses mesures qu'il rembourſa à Sâleh-Koch les frais d'une mosquée que ce chef avait fait construire, et ceux de ses maisons qu'il avait converties en ouaqfs[1] afin qu'il n'eût rien à prétendre.

Après avoir porté ce coup à la rébellion, le vice-roi reçut de Ahmed-Aghâ Lâz une lettre dans laquelle ce chef le priait de le rayer des états de la solde, ainsi qu'il avait fait à l'égard de ses amis. Le pacha garda la lettre jusqu'à ce que Sâleh-Koch et ses complices fussent embarqués. Après leur départ il répondit à Ahmed-Aghâ, en lui faisant de légers reproches. Il lui mandait qu'il était libre de rester dans sa province, mais que, s'il voulait partir, il pouvait venir seul, ou accompagné de ses troupes, pour s'aboucher avec lui.

Satisfait de la réponse du prince, Ahmed-Aghâ vint au Kaire dans une cange avec quelques-uns des siens. A son arrivée, il se rendit à la citadelle, sous la médiation du kiâya-bey, son compatriote, et d'Ibrahym-Aghâ, commandant cette forteresse. Environ cinquante personnes de sa suite l'accompagnaient. Il fut présenté au vice-roi : quelques-uns de ses officiers et soldats entrèrent avec lui dans le salon d'audience; les autres demeurèrent dans les

[1] Légués à des établissemens religieux.

antichambres et sous le vestibule du palais. Le vice-roi le reçut froidement, et commença par quelques réprimandes; vinrent ensuite des reproches amers, et le signal aux gardes de le saisir. Les gens de Ahmed-Aghâ Lâz voulurent le défendre, mais le kiâya-bey et Ibrahym-Aghâ feignirent d'être médiateurs en leur disant, pour les tranquilliser, que le pacha se calmerait; qu'ils entreraient chez lui à l'heure du réveillon [1], et solliciteraient la grâce de leur chef. Les soldats, dupes de leur confiance, laissèrent leur maître dans les appartemens d'Ibrahym-Aghâ, où il avait été conduit. A deux heures après minuit, dès que tout le monde fut retiré, on fit descendre le prisonnier au bas de l'escalier du palais. Le bourreau l'y attendait, et lui trancha la tête: son corps fut de suite enlevé.

Le 2 octobre, le cheykh Abdallah el-Cherkâouy termina sa carrière, à l'âge de soixante-douze ans environ. Les moezzyns annoncèrent, du haut des minarets, sa mort au peuple, qui fut rendre les derniers devoirs au chef de sa religion. Ce cheykh ambitieux et avare avait vu avec chagrin son autorité limitée par l'ascendant du pouvoir du vice-roi, et ses intérêts lésés par les atteintes portées aux rizâqs, dont la plupart étaient confiés à sa direction; la place éminente qu'il occupait lui imposait le devoir de défendre la cause des opprimés. Mais il ne

[1] C'était le 29 de rhamadan. Dans ce mois les musulmans ne doivent rien manger pendant le jour. Ils font leurs repas de nuit. Le dernier se fait ordinairement vers les deux heures du matin.

le remplit jamais lorsque l'accomplissement de ce devoir aurait pu le compromettre. Ainsi que ses collègues, il fut l'instrument dont Mohammed-Aly se servit pour s'affermir au-dedans, et capter la bienveillance de la Porte.

Le lendemain, les cheykhs allèrent prévenir le vice-roi de la nomination qu'ils allaient faire d'un de leurs collègues, pour remplacer el-Cherkâouy. Le prince les pria de désigner un homme étranger aux intrigues, et qui ne s'occupât que des affaires de sa place. Ils lui proposèrent Mohammed el-Chanaouâny, vieillard d'un caractère pacifique. Cet homme, après avoir fait ses leçons, avait coutume de laver lui-même l'intérieur de la mosquée et de nettoyer les lampes. Le vice-roi chargea le qâdy de faire venir le candidat. Celui-ci ayant refusé de se présenter, pria qu'on mît à sa place le cheykh Bedaouy. On lui observa que puisqu'il était nommé, ce n'était pas à lui de présenter une autre personne. Le cheykh el-Mohdy fut élu. Ce choix n'étant pas agréable à tout le monde, quelques-uns se mirent sur les traces du cheykh el-Chanaouâny, qui s'était éloigné. On le trouva caché au vieux Kaire, et on parvint à lui faire accepter les fonctions qu'on lui avait confiées. On le conduisit alors devant le vice-roi, qui le revêtit de la pelisse d'investiture de nazer de la mosquée el-Azhar.

De son côté, le cheykh Mohammed el-Sadât avait donné à son neveu la survivance de la place qu'il exerçait; il l'envoya avec sa suite près de Mohammed-Aly, pour se faire agréer et recevoir une pe-

lisse. Le prince s'étant fait donner connaissance de l'affaire, répondit qu'il ne devait pas donner de pelisse, puisque celui qu'on lui présentait n'avait pas été nommé par lui; que c'était à son oncle à remplir cette formalité. Le pacha fit connaître ainsi qu'il ne voulait pas qu'on empiétât sur ses attributions.

En ce même temps, le cheykh Saad el-Bekry, malade et âgé de quatre-vingt-dix ans, sentant que sa dernière heure approchait, fit assembler ses confrères chez lui et les pria de permettre que son fils le remplaçât à sa mort. Le lendemain le jeune homme fut présenté au vice-roi, qui satisfit au désir des cheykhs. Le père mourut après quelques jours.

On alimentait l'armée d'Arabie de tous les renforts nécessaires en infanterie et cavalerie. Moustâpha-Bey, beau-frère du vice-roi, reçut l'ordre de partir avec un corps de dehlys. Cette troupe, jointe aux mamlouks du gouverneur, que commandait Khourchyd-Aghâ, formait un corps de quinze cents hommes. Les Arabes fournirent les chameaux pour le transport de l'eau et des vivres, et l'expédition n'éprouva aucun retard.

Le 28 octobre, le vice-roi partit pour Suez accompagné d'Hassan-Pacha. Il apprit à son arrivée dans ce port, que l'armée s'était emparée de Médine. Cette heureuse nouvelle hâta son retour au Kaire. Le 7 novembre, le canon de la citadelle annonça sa présence. Le lendemain, il se rendit à Gizeh avec des troupes, dans le dessein de marcher contre la tribu des Oualâd-Aly, qui était venue faire

des incursions du côté du Fayoum. Il envoya contre elle Hassan-Bey Chamachergy, à la tête de deux mille hommes de cavalerie. Pendant qu'il faisait attaquer ces Arabes, il engageait par ses promesses leurs chefs à se rendre à lui; dès qu'il les eut en son pouvoir, il leur fit des cadeaux, et prit d'eux des otages en leur assignant les districts où ils devaient se tenir.

Quelques jours après, des courriers expédiés par Toussoun-Pacha, apportèrent au Kaire les clefs de la citadelle de Médine prise sur les Wahabys. Cet événement donna lieu à trois jours de fêtes. Le vice-roi envoya ces clefs à Constantinople, par l'entremise de Latyf-Aghâ, un de ses mamlouks. Le 9 décembre, on reçut la nouvelle que l'armée s'était emparée, sans coup férir, de la Mekke et de Geddah. Des réjouissances publiques signalèrent la délivrance des lieux saints. Mina-Chaouiche, officier du pacha, fut chargé d'aller en informer la sublime Porte.

Après cet heureux succès, il survint en Arabie de la mésintelligence entre le divan-effendy et le khaznadar Ahmed-Aghâ. Cette désunion, favorable aux ennemis des Turks, fut signalée au gouverneur, qui aimait beaucoup ce dernier. Il lui fit écrire que, connaissant la faiblesse de sa santé, il l'autorisait à revenir en Égypte pour la rétablir. Ahmed partit de la Mekke, vint à Geddah prendre congé de Toussoun-Pacha, et de ce port fit voile pour Cosseyr.

Mohammed-Aly n'avait ajourné son voyage d'Arabie que jusqu'au moment où sa présence ne serait plus indispensable en Égypte. Mais elle devenait chaque jour plus nécessaire pour préparer les opé-

rations subséquentes de la campagne. Il sentait aussi qu'il devait songer à se procurer de l'argent. Avec ce puissant moyen il pouvait détacher les Arabes du parti des Wahabys, et les attirer de son côté. En accélérant ses préparatifs il s'occupa de réaliser de grandes sommes, et fit avant tout partir Abdyn-Bey à la tête de deux mille homme d'infanterie.

En Arabie, le chéryf Ghâleb employait tous ses moyens pour aider les Turks. C'était à son influence qu'était due la prise de la Mekke, et ses soldats, auxiliaires des Wahabys pendant leur séjour dans ses états, étaient devenus leurs ennemis dès qu'ils avaient pu compter sur l'appui des troupes ottomanes.

Bientôt Moustapha-Bey qui avait été dépêché par terre, entra dans la Mekke à la tête de sa cavalerie. Le chéryf le reçut avec tous les honneurs dus à son rang. Toussoun-Pacha, en apprenant l'arrivée de son oncle, vint de Geddah pour le visiter.

Le gouverneur de Médine reçut l'ordre du vice-roi d'arrêter Hassan el-Kalây, qui gouvernait la ville lorsqu'elle était au pouvoir des Wahabys. Cet homme, accusé de tyrannie envers le peuple, avait aussi dérobé au tombeau du prophète beaucoup d'objets précieux. Il fut conduit au Kaire, et de là à Constantinople, où, après avoir avoué son crime dans les tortures, il fut décapité. Une partie des objets qu'il avait enlevés était enfouie; l'autre était en dépôt.

Peu de temps après son arrivée à la Mekke,

Toussoun avait su qu'Osmân el-Madâyfy occoupait Tâyef avec peu de monde; il se disposa à marcher contre lui. Le chéryf Ghâleb et Moustapha-Bey faisaient partie de l'expédition. Il n'y avait que de la cavalerie. A l'approche de ces forces, Madaïfy quitta Tâyef, et se retira sur Bessel, qui n'était pas une place tenable, tandis que la ville qu'il gouvernait depuis plusieurs années était approvisionnée en vivres et munitions de guerre, et en état de soutenir un siége. Ses soldats l'avertirent de la faute qu'il commettait; mais l'homme, ainsi que le disent les musulmans, est conduit par sa destinée. Les Turks vinrent faire le siége de cette bicoque. Madaïfy, pressé de toutes parts, sortit pendant la nuit à la tête d'un petit nombre de cavaliers qu'il commandait. Il fallut franchir le camp des ennemis : quelques-uns des siens furent pris; les autres s'échappèrent. La jument que montait Madâyfy fut tuée d'une balle, et lui-même se sauva à pied avec un jeune Arabe. L'obscurité favorisant sa fuite, il prit la route de Tarabé. Vers le matin, il se trouva près d'une montagne où campaient des Arabes de la tribu Oteybah, qui le firent prisonnier, et le livrèrent au chéryf Ghâleb, pour venger la mort de quelques-uns des leurs qu'il avait fait périr à Tâyef. Il fut conduit en Égypte.

Lorsque le kiâya-bey apprit l'arrivée du prisonnier au lac des Pèlerins, il dépêcha un de ses officiers au devant de lui. L'envoyé, l'ayant reçu des mains de ceux qui le gardaient, lui fit ôter ses chaînes, et le conduisit en grande pompe à la cita-

delle. Le kiâya-bey l'invita à dîner, et lui donna chez lui un appartement. Quatre jours après, on le fit partir pour Constantinople, sous la conduite de Nagib-Effendy. Avant de descendre dans la cange à Boulâq, on le chargea de nouveau de ses fers. A son arrivée il fut mis à mort.

Osmân el-Madâyfy était un homme cruel, plein d'ambition, mais en même temps plein de valeur. L'occupation des lieux saints par Souhoud fut son ouvrage. Il espérait être nommé chéryf à la place de Ghâleb son beau-frère.

On reçut au Kaire la nouvelle de la prise de Tâyef pendant les fêtes que le peuple célébrait pour la délivrance de la Mekke. Le vice-roi dépêcha son fils Ismayl à Constantinople pour en informer la Porte. Il crut que ce moment d'enthousiasme pourrait lui procurer des moyens de faire la guerre avec succès. Par son ordre, on imposa de fortes contributions sur les villages de la Haute-Égypte. Ibrahym-Bey, son fils, fut chargé de les lever. La tribu des Faouâyed fut requise de payer 70,000 talaris. Moins soumis que les fellahs, ces Arabes se mirent, suivant leur coutume, à ravager les villages de la province de Gizeh.

Le 8 mars 1813, le vice-roi fit des préparatifs secrets, et partit à l'improviste pour la Haute-Égypte. Quelques jours après son départ, le cheykh Mohammed el-Sadât mourut. Son neveu, déjà nommé, prit sa place.

Ce cheykh, ennemi des chrétiens, fut leur persécuteur pendant toute la durée de son autorité,

dont les effets se firent sentir principalement sous le règne des mamlouks. Naturellement haineux et méchant, il n'employait son influence qu'à faire le mal. Ses richesses étaient le fruit de ses intrigues. La religion fut entre ses mains une arme puissante qui lui servait à abaisser les grands. Il étalait beaucoup de luxe, et sa demeure ressemblait plutôt à la cour d'un satrape qu'à la maison d'un ministre de religion. Le caractère hautain de Mohammed el-Sadât ne souffrait aucune opposition; il voulut dominer par cet esprit d'intolérance qui le distinguait; mais le gouvernement de Mohammed-Aly mit des bornes à ses prétentions et dompta sa puissance. Ce cheykh prit alors le parti de passer dans la retraite les dernières années de sa vie. Au moment de son décès, Mohammed-Aly se trouvait au Fayoum; le kiâya-bey lui en transmit la nouvelle par exprès, en lui demandant si l'on devait s'emparer de son bien; le prince ordonna qu'on attendît son retour.

Aussitôt après son arrivée à Gizeh, le vice-roi envoya le chef du beyt-el-mâl [1] mettre les scellés dans la demeure du cheykh Mohammed el-Sadât. Il fit arrêter en même temps l'écrivain cophte et l'intendant de sa maison. Le lendemain, les cheykhs vinrent à lui en députation pour lui représenter que jamais aucun vizir ni pacha ne s'était permis d'apposer les scellés sur les propriétés d'un cheykh. Mohammed-Aly répondit qu'il ne se mêlait en rien

[1] Droit sur les successions. Dans le sens littéral, ces mots signifient maison du trésor.

des affaires des cheykhs, ni même des ouâqfs qui les concernaient; mais que le cheykh décédé ayant privé de sa succession ses parens, qu'il n'aimait pas, pour en disposer par testament en faveur de sa femme, qui était une esclave de la valeur de 2,000 piastres tout au plus, il ne convenait pas que cette veuve possédât un tel héritage; il ajouta que le trésor, obligé de subvenir aux dépenses des troupes, y avait des droits plus fondés que les siens; que cependant il allait faire lever les scellés pour la satisfaction des cheykhs et celle du public. Les délégués répondirent qu'ils s'en remettaient parfaitement à la justice du pacha. Après cette conférence, ils vinrent se présenter chez le kiâya-bey, qui donna au neveu du cheykh el-Sadât l'investiture de la place de son oncle.

En vertu des ordres du prince, les employés du beyt-el-mâl levèrent les scellés, et firent emprisonner le sakka [1] du harem. Celui-ci, après avoir été bâtonné, comme cela se pratique ordinairement avant les interrogatoires, fut ramené avec des maçons à la maison de son maître, où il indiqua les endroits qui contenaient des effets cachés. On ouvrit un mur derrière lequel on découvrit des coussins en étoffe brodée, de la porcelaine, du coton et des ustensiles de cuisine. Le surlendemain, on trouva dans un autre lieu secret du café, des bougies et du savon; puis, dans le fond d'une grande armoire,

[1] Homme de confiance des femmes; il est le dépositaire de leurs secrets et fait leurs affaires au dehors.

127 bourses en numéraire. On menaça la veuve de la jeter à l'eau, et l'écrivain de le forcer à rendre compte de la recette et de la dépense du défunt, s'ils ne disaient tous deux la vérité. Seyd-Mohammed el-Mahrouqy se rendit médiateur dans cette affaire. Il obtint du vice-roi que la femme du cheykh conserverait ses biens et son mobilier, à la condition de payer 1,000 bourses au trésor; il se rendit garant du paiement de la totalité de la somme.

A la même époque, Latyf-Aghâ, envoyé par le vice-roi annoncer au divan l'entrée de l'armée ottomane à Médine, revint de Constantinople. Il avait été promu à la dignité de pacha, en récompense de son importante mission. Le gouverneur ne lui témoigna pas à son retour la même bienveillance qu'il avait eue pour lui avant son départ. Des courtisans, et notamment le kiâya-bey, ennemi déclaré des mamlouks, trouvèrent moyen de perdre ce jeune homme dans l'esprit de son maître, en lui persuadant que Latyf ne devait la faveur dont il était comblé qu'à des intrigues, et aux rapports mensongers qu'il avait faits aux ministres de la Porte.

Le 8 juin, le canon des forts annonça l'arrivée à Boulâq du cawedjy [1] du grand-seigneur. Cet officier était chargé d'apporter au vice-roi un sabre, un poignard, avec trois aigrettes enrichies de diamans, une pelisse et des chals de cachemire : tous ces objets étaient d'une grande valeur. Le chéryf Ghâleb reçut de semblables présens. Le même envoi conte-

[1] Celui qui présente le café.

nait aussi une pelisse et une aigrette destinées à Toussoun-Pacha.

Pendant son séjour au Kaire, le cawedjy fut comblé d'honneurs. Mohammed-Aly déploya une grande magnificence dans les présens qu'il fit remettre en retour à sa hautesse. 70,000 sequins mahboubs [1]; cinq cents fardes de café [2]; deux cents quintaux de sucre rafiné [3], et cent quintaux d'une qualité supérieure [4]; cent vases de porcelaine remplis de confitures de différens goûts; cinquante chevaux richement harnachés et ornés de perles et de coraux; cinquante autres sans harnois; des paquets remplis de riches étoffes de l'Inde; de l'aloès et des parfums les plus exquis, telles furent les magnifiques offrandes qu'il fit déposer aux pieds du sultan.

Pendant que le vice-roi était occupé du départ de son hôte, son khaznadar arrivait de l'Arabie par Cosseyr. Il eut quelques jours après la satisfaction de revoir son fils Ismayl, que le grand-seigneur avait lui-même revêtu de la dignité de pacha à deux queues.

Après s'être emparés de Tâyef, Toussoun-Pacha et le chéryf Ghâleb retournèrent à Geddah. Moustapha-Bey, avec la cavalerie et de l'infanterie, se

[1] Ce sequin valait alors 7 francs.

[2] La farde pèse ordinairement trois quintaux et demi.

[3] Cette qualité de sucre se nomme moukarrar.

[4] Ce sucre, raffiné quatre fois, n'entre plus dans le commerce; il ne sert qu'à faire des cadeaux aux grands. Les habitans le nomment Moukarrar el-Moukarrar.

dirigea sur Koulâkh, pour tâcher de rallier les Arabes par la force où par la séduction.

Souhoud, qui jusqu'alors n'avait pris que des mesures défensives, fit marcher son fils Fayçal à la tête d'un corps de troupes, en lui donnant pour instructions de ne se présenter à son ennemi qu'à Tarabé; d'embusquer une partie de ses troupes à Bycheh, et de placer les dromadaires et la cavalerie dans les gorges, de manière qu'ils eussent la facilité d'intercepter les passages.

Les Arabes au service des Turks, que Toussoun-Pacha avait envoyés pour éclairer les environs de Tarabé, désertèrent ses drapeaux; les rapines de ces brigands reprirent alors leur cours. Les communications furent interrompues entre ces deux villes. Moustapha-Bey, qui avait l'ordre de s'avancer sur Tarabé, trouva la place occupée par les Wahabys. Cette place était fortifiée : des champs de dattiers, environnés de fossés remplis d'eau, la couvraient à deux lieues de circonférence. Dès que les soldats de Souhoud virent paraître l'ennemi, ils sortirent pour le combattre : une héroïne les commandait; c'était Ghâlyeh, femme du cheykh de la tribu de Sobeyh. Cette brave amazone attaqua la division de Moustapha-Bey et la mit en fuite. Le bey perdit son artillerie et ses bagages; sa déroute fut aussi complète que celle des défilés de Safrâ. Après s'être partagé le butin, les Wahabys rentrèrent dans leur pays.

Moustapha-Bey se retira sur Tâyef, où il laissa une garnison; de là il vint rejoindre à la Mekke Toussoun-Pacha, qui reçut en même temps la nou-

velle que Médine était bloquée par un corps de vingt mille hommes, commandé par Souhoud en personne; que la troupe stationnaire à el-Henâkyeh, sous les ordres d'Osmân-Kâchef, s'était rendue prisonnière de guerre; que Souhoud s'était emparé de la place et de l'artillerie; qu'il avait fait prêter serment aux soldats, en les renvoyant à Bagdad, de ne plus porter les armes contre lui, sous peine de la vie; qu'ensuite il s'était porté sur Médine, dont les habitans réclamaient de prompts secours.

Toussoun dépêcha aussitôt Sâleh-Aghâ, son sélikdar, en reconnaissance avec trois cents hommes d'infanterie et autant de chevaux. Cet officier se porta sur Médine, battit des Arabes, et revint à Ianbo de terre. Dans sa route il défit plusieurs partis de Wahabys; cette sortie rétablit les communications.

Les Arabes de l'Yémen, excités par Souhoud, se répandirent jusqu'aux environs de la Mekke et de Geddah; les chemins étaient infestés de ces bédouins, qui arrêtaient les caravanes et dévalisaient les pèlerins. Toussoun-Pacha fut obligé de placer des postes sur les points les plus exposés, afin d'assurer les communications des villes. Il fit poster des détachemens sur la route de Médine à Tâyef, et de Geddah à la Mekke. L'armée turque comptait un grand nombre de malades; les fatigues continuelles lui faisaient perdre beaucoup de monde; l'extrême chaleur et la mauvaise qualité des eaux lui étaient plus funestes que les armes des Wahabys, tant le climat de ces contrées est meurtrier. Le soldat, habitué à vivre dans l'abondance sur les bords du Nil, ne pou-

vait supporter tous les genres de privations. On avait perdu plus de huit mille hommes, et vingt-cinq mille bêtes de somme. L'expédition coûtait déjà au vice-roi plus de 50,000 bourses.

Lorsque Mohammed-Aly fut informé des désastres de Tarabé et d'el-Henâkyeh, du soulèvement de l'Arabie, il prit des mesures pour secourir son armée. On confectionna sans retard l'habillement nécessaire aux troupes, on réunit des fonds pour la solde des troupes et des Arabes. Zaïm-Oglou, khaznadar de Toussoun-Pacha, fut chargé, avec une escorte de cinq cents hommes, de conduire les effets, l'argent, le biscuit et les munitions de guerre que les caravanes transportaient à Suez. Les navires chargés de ce ravitaillement firent voile pour Geddah, où Toussoun venait d'arriver; ils lui apportèrent l'ordre de concentrer toutes ses forces à Médine.

Durant son séjour au Kaire, le vice-roi avait employé tous les moyens pour se débarrasser de ceux qui lui portaient encore ombrage, afin de s'occuper uniquement de la guerre d'Arabie. Mohammed-Aly sentait trop bien de quelle importance était le succès de cette guerre pour l'affermissement de son autorité. Parvenu au faîte de la puissance, il ne pouvait s'y maintenir qu'en se conciliant la bienveillance de la Porte; il fallait aussi détourner l'ardeur inquiète des soldats mêmes qui l'avaient élevé au pouvoir, et justifier son élévation par de nobles faits d'armes. La campagne d'Arabie lui permettait d'atteindre ce triple but. Par la délivrance des lieux saints et la défaite des sectaires, il méritait bien de

tout l'islamisme, et surtout d'un sultan connu par sa piété; il assurait la tranquillité de l'Égypte et sa propre sécurité, en conduisant sur le théâtre de la guerre les troupes albanaises et les dehlys; enfin les victoires qu'il allait remporter devaient ajouter encore à l'illustration que son habileté et sa bravoure avaient déjà attachée à sa personne.

Toutes ces considérations réunies déterminèrent le vice-roi à pousser la guerre avec une énergie nouvelle; il résolut de se rendre lui-même dans l'Arabie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE.

I.

Page 7. — *Précis de la vie de Mourâd-Bey.*

Mourad était né en Circassie. Il fut conduit en Égypte encore jeune; Mohammed-Bey Abou-Dahab, alors un des plus puissans mamlouks, l'acheta, et bientôt le jeune Circassien se fit remarquer par son adresse à lancer le djérid et son habileté à bien monter à cheval. Il fut nommé khaznadar; fier de cette place de confiance où l'avait élevé la faveur de son maître, il donna déjà des preuves de son intrépidité. Mourâd fut élevé successivement à la dignité de kâchef et à celle de bey. A peine eut-il pris rang parmi les principaux des mamlouks, qu'il se maria pour la première fois avec Setty Fatmeh; il partit bientôt après pour la grande expédition que commandait Mohammed-Bey, son maître, qui devait conquérir la Palestine, et abaisser la puissance des Turks en Orient. Mourâd se distingua en 1771, sous les murs de Damas; il fut un des premiers à se jeter au milieu de l'armée turque, qui essuya une défaite entière. Revenu en Égypte avec Mohammed-Bey, il le suivit dans son exil. Lorsque celui-ci, aidé par les Arabes du cheykh Hammâm, se rapprocha du Kaire, Mourâd marchait avec lui; il commandait le corps des mamlouks qui vint attaquer le fameux Aly-Bey, près de Salehyeh; ce fut Mourâd lui-même qui le frappa de son sabre au visage, et le fit tomber de son cheval. Ce coup hardi lui acquit une grande réputation, et le fit

regarder comme un des plus valeureux mamlouks. Lorsque Mohammed-Bey se rendit en Syrie pour punir Daher des secours qu'il avait donnés à Aly-Bey, Mourâd commandait son avant-garde. Mohammed étant mort devant Acre (1776), il ordonna la retraite, et fit transporter le corps de son maître en Égypte. Ibrahym-Bey remplissait alors les fonctions de cheykh el-beled [1]; Mourâd, qui s'était créé un parti nombreux et puissant, voulut contester son autorité : les chefs des mamlouks, craignant que cette rivalité n'occasionât de nouveaux troubles, parvinrent, par leur influence, à diviser les pouvoirs entre ces deux rivaux, qui jouissaient chacun, à divers titres, d'une considération méritée. Ce fut à cette époque que Mourâd-Bey épousa la célèbre Setty Néfysseh, qui avait été l'esclave d'Aly-Bey. Après son mariage, ayant voulu visiter les villes saintes, il se fit nommer émyr-hadjy; lorsque les Arabes bédouins vinrent réclamer de la caravane qu'il commandait, le tribut accoutumé, il refusa de se soumettre à ce honteux péage : un engagement eut lieu, et Mourâd sortit victorieux de cette lutte, durant laquelle il fut blessé.

Peu de temps après, Ismayl-Bey, chef d'une ligue formée par les restes encore redoutables de la maison d'Aly-Bey, parvint à éloigner du Kaire, vers les dernières provinces du Sayd, Mourâd et Ibrahym, qui ensuite, aidés par une foule de transfuges mécontens des actes du nouveau gouverneur, revinrent chasser celui qui les avait dépossédés.

Retiré dans le Sayd, Ismayl s'était allié avec Hassan-Bey Geddâouy; ces deux ennemis d'Ibrahym mettaient le pays à contribution en exerçant toutes sortes de violences : Mourâd marcha contre eux avec un corps de

[1] Commandant du pays.

mamlouks, et les obligea de se retirer précipitamment au delà des Cataractes.

Après cette expédition, il revint au Kaire en 1782; la mésintelligence se manifesta souvent entre lui et Ibrahym, son collègue, qu'il soupçonnait de connivence avec les beys ses ennemis. Il exila plusieurs mécontens qui avaient tenté d'exciter une révolte. Telle était sa position, lorsque la Porte, informée de la désunion qui régnait parmi les mamlouks, envoya, en 1786, le capitan-pacha Hassan, pour les réduire et toucher le tribut dont elle était privée depuis long-temps. A l'approche des forces ottomanes, Mourâd et Ibrahym se retirèrent dans le Sayd, où ils demeurèrent pendant quatre années. Ismayl-Bey, que le grand amiral avait nommé cheykh el-beled, étant mort de la peste en 1791, ainsi que la plus grande partie de ses mamlouks, Mourâd et Ibrahym rentrèrent au Kaire sans coup férir: Mourâd demeura à Gizeh, où il établit une fonderie de canons; il fit construire des chaloupes canonières et appela des Grecs pour les monter; il achetait en même temps un grand nombre de mamlouks. Cet appareil guerrier déplaisait à Ibrahym, qui avait l'humeur pacifique, et qui craignait peut-être qu'un jour toutes ces ressources ne fussent employées contre lui. En 1798, les Français vinrent débarquer en Egypte; quoique abandonné d'Ibrahym, son collègue, Mourâd se battit contre eux aux Pyramides et à Sedment. Le général Desaix, à la tête de son corps d'armée, le poursuivit sans relâche dans la Haute-Égypte. Mourâd éprouva constamment des revers, mais, sans perdre courage, il sut se roidir contre les obstacles: ce ne fut qu'à la dernière extrémité que, plein d'admiration pour la valeur de nos troupes et la conduite de nos généraux, il fit demander au général Kléber de lui accorder la paix. C'était au moment de la rupture du traité d'el-Arich, pendant que

le grand-vizir était aux portes du Kaire. On allait livrer bataille aux Turks; Mourâd, qui n'avait encore arrêté que les préliminaires d'un arrangement, demanda à Kléber d'unir ses forces à celles des Français; le général le pria de garder la neutralité : du haut d'une éminence le bey eut la satisfaction de voir la défaite de l'armée turque.

Lorsqu'il se fut retiré dans les deux provinces de Girgeh et d'Esneh, qui lui avaient été données en apanage, en vertu du traité qu'il avait conclu, sa conduite pleine de loyauté ne se démentit jamais; ses procédés envers les Français respiraient la franchise et la noblesse. La mort du général Kléber lui causa de vifs regrets. Après le débarquement des Anglais et la malheureuse affaire du 21 mars, le général Belliard l'avait fait inviter par son ambassadeur à se rapprocher du Kaire; il marchait avec tous les mamlouks de sa maison, lorsqu'il fut attaqué de la peste, dont il mourut le 21 mai 1801, après trois jours de maladie, au village de Saouag, où il fut inhumé. Ses mamlouks brisèrent ses armes et brulèrent ses vêtemens sur sa tombe pour honorer sa mémoire.

II.

Page 54. — *Articles de la convention arrêtée entre Aly-Pacha Gézaïrly et les Consuls.*

1° Les pavillons des puissances seront déployés, excepté ceux de Russie et de Suède, dont les vices-consuls attendront les ordres de leurs consuls généraux au Kaire.

2° Il sera établi une barrière à l'entrée du quartier franc, pour qu'on puisse le fermer la nuit, et il sera placé par le commandant une garde fidèle près ladite barrière, pour maintenir la tranquillité.

3° Puisque les Francs n'ont pour se promener à côté de leurs maisons d'autre place que celle appelée le Menseyeh, elle sera destinée à leurs divertissemens; et comme il n'est pas possible, malgré les ordres donnés, d'empêcher les soldats qui passent en troupes de tirer des coups de fusil à balle, l'exercice des troupes se fera dans une autre partie de la ville. Pour que la tranquillité et la sûreté du quartier franc soient conservées, les troupes ne pourront plus y passer en masse. Cette place ne sera plus dorénavant le lieu de supplice des condamnés.

4° Dans le cas où il serait nécessaire de faire des proclamations dans le quartier franc, on ne les fera pas à haute voix, mais on avertira les consuls de ce dont il s'agira pour qu'ils prennent leurs mesures en conséquence.

5° On donnera lecture des capitulations dans un lieu d'assemblée où le qâdy déposé devra intervenir pour être réintégré, et honoré de tous les assistans [1].

6° Puisque sous de mauvais prétextes, le nommé Khalyl-Attah, chef des porte-faix, a fait bâtonner deux de ses hommes au service du consulat de France, et leur a pris quatre-vingt-dix piastres; cette somme devra être rendue, et le délinquant sera bâtonné, pour que pleine satisfaction soit donnée à notre ami le consul de France.

7° Les drogmans de nos amis les consuls recevront une satisfaction de notre part.

8° Si l'on découvre les soldats qui ont tiré des coups de fusil à balle sur les maisons de nos amis les consuls, ils seront punis sévèrement; et si on ne peut les connaître, un byn-bachy se rendra chez tous les consuls pour leur demander excuse de ces excès.

[1] Le qâdy, qui avait fait à Aly-Pacha de justes représentations sur ses mauvais procédés envers les européens, et qui avait voulu s'opposer à ses agressions, fut déposé.

9° Puisque c'est par égard pour les puissances amies de la Porte, que l'on rend ces honneurs à leurs consuls, la publication du présent traité sera faite dans toute la ville, pour que le peuple en ait connaissance.

10° Nous apposerons notre seing au bas de ces articles; et lorsque les consuls retourneront à leurs habitations, ils seront honorés, respectés comme s'ils étaient nouvellement arrivés, après avoir reçu la satisfaction qui leur est due. Nous leur donnerons des marques de notre amitié par des saluts de tous les forts, lorsqu'ils hisseront leurs pavillons.

Le 20e jour de la lune de chabân 1218 (6 décembre 1803).

Signé ALY-PACHA.

III.

Page 74. — *Firman de la Sublime Porte, adressé à Aly-Pacha Gézaïrly.*

« D'après les traités subsistans entre ma sublime Porte « et les puissances européennes amies de l'empire otto- « man, la protection la plus particulière doit être accordée « aux consuls établis par bérat ou firman à Alexandrie, « pour veiller aux affaires de leurs nationaux; tels est le « sens précis des traités. Cependant il est parvenu à ma « connaissance impériale que les troupes sous vos ordres, « non contentes de tirer des coups de fusil contre les « maisons desdits consuls, situées dans le quartier franc, « n'ont cessé de se permettre toutes sortes d'excès ten- « dant à troubler la tranquillité, et que même le 15 de « novembre dernier, des troupes, sous les ordres de Has- « san-Bey et de votre kiâya, ont tiré plusieurs coups de

« fusil contre les fenêtres des maisons européennes; que « les maisons consulaires n'ont pas été à l'abri de ces in- « sultes; que l'on a même visé aux pavillons et aux ar- « moiries de ces maisons; que malgré les représentations « officielles desdits consuls, vous n'avez pas fait cesser ces « désordres; que n'ayant pas puni les turbulens comme « ils le méritaient, cette impunité n'a servi qu'à les en- « courager; que les européens, ne trouvant pas près de « vous la sûreté et la protection qu'ils ont droit d'atten- « dre, ont pris le parti de s'éloigner d'Alexandrie et de « s'embarquer sur le vaisseau du capitan-bey.

« Ces faits sont diamétralement opposés aux droits de « l'amitié et me déplaisent beaucoup. Mon grand vizir « vous a déjà écrit pour vous prescrire de punir les « coupables, de veiller à la sûreté des consuls et com- « missaire français, de leur donner la satisfaction re- « quise, et de mettre tout en œuvre pour les faire jouir « de la tranquillité que leur assurent les traités. Il vous « avait été donné à ce sujet des instructions précises, et « on s'attendait à une réponse de votre part; comme vous « n'en avez point donné, il a été décidé qu'il vous serait « expédié un commissaire porteur du présent comman- « dement. On lui a donné toutes les instructions néces- « saires, il vous les communiquera, et ce sera à vous de « les peser mûrement.

« Si les consuls et commissaire français ne sont pas « encore retournés à leurs maisons, s'il ne leur a pas été « accordé la satisfaction nécessaire, au moment où cet « ordre impérial vous parviendra, il vous est expressé- « ment enjoint d'inviter lesdits consuls et commissaire à « revenir dans leurs maisons, de veiller à leur pleine et « entière sûreté, de faire saisir et punir exemplairement « les coupables sans faveur ou partialité, de veiller à ce

« que les troupes ne se permettent plus à l'avenir la « moindre action contraire aux droits de l'hospitalité; de « maintenir l'exécution des traités, et de faire en toute « diligence votre rapport à ce sujet à ma Sublime Porte.

« D'après les liaisons d'amitié qui existent entre l'em- « pire ottoman et les puissances européennes, je ne verrai « jamais d'un œil indifférent qu'elles souffrent la moindre « atteinte. Le commissaire chargé du présent commande- « ment vous le répétera de vive voix; vous aurez soin « de vous y conformer; et si jusqu'à présent vous n'avez « pas rempli les intentions de ma sublime Porte, au « moment où vous recevrez le présent commandement, « il vous est prescrit d'inviter les consuls de retourner « chez eux, de les rassurer par tous les moyens possibles, « de procéder sur-le-champ à la punition de tous les cou- « pables sans exception et sans vous laisser arrêter par « aucune considération; de veiller à ce que tous les Eu- « ropéens en Égypte n'éprouvent aucun mauvais traite- « ment, ni de la part de vos troupes, ni de la part de qui « que ce soit.

« Ma volonté impériale est que les Européens jouissent « partout de la tranquillité que leur assurent les traités. « S'il parvient à ma connaissance que ces traités ne soient « pas respectés, si vous vous rendez coupable de la moindre « négligence dans l'exécution de mes ordres, si vous ne « les exécutez pas ponctuellement, sachez que rien au « monde ne pourra vous justifier, et que vous encourrez « mon indignation. Vous aurez soin d'instruire au plutôt « ma sublime Porte de l'exécution des ordres qui vous « sont donnés.

« Et vous, commissaire [1], en vous choisissant parmi

[1] Le capidjy-bâchy.

« vos égaux pour vous donner cette commission délicate, « j'entends que vous persuadiez bien Aly-Pacha que la « prudence exige qu'il suive de point en point les instruc- « tions qui vous ont été données de vive voix, et que « vous lui répéterez; c'est-à-dire de ramener les consuls « et commissaire français chez eux, s'ils n'y sont pas « encore retournés; de veiller à leur sûreté, de punir les « perturbateurs du repos public, en un mot d'accorder « toute la satisfaction requise aux personnes lésées. Tels « sont les ordres précis de ma hautesse; acquittez-vous « bien de ma commission. Donnez des preuves de votre « intelligence et de votre zèle, et prenez garde de per- « mettre la moindre action contraire aux ordres qui vous « sont prescrits.

« Donné à Constantinople, à la fin de la lune de cha- « wal 1218 (10 février 1804). »

IV.

Page 113. — *Précis de la vie de Djezzar, pacha d'Acre.*

Ahmed-Djezzar était né en Bosnie : il vint en Égypte, l'an de l'hégire 1171 (1755), avec Aly-Pacha Hakym-oglou, qu'il servait en qualité de ychagassi [1]. Ayant manifesté le désir d'aller en pèlerinage, il obtint de son maître la permission d'accomplir le vœu de sa piété; il fut même recommandé par lui aux soins de Sâleh-Bey Kâsemy, qui était cette année l'émyr-hadgy. A son retour en Égypte, Ahmed n'y trouva plus le pacha son maître, il était parti pour la Romélie. Cet incident le détermina à rester au Kaire, et à s'attacher au service d'Abdallah-

[1] Garde du corps.

Bey Ballou, chez lequel il apprit à bien monter à cheval. Les ravages que commettaient alors les Arabes dans les villages de la province de Bahyreh, obligèrent Aly-Bey à faire marcher contre eux Abdallah-Bey, qui fut tué dans une rencontre. Ahmed revint au Kaire. Aly-Bey, qui avait confiance en lui, le nomma kâchef de la province en lui ordonnant de tâcher de surprendre vingt de ces Arabes qui avaient tué son maître. Fidèle à ces instructions, Ahmed-Kâchef se rendit à Damanhour, et étant parvenu, par un stratagème, à réunir soixante-dix chefs arabes, il les fit massacrer dans le lieu même de leur réunion. Cette action lui mérita le surnom de Djezzar [1].

Satisfait d'une vengeance aussi éclatante, Aly-Bey le choisit pour un des beys de sa maison. Lorsque ce conquérant malheureux fut forcé de s'éloigner, Djezzar l'accompagna dans le cours de ses disgrâces. Il revint avec lui, ainsi que Sâleh-Bey, son compagnon d'armes, et vainquit les mamlouks ennemis qui s'étaient emparés de son autorité. Aly-Bey se méfiant de Sâleh, et ne voulant pas que son pouvoir fût partagé, chercha les moyens de le faire mourir. Ahmed-Bey Djezzar, qui avait eu connaissance du complot, en fit la confidence à son ami. Celui-ci s'empressa de révéler à son chef ce dont on venait de l'informer. Aly-Bey protesta de la fausseté de cette déclaration; il l'assura de tout l'attachement que méritaient les services importans qu'il lui avait rendus; ce qui n'empêcha point que Sâleh-Bey ne périt ensuite par ses ordres.

Djezzar avait ignoré le projet d'Aly-Bey, mais craignant que Sâleh ne lui eût révélé ce qu'il lui avait confié, il se retira à Alexandrie, et partit pour la Turquie, déguisé en Algérien. Quelque temps après il reparut dans la pro-

[1] Boucher.

vince de Bahyreh, et se maria avec la fille d'un Arabe de la tribu des hennâdys. Djezzar embrassa la défense de ces Arabes; il se battit avec eux contre les troupes qu'Aly-Bey avait envoyées pour les réduire. De là il fut en Syrie, où il acheta quelques mamlouks, avec lesquels il fit une guerre de partisans jusqu'à la mort de Dâher, l'an de l'hégire 1189 (1773). A cette époque, Hassan, capitan-pacha, vint devant Acre pour régler les affaires de ce pachalik. D'après l'avis des principaux chefs, cet amiral, qui aimait les hommes du caractère de Djezzar, lui donna le commandement de cette échelle, en lui conférant la dignite de pacha.

Djezzar s'occupa de fortifier la ville, il éleva des murailles, fit des jardins, bâtit des mosquées; il augmenta le nombre de ses troupes en faisant des conquêtes, et acquit de la réputation et des richesses dans son expédition contre les Druses. Il correspondait avec les ministres de la Porte, et leur envoyait des présens. Dans la suite, on agrandit son autorité en l'investissant du pachalik de Damas. Plusieurs fois il accompagna la grande caravane à la Mekke, pour la garantir des insultes des Arabes. Il mutilait avec cruauté ceux qui commettaient des délits, ne cessait d'exercer des concussions, et laissait mourir dans les prisons ceux qui avaient eu le malheur d'encourir sa disgrâce.

Un jour le tyran s'aperçut que plusieurs de ses mamlouks vivaient en intimité avec des esclaves géorgiennes de son harem, il leur fit couper le nez, et les envoya en exil. Les femmes, dont quelques-unes étaient enceintes, furent étranglées par ses bourreaux, et jetées à la mer.

Sélym et Solymân, pachas, ses anciens mamlouks, irrités d'une action si noire, cernèrent son palais, où il s'était renfermé. Cet homme, fécond en stratagèmes, déguisa en

soldats des ouvriers qui travaillaient chez lui, et les plaça sur les tours, à côté des canonniers. Les assaillans, apercevant beaucoup de gens armés, crurent qu'il y avait de la magie dans son fait; il levèrent le siége, et se soumirent.

La Porte lui dressa des embûches qu'il sut constamment éviter; elle se servit avec lui d'une politique raffinée dont il découvrit les ressorts, et qu'il sut déjouer par ses intrigues. La renommée a publié la résistance opiniâtre qu'il opposa pendant deux mois aux Français qui l'avaient assiégé. Dans les dernières années de sa vie, il se faisait passer pour un prophète; cette particularité manquait à son histoire. Avant sa mort, il fit appeler Ismayl-Pacha, gouverneur de Marach, qu'il désigna pour lui succéder jusqu'au retour de Solymân-Pacha, qui avait été chargé d'escorter la caravane. Ismayl, de concert avec le Kourde Thaah, chef des troupes, se fortifia dans la place. Après s'être muni d'un firman du grand-seigneur, il en refusa l'entrée à Solymân-Pacha, à qui les anciens soldats de Djezzar ouvrirent ensuite les portes.

NOTES

HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR M. JOMARD, DE L'INSTITUT.

Page 1. — *Mourâd-Bey.*

On connaît généralement l'histoire de ce prince; parmi les personnes qui ne sont pas étrangères à ce qui concerne l'Égypte, peu ignorent l'origine de sa fortune au temps d'Aly-Bey, et ses démêlés avec Ibrahym-Bey, qui ne cessèrent que par le partage égal du pouvoir entre ces deux chefs. L'Égypte eut alors deux *cheykhs el-beled* (gouverneurs), et le despotisme militaire fut du moins concentré dans deux mains seulement; mais le pays n'en était guère plus heureux ni plus tranquille. Tel était son état lorsque l'expédition française parut sur les côtes d'Alexandrie, le 2 juillet 1798. Un accord sincère entre les mamlouks pouvait les sauver; mais cette belliqueuse cavalerie se divisa; chacun des chefs suivit son génie et l'impulsion de son caractère. Comptant sur l'avenir, le cauteleux Ibrahym emporta en Syrie tous ses trésors, suivi des mamlouks de son parti; le vaillant Mourâd, au contraire, fit tête à l'orage, se montra digne de ses ennemis, et lutta avec constance contre l'élite des braves: il se fit estimer par son courage et par l'élévation de son caractère généreux. Il déploya même en plusieurs occasions une sorte de magnanimité. A ces qualités de l'âme, Mourâd joignait une force athlétique, don précieux dans l'Orient, et surtout parmi ses pareils.

Page 2. — *Le général Kléber.*

Les sciences et les arts ont de grandes obligations au général Kléber, pour la protection et l'accueil qu'il prodigua, pendant

son trop court commandement, aux voyageurs qui s'occupaient d'explorer l'Égypte et les contrées environnantes. Non content de rassembler en un faisceau toutes les découvertes déjà faites isolément par les membres de l'institut du Kaire et de la commission des sciences et des arts, il préparait et encourageait de nouvelles excursions. Il avait arrêté un plan de travail parfaitement conçu, qui aurait procuré de grandes lumières et donné le moyen d'achever l'œuvre de la civilisation, déjà heureusement commencée sous son habile prédécesseur. Le coup funeste qui trancha les jours d'un guerrier cher à ses compagnons d'armes, détruisit presque tout espoir d'amélioration. Cependant quelques germes féconds parvinrent à se développer : le spectacle de l'industrie et de l'activité françaises réveilla la langueur d'un peuple opprimé par l'étranger depuis tant de siècles. Le pays fut assaini, des institutions généreuses furent adoptées, l'agriculture se perfectionna, et l'on fit de nombreux efforts dont l'Égypte commence enfin à goûter quelques fruits.

Page 4. — *Projets d'établissement du général Menou.*

Le général Menou, successeur de Kléber, suivit une route bien différente; son zèle actif mais aveugle, son instruction peu commune mais mal appliquée, ne produisirent aucun bien ni pour l'armée ni pour le pays. Il eut la maladresse de faire entrevoir aux troupes qu'elles ne reverraient plus la France. Il prit un nom turk et se maria avec la fille d'un musulman. Sa conduite capricieuse et injuste envers les généraux lui aliéna les esprits; il tomba de faute en faute, et l'homme qui désirait le plus ardemment de conserver l'Égypte à la France fut la seule cause qui la lui fit perdre.

Page 7. — *Mort de Mourâd-Bey.*

La mort presque subite de Mourâd-Bey coïncida d'une manière fâcheuse avec la fatale bataille du 30 ventôse an IX (21 mars 1801). Les Français donnèrent des pleurs à sa fin

précoce, comme il en avait donné lui-même à la catastrophe de Kléber. On fit circuler beaucoup de bruits sur la cause de cette mort; mais il paraît constant que ce fut la peste. Cet homme intrépide et influent aurait joué un grand rôle dans la lutte des Français contre les alliés, et peut-être aurait changé la fortune.

Page 9. — *Évacuation de l'Égypte.*

Si les fautes énormes du général Menou eurent la plus grande part aux causes qui ont enlevé l'Égypte à la France, la justice oblige de reconnaître qu'il a défendu cette conquête avec la plus grande opiniâtreté, et qu'il n'a ménagé aucun sacrifice pour remplir jusqu'au bout un devoir rigoureux. Quand il traita avec les alliés, la garnison d'Alexandrie, assiégée depuis six mois, était réduite aux dernières extrémités, aux privations les plus dures : on vivait depuis long-temps de la chair du cheval, et déjà l'on était condamné à manger des animaux immondes. Une population nombreuse avait quitté la ville. La ration était limitée à quelques onces de riz. Enfin, depuis long-temps les troupes du Kaire et tout le reste de l'armée avaient capitulé, et la garnison avait perdu, avec l'espérance, tout ressort et tout courage moral. Menou, presque seul, résistait avec une ardeur, une activité au-dessus de son âge. L'honneur français, la gloire de la patrie, les dangers même exaltaient son âme au plus haut point, et il faisait mille efforts pour inspirer à des hommes épuisés et découragés la résolution qu'il avait prise de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Pages 10, 11. — *Situation des mamlouks.*

Après la séparation de Mourâd et d'Ibrahym-Beys, le corps des mamlouks se réduisit à moitié; plusieurs kâchefs rentrèrent en Égypte et vécurent tranquilles dans leurs propriétés; la maison de Mourâd et celles de l'Elfy perdirent beaucoup de monde par les combats, les fatigues et les privations. Personne n'ignore combien les batailles de Chobrâkhyt, des Pyramides, de

Sedment, furent meurtrières pour cette brave milice; et quelles pertes lui fit essuyer, dans sa poursuite infatigable, le corps d'armée du général Desaix.

Plus de vingt mille hommes de la meilleure cavalerie furent ainsi réduits à quatre ou cinq mille, compris les mamlouks émigrés, qui rentrèrent à la paix avec Ibrahym leur chef, déjà avancé en âge. Les autres chefs avaient montré pendant la guerre de l'audace et de la persévérance; ils pouvaient encore inspirer des craintes à la Porte, qui, après tout, avait gagné à l'expédition des Français. Ce que ceux-ci avaient commencé sur le champ de bataille, celle-là voulut l'achever par une voie plus courte et plus sure, et la destruction entière des mamlouks fut résolue. Il est difficile de croire que l'ambassadeur anglais près de la Porte ait partagé les vues du divan : la conduite du général Hutchinson suffirait pour le faire penser.

Outre les mamlouks échappés à la guerre, il y avait encore dans leurs rangs trois à quatre cents Français, restés en Égypte après l'évacuation, et dont la présence ajoutait à ce noyau une force aisée à concevoir.

Page 10. — *Camp de César.*

On appelle ainsi, d'après le nom arabe du lieu, *Qasr-Kias-serah*, une enceinte romaine, bâtie en briques et assez bien conservée, située à 6000 mètres vers l'est d'Alexandrie, sur le bord de la mer. C'est un carré de 250 mètres de côté. Le nom banal de Camp de César lui convient mieux qu'à d'autres enceintes pareilles, parce que Nicopolis, que la géographie nous apprend avoir été en ce même lieu, avait pris son nom d'une victoire remportée sur Antoine par César Auguste.

Page 13. — *Les mamlouks appelés par le capitan-pacha.*

Si l'on ne connaissait l'imprudence des mamlouks et leur confiance orgueilleuse, on aurait de la peine à comprendre comment ils se rendirent à Aboukyr auprès du capitan-pacha.

Mourâd-Bey n'aurait répondu à son appel qu'en se faisant accompagner de toute sa maison. Suivis de quatre mille hommes de cavalerie, les beys pouvaient espérer de bonnes conditions; et ils devaient prendre ce parti, quand même ils n'auraient pas pénétré le dessein de la Porte ottomane.

Page 14. — *Massacre des beys.*

Cette première catastrophe des mamlouks a été racontée et jugée en Europe très-diversement : il est à peu près certain que le capitan-pacha fut contraint d'obéir aux ordres exprès du divan. Pendant la guerre avec les Français, il avait donné la mesure de son caractère qui n'était ni féroce ni perfide à ce point; ajoutez que l'atrocité de ce massacre fut encore plus odieuse par la précaution que l'on prit de faire promettre aux beys de ne pas réclamer l'assistance des chefs de l'armée britannique. Au surplus, cette dernière circonstance, autant que la démarche du général Hutchinson, prouve encore que les Anglais furent étrangers à cet horrible guet-apens.

Page 16. — *Ishâq* ou *Isaac-Bey.*

Cet homme délié, habile négociateur, était le conseil du capitan-pacha. Pendant le blocus d'Alexandrie par les alliés, Ishâq-Bey eut diverses missions qui le firent connaître des assiégés pour un homme de mérite. Il avait été élevé en Europe, et il l'avait parcourue en plusieurs sens. Ses manières étaient faciles, et il était doué de la politesse française; circonstance qui se rencontre à la vérité chez les Persans, mais rarement chez les Turks.

Page 18. — *Cheykh el-Bekry.*

Le cheykh el-Bekry était l'un des principaux membres du divan du Kaire. Cette assemblée examinait toutes les affaires intérieures, et c'était sur son avis, toujours éclairé par de mûres discussions, que le général en chef prenait les mesures impor-

tantes pour l'administration du pays. El-Bekry fut aussi l'un des cheykhs qui montrèrent le plus de bonne volonté et même d'attachement pour la cause des Français. Telle fut l'origine des liaisons que sa fille eut avec ces derniers. Pendant tout le cours de l'occupation, il y eut peu ou point d'exemple semblable parmi les familles distinguées; non-seulement l'armée respecta la religion et ses usages; mais les femmes continuèrent à rester recluses, et l'on n'eut à reprocher aux Français aucune infraction aux lois mahométanes ou aux habitudes égyptiennes. La fille du cheykh el-Bekry avait l'imprudence de sortir sans voile ou voilée imparfaitement, parée de ses habits les plus riches; elle avait coutume de porter des bracelets d'or massif aux bras et aux jambes.

Page 18.—*Ibrahym-Bey et Osmân-Bey Bardissy.*

Maintenant que la conquête de la Nubie, par le vice-roi d'Égypte, a porté le dernier coup aux mamlouks réfugiés à Dongolah, et anéanti les faibles restes de cette milice, le moment paraît venu d'en écrire l'histoire: il importe donc de recueillir tous les matériaux; et avant que le temps n'obscurcisse la vérité, de bien éclaircir les faits compliqués. La circonstance récente qui mérite le plus qu'on prenne ce soin, est la position des mamlouks vis-à-vis de la Porte, de la France et de l'Angleterre, depuis l'année 1798. Tous les ressorts secrets qu'ont fait jouer ces puissances ne sont pas entièrement connus, mais on en sait assez pour démêler les causes des événemens principaux, sinon pour dévoiler les intrigues diplomatiques. On doit regarder la paix faite avec Mourâd-Bey, en 1801, comme l'époque de laquelle date un changement favorable dans les dispositions de la France à l'égard des mamlouks. L'évacuation de l'Égypte n'aurait laissé aucun point d'appui à la première, si les seconds eussent disparu tout-à-fait; tandis que la présence de ceux-ci et leur attitude hostile fournissaient un élément de résistance contre la Porte, et le moyen de rentrer un jour dans le pays. De son côté, l'Angleterre faisait le même calcul, et avait les

yeux fixés sur cette milice, avec un avantage de plus, celui de pouvoir réclamer une part dans le fruit d'une conquête à laquelle ses troupes de terre et de mer avaient tant contribué. Les mamlouks se flattaient que l'Égypte avait été reprise à leur profit, et qu'on allait, sinon leur rendre l'autorité suprême, du moins leurs maisons, leurs terres et leurs richesses. De ces intérêts divers et de ces espérances secrètes, naissait une situation très-compliquée qui devait amener bien des incidens et des combinaisons imprévues. Suspects à la Porte, les beys, un jour ou l'autre, devaient être sacrifiés; mais la France et l'Angleterre pouvaient secrètement soutenir leurs prétentions. Enfin, les mamlouks avaient un rôle difficile à jouer vis-à-vis des trois puissances. Il fallait ménager le ressentiment des unes et briguer l'appui des autres. Ce rôle eût exigé autant d'adresse qu'ils avaient de bravoure, autant d'habileté qu'ils avaient d'imprudence.

Ces réflexions étaient nécessaires pour comprendre la démarche d'Ibrahym-Bey et d'Osmân-Bey Bardissy auprès du premier consul de France, démarche qui demeura stérile: on craignit de porter ombrage à la Porte. Cependant, peu de temps après, le colonel Sébastiani eut une mission qui n'était pas étrangère à l'ouverture des beys.

Page 18. — *Girgeh.*

Ce lieu est la capitale de toute la Haute-Égypte : il a succédé pour l'importance, et sous le rapport administratif, à l'ancienne Ptolémaïs, comme cette ville toute grecque avait remplacé elle-même Thèbes et Abydus. Girgeh, sous la domination des Arabes et des Turks, à retenu son nom chrétien. On y trouve encore des églises cophtes placées sous l'invocation de saint Georges, qui a donné son nom à la ville. C'est en quelque sorte le magasin de grains de toute la Thébaïde.

Page 21. — *El-Hoch ou el-Khouch.*

Village situé au S.-O. de Damanhour, à environ vingt-cinq

mille mètres. (*Voyez* le grand atlas géographique de l'Égypte, planche 37.)

Page 26. — *Minyeh.*

La situation de cette ville sur le fleuve est telle, que les plus petites barques ne peuvent échapper à celui qui l'occupe. Minyeh est le chef lieu de l'Égypte moyenne; elle a succédé à l'ancienne Hermopolis; son étendue et sa population sont médiocres, mais sa position est forte, et ses jardins sont agréables.

Page 27. — *Attaque des troupes contre la maison du pacha.*

Le gouverneur occupait l'ancienne maison de l'Elfy-Bey, que le général en chef de l'armée française avait habitée. Ce palais est environné de beaux jardins : il est sur le côté occidental de la grande place Ezbekyeh. Pour bien connaître le lieu de la scène, consultez, dans la *description de l'Égypte*, le plan de la ville du Kaire, planche 26. *État moderne.*

Page 29. — *Retraite de Mohammed-Pacha.*

Parmi les Français restés en Égypte, après le départ de l'armée, plusieurs se mirent au service des Turks, et tout le reste avec les mamlouks; les uns et les autres donnèrent des preuves d'une fidélité inaltérable. Mohammed-Pacha eut à s'en louer dans sa catastrophe. (*Voyez* p. 34 du Ier vol.)

Page 29. — *M. Rosetti.*

Voyez, sur ce consul d'Autriche, les détails géographiques renfermés dans le second volume.

Page 33. — *Fort Shulkowsky.*

La mosquée dite Gâma'-ed-Dâher était une des plus anciennes du Kaire, et déjà abandonnée à cause de sa position extérieure

à la ville, quand les Français en firent un fort. Il prit le nom du malheureux Shulkowsky, après la révolte qui éclata le 22 octobre 1799. On sait que l'insurrection dura trois jours, et mit l'armée et toute l'expédition en péril. Cet officier distingué succomba auprès du fort, en se défendant vaillamment contre une nuée d'Arabes. (*Voyez* le plan du Kaire, dans la *description de l'Égypte; état moderne*, planche 26.)

Page 34. — *Kasr el-Ayny.*

Du temps de l'expédition française, cette maison, qui portait aussi le nom de ferme d'Ibrahym-Bey, fut transformée en hôpital. Elle est agréablement située non loin du Nil, à l'ouest de la ville du Kaire. C'est dans la plaine qui les sépare que les mamlouks avaient coutume de se livrer au jeu du géryd. L'île de Roudah, renommée par ses jardins et par son allée de sycomores, presqu'autant que par son nilomètre, est placée en face de Kasr-el-Ayny. (*Voyez* le plan des environs du Kaire, *description de l'Égypte; état moderne*, planche 15.)

Page 49. — *Crue du Nil insuffisante.*

C'est un phénomène heureusement rare en Égypte, qu'une crue du Nil qui s'arrête au milieu de sa marche. La disette le suit infailliblement, ou du moins le renchérissement extrême des denrées. Rien ne serait plus facile que de conserver des grains dans les années d'abondance, c'est-à-dire à peu près tous les ans. Le sol et le climat s'y prêteraient parfaitement. Mais quelle amélioration pourrait-on attendre des mamlouks et des gouverneurs temporaires?

Page 50 et suiv. — *Fautes des mamlouks.*

Les mamlouks, devenus maîtres du Kaire, ne profitèrent pas de la bonne fortune. La fougue et l'imprudence qui leur est propre leur firent commettre faute sur faute. Un seul homme, à défaut de Mourâd-Bey, eût pu les sauver; mais il manquait de

caractère, et l'âge l'avait glacé. La rivalité acheva de les perdre. Elfy, Bardissy et les autres, devaient sacrifier leurs prétentions et leurs ressentimens à l'intérêt commun. Ils l'eussent fait peut-être sans les instigations de la Porte.

Page 59. — *Edkou.*

Village situé entre Aboukyr et Rosette, non loin de la mer. Les Français appelèrent *maison carrée* un grand okel ou caravansérail auprès duquel s'écoulent les eaux du lac d'Edkou, quand il se remplit au temps de l'inondation.

Page 62. — *Hamad.*

Village sur le Nil, au midi de Rosette.

Page 64. — *Chobrä.*

Joli village placé au-dessous du Kaire, à six mille mètres au nord, où le vice-roi d'Égypte a sa maison de campagne. Chalakân est à vingt mille mètres du Kaire, au nord-ouest. (*Voyez* l'atlas géographique d'Égypte, planche 24.)

Page 66. — *Zefté.*

Village à cinq mille mètres de Chalakân, au nord. (Voyez *ibid.*, planche 25.)

Page 69. — *Le cheykh Sadât.*

Le cheykh Moḥammed el-Sadât, au temps de l'expédition, passait pour exercer une grande influence : il savait remuer les passions du peuple, en se couvrant du manteau de la religion. Il fut regardé généralement comme ayant fomenté la première révolte du Kaire. Après la seconde, qu'il avait aussi excitée, il paya cher son crédit et ses succès populaires. Le général en chef, vainqueur à Héliopolis, lui imposa une forte contribution,

et poussa la rigueur jusqu'à lui faire infliger le supplice de la bastonnade; en quoi il ne fut pas approuvé de l'armée.

Page 74. — *Elfy-Bey.*

Les détails que renferme cet ouvrage sur la vie d'Elfy-Bey nous dispensent de faire connaître ce personnage, qui a joué un grand rôle, soit pendant, soit depuis l'expédition française. C'était un homme de mœurs élégantes, et d'un esprit plus orné que les autres beys. Il ne se joignit pas au corps de Mourâd-Bey, dans la guerre de la Haute-Égypte. Il préférait d'observer les environs du Kaire, d'attirer les Arabes dans son parti, d'enlever les convois et les troupes isolées. Quand on le cherchait dans la Basse-Égypte, il était au midi du Kaire, et si on voulait le surprendre, il se jetait aussitôt dans le pays inférieur, en passant par derrière le Mokattam [1]. Brave cependant, il ne refusait pas le combat dans l'occasion. Son palais du Kaire, dans la place Ezbekyeh, était un des plus agréablement situés, et le général français en avait fait son quartier-général. On n'est pas surpris que les Anglais aient jeté les yeux sur ce bey, pour l'attacher à leur cause, et en faire un instrument.

Page 75. — *Entrevue d'Osmân-Bey Bardissy avec Mohammed-Aly.*

La multiplicité des événemens relatés dans cette histoire ne permettra pas toujours au lecteur de distinguer ceux qui ont eu de l'influence sur les affaires du pays; c'est pourquoi nous signalerons de temps à autre les faits les plus importans : l'attention du lecteur en sera soulagée. Il est essentiel de remarquer l'effet produit en Égypte par l'arrivée d'Elfy-Bey. Avant son retour d'Angleterre, l'homme le plus marquant parmi les beys était Bardissy. L'occasion était belle pour préparer la destruction des mamlouks; la Porte ne manqua pas de la saisir. Il fallait

[1] Montagne sur laquelle est bâti le château du Kaire.

exciter entre les deux beys la jalousie et la défiance, empêcher qu'ils ne s'unissent dans l'intérêt commun, déterminer même Bardissy à sacrifier un rival; c'est ce que le divan insinua ou prescrivit à Mohammed-Aly. Delà tous les maux qui ont frappé les beys, et amené leur perte totale en peu d'années. Cet acte de la politique ottomane était d'autant plus adroit, qu'il ruinait la prétention secrète d'une grande puissance dans la personne du bey sacrifié. C'est ainsi que la Porte soutient avec succès contre les cours de l'Europe une lutte inégale, et se débarrasse de ses ennemis en les mettant aux prises les uns avec les autres. Au reste, on ne peut douter des projets de l'Angleterre sur Elfy-Bey, d'après l'accueil qu'il obtint à Londres, et les richesses qu'il en rapporta. On poussa la courtoisie jusqu'à remplir ses caisses de meubles précieux, d'étoffes de tout genre et d'instrumens de musique.

Page 85. — *Insurrection étouffée au Kaire.*

L'influence que les cheykhs eurent sur le peuple dans cette occasion, rappelle un événement analogue arrivé durant l'expédition, et la fermeté de caractère du cheykh el-Mohdy. L'autorité française accusait les cheykhs d'avoir fomenté une sédition. Des plaintes furent portées au divan même. El-Mohdy se leva et dit : « Vous nous accusez injustement; c'est à nous que « vous devez la tranquillité du peuple; elle dépend de nous « seuls, et la preuve que nous n'avons pas excité de révolte, « c'est qu'il n'y en a pas eu. » On pourrait citer plus d'un trait semblable de la part des cheykhs de cette époque. Ces hommes doivent leur influence, non pas seulement à l'empire de la religion, au fanatisme de la populace, mais encore à leurs moyens personnels, à une raison forte, à beaucoup plus de jugement et d'esprit qu'on ne leur en accorde communément.

Page 86. — *Birket-el-Fyl.*

C'est le nom qu'on donne à une place du Kaire, longue, de

forme irrégulière, située au midi de la ville, qui, ainsi que la grande place Ezbekyeh, et même que toute l'Égypte, a trois aspects différens pendant le cours de l'année : durant quatre mois elle est couverte par les eaux de l'inondation et l'on s'y promène en bateaux; on y sème ensuite, et pendant quatre mois elle offre une belle verdure; enfin, après la récolte, c'est une place poudreuse. Elle est bordée d'un grand nombre de palais et de maisons de plaisance appartenant aux beys. (Voyez *Description de l'Égypte, état moderne,* planche 26 et planche 39.)

Page 86. — *Fort de l'Institut.*

On donnait ce nom à un fort bâti entre le Kaire et l'île de Roudah, sur une des hautes montagnes de décombres dont la ville est environnée. (Voy. *Descr. de l'Ég., état moderne,* pl. 26.)

L'Institut d'Égypte et la commission des sciences et des arts occupaient un petit quartier situé non loin de Sitty-Zeynâb et du canal. Là étaient le lieu des séances, la bibliothèque, les laboratoires de chimie et de physique, la ménagerie, le jardin de botanique, les ateliers de mécanique, etc. Les membres de ces compagnies habitaient les maisons de Qâsim-Bey, de Hassan-Kâchef et plusieurs autres [1].

Un vaste corridor découvert de la maison de Hassan-Kâchef avait servi à tracer une grande méridienne, construite par les astronomes avec beaucoup de soin.

Outre les séances périodiques de l'académie du Kaire, il y avait dans le *jardin de l'institut*, ci-devant de Qâsim-Bey, des réunions libres, où quarante à cinquante personnes venaient, chaque soir, s'entretenir des projets de voyage, des découvertes déjà faites, des questions si variées et si intéressantes que présentaient l'Égypte physique, l'Égypte ancienne, le gouvernement du pays et les mœurs des habitans. Les progrès mêmes des sciences physiques et mathématiques occupaient, au Kaire, les Monge et les Berthollet comme s'ils eussent habité une capitale

[1] *Voyez* les planches 55, 57 et suivantes.

d'Europe au sein d'une paix profonde; tandis que leurs disciples, formés à une savante école, s'essayaient à marcher sur leurs traces, et qu'ils appliquaient à l'art d'observer, et à la description du pays, les méthodes rigoureuses qu'ils avaient apprises. C'est là que Monge étendit les limites de la géométrie à trois dimensions, que Berthollet fit de la teinture une science exacte, que Conté déploya les trésors de l'industrie européenne. C'est ainsi que ces grands maîtres jetaient les fondemens d'une nouvelle école d'Alexandrie; et ce germe eût produit depuis vingt années des fruits abondans, si le sort eût été favorable à nos armes; ou si la jalousie politique eût permis à la France un établissement durable, encore plus avantageux à l'humanité qu'au commerce de telle ou telle nation en particulier. Qui peut calculer ce qu'un peuple éclairé, généreux, maître de l'Égypte, ferait pour la civilisation de l'Afrique, et pour l'amélioration de l'Asie occidentale? Quel autre pays placé entre les trois continens, est en même temps plus riche, plus fertile, plus voisin de l'Europe, et possède autant d'avantages réunis ?

Page 89. — *Place de Roumeyleh.*

Grande place située au pied de la citadelle, remarquable par les tours qui forment l'entrée du château et par la mosquée de soultân Hassan, la plus élevée, et l'une des plus riches de la ville. (Voyez *Description de l'Égypte*, planches 32 et 67.)

Page 89. — *Le Mekyâs.*

Bâtiment qui occupe la partie méridionale de l'île de Roudah. Les Français avaient établi plusieurs constructions dans le voisinage : Mohammed-Aly en a fait un fort. Ce lieu est déjà fortifié naturellement par les deux bras du Nil, qui le baignent de toutes parts. Le puits qui sert à mesurer les accroissemens du fleuve est à la pointe même de l'île, et renferme une colonne octogone, divisée en coudées et en palmes. Ce monument intéressant a été l'objet des recherches les plus exactes de la part de l'institut

d'Égypte. (Voyez *Description de l'égypte, État moderne*, planches 14, 15, 16, 23, et les *Mémoires de l'Institut.*)

Page 91. — *Prudence d'Ibrahym-Bey.*

Malheureusement pour les mamlouks, la sagesse et l'expérience d'Ibrahym-Bey leur furent complétement inutiles. Ibrahym n'avait que de la prudence; il lui manquait la valeur, et le bras qui exécute un dessein sagement conçu. C'est ainsi que nous l'avons vu, en présence de l'armée française, prendre le parti de la retraite pendant que Mourâd acceptait le combat au risque de succomber. C'est cette même timidité qui empêcha les conseils d'Ibrahym de prévaloir au moment où ils auraient été salutaires. Ils ne pouvaient avoir de prépondérance, aux yeux d'hommes tels que les mamlouks, sans être accompagnés de ce courage qui donne l'exemple et qui entraîne tous les esprits. Avec plus de vigueur dans le caractère, Ibrahym eût fléchi l'âme altière de Bardissy, dirigé l'ambition de l'Elfy, étouffé entre les chefs les passions jalouses, et concentré dans ses mains toute l'autorité, dans l'intérêt commun.

Page 95. — *Mohammed-Aly.*

Le but de cette histoire étant de faire connaître ce qu'est devenue l'Égypte entre les mains de Mohammed-Aly, le lecteur doit rechercher avec curiosité tout ce qui se rapporte au commencement de sa fortune. Les journaux d'Europe ont retenti des bruits les plus bizarres sur son origine. Sa tolérance, si extraordinaire dans un pacha; son esprit supérieur aux préjugés des Orientaux et à la doctrine du fatalisme; la protection qu'il accorde au développement des arts et de l'industrie, ont fait conclure qu'il devait être né dans quelque pays civilisé, et de parens chrétiens. Un soi-disant Français émigré, attaché à la légation anglaise de Constantinople, fit annoncer, il y a deux ans, une prétendue histoire complète de Mohammed-Aly et de sa sœur Aline, mère de Mahmoud, sultan régnant, qui, dit-il, devint

sultane favorite sous Abd-ul-Hamid, grand-seigneur en 1778. Ils sont nés à la Martinique, en 1763 et 1764 (si l'on en croyait le récit en question), d'un officier supérieur français, qui obtint, en 1778, une sous-lieutenance pour l'un et une place à Saint-Cyr pour l'autre; ils auraient été pris par un corsaire de la Cavale; Mohammed-Aly retenu à la mer, et Aline vendue à Constantinople par un Arménien, puis offerte en présent au grand-seigneur : à cette historiette, on ajoutait que le sultan, à la prière d'Aline, fit rechercher le brave Mohammed et le plaça au collége du sérail. Depuis ce moment, c'est-à-dire vers 1784, jusqu'à la campagne du visir contre l'armée d'Orient, où Mohammed-Aly fut employé seulement comme aghâ, on ne rend point compte de ce qu'il devint. Cette lacune suffirait pour prouver que le récit est controuvé, quand même on expliquerait comment il attendit huit nouvelles années, c'est-à-dire en tout vingt-quatre ans, pour être nommé pacha. C'est encore au même personnage que l'on attribue la catastrophe de Mustapha-Bairaktar, et l'exaltation de Mahmoud, fils d'Aline, sultan actuel. Tous ces détails sont romanesques et sans fondement. Le fait est que Mohammed-Aly est né à la Cavale, petit port de la Romélie, à trente lieues à l'est de Salonique, six ans plus tard que ne le prétend l'émigré français. M. Lyon, négociant français, qui avait résidé longtemps dans cette échelle, l'y avait connu fort jeune, ainsi que son père, et il leur avait rendu quelques services. La suite de son histoire sera exposée dans l'ouvrage avec des détails qui laisseront peu à désirer. C'est pourquoi nous n'entrerons ici dans aucun autre développement.

Page 99. — *Boulâq.*

Ville séparée du Kaire seulement par une petite plaine. C'est le port de la capitale pour tous les navires qui arrivent du Delta, comme le vieux Kaire pour ceux qui viennent de la Haute-Égypte. Ce lieu a été incendié pendant le siége du Kaire, et reconstruit plus tard. Ismâyl-Bey, fils du pacha actuel, le même qui vient d'être assassiné en Nubie par les noirs révoltés, y avait

son palais. Plusieurs considèrent Boulâq comme un faubourg du Kaire. (*Voy.* le plan général des environs du Kaire, *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 24.

Page 100. — *Deyr-el-Tyn.*

Deyr-el-Tyn et Baçatyn sont deux petits villages, à 5000 mètres au sud du Kaire : le premier est sur le Nil; le second marque l'entrée de la vallée de l'Égarement, l'un des chemins qui conduisent à Suez.

Page 101. — *Moultezim.*

Feu Lancret, membre de l'institut d'Égypte, a lu à cette compagnie un mémoire sur le système d'impositions usité en Égypte, dans lequel il examinait la condition des propriétaires en Égypte et la nature du droit de propriété. On peut consulter ce mémoire, qui est imprimé dans la *Description de l'Égypte* (*état moderne*, tom. Ier), et qui est digne de son savant auteur, l'un des hommes les plus distingués parmi les élèves de l'école polytechnique, qui ont pris part à l'expédition.

Pour la définition du mot *Moultezim*, voyez aussi les doctes mémoires de M. Silvestre de Sacy, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Page 104. — *Kobbet-el-Âzab.*

Position à 2000 mètres au nord-est du Kaire. La fin du mont Mokattam ou mont coupé, est au midi de ce point. On sait que cette montagne, appelée aussi *Arabique*, après avoir suivi la rive droite du Nil depuis la dernière cataracte jusqu'au Kaire, s'épanouit vers l'est, et se porte jusqu'à Suez, tandis que la montagne Libyque se dirige en même temps vers l'ouest, de manière à laisser entr'elles un vaste espace où les eaux du fleuve circulent librement, et qui forme le grand et le petit Delta.

Page 105. — *Kelyoub.*

Cette grosse bourgade est le chef-lieu de la province de son

nom, appelée aussi province du Kaire. Kelyoub, ou plutôt Qelyoub, est le reste d'*Héliopolis*, ainsi corrompu. Par abréviation, l'on écrivait *Héliop*. Les itinéraires portaient aussi *Heliu*, prononcé *Heliou*. Les Arabes n'ayant point le *p*, et ayant remplacé l'aspiration par le *q*, ont fait *Qelyoub*. On trouve aujourd'hui dans cet endroit des débris d'antiquités, qui ont évidemment appartenu à Héliopolis. Ayant succédé à cette ancienne ville, après sa destruction, on conçoit comment il en a pris le nom. La distance de Kelyoub aux ruines actuelles est de 10000 mètres vers le nord-ouest. (Voyez l'*Atlas géographique*, planche 24.)

Page 106. — *La citadelle du Kaire.*

La citadelle qui commande le Kaire est commandée elle-même par le mont Mokattam, qui en est tout près, ce qui détruit l'avantage de sa position. Elle renferme le puits dit de Joseph et le palais du même nom, lieux célébrés l'un et l'autre par les voyageurs, et appelés ainsi, non pas du nom du patriarche, mais de celui de Yousef Salah el-dyn ou Saladin.

Pages 109 et 117. — *Madame Mourâd-Bey.*

Sitty-Nefysseh, veuve d'Aly-Bey et seconde femme de Mourâd-Bey, se fit connaître, pendant le cours de l'expédition française, sous les rapports les plus honorables. Peu de femmes ont montré à cette époque autant de dignité. Son caractère noble et généreux fut admiré des Français. Elle était plus instruite que les femmes de l'Orient ne le sont d'ordinaire, et ses manières étaient agréables autant que son âme élevée. Elle supporta le malheur sans se plaindre, et, quoique isolée et sans appui, elle continua de rendre à son mari tous les secours qu'il pouvait attendre de son dévouement et de sa tendresse. On doit rendre un hommage semblable à la femme d'Ibrahym-Bey. Quand on apprit au Kaire le débarquement de l'armée française, tous les

Européens furent menacés. Il y allait de leur vie, lorsque cette femme généreuse eut le courage de les recueillir dans sa maison, comme dans un asile inviolable.

Aussi pendant l'occupation du Kaire par les Français, les femmes des mamlouks restèrent dans la ville, sans être tourmentées ni vexées en aucune façon.

Page 118. — *Torrâh.*

Petit village et château-fort placés au midi et à l'opposé de Baçatyn, à l'entrée de la vallée de l'Égarement.

Page 126. — *Firmans de la Porte.*

On aurait de la peine à comprendre comment, avec sa faiblesse, avec le discrédit où ses firmans sont tombés, la Porte peut venir à bout de l'exécution de ses desseins, si l'on oubliait que la politique est une arme plus puissante que la force et la violence, et que le divan sait la manier avec le plus grand succès. Pour conserver l'Égypte, disputée par les beys et par des chefs ambitieux, le grand-seigneur veut faire marcher ceux-ci en Arabie, il ordonne aux Albanais de rentrer dans leurs foyers; mais ses ordres sont dédaignés; tous restent dans le pays; et cependant le divan atteint son but un peu plus tard, à force de persévérance et de concessions ménagées.

Page 127. — *El-Khankah.*

Gros bourg à 20000 mètres au nord-est du Kaire, non loin de Birket el-Hâggy, lieu où se rassemble la caravane des pèlerins de la Mecque, sur la lisière des sables.

Page 128. — *M. Royer.*

Tout le monde a entendu parler de l'empoisonnement des pestiférés devant Saint-Jean-d'Acre, effectué, dit-on, au mo-

ment où ils tombaient au pouvoir de l'ennemi. C'est, ajoute-t-on, à M. Royer, pharmacien de l'armée, que fut confiée cette mission odieuse. Mais quelques détails prétendus authentiques que l'on ait publiés sur ce sujet, l'on est forcé de convenir, après avoir remonté aux sources, qu'il règne encore une grande incertitude sur les circonstances du fait et sur le fait en lui-même. Il paraît, au reste, que l'homme à qui l'on impute l'exécution des ordres du général en chef ne songea point à repousser cette accusation. On le voit demeurer tranquille au Kaire, et continuer d'y résider après le départ des Français. C'est le même qui fut le héros de l'aventure rapportée page 128.

Page 141. — *Route du Kaire à Tripoli.*

Le chemin suivi par l'expédition américaine contre le dey de Tripoli, ayant pour point de départ Birket el-Gheytâs, paraît se confondre avec le chemin ordinaire des pèlerins barbaresques à leur retour d'Égypte. (*Voyez* ce dernier itinéraire dans le *Voyage à l'oasis de Syouah*, qui se publie actuellement.)

Page 147. — *Le Mahkameh.*

Il y a plusieurs lieux de ce nom : celui-ci est situé au même endroit que la maison du qâdy. Un autre est situé dans le quartier de Bâb el-Kharq. Il s'y trouve un bureau d'écrivains turks où se font inscrire ceux qui veulent se marier. Ce bureau fournit des partis à épouser, comme celui qui est fondé à Paris. (Voyez *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 26.)

Page 147. — *Tentâh.*

Ville du Delta, où se rend chaque année une immense multitude de pèlerins qui viennent visiter le tombeau de Seyd-Ahmed el-Bedâouy, né à Fez, fameux par sa sainteté et par ses miracles. La mosquée que lui éleva le sultân el-Malek el-Nassar,

au commencement du quatorzième siècle de l'ère vulgaire, est une des plus belles de l'Égypte. Les dévots s'y rendent du fond de l'Abyssinie, de l'Arabie et de toutes les parties de l'Égypte. Le commerce fait son profit de ce saint pèlerinage. (Voyez l'*Atlas géographique de l'Égypte*, planche 29. Le lecteur est prié de consulter cet atlas pour la position des autres villes et villages mentionnés dans le reste du volume.)

Page 151. — *Voleurs arabes.*

L'adresse des voleur arabes était passée en proverbe parmi les troupes de l'expédition française : on ne peut lui comparer que l'audace de ces même hommes. Ils dérobaient les armes, les équipages, les chevaux au milieu de nos campemens; les épées même au côté des officiers; puis ils cachaient leur butin et eux-même dans des meules de fourrage, au risque d'y étouffer. On a vu de ces gens, dans la Haute-Égypte, démolir le derrière des maisons pour dépouiller les soldats endormis, et cela avec une promptitude et une dextérité qui ne permettaient de s'en apercevoir que quand le voleur était déjà loin. Voici un trait dont j'ai été témoin sur le Nil. Un Arabe qui nageait derrière notre barque, parut subitement sur le tillac et enleva le turban du râys (pilote), puis se jeta dans le fleuve qu'il traversa tout entier, nageant entre deux eaux; il reparut ensuite sur la rive opposée, à quatre cents toises de nous.

Page 161. — *Exaltation de Mohammed-Aly.*

La rare prudence de Mohammed-Aly éclate dans cette circonstance difficile : les cheykhs, disposant du peuple, il les amène à son parti. Bientôt la multitude se répand en plaintes contre la tyrannie du gouverneur, et sa vie est menacée. Mohammed-Aly laisse agir ses partisans; il feint de refuser le pouvoir suprême; pendant ce temps, on agit secrètement pour lui à Constantinople, et il attend plus de deux mois le firman de la Porte, avant d'user de son autorité, quoique le peuple et les cheykhs l'eussent

déjà reconnue, et qu'il y eût du danger à temporiser : mais braver la puissance souveraine était pour lui le plus grand péril à éviter. Un an plus tard, il eut encore un plus grand besoin de sa prudence consommée. (*Voyez* ce Ier volume, page 213.)

Page 185. — *Bâb el-Fotouh et environs.*

Il faut connaître le lieu de la scène où se passa cette échauffourée, pour juger de toute l'imprudence des mamlouks. Hasanyeh est un quartier extérieur, mais contigu à l'ancienne enceinte dont les portes appelées Bâb el-Fotouh, Bâb el-Nasr, Bâb el-Charych font partie. La grande rue où entrèrent les mamlouks, après avoir passé par Bâb el-Fotouh (la porte de la Victoire), est d'une médiocre largeur, très-peuplée, et renferme une immense quantité de boutiques. Il en est de même des rues qui conduisent à Bâb el-Zoucyleh, à la grande mosquée el-Azhar et aux autres endroits où les beys et leurs gens se portèrent. Il est visiblement impossible à la cavalerie de se former et d'agir dans ces communications étroites, et habitée par une immense population; les mamlouks se livraient eux-mêmes à leur ennemi, pieds et poings liés, en faisant une attaque aussi téméraire. Suivez, sur le plan du Kaire, la marche des beys. (*Description de l'Égypte*, planche 26 de l'*état moderne.*)

Page 211. — *Lac de Mœris.*

Pendant une longue suite de siècles, l'Égypte, gouvernée par ses propres lois, vit fleurir l'agriculture, l'industrie, les arts et toutes les sources de la prospérité intérieure. A cette époque, de nombreux canaux faisaient jouir des bienfaits de l'inondation les endroits les plus reculés du pays, et plusieurs de ces bras artificiels servaient à débarrasser les terres supérieures de l'eau surabondante. Tel fut le grand canal qui transportait l'excédant de l'inondation dans le vaste bassin du lac de Mœris, dont la position intermédiaire, sur le plan de la vallée du Nil, permettait en de certaines circonstances d'en tirer les eaux nécessaires

pour arroser les terres inférieures. Ainsi la sagesse de l'Égypte avait pourvu aux cas assez rares où le Nil refusait son tribut annuel, sans qu'alors on pût rien attendre du secours des pluies. L'ensemble du canal [1] et du lac de Mœris [2] formait un système admirable qui a immortalisé son auteur, et qui a excité les éloges de toute l'antiquité. Depuis l'invasion des barbares (car on peut appeler ainsi les Perses comparés aux Égyptiens), l'Égypte a perdu tous les bienfaits de son ancienne industrie, et même une partie de ses avantages naturels. Les Romains firent quelques efforts pour entretenir l'agriculture; Alexandrie devint le grenier de Rome, et tout asservi qu'il était, le pays demeura toujours, pour ses maîtres avides, le territoire le plus fertile et la ressource la plus précieuse dans les années de disette. (Voyez *Mém. sur le lac Mœris*, *Descr. de l'Égypte*, *antiq. mém.*, tom. Ier.

Page 254. — *Résistance de Damanhour.*

La ville de Damanhour avait montré le même courage et la même persévérance pendant le cours de l'expédition française, dans une cause toute différente: ce qui est une preuve de la bravoure propre aux habitans.

Page 270. — *Expédition anglaise.*

On connaît peu en Europe la tentative faite par les Anglais en 1807, pour s'emparer de l'Égypte, et dont l'issue fut si malheureuse. La première relation qui en ait paru en France fait partie de l'ouvrage intitulé : *Histoire des Wahabys*, qui parut sans nom d'auteur, mais que l'on sait être l'ouvrage d'un homme aussi distingué par son esprit que par son savoir, M. de Corancez, ancien consul général à Alep, et que sa position mettait à portée

[1] Aujourd'hui *Bahr-Yousef*, le fleuve de Joseph.

[2] *Birket el-Qeroun* (*Lac-Cornu*), ou *Birket-Qaroun* (lac Caron), suivant d'autres.

d'être bien instruit de l'événement [1]. On a lieu d'être étonné que Mohammed-Aly ne fût pas depuis long-temps sur ses gardes, et que la descente des Anglais l'ait surpris sans défense. Averti comme il l'était, par l'arrivée de l'Elfy et par les démarches du consul britannique, il devait s'attendre chaque jour à des hostilités. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'une armée européenne ait cédé à de si faibles efforts, et ait si promptement succombé devant des ennemis pris au dépourvus, mal armés et sans tactique. Il est vrai que le pacha, dirigé par de bons conseils, eut la sagesse de réunir en un point toutes ses forces, et concentra toutes ses ressources. Dans une circonstance tout-à-fait semblable, le général Menou en agit tout autrement: le succès fut aussi bien différent.

Page 285. — *Coupure de la digue du lac Maréotis.*

On sait que la province de Bahyreh essuya un grand dommage et même un tort irréparable par la coupure de la digue du canal d'Alexandrie, opérée en 1801, lors du blocus de cette ville. Plus de quarante village et leurs terres furent submergés sous les eaux salées. Autrefois le lac Maréotis était rempli par les eaux du Nil; des jardins fertiles, de riches vignobles entouraient cette vaste étendue. Au temps d'Abulféda, ces cantons étaient encore cultivés soigneusement: il en parle comme d'endroits dont le séjour était délicieux; mais les eaux ayant cessé de parvenir en quantité suffisante dans le grand canal de Bahyreh, le lac se vida par l'évaporation, et le peu d'eau qui resta au fond, alimenté par les filtrations et les eaux pluviales, devint saumâtre par la salure naturelle des terres de l'Égypte, et hors d'état de servir aux irrigations. Quelque temps avant le 1er avril 1801, jour de la coupure de la digue par l'armée anglaise, une partie de nos troupes traversa le lac Maréotis, sans trouver au fond, rien qu'un terrain fangeux. La coupure fut élargie successivement par la pression des eaux du lac d'Aboukyr communiquant avec la mer. Ce ne fut qu'après plus de quarante jours que

[1] Paris, 1810, 1 vol. in-8°, *voyez* page 199.

le niveau fut établi à l'extrémité occidentale du lac Maréotis, auprès de la tour des Arabes et des ruines de Taposiris.

On voit que la digue, fermée depuis l'expédition, fut de nouveau r'ouverte par les Anglais. Aujourd'hui, d'après les travaux que le pacha fait exécuter, on espère opérer, avec le temps, le desséchement du lac Maréotis ; mais comment se débarrasser de la masse énorme de sels de mer qui auront été déposés sur le fond de cet ancien lac d'eau douce ?

Page 308. — *Affaire de Régeb-Aghá.*

Bâb el-Kharq est le lieu de la scène : c'est une rue qui précède le mousky, étroite et fort peuplée ; les maisons sont très-hautes. Il est facile de se représenter le désordre affreux que doivent produire dans ces rues populeuses des attaques de la nature de celle qui est racontée ici, et prolongées pendant quatre jours par une résistance opiniâtre : telle est pourtant la destinée de la ville du Kaire.

Page 309. — *Trait de Mohammed-Aly.*

Il suffirait de l'anecdote de la fausse magicienne pour établir la grande supériorité de Mohammed-Aly sur tous ceux qui lui ont disputé le gouvernement de l'Égypte. On peut même regarder ce trait de fermeté et de présence d'esprit comme un phénomène dans un pays semblable : il le serait encore dans plus d'un pays de l'Europe. On ne citerait guère de chef musulman capable de braver à la fois les terreurs de la superstition et le fanatisme du peuple, et surtout de démasquer lui-même, par une action aussi hardie, la fraude et l'imposture. Au reste, il paraît bien que la prétendue sorcière était une femme sujette à l'affection connue des médecins sous le nom d'hallucination.

Page 317. — *Bruit répandu d'une nouvelle expédition française.*

De temps à autre, le bruit se répandit du départ d'une flotte

française dirigée sur l'Égypte. Cette nouvelle n'avait point de fondement, mais il n'en est pas de même du projet d'expédition. Le chef du gouvernement nourrissait toujours l'espoir de reprendre une si belle conquête; et l'on ne peut trop regretter qu'il l'ait négligée pour d'autres plus difficiles et plus coûteuses. On peut juger de ses vues sur l'Égypte par la persévérance qu'il mit, pendant sept ans, à empêcher la publication du grand *Atlas géographique*. Cependant il n'est pas inutile d'observer que, le 27 janvier 1807, étant à Warsovie, il l'avait au contraire approuvée. Une mesure expresse, qui date de la fin de 1807, ordonna de mettre sur-le-champ tous les cuivres sous le scellé. La carte devait rester un secret d'état, jusqu'à ordre contraire. La commission d'Égypte fit depuis de vaines démarches pour obtenir que cette collection fût jointe à son ouvrage; rien ne put faire fléchir la résolution prise, et ce ne fut qu'à la fin de 1814 qu'une ordonnance royale autorisa cette publication.

Page 320. — *Entretien des ouvrages publics.*

Six ans d'une guerre intestine avaient détourné les gouverneurs de l'Égypte des soins qu'exigent les digues, les canaux, les mosquées et les édifices publics. Mohammed-Aly fut le premier qui porta son attention sur cette partie importante de l'administration, et c'est là aussi une des sources de la gloire qu'il s'est acquise. A peine l'Égypte était-elle sinon pacifiée, du moins un peu plus paisible, qu'il s'occupa de l'entretien des canaux. Toujours aux expédiens pour procurer aux troupes leur solde; obligé d'envoyer à Constantinople de grosses sommes d'argent; enfin ayant épuisé tous les moyens de rigueur vis-à-vis des Coptes et des corporations, il sentit bien qu'il fallait appeler à son aide les ressources de l'agriculture, et que son intérêt le plus pressant était de rétablir la navigation intérieure, et de procurer l'irrigation aux terres éloignées du Nil.

Le canal de Menouf, fermé par Mohammed-Aly en 1807, était un des plus considérables de l'Égypte. Sur ce canal et sur ses rapports avec les branches de Damiette et de Rosette, lisez l'in-

téressant mémoire de M. Lepère aîné, relativement au canal des deux mers, 2e section. (*Description de l'Égypte, état moderne*, tom. Ier.)

Page 322. — *Droits sur le commerce.*

La situation déplorable des finances de l'Égypte, et l'obligation impérieuse de pourvoir à la solde des troupes, furent l'origine du monopole tant reproché à Mohammed-Aly. D'autres moyens lui eussent procuré plus de ressources, et évité les pertes que ce système a entraînées. Après avoir débuté par le monopole des tabacs, il en est venu à faire travailler, pour son compte, tous les tisserands de l'Égypte.

Page 323 et suivantes. — *Réponse de Mohammed-Aly aux plaintes des cheykhs.*

On ne peut s'empêcher d'être frappé de la présence d'esprit et de la fermeté qui éclatent dans les paroles du vice-roi; il semble qu'on y reconnaît le langage d'un conquérant trop fameux qui a exercé sur ses contemporains une si grande influence, par le seul ascendant de son caractère et de sa politique. On remarquera encore entre eux d'autres traits de ressemblance. Le vice-roi est d'une taille plus que médiocre; ses déterminations sont subites; ses marches promptes, inopinées. Ajoutez à ces traits communs une humeur violente et emportée.

Une des causes du succès de ce prince, est, sans contredit, l'activité qu'il met dans toutes ses entreprises. A une fermeté inébranlable, à une prudence consommée, il devait encore joindre, pour réussir comme il l'a fait, une résolution vive, une exécution rapide. Les événemens qui ont précédé l'exil de Seyd-Omar, peignent parfaitement le caractère du vice-roi, et donnent la clef de tout ce qui est arrivé depuis.

Page 330. — *Mesure du feddân.*

Le *feddân* est la mesure agraire des Égyptiens. On en dis-

tingue de plusieurs espèces, mais le feddân légal est un carré ayant, de côté, 20 qassabs ou perches chacune de 3 m., 85 de long; en surface, 400 qassabs carrés. Le qassab contient 6 coudées dites belady et $\frac{2}{3}$, chacune de 0 m. 5775. Cette mesure est le qassab légal qui était déposé dans la mosquée de Gyzeh. Il s'ensuit que le feddân a 5929 mètres carrés. Il paraît que le fisc a raccourci le qassab, ou plutôt a réduit les diverses mesures existantes à celle dont les Coptes faisaient usage pendant l'expédition, et qui avait été diminuée pour augmenter la superficie apparente, et, par conséquent, le produit de la contribution foncière. Nous avons mesuré ce qassab copte dans la Haute-Égypte, et nous avons trouvé qu'il avait tantôt 3 m., 60, tantôt 3 m., 65. Aujourd'hui la mesure qui paraît adoptée est de 3 m., 64, et le feddân, au lieu d'en renfermer 400, n'en contient plus que 333 $\frac{1}{3}$: double diminution qui réduit la mesure agraire à 4416 m. $\frac{2}{3}$; différence avec l'ancien feddân, 1512 m., 45. Ainsi, la superficie imposable, sans avoir augmenté d'un mètre, doit rapporter au pacha environ un quart de plus, abstraction faite des différentes mesures dont on usait dans la Haute et dans la Basse-Égypte, même au temps de l'expédition française. Il faudrait avoir des renseignemens positifs sur cette partie importante de l'administration, pour se former une idée juste de l'état des choses.

Page 361. — *Massacre des mamlouks.*

Si l'on pouvait effacer cette page sanglante de l'histoire de l'Égypte, la gloire de Mohammed-Aly aurait peu à redouter l'inflexible jugement de la postérité. Les musulmans, il est vrai, ne se font pas de la gloire la même idée que nous : ils n'ont pas été élevés dans les idées de philanthropie et d'humanité. Accoutumés dès l'enfance au spectacle du sang impunément versé, ils le versent à leur tour pour leur propre salut, sans passer pour cruels, sans craindre le reproche de barbarie, sans s'accuser réciproquement de férocité. Telle est la religion de Mahomet: fondée par le glaive, elle a consacré l'empire de la violence et

l'autorité du vainqueur. La dissimulation mahométane n'est autre chose que le calcul de la faiblesse qui aspire à saisir la force nécessaire pour perdre un ennemi.

Néanmoins, au Levant comme ailleurs, on abhorre la trahison, et le meurtrier perfide cesse d'être innocent. Mais ici, le gouverneur de l'Égypte est l'instrument visible de la Porte ottomane. Si la première catastrophe des mamlouks à Aboukyr fut l'ouvrage du divan [1], comment ne pas lui attribuer la seconde? L'esprit de vengeance, implacable mais patient, caractérise la cour de Constantinople. Elle sait dorer les fers qu'elle prépare à ses ennemis, et orner de fleurs les têtes de ses victimes : malheur à qui écheoit l'office de sacrificateur, tout l'odieux est pour lui.

Quelque répugnance qu'on éprouve à contempler la scène de destruction où périrent les beys et leurs lieutenans, c'est en quelque sorte un devoir de donner au lecteur une idée juste des localités, parce que le célèbre auteur du tableau exposé, il y a quatre ans, au musée du Louvre, les a représentés d'une manière différente, contraint sans doute par les nécessités de son art. Il faut savoir que de la place de Roumeyleh, située au pied de la citadelle, et où se trouve la porte principale, jusqu'au sommet qui est occupé par le logement du pacha, on s'élève par un chemin tournant, étroit, escarpé et taillé dans le roc, flanqué de hautes maisons et de fortifications. Si l'on veut suivre, sur le plan du Kaire [2], la marche des mamlouks depuis qu'ils descendirent ce chemin, à partir de Bâb-Chirk jusqu'au moment où on ferma la porte dont nous venons de parler, on aura sous les yeux le théâtre de la sanglante tragédie du 1er mars 1811, et l'on reconnaîtra qu'il n'était possible aux beys ni de rétrograder, ni d'échapper par les côtés, ni de se développer en aucune façon. Les chevaux ne peuvent descendre ce rocher qu'au pas : l'espace manquait d'ailleurs pour que cette cavalerie se formât en bataille et présentât le front à ses ennemis; c'est pourquoi les mamlouks n'ont opposé ni pu faire aucune résistance.

[1] *Voyez* ci-dessus, page 425.

[2] *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 26.

Page 375. — *Départ de Toussoun-Pacha pour l'Arabie.*

La guerre contre les Wahabys a été pour Mohammed-Aly un moyen de conserver son pouvoir en Égypte et son crédit à Constantinople. Aussi n'a-t-il rien ménagé pour obtenir des succès; il a eu la gloire de détruire presque entièrement une secte redoutable par trente ans de triomphe, et que rien n'avait pu dompter; par-là il s'est rendu plus nécessaire que jamais à la Porte ottomane, et il s'est débarrassé de ses soldats les plus indisciplinés.

Pour suivre les marches de Toussoun et les événemens de la guerre d'Arabie, consultez la carte itinéraire du pays de Nedjd et des contrées environnantes, qui est jointe à cet ouvrage.

Page 386 et alibi. — *Monnaies.*

La valeur des monnaies a changé considérablement en Égypte depuis vingt ans. Le talari ou piastre d'Espagne ne valait alors que 150 parats, aujourd'hui il en vaut 250, par la réduction du titre de cette petite monnaie. La pièce d'or appelée *mahboub*, de 180 parats, quoique altérée, est montée à 280, et l'ancienne vaut plus de trois fois autant qu'auparavant.

Page 386. — *Les Bedouins soumis.*

C'est un des résultats les plus marquans de l'administration de Mohammed-Aly, et les plus faits pour étonner, que la sécurité avec laquelle on parcourt maintenant les parties du pays qui sont écartées du Nil. Jadis on était exposé à être enlevé par les Arabes, dès qu'on mettait le pied dans le désert, et même au milieu de la vallée. A présent, les incursions des Bedouins sont réprimées tout-à-fait, et ces hommes paraissent avoir renoncé au brigandage; on traverse leurs camps sans crainte d'aucune vexation : ils ne s'occupent que d'élever leurs bestiaux et de les vendre dans les marchés.

Page 386. — *Les restes des mamlouks se retirent en Nubie.*

En se réfugiant dans un pays aussi pauvre que la Nubie inférieure, les mamlouks nourrissaient l'espoir de redescendre un jour en Égypte. Chassés d'Ibrim, ils montèrent jusqu'à Dongolah, pays moins dénué de ressources. Après avoir tué ou soumis les souverains de Dongolah, ils se croyaient bien établis et désormais à l'abri des poursuites du vice-roi. L'expédition d'Ismayl-Pacha les a bien détrompés, et leur a porté le dernier coup.

On peut regarder cette expédition comme le chef-d'œuvre de la politique de Mohammed-Aly. En même temps qu'il apporte un remède à l'indiscipline de ses troupes, il ruine le pays qui pouvait fournir des ressources à ses ennemis; et de plus, il y fait une levée considérable de noirs, hommes patiens, robustes, et d'une grande frugalité, dont il peut tirer en Égypte un excellent parti. L'armée française s'était également recrutée avec quelques noirs provenant de la caravane de Dâr-Four, et qui devinrent de bons soldats.

Dans cet échange de troupes, ainsi transportées à cinq cents lieues, on reconnaîtra encore une de ces pratiques familières au grand homme de guerre que Mohammed-Aly semble avoir pris pour modèle. JOMARD.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE.

Évacuation de l'Égypte par l'armée française, p. 1.

Nomination de Mohammed-Pacha Kousrouf au pachalik de l'Égypte, p. 12.

Le capitan-pacha fait assassiner les principaux d'entre les beys, sur le lac d'Aboukyr, p. 14.

Départ du grand visir pour la Syrie et Constantinople, p. 16.

L'armée anglaise de l'Inde, sous le commandement du major général Baird, quitte l'Égypte, p. 19.

Défaite des Turks à Damanhour, p. 22.

Les Anglais évacuent la ville et les forts d'Alexandrie; ils emmènent avec eux Mohammed-Bey l'Elfy, qu'ils conduisent à Londres, p. 25.

Révolte des Albanais contre Mohammed-Pacha Kousrouf, p. 27.

Fuite de ce prince à Damiette, p. 29.

Taher-Pacha prend les rênes du gouvernement, *ibid.*

Il écrit aux mamlouks pour les engager de venir au Kaire, p. 30.

Il est assassiné par deux byn-bachys turks, p. 32.

Les mamlouks, secondés par Mohammed-Aly et d'autres chefs, entrent au Kaire, et s'allient avec les Albanais, p. 33.

Les nouveaux alliés font marcher une armée contre Mohammed-Pacha Kousrouf, p. 34.

Prise de Damiette, de Lesbeh. Mohammed-Pacha Kousrouf est conduit au Kaire, p. 39.

Arrivée d'Aly-Pacha Gézaïrly à Alexandrie; la Porte l'avait nommé gouverneur de l'Égypte en remplacement de Mohammed-Pacha Kousrouf, p. 41.

L'armée alliée, sous le commandement d'Osmân-Bey Bardissy et de Mohammed-Aly, quitte Damiette, et marche pour s'opposer aux tentatives du nouveau gouverneur, p. 43.

Aly-Pacha Gézaïrly essaie inutilement d'entrer en négociations avec les alliés, p. 45.

Les alliés font des préparatifs pour marcher sur Alexandrie, p. 49.

Les Albanais, mécontens, demandent leur solde à Osman-Bey Bardissy; ils quittent le camp de Damanhour, et retournent au Kaire sous la conduite de Mohammed-Aly, *ibid.*

Osmân-Bey Bardissy fait le même mouvement avec ses mamlouks, et revient au Kaire, où il reprend le maniement des affaires, p. 50.

Outrages des soldats d'Aly-Pacha envers les consuls, p. 52.

Retraite des consuls à bord de l'escadre ottomane, p. 53.

Aly-Pacha leur donne une juste satisfaction, et leur fait rendre des honneurs en dédommagement des insultes graves qu'ils avaient reçues, p. 54.

Les cheykhs engagent instamment Aly-Pacha de se rendre au Kaire, pour faire cesser les inquiétudes des habitans, p. 55.

Aly-Pacha envoie aux beys un khatti-chéryf, qui leur permet de demeurer en Égypte avec des apanages, p. 56.

Les beys répondent à ce message par l'entremise de deux envoyés, *ibid.*

Nomination de plusieurs beys pour compléter leur nombre, p. 57.

Aly-Pacha quitte Alexandrie à la tête de ses troupes, pour marcher vers le Kaire, p. 59.

Difficultés qu'il éprouve dans sa route, par suite de ses mauvaises dispositions, p. 60.

Le gouverneur de Rosette, prévenu de ses projets hostiles, ne lui permet point d'entrer dans cette ville, p. 62.

Son arrivée à Chalakan, où il établit son camp. Les mamlouks et les Albanais viennent prendre position vis-à-vis de lui, p. 64.

Il cherche à séduire les chefs des troupes pour les attirer dans son parti, p. 65.

Ses intrigues et ses sourdes menées sont connues d'Osmân-Bey Bardissy, qui agit hostilement envers lui, p. 68.

Aly-Pacha se plaint de la conduite que l'on tient à son égard; il veut retourner à Alexandrie, *ibid.*

Aly-Pacha abandonne ses troupes et se rend de sa personne à la tente d'Osmân-Bey Bardissy, qui le reçoit avec distinction, p. 69.

Plusieurs chefs de ses troupes sont décapités; leurs soldats, désarmés, sont conduits en Syrie, *ibid.*

Nouvelles intrigues d'Aly-Pacha, pour renverser la puissance des mamlouks, p. 70.

Sa correspondance est découverte. Bardissy le fait conduire sur le chemin de la Syrie; son escorte le met à mort ainsi que son neveu, *ibid.*

Arrivée et débarquement de Mohammed-Bey l'Elfy à Aboukyr, p. 74.

Son arrivée et son séjour à Rosette, *ibid.*

Evénemens qui se passent au Kaire et à Gyzeh. Départ de l'Elfy pour le Kaire avec ses mamlouks, p. 75.

Il est attaqué sur le Nil par des barques remplies de soldats albanais, p. 77.

Plaintes du consul anglais à Bardissy, sur les mauvais traitemens qu'il a fait éprouver à l'Elfy, *ibid.*

Les Albanais demandent audacieusement leur solde à Bardissy, qui met des contributions pour les satisfaire, p. 83.

Le peuple se révolte contre les mamlouks; Mohammed-Aly calme son effervescence, p. 85.

Ce même chef fait secrètement des dispositions contre les beys ses alliés, p. 86.

Il réunit sa troupe, fait attaquer Bardissy dans sa maison, et le chasse du Kaire avec ses collègues, p. 88.

Pour légitimer son entreprise aux yeux des cheykhs, il envoie de nuit au qâdy un firman qui nommait Khourchyd-Pacha gouverneur, *ibid.*

Il fait descendre de la citadelle Mohammed-Pacha Kousrouf, que les mamlouks y avaient conduit, et le fait proclamer dans toute la ville en qualité de vice-roi, p. 89.

Deux jours après les chefs albanais prononcent de nouveau sa déchéance; il est conduit à Rosette sous escorte, p. 92.

Khourchyd-Pacha est appelé d'Alexandrie par tous les chefs de troupes, pour venir gouverner le Kaire et l'Égypte. Son arrivée à Rosette et au Kaire, p. 94.

Vie de Mohammed-Aly, p. 95.

Les mamlouks se réunissent pour attaquer le Kaire, p. 100.

Khourchyd-Pacha donne communication aux cheykhs, d'un firman de la Porte qui le nomme gouverneur de l'Égypte, p. 103.

Les Albanais livrent divers combats aux mamlouks, dans les environs du Kaire, p. 104.

Dispositions prises pour repousser les mamlouks répandus autour du Kaire, *ibid.*

Combats entre les Albanais et les mamlouks, *ibid.*

Khourchyd-Pacha, pressé d'argent, met une contribution sur les propriétaires, p. 109.

Son indigne conduite envers l'épouse de Mourâd-Bey, *ibid.*

Tumulte dans la capitale, causé par une contribution que le gouverneur voulut mettre sur les arts et métiers, p. 113.

Les mamlouks profitent de cet incident pour attaquer et battre les Albanais, p. 114.

Ils interceptent les communications par eau, *ibid.*

Moyens que veut prendre Khourchyd pour repousser les ennemis, *ibid.*

Conduite vexatoire des soldats à l'égard des habitans, p. 115.

Les mamlouks se retirent à quelque distance du Kaire, p. 117.

Mohammed-Aly, à la tête d'un corps de troupes, suit leurs mouvemens jusqu'aux confins de la province de Keloubyéh p. 124.

Mohammed-Aly rentre au Kaire avec une partie de ses troupes, qui se plaignent de ne pas être payées, p. 118.

Khourchyd-Pacha donne connaissance aux chefs, d'un firman de la Porte qui engage les troupes à maintenir le bon ordre, et à être soumises à leur pacha, pour hâter la destruction des mamlouks, p. 119.

Démarches d'Osmân-Bey Hassan, qui cherche à se rapprocher du gouverneur, p. 120.

Réunion des mamlouks pour renouveler leurs attaques contre le Kaire, p. 121.

Préparatifs des troupes pour s'y opposer, p. 122.

Arrivée d'un corps de dehlys venant de la Syrie, *ibid.*

Mohammed-Aly livre un combat à un parti de mamlouks, p. 124.

Mohammed-Aly marche de nuit contre un parti de mamlouks qu'il surprend et met en fuite, p. 125.

Les mamlouks coulent bas des barques chargées de comestibles destinées pour le Kaire, p. 126.

Arrivée d'un officier de la Porte, porteur d'un firman qui ordonnait au gouverneur d'envoyer des troupes avec des vivres, pour s'opposer aux progrès des Wahabys, p. 127.

Un autre firman adressé à Mohammed-Aly et à Omar-Bey, engageait ces chefs à quitter l'Égypte, *ibid.*

Les mamlouks s'éloignent du Kaire, p. 128.

Evénement malheureux arrivé dans le quartier franc, p. 129.

Les principaux beys emploient leur médiation pour réconcilier l'Elfy avec Osmân-Bey Bardissy, p. 131.

Les beys écrivent à Khourchyd-Pacha, pour lui demander un arrangement, p. 132.

Quelques chefs albanais veulent quitter l'Égypte, et sont retenus par les soldats, p. 133.

Khourchyd réunit les cheykhs et les odjaklys, pour leur demander leur avis sur la manière de frapper une contribution, pour mettre les troupes en campagne, p. 134.

Mohammed-Aly et Ahmed-Bey témoignent au pacha leur désir de retourner dans leur patrie, p. 136.

Mohammed-Aly apaise la sédition, *ibid.*

Armement d'une flottille pour le transport des vivres et des bagages des troupes qui doivent aller dans la Haute-Égypte, p. 137.

Intelligences secrètes d'un chef albanais avec les beys, *ibid.*

Khourchyd-Pacha prépare une seconde expédition sous les ordres de Mohammed-Aly, p. 138.

Hassan-Bey est nommé pacha par la Porte, *ibid.*

Mohammed-Aly part pour la Haute-Égypte à la tête d'un corps de troupes, p. 139.

Hassan-Pacha le suit quelques jours après, à la tête de douze cents hommes, *ibid.*

Combat entre l'armée du sélikdar et un corps de mamlouks, p. 140.

Un brik américain vient mouiller dans le port d'Alexandrie; motifs de sa venue, *ibid.*

L'armée du sélikdar est battue par les mamlouks, p. 144.

Apparition d'une escadre anglaise devant Alexandrie, p. 146.

Assassinat commis sur la personne d'un cheykh, par un bynbachy albanais, *ibid.*

Combat de nuit entre les mamlouks et les Albanais, qui cherchaient à surprendre Minyeh, p. 149.

Des voleurs, gagnés par Osmân-Bey Bardissy, mettent nuitamment le feu à la flottille des Turks, près de Minyeh, p. 151.

Des mamlouks, ennuyés de la longueur du siége, désertent la ville et passent dans le camp de l'Elfy, p. 153.

Bardissy abandonne Minyeh avec tout son monde; les Turks en prennent possession, p. 153.

Impression défavorable que fit l'arrivée des dehlys sur l'esprit des Albanais, p. 154.

Mohammed-Aly et Hassan-Pacha abandonnent Minyeh, et reviennent au Kaire avec leurs troupes, *ibid.*

Khourchyd-Pacha fait des dispositions pour empêcher le retour de ces chefs, *ibid.*

Leur arrivée devant Torrâh, p. 155.

Les dehlys font cause commune avec eux, p. 156.

Ils entrent au Kaire ainsi que leurs troupes, p. 157.

Les dehlys, cantonnés au vieux Kaire, se portent à des excès, p. 158.

Plaintes des cheykhs au pacha, pour l'engager à réprimer ces désordres, *ibid.*

Le peuple s'assemble à la mosquée el-Azhar, *ibid.*

Khourchyd donne communication à Mohammed-Aly, d'un firman qui lui confère la dignité de pacha, p. 259.

Réunion des cheykhs chez le qâdy, pour demander la déchéance de Khourchyd-Pacha, *ibid.*

Une députation des cheykhs, accompagnée d'une foule de peuple armé, se rend chez Mohammed-Aly, et le nomme gouverneur, p. 161.

Khourchyd-Pacha ne veut point reconnaître l'élection des cheykhs; il refuse de remettre la citadelle, p. 162.

Mohammed-Aly, uni d'intention avec les cheykhs, se dispose à en faire le siége, p. 163.

Les mamlouks, appelés par Khourchyd-Pacha, s'approchent du Kaire, p. 174.

Arrivée du capitan-pacha dans la rade d'Aboukyr, p. 176.

Cet amiral envoie son sélikdar au Kaire, pour communiquer à Khourchyd-Pacha l'ordre de la Porte de se rendre à Alexandrie, *ibid.*

La citadelle est remise aux troupes de Mohammed-Aly; Khourchyd-Pacha se rend à Alexandrie, p. 181.

Caractère de ce prince, *ibid.*

Le sélikdar, qui s'était emparé de Gyzeh, se défend dans cette place contre les troupes de Mohammed-Aly, p. 183.

Séduit par les promesses des cheykhs et des chefs des troupes, un parti de mamlouks entre dans la ville, et tombe dans les embûches qu'on leur avait dressées, p. 186.

Les dehlys, lassés de ravager la Basse-Égypte, sont contraints de se retirer en Syrie, p. 189.

L'Elfy, et le sélikdar de Khourchyd, députent au capitan-pacha pour lui demander d'unir leurs forces aux siennes, afin de détruire Mahommed-Aly et les Albanais, p. 190.

Mohammed-Aly cherche à gagner la bienveillance du capitan-pacha, p. 192.

Reddition de Gyzeh; le sélikdar se rend à Alexandrie; Yassyn-Bey, qui commandait les troupes, rentre au Kaire; Mohammed-Aly le nomme kâchef au Fayoum, p. 193.

Yassyn-Bey quitte le parti de Mohammed-Aly, et va se réunir aux mamlouks, p. 196.

Message du pacha à l'Elfy, pour se réconcilier avec lui, p. 298.

Discussion entre les principaux cheykhs, *ibid.*

Arrivée de Tartares de Constantinople, porteurs d'un khatty-chéryf qui confirme Mohammed-Aly dans la place de gouverneur de l'Égypte, avec la dignité de pacha à trois queues, p. 202.

L'Elfy bat les troupes que le pacha envoyait dans la Haute-Égypte, p. 203.

Après sa victoire, l'Elfy députe un de ses kâchefs à Mohammed-Aly, pour traiter de la paix avec lui, p. 205.

Ses propositions ne sont point écoutées, *ibid.*

L'Elfy, après quelques escarmouches avec les troupes du pacha, va mettre le siége devant Damanhour, 207.

Les Anglais obtiennent à Constantinople le rétablissement des beys, surtout à cause de la protection spéciale qu'ils accordaient à l'Elfy, *ibid.*

Le capitan-pacha est chargé de mettre cette mesure à exécution, p. 208.

Arrivée de ce prince à Alexandrie, p. 213.

Dispositions qu'il prend aussitôt après que son escadre est mouillée dans le port, *ibid.*

Moyens que Mohammed-Aly emploie pour déjouer les projets de la Porte, p. 214.

Bataille de Négyleh, entre l'armée turque commandée par le kiâya-bey, et les troupes de l'Elfy, qui remportent une victoire complète, p. 224.

Après sa victoire, l'Elfy retourne dans ses positions devant Damanhour, p. 226.

Les habitans de cette ville envoient une députation au capitan-pacha, qui leur ordonne de se soumettre à l'Elfy, p. 227.

Le consul général d'Angleterre écrit aux beys de la Haute-Égypte de venir se joindre à l'Elfy pour coopérer à leur établissement, p. 228.

Le capitan-pacha envoie un de ses officiers à Ibrahym-Bey et à Osmân-Bey Bardissy, pour leur donner connaissance de sa mission, et les inviter à compléter leur part de la somme que l'Elfy avait promise, p. 229.

La mission de cet officier ne produit aucun effet; les beys se contentent d'envoyer deux cents hommes pour renforcer le camp de l'Elfy devant Damanhour, avec des présens pour le capitan-pacha, p. 230.

Les habitans de Damanhour se défendent courageusement contre l'Elfy, qui leur livre inutilement plusieurs assauts, p. 236.

Les mamlouks de l'Elfy veulent établir une digue au canal de Rahmanyeh, pour empêcher que les eaux n'interrompent les opérations du siége; c'est en vain que les Turks veulent s'y opposer, p. 337.

Discussion entre les principaux cheykhs du Kaire, p. 240.

Révolte de la garnison de Minyeh, p. 242.

La désunion qui règne parmi les beys, met le capitan-pacha dans la nécessité de laisser à Mohammed-Aly le gouvernement de l'Égypte; celui-ci promet de payer 4,000 bourses, et envoie, pour garant de sa promesse, son fils Ibrahym en otage, p. 243.

La rébellion de la garnison de Minyeh est apaisée, p. 245.

Les habitans de Damanhour demandent des secours à Mohammed-Aly contre les tentatives de l'Elfy, p. 245.

Départ du capitan-pacha pour Constantinople, p. 247.

Arrivée d'un capidjy-bachy porteur d'un firman qui ratifie la nomination de Mohammed-Aly au gouvernement de l'Égypte, *ibid.*

Mort d'Osmân-Bey Bardissy, p. 248.

Précis de la vie de ce prince, p. 249.

L'Elfy lève le siége de Damanhour, impatient d'attendre le débarquement d'une armée anglaise, qu'on lui avait annoncée p. 253.

Mort de ce bey; ses dernières dispositions, p. 256.

Précis de sa vie, p. 258.

Chahyn-Bey, son successeur, se retire à Bâhnesch avec sa maison, p. 265.

Mohammed-Aly propose un arrangement qui n'est point accepté, p. 266.

Ce pacha marche à la tête d'une armée contre les beys, dans la Haute-Égypte, p. 267.

Aidé par les Arabes, qu'il avait soudoyés, il les surprend de nuit et les met en fuite, p. 269.

Apparition d'une escadre anglaise devant Alexandrie; débarquement des troupes; prise de la ville, p. 270.

Bataille de Mangabât, p. 273 et 274.

Les Anglais sont battus dans Rosette, p. 276.

Arrivée de Mohammed-Aly au Kaire, p. 277.

Il fait marcher des troupes dans la Basse-Égypte, pour s'opposer aux entreprises des Anglais, p. 278.

Les Anglais, au nombre de quatre mille hommes, marchent de nouveau sur Rosette, p. 280.

Ils sont battus en avant de cette ville et se retirent sur Alexandrie, p. 281.

Leurs prisonniers sont conduits au Kaire ainsi que leurs blessés, p. 282.

Belle conduite de Mohammed-Aly à l'égard des prisonniers anglais, p. 283.

Marche d'Yassyn-Bey vers le Kaire, p. 285.

Ses menées et ses dispositions pour s'emparer du gouvernement de l'Égypte, p. 288.

Les mamlouks se rapprochent du Kaire, p. 290.

Une partie d'entre eux veut se réunir aux Anglais, les autres demandent à traiter avec le pacha, *ibid.*

Division qui règne dans leur camp, p. 291.

Coup d'œil sur leur situation, p. 292.

Mohammed-Aly, à la tête d'un corps d'armée, marche vers Alexandrie, p. 295.

Arrivée d'un général anglais dans son camp, pour traiter d'un accommodement, p. 299.

L'armée britannique évacue Alexandrie, p. 300.

Réflexions sur l'expédition anglaise, p. 301.

La Porte envoie des récompenses aux chefs et aux soldats qui se sont distingués, p. 304.

Insubordination des troupes au Kaire, p. 306.

Révolte de Regeb-Aghâ contre le vice-roi, p. 307.

Sa conduite à l'égard d'une femme que l'on regardait dans le pays comme une inspirée, p. 309.

Les mamlouks de la maison de l'Elfy font un arrangement avec le pacha, p. 312.

Honneurs et priviléges accordés à Châhyn-Bey leur chef, p. 313.

Dispositions du gouverneur contre Yassyn-Bey, p. 314.

Yassyn se rend à son ennemi et vient au Kaire, p. 316.

Il est renvoyé de l'Égypte, *ibid.*

Guerre contre les Arabes, p. 317 et suiv.

Prières publiques pour l'augmentation du Nil, p. 320.

Le pacha fait des préparatifs de guerre contre les beys, p. 321.

Mesures que prend le vice-roi relativement aux propriétés foncières, p. 328.

Ces mesures excitent de vives réclamations de la part des cheykhs, p. 330.

Exil de Seyd-Omar Makram, p. 337.

Le vice-roi marche contre les beys à la tête d'un corps de troupes, p. 338.

Mort du cheykh Solymân el-Fayoumy, p. 340.

Le vice-roi traite avec les beys, p. 341.

Il fait construire une flottille pour transporter des troupes en Arabie, p. 343.

Contribution mise sur les cophtes et sur les villages, p. 344.

Les beys s'approchent de Gyzeh, p. 345.

Ils rompent sans raison plausible le traité qu'ils avaient fait avec le pacha, p. 346.

Danger que court le vice-roi, p. 350.

Combat entre les mamlouks et les Albanais, p. 351.

Une partie des mamlouks de la maison de l'Elfy revient au Kaire. Le gouverneur, à la tête de ses troupes, marche contre les beys, qui s'étaient repliés sur le Fayoum, p. 352.

Il les attaque, et les met en fuite, *ibid.*

Arrivée d'un officier du grand-seigneur, portant des présens pour le vice-roi, p. 353.

Youssef, pacha de Damas, vient demander asile à Mohammed-Aly, p. 354.

00142217

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015